Marjolaine Couture

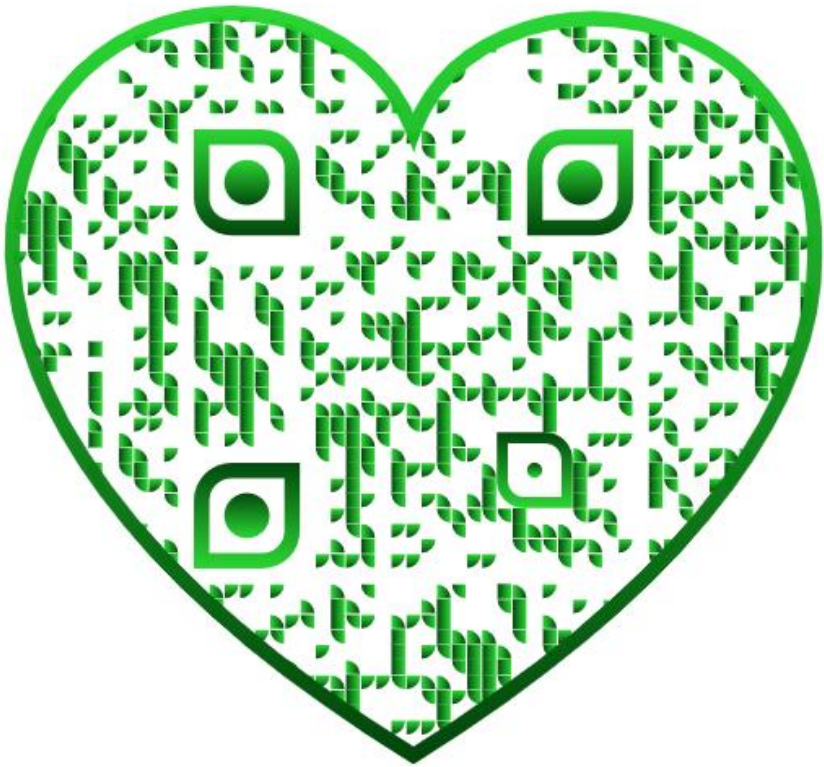
Coup de cœur
Ville de Blainville

Au bout de L'IMPASSE



RÉÉDITION

ESSOR-LIVRES Éditeur




Marjolaine Couture
Coup de cœur
Ville de Blainville
Au bout de
L'IMPASSE
RÉÉDITION
ESSOR LIVRES
Éditeur

Au bout
de l'impasse

Marjolaine Couture

Conception de la page couverture : © Essor-Livres Éditeur
Conception graphique de la couverture : Nano design graphique
Alyson Arday

Sauf à des fins de citation, toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de l'éditeur.

Distributeur : Distribulivre
www.distribulivre.com
Tél. : 1-450-887-2182
Télécopieur : 1-450-915-2224

© Essor-Livres Éditeur
Lanoraie (Québec) J0K 1E0
Canada
apotheose@bell.net
www.essor-livreseditеur.com

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2024
Dépôt légal — Bibliothèque et Archives Canada, 2024

ISBN EPUB : 978-2-89865-073-4

Imprimé au Canada

À mon petit-fils Zack, l'amour de ma vie

Avec toutes mes pensées

Grand-Marjo

Note de l'auteure

Les lieux, restaurants et différents sites touristiques cités dans ce livre sont réels. Les personnages sont fictions et si une personne vivante ou morte démontre une similitude avec un des personnages du livre, ce ne serait que pure coïncidence. Certains lieux ou sites ont été déplacés au bénéfice de l'histoire.

Prologue

Octobre 2012, prison fédérale de Sainte-Anne-des-Plaines, Établissement Archambault à sécurité moyenne.

Une vieille Honda grise 2002, l'aile gauche arrière cabossée, la vitre du même côté remplacée par un carton scotché et le bas des portes rouillées, arrive à la guérite avec deux personnes à bord. La voiture fait un bruit d'enfer, le pot d'échappement hors service ne contribue aucunement à réduire le taux de pollution.

C'est le silence total entre les passagers. Pratiquement impossible de parler avec tout ce bruit. De toute façon, tout a été dit il y a un moment déjà. Ils ont eu le temps de se crier dessus depuis le départ de Montréal une heure et demie plus tôt. En réalité, il y en a un qui crie et l'autre se fait crier dessus. C'est leur façon habituelle de communiquer.

Cette visite sera primordiale pour la suite de leurs affaires.

Les hommes se présentent au bureau de la sécurité, prêts à montrer les deux pièces d'identité obligatoires, puis passent au détecteur de métal. Tout comme à l'aéroport, les visiteurs doivent vider leurs poches et déposer tous les articles dans un bac avec les vêtements d'extérieur et les chaussures, par la suite, le bac sera dirigé dans l'appareil de radioscopie pour examen. Puis au tour des visiteurs eux-mêmes de passer par le détecteur de métal. Les articles personnels sont gardés dans un endroit sécurisé jusqu'à leur sortie. Aucune exception n'est faite. Des chiens renifleurs sont de garde pour la détection de drogue.

Le premier est un petit homme d'à peine un mètre soixante-dix, cheveux roux en queue de cheval, grandes oreilles et nez proéminent de boxer avec un air loufoque qu'on dirait tout droit sorti d'un dessin animé. L'autre environ la quarantaine, châtain, belle allure et carrure imposante. Le gars d'un mètre quatre-vingt-cinq ne passe pas inaperçu et plusieurs semblent le connaître, du moins de vue. Celui-ci a beaucoup d'amis au sein du pénitencier et est connu de l'administration pénitentiaire.

Il se sent comme chez lui, mais du bon côté de la porte.

Tous deux se font reluquer autant par les prisonniers présents que par les gardiens. Leurs différences ne manquent pas d'intérêt.

Arrivés dans la salle des visites, genre cafétéria avec des tables boulonnées au plancher et des chaises boulonnées aux tables, nos deux amis demandent à voir Paul Désilets, un détenu qui vient à peine d'être incarcéré, et qui a été prévenu plus tôt de leur visite. En fait, il y est depuis un peu moins d'un an, et ce, pour cinq ans. Nos deux gars s'assoient à la table la plus éloignée possible du poste de garde. Ils sont tous les deux sur la liste des visiteurs autorisés. Le petit rouquin y a été ajouté la veille seulement. Le gardien appelle l'officier à l'interne pour qu'il avise Paul Désilets d'une visite à la salle commune. Il sera là dans quelques minutes, annonce-t-il aux visiteurs.

Le petit roux est nerveux. Il bouge sans arrêt, ne tient pas en place et regarde partout en même temps, si c'est possible. On dirait bien qu'il a peur. Peur de quoi, au juste ? Qu'on le garde en dedans ? Pour quelles raisons feraient-ils ça ? A-t-il quelque chose à se reprocher ?

L'autre gars, le baraqué, lui tape dans les côtes en riant. Un gardien et une caméra les regardent. Il faut rester cool.

— Calme-toi vieux. Tu n'as rien à craindre tant que tu es avec moi.

— Je ne m'y ferai jamais… Si ça devait m'arriver un jour, répond le rouquin.

— Aucune raison que ça t'arrive, si tu fermes ta gueule.

— Pourquoi je suis ici ? Vous auriez pu venir tout seul pour rencontrer ce type. Qu'est-ce qu'on fait ici, dans cette prison ?

— Simple, j'avais besoin de compagnie.

— Je ne suis pas de si bonne compagnie, dit le rouquin tristement, s'agitant sur sa chaise.

— Le voilà…

Le détenu, Paul Désilets, est un homme plutôt ordinaire avec son mètre soixante-quinze et ses 75 kilos. Le gars en impose grâce à sa prestance, petite avec une certaine noblesse. Paul est surpris de voir les visiteurs, surtout le petit loufoque, qu'il ne connaît pas personnellement, mais il a une bonne idée de qui

est le bonhomme, grâce au téléphone arabe. Tout finit par se savoir en prison.

Il s'approche de la table et, après les salutations d'usage, s'assoit.

— Quoi de neuf ? demande-t-il. Et pourquoi tu es là avec ce morveux ? Et c'est qui, au juste ? En regardant Maddox dans les yeux.

— Ça va. Calme-toi. C'est un associé, en donnant une tape sur l'épaule du petit homme.

Le rouquin dresse les épaules et se sent fier. *« Je suis son associé.* » Il n'a jamais été associé de qui que ce soit, dans sa chienne de vie. Ah, oui. Associé au malheur. Mais plus maintenant.

Paul le regarde des pieds à la tête, se lève et fait le tour du rouquin.

Le gardien dans sa cage de verre surveille attentivement ce qui se passe. Il va même jusqu'à sortir de son poste pour mieux voir et être prêt à toute éventualité. Quoique Paul Désilets ne soit pas réputé violent, aucun risque à prendre. Tout va bien. Paul Désilets a vu le gardien sortir de son poste, il se dirige vers son siège et reste debout derrière, face au rouquin puis commence à faire le va-et-vient de gauche à droite, comme un lion en cage ou un prisonnier en cellule.

— Paul, assis-toi, lui lance Maddox, tu n'intimides personne, surtout pas moi.

— Ok, ça va. Je m'assis, joignant le geste à la parole sans lâcher le rouquin des yeux.

Le rouquin est nerveux. Ces deux gars-là sont des amis et moi je ne suis l'ami de personne. Qu'est-ce qui peut m'arriver, dans une prison ? Est-ce que le gardien pourra m'aider si ces deux-là me sautent dessus ? Aura-t-il le temps de venir à mon aide ? Est-ce qu'il voudra m'aider ? Maddox semble avoir plein d'amis à l'intérieur des murs.

Toutes ces questions tournent en boucle dans sa tête.

Après s'être posé, Désilets désigne le rouquin du menton et dit :

— Dis donc, tu n'aurais pas pu prendre plus freluquet. Un vrai avorton.

— Tu vois ce petit bonhomme ! Ben c'est un atout, mettant sa main sur l'épaule du rouquin. Un véritable atout, tu peux me croire. Tu veux savoir

pourquoi ? Justement parce qu'il est un petit freluquet. Il passe partout. Littéralement partout. Il peut entrer partout où toi et moi on devrait entrer en pièces détachées. Tout est petit chez lui mec, même son cerveau.

Le moment de fierté qu'il a eu un instant plus tôt vient de disparaître aussi vite qu'il est arrivé.

« Mais qu'est-ce que je fous ici ? »

— Si tu le dis. La raison de ta visite est… ?

— … Que je voulais te remercier d'avoir fait ce que tu as fait pour moi. Non, je me reprends, ce que tu as fait pour nous. De te sacrifier, de prendre le blâme et de faire de la prison pour nous permettre de continuer nos activités, disons-le… fructueuses, dit-il en baissant le ton.

— Hé ! Ouais ! Fructueuses et comment !

Se tournant vers le gardien pour voir sa réaction, il se rend compte qu'il a presque crié.

L'homme est sur le pas de la porte du poste de garde, les pouces accrochés dans son ceinturon, la position préférée des gardiens et regarde effectivement dans leur direction avec sa tête de bouledogue, mais ne s'alarme pas plus qu'il ne faut.

Paul se calme et lui fait signe que tout va bien. Le gardien lui fait un signe de tête et retourne à son poste.

Puis, s'adressant à Maddox.

— J'attends toujours mon retour.

— Oui… je sais. Je suis là pour ça, mon pote. Dis-moi ce que je dois faire avec ton retour.

Paul fouille dans la poche de son pantalon orange et en sort un bout de papier avec le nom d'une banque et un numéro à six chiffres suivi de deux noms, écrits à la main d'une écriture fine et régulière avec une application presque féminine. Maddox prend le papier et lit le message qu'il contient.

— Marielle Laprise et Paul Sr Désilets…

— … Mes parents. Mon père a 74 ans, il est sénile et a la maladie de Parkinson. Il ne fait rien par lui-même, même pas aller aux toilettes. Ma mère a

69 ans et elle s'occupe de lui à temps plein. Malgré sa bonne santé pour une femme de son âge, c'est difficile pour elle. Elle commence à oublier des choses, et…

— J'ai compris. Je suis désolé, vieux, mais je n'aime pas trop entendre parler de ça.

Paul reprend sur le ton de la confidentialité.

— Ben correct. Place mon million dans ce compte le plus tôt possible. Je mérite cet argent. Je l'ai travaillé durement.

L'avorton ne manque rien de ce qui se dit. Il est peut-être un avorton, mais il a une excellente mémoire. Certain qu'un jour cette conversation lui servira. Il se questionne sur le pourquoi de ce million.

Il ose poser la question.

— Excusez-moi, dit-il timidement, pourquoi ? demande-t-il à Maddox

— Pourquoi, quoi ?

— Bien, pourquoi ce monsieur reçoit cet argent ?

Maddox pose sur le rouquin des yeux qui en disent long sur son état d'esprit, tout comme s'il voulait l'étrangler.

Le rouquin soupire intérieurement, car il a osé aujourd'hui, ce qu'il n'aurait jamais fait avant. Il est seul avec Maddox dans une prison fédérale avec un prisonnier assis à la même table. Qu'est-ce qui peut m'arriver ?

— Ben… ben quoi ? Si je suis un associé, il est normal que je sache, non ?

Maddox regarde Paul dans les yeux. Il est très ennuyé et quand quelque chose le fait chier, comme ce petit crottin de cheval qui ose poser cette question… Il se tourne vers le rouquin une main levée, l'autre sur le col de son blouson, prêt à lui foutre une baffe et arrête son geste, réalisant que le petit con, ben, n'est pas si con que ça.

« Dans une prison, on est dans une prison, se dit-il à voix basse.

Je te réserve un chien de ma chienne trouduc, lui chuchote-t-il à l'oreille »

Paul, quant à lui, semble s'en foutre complètement. Maddox prend sur lui et répond à sa question très franchement en agrippant le col de son blouson.

— C'est pas tes oignons, moron associé de mes deux… appuyant sur les

mots.

Palpant la tension dans l'air, le gardien, Roger, sort de sa cage de verre, prêt à toute éventualité.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Monsieur… lâchez-le tout de suite, ordonne-t-il.

Le gardien avance de quelques pas.

— Monsieur, c'est un ordre, dit celui-ci en s'avançant vers les trois hommes.

— Ça va Roger… il va le lâcher, répond Paul. N'est-ce pas Maddox ? Que tu vas le lâcher ?

Maddox relâche le gars en le secouant juste un peu pour lui faire bien comprendre que c'est lui qui est le patron, puis retire sa main avec une lenteur exaspérante.

« Il faut que ce soit clair. Ce foutu connard n'a pas l'air de comprendre. Je vais me charger de lui. »

— Bien sûr, voilà, c'est fait Roger. Désolé, dit-il en le toisant avec mépris.

— Allons. Prépare-toi, on s'en va. Je dois rencontrer quelqu'un à Montréal dans une heure et je dois d'abord te laisser à ta chiotte parce qu'on est venus avec ta poubelle sur quatre roues.

— Comme je vois pas l'utilité de ma présence, vous pouviez venir avec votre voiture toute neuve… patron, dit-il en appuyant sur le patron.

Maddox pogne encore les nerfs, prend l'oreille du rouquin et tire de toute sa force afin que le gars se lève pour le suivre vers la sortie.

Le rouquin crie.

Et revoilà Roger, cette fois bien décidé à expédier ce mec hors du bâtiment. Matraque dans une main, radio dans l'autre, il appuie sur le bouton d'appel.

— Conflit et bagarre possible dans la salle des visiteurs. Envoyez des renforts.

Il arrive près du petit groupe, prêt à frapper, mais reste tout de même à une distance sécuritaire, espérant l'arrivée des collègues bientôt.

À ce moment, Paul Désilets, qui n'a pas bougé de sa chaise, calme le jeu.

— C'est fini, Roger… Calme-toi. Ils partent maintenant, dit-il au gardien.

Maddox prend sur lui et montre ses deux mains levées en signe de reddition. Sans dire un mot, il se lève de son siège boulonné, heureusement, et regarde le rouquin d'un œil assassin.

— Amène-toi l'abruti et quittons ce château.

Se tournant vers Paul.

— Ne t'inquiète pas, ça va se régler ce soir.

Les deux hommes filent vers la sortie afin de récupérer leurs objets personnels dans le casier. Maddox en tête et le rouquin à sa suite, sans dire un mot se dirigent vers la voiture. Dehors, le temps se couvre assez rapidement. L'orage ne tardera pas. Le rouquin récupère la voiture et prend le volant pour le retour à Montréal.

Maddox est silencieux. Ça fait bien l'affaire du rouquin qu'il ferme sa grande gueule ne serait-ce que cinq minutes, profitant de ce moment précieux pour réfléchir à son avenir. *« Il faut que j'arrête toute cette merde. Je ne peux pas continuer comme ça, ce n'est pas une vie. Mais comment ? Comment me débarrasser de Maddox pour de bon et lui couper le sifflet définitivement... Un accident est si vite arrivé. Surtout ici en pleine cambrousse et l'orage qui se pointe comme un don du ciel pour me faciliter la tâche. »*

Perdu dans ses pensées, le rouquin fait le trajet sans même le voir. Pas besoin d'un cours classique pour s'orienter dans ce trou perdu, ligne droite vers l'ouest, puis l'autoroute 15 sud vers Montréal. Les seules petites percées de soleil ont disparu sous un voile de gros nuages gris qui ne disent rien de bon.

Après avoir parcouru quelques kilomètres sur cette route de campagne, le ciel s'obscurcit jusqu'à devenir noir d'encre. Maddox n'a jamais été très à l'aise d'être en auto quand le temps se gâte. Dans les faits, il a la trouille, une trouille bleue pour une raison connue de lui seul.

— Arrête-toi sur le bord de la route, demande-t-il au rouquin.

« Il est presque poli. »

— On n'a pas le droit de s'arrêter sur cette route, patron.

— Arrête… Tout de suite, réplique Maddox.

— Vous allez être en retard à votre rendez-vous, ajoute-t-il, timidement.

— Je t'ai dit, arrête… Maintenant.

Le rouquin obéit et arrête le véhicule sur le bord de la route à un endroit où les arbres sont énormes et les plus grosses branches pendent au-dessus d'eux, comme un immense parapluie. Protection convenable contre la pluie diluvienne qui tombe à présent, mais pas contre les éclairs et le tonnerre.

Maddox manque d'air, n'arrive plus à respirer et il sent un énorme poids sur sa poitrine. Il doit sortir et se cacher. Il déteste être enfermé pendant un orage, surtout dans une voiture. Il déteste les orages. Peut-être que la pluie lui fera du bien.

Cette sensation d'étouffement, de manque d'air et de compression des poumons le rend fou. Ce n'est pas la première fois que ça se produit. C'est intenable à la fin. Se promenant sous la pluie en se tenant la poitrine, il prend de grandes respirations. Il renverse la tête en arrière et laisse couler la pluie sur son visage. Ces fringues sont détrempées et dégoulinantes. Le tonnerre gronde au loin, se rapproche vers lui et claque… à quelques mètres, c'est du moins l'impression qu'il en a. C'est à ce moment qu'il lâche un cri de mort en se tenant la tête à deux mains.

— Haaa ! Ma tête va éclater, arrête.

Cela dure un moment, le temps que le roulement de tambour se déplace pour ne faire qu'un léger claquement dans le lointain. Le rouquin doit admettre qu'il ne l'avait pas vu venir. C'était même assez cool. Il a toujours aimé les orages. Enfant, son père lui a appris à ne pas craindre la foudre ni le tonnerre.

Après plusieurs minutes d'angoisse, Maddox semble se calmer un peu.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qui se passe ? Je l'ai vu dans à peu près toutes les situations, mais pas ça, jamais. Il a pété un plomb, carrément. »

Malgré tout, il décide de tenter de l'aider. Ce qui n'est pas gagné. Il va donc le rejoindre pour un essai. C'est assez hasardeux, n'étant jamais certain du résultat, de tendre la main à un gars comme Maddox. Un gars si imprévisible. Tenter une approche risque de l'exaspérer, ne rien tenter risque de le mettre en rogne.

Le moindre des deux maux.

Le rouquin s'approche de lui lentement et lui tend résolument la main,

doucement, mais avec fermeté.

— Patron, prenez ma main, je vais vous aider à entrer dans la voiture… L'orage est passé, tout va bien.

Aucune réponse.

— … Et je vais vous aider à vous calmer. Vous semblez un peu tendu, là. Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

Aucune réaction de Maddox. Il semble juste perdu. Il tourne en rond en se tenant la tête avec, sur le visage, une expression de résignation et d'abattement.

Le rouquin commence à se parler à voix haute et réalise son erreur, car connaissant Maddox cela peut être une ruse. Même s'il est dans sa bulle ou semble être dans sa bulle, il ne doit pas entendre. En le suivant, il surveille ses moindres mouvements. Et se parle dans sa tête.

« Je foutrais bien mon camp pour le laisser se démerder tout seul. Non, non, je déconne. Je ne ferais pas ça pour un chien… prends sur toi. Bon, qu'est-ce que je fais maintenant ? C'est pathétique comme situation. Nous tournons en rond chacun de notre côté, mais pas pour les mêmes raisons. Dans son état actuel, il n'a plus, en apparence, toute sa tête et moi je vais perdre la mienne si je ne trouve pas une solution. »

— Réfléchis, se dit-il à voix haute… J'ai vu que dans toute situation d'urgence, il faut respirer calmement. Commençons par ça, on verra bien.

Allant à la rencontre de Maddox, qui fait le tour du véhicule et ne semble pas voir où il va, le rouquin l'aborde doucement.

— Monsieur Maddox… Monsieur, regardez-moi, c'est moi, le rouquin.

Maddox s'arrête et regarde le gars en avant de lui comme s'il ne le reconnaissait pas. Ça dure un moment, puis son visage a changé d'expression. Le rouquin profite de ce moment pour tenter de l'emmener jusqu'à la voiture. Le rouquin n'ose pas le toucher, comme juste lui mettre la main sur l'épaule en signe de réconfort. Maddox n'aime pas se faire toucher. La persuasion est la meilleure chose à faire.

Il se tient en face de lui.

— Voilà, respirez lentement, bien, très bien. Prenez votre temps. Maddox

s'exécute. Vous devriez vous asseoir dans la voiture pour vous réchauffer. Vous êtes trempés.

Tout en lui parlant, il s'approche un peu plus et lui prend la main tout doucement.

Maddox se laisse faire, se laisse entraîner vers la voiture. Il semble plus calme et sa respiration est presque normale. Le rouquin ouvre la portière et le pousse à entrer. La voiture est en marche et la chaleur y est présente. Pour ce vieux modèle, c'est presque un luxe.

Maddox s'assied toujours silencieux, mais son attitude a changé complètement.

Le rouquin lui demande d'attacher sa ceinture. Il s'exécute sans dire un mot puis fait le tour de l'auto pour rejoindre la place du chauffeur.

Tellement déroutant.

Le rouquin est surpris d'avoir pu intervenir sans que le bouchon saute.

Il s'attache et fait du surplace, ce qu'il voit tout autour n'est pas pour le rassurer. La chaussée inondée est très glissante. Il pleut encore, mais les éclairs et le tonnerre sont chose du passé. Il anticipe l'arrivée à Montréal. Cette situation le met mal à l'aise et il ne sait pas comment gérer le reste de la crise à venir. La pluie ne le dérange pas outre mesure en temps normal, mais pour le moment, c'est Maddox le problème, quoiqu'il soit calme et semble à peu près lui-même. Mais là, on est en pleine cambrousse. Route étroite, non éclairée, peu ou pas de véhicule dans les deux sens et décor peuplé de fermes à cinq cents mètres de la route.

Maddox regarde droit devant.

Le rouquin regarde dans le miroir de côté et avance doucement pour quitter l'accotement puis… c'est l'impact. En un instant, c'est le noir total, le choc brutal par-derrière. En une poignée de secondes, la voiture se retourne sur elle-même, deux, voire trois tonneaux qui sait, et se retrouve dans le fossé sur le toit, les roues arrière, qui tournent au ralenti. Tête en bas pour le rouquin encore attaché à son siège. La panique le gagne. Des yeux et des mains, il fait le tour de sa personne, bouge ses membres, tâte son front qui saigne, rien de grave apparemment. Sa tête lui fait un mal de chien. Pour le reste, tout semble être en

état de marche. Il se tourne vers Maddox, le gars est en état de choc, peut-être commotionné.

Curieux qu'il se préoccupe encore de Maddox après ce qu'il lui fait endurer depuis des années. Ce mec-là serait condamné à la potence si nous étions au Moyen Âge. Mais le rouquin est foncièrement bon, ne ferait de mal à personne. Oui, c'est un escroc. Ça, il le sait, et ça ne changera jamais.

Maddox est choqué. Il est sens dessus dessous au sens littéral.

Le chauffeur du véhicule utilitaire noir qui les a frappés par-derrière reste indifférent à ce qui se passe autour de lui. Il regarde en passant les deux hommes puis il continue son chemin comme si de rien n'était. Le rouquin a quand même eu le temps de voir le visage du conducteur. À peine quelques secondes, mais assez pour se souvenir de ces traits. Ça, c'est certain qu'il va toujours se le rappeler. Parce qu'il a déjà vu sa tronche impossible à oublier.

Barbe brun roux, nez proéminent et cassé, regard vide. Le tueur, après avoir regardé les deux passagers, reprend sa route comme si de rien n'était.

Aujourd'hui est le jour où ma vie va changer. Oui, le jour qui va changer ma vie, et celle des personnes qui m'entourent et qui va faire de moi une professionnelle du crime. Les luttes et les bagarres ne me stressent pas. Les coups de gueule non plus.

Enfin, presque pas…

Normalement, je n'aurais pas dû assister à ce congrès étant donné que je ne serai pas policière, ni détective, mais bien détective privé. Mais la raison pour laquelle j'ai tenu à y aller, c'est que j'ai eu une opportunité incroyable d'un ami qui est dans la police. Une chance à ne pas manquer. Évidemment, ça me coûte plus cher étant donné que je ne fais pas partie d'un corps policier, et j'avoue que je n'avais pas les moyens, j'ai donc dû prendre une assistante, mon amie Visa.

Toutes les compétences requises accumulées au fil des mois et des années seront consolidées sous peu et je m'envole vers ce qui sera la fin de mon apprentissage, que je prendrai avec les plus grands de ce domaine souvent exploité de la mauvaise façon. Il ne sera pas dit que je n'ai pas mis toutes les chances de mon côté.

Aéroport Pierre Elliott Trudeau (PET) à 8 heures du matin, j'attends mon vol pour Kansas City, départ prévu à 11 heures et si tout va bien, arrivé à Kansas City en fin d'après-midi. J'ai dans ma mallette les documents et tout ce qu'il me faut pour mon examen final d'entrée dans ce monde de criminels. Ici, quand je parle d'examen final, ce n'est pas tout à fait ça, en fait, c'est seulement l'acquis de connaissances supplémentaires.

Le congrès annuel des policiers qui se tiendra au KCI Expo Center reçoit chaque année des milliers de policiers nord-américains. Les policiers canadiens et américains, collègues de profession, doivent souvent travailler de pair. La frontière commune qui les relie est une vraie passoire pour qui veut transiter d'un pays à l'autre. Malgré la surveillance intense, passer du Canada aux États-Unis ou l'inverse est, pour certains des mondes interlopes, une randonnée.

Cette année, c'est la première fois que je vais à ce congrès qui réunit des centaines de flics, toutes catégories confondues. Je suis tout excitée. J'en ai une

boule dans l'estomac, car celui de cette année est un peu particulier, c'est le 50e. La grosse affaire. Ce ne sera pas le dernier, mais le plus important pour un bout de temps. Je compte bien consolider toutes mes connaissances et faire de moi une détective.

Je serai détective.

Je suis détective.

Mes finances étant au niveau zéro, double zéro, j'ai donc réservé une chambre dans un petit hôtel faisant partie de la liste des choix offerts aux congressistes et portant le majestueux nom d'Hôtel Americas Best Value Inn, au prix incroyable de 59 dollars la nuit, dollar américain bien sûr. Inclus le petit-déjeuner. Plein d'images me viennent à l'esprit. Même si à ce prix, je n'avais pas du tout les moyens d'aller à cette convention, je mourrais d'envie d'y être. J'ai donc utilisé les derniers dollars disponibles de ma carte de crédit qui est au top niveau en son domaine. S'il existait une médaille pour la carte de crédit la plus exploitée, elle gagnerait haut la main.

Bah, on verra au retour. Pourquoi faire aujourd'hui ce que l'on peut faire demain. C'est un bon investissement, enfin, je crois.

J'ai toujours eu des hauts et des bas dans mes emplois. Je n'aime pas la routine dans le travail alors dès qu'elle est installée, je change. Mes emplois précédents : employée dans une manufacture de jouets, dans une pizzeria, dont un dans une banque alimentaire, et la cerise sur le gâteau, chez un vétérinaire à nettoyer les cages des animaux. J'ai 28 ans. Je me devais donc, comme personne responsable, trouver l'emploi idéal pour moi. Celui qui me ferait sortir de la routine et du train-train quotidien. Il me fallait autre chose, un autre défi et c'est un redépart.

Il est grand temps que je me responsabilise et que je pense à mon avenir.

Je n'ai jamais compris que certaines personnes restent vingt-cinq, voire trente ans à faire la même chose heure après heure, après jour, après année. Pour moi, c'est impensable. Mais ça prend du monde pour ces boulots, parce qu'il y en a qui aime ce train de vie. Dans le fond, c'est une certaine sécurité. Probablement pour ça que je n'ai jamais d'argent. Je repars toujours à zéro, salaire très bas, le minimum de vacances et pratiquement aucun bénéfice, non,

aucun bénéfice. Que de l'écœurement général.

Un jour, la petite ampoule s'alluma au-dessus de ma tête. J'avais trouvé ce que je voulais faire de ma vie. C'était en dedans de moi depuis toute petite. C'est un métier qui m'a toujours fascinée. Mes parents, Jim et Odette, m'avaient bien dit à l'époque qu'il serait toujours là pour m'aider et m'encourager.

Bien voilà, j'y suis. L'aventure commence maintenant.

L'emploi idéal. Des aventures, des filatures, côtoyer des renégats et des filous et aussi des policiers. Des agents du FBI et de la CIA. Bah ! J'exagère peut-être un peu, mais à peine. Maintenant, je sais ce qu'il me faut. Diplômée avec mention en technique d'enquête et d'investigation et à cela s'ajoute d'abord et avant tout un excellent jugement, de la perspicacité, mais surtout un très bon sens de l'observation. Ah ! Autre chose. Je crains les armes. J'en fais une maladie. Être détective privé n'exige pas d'en avoir une.

Voilà le comment du pourquoi, je pars pour Kansas City et me voilà arrivée au comptoir d'Air Canada.

— Bonjour, dit Mayline à la dame au comptoir.

L'employée, une blonde un peu trop maquillée, vêtue d'un uniforme bleu foncé, jupe étroite et veste courte trop ajustée faisant ressortir quelques bourrelets disgracieux, m'accueille avec un sourire. Diane Desbiens, nom écrit sur la broche accrochée à sa veste, avec son sourire commercial, lève la tête vers moi.

— Bonjour madame, votre billet et votre passeport, s'il vous plaît.

— Bien sûr les voici.

— Kansas City ! Vous allez à la convention ?

— Tout à fait.

Diane fait glisser ses doigts sur le clavier et pianote un moment.

— Le vol est complet, comme tous les autres vols sur Kansas City. Choix de sièges limités. Vous désirez une fenêtre ou une allée ?

— Une allée, s'il vous plaît, le plus à l'avant possible.

— Ce qui reste est vers l'arrière de l'appareil. Voyons…

— Une allée… voilà. Le 30C est disponible. C'est tout ce que j'ai,

malheureusement.

— Il n'y a pas d'autre choix ?

— La prochaine fois, choisissez vos sièges au moment de la réservation, comme tous les habitués des congrès. Pour l'instant, j'ai aussi un hublot, rangé 17, siège F.

— Va pour l'allée. Est-ce que je peux réserver les sièges à l'avance pour mes autres vols ?

— Sans problème. Enfin je crois, les congressistes retournent tous en même temps. Il y a des frais de 40 $. Donnez-moi quelques minutes.

— Je peux vous payer en argent ?

— Non, carte de crédit seulement. Je continue !

— Ça va, laissez tomber. Merci.

Pendant que Diane fait courir ses doigts sur le clavier et enregistre son bagage, Mayline fait un retour en arrière de presque vingt ans.

À 10 ans.

Mayline était plutôt solitaire. Elle n'avait pas vraiment d'amis de son âge et s'amusait avec ce qu'elle trouvait. Pas toujours évident pour une fille de 10 ans. Influencée par des amis pas toujours dans la norme de ce que ses parents attendaient d'elle, car tous les amis qui auraient pu être ses… amis ne l'aimaient pas. Tous la voyaient comme une emmerdeuse.

Au fil des années, elle a commencé à haïr son quartier. Ses parents n'étaient pas souvent à la maison. Elle se retrouvait souvent seule avec elle-même. Puis un jour, morte d'ennuis, elle décida d'aller, oh sacrilège, dans la chambre de ses parents et de fouiner un peu partout. Mayline n'avait jamais osé entrer dans la chambre de ses parents. C'était un lieu sacré et y mettre le pied ou la main était interdite. Elle s'arrêta face à la bibliothèque faite de briques et de planches peinturées de toutes les couleurs. Vu le style de la bibliothèque, elle a supposé que c'était celle de sa mère. De toute façon, son père ne lisait pas. Il travaillait tout le temps.

Elle examina toutes les tablettes, tous les livres, un par un, jetant un œil sur le résumé derrière le volume pour s'en faire une idée et elle y trouva des petites merveilles. Il y avait aussi des livres pour adolescents. « Wow, pour qui sont ces livres ? Comment se fait-il que ma mère ait tous ses livres ? Elle ne l'a jamais dit à personne. Jamais elle n'en a parlé à qui que ce soit. Pourquoi ? Est-ce mal d'avoir des livres ? Des livres pour ados et pour adultes.

Des biographies, ça, je sais ce que c'est. Ce sont des histoires de gens célèbres ou peut-être pas si célèbres que ça, parce que moi je ne les connais pas. En tout cas, elle en a beaucoup avec des noms comme Édith Piaf, Marilyn Monroe et René Lévesque, il y en a aussi un qui s'appelle Sol… Peut-être un livre sur la musique. »

À 15 ans.

Elle a adoré ses livres, coins racornis, couvertures décolorées avec des pages détachées de la base. Des livres pleins de vécu que sa mère avait trouvés dans des marchés aux puces et des bazars et qu'elle gardait précieusement dans une bibliothèque dans le coin du salon. Bibliothèque que sa mère, à force de harcèlement de sa fille, avait accepté de déménager dans le salon parce que les enfants étaient en âge d'y accéder sans y mettre le bordel. Entre le meuble télé et le fauteuil de papa, toujours les mêmes vieilles briques et les planches barbouillées de peintures de couleurs différentes.

Puis, un jour, son amie Malika lui prête un livre de l'auteur américain James Patterson. Ce fut une découverte. Mayline est littéralement tombée sous le charme du policier/psychologue/noir, Alex Cross qui résolvait des affaires complexes et nébuleuses.

Après avoir dévoré tous les livres de Patterson, elle a attaqué tous les livres catégorisés dans thriller. Elle passait son temps à la bibliothèque.

Par la suite, elle s'attaque aux auteurs québécois : Chrystine Brouillet et son héroïne Maud Graham, inspectrice dans dix-sept de ses romans de fiction, dont le Collectionneur, adapté au cinéma et aussi, Patrick Sénécal et des romans noirs, dont chaque livre a son héros.

C'est à ce moment que le portrait de sa carrière se dessine comme policière/psychologue. Elle n'est pas noire, mais elle fera avec. Elle sera une policière/psychologue blanche, c'est tout. Non seulement elle a découvert un style de lecture qui la passionne, mais aussi ce qu'elle veut faire dans la vie. Thrillers, romans noirs, des romans d'enquête et tout ce qui a rapport, de près ou de loin, avec les enquêtes. Le crime, les morts sont devenus son dada.

Un jour, elle parla à son père de son envie d'être détective et il lui répondit : « Tu sais ma chérie, être détective est difficile et c'est un métier qui demande beaucoup physiquement et moralement avec de longues heures de travail et de longues semaines. Parfois, on voit des choses qui ne sont pas drôles du tout, des événements tragiques qui brisent le moral. C'est loin d'être comme ce que tu vois à la télé. Tu es jeune et tu as encore le temps de changer d'idée, mais si plus tard tu veux toujours faire ce métier tu pourras compter sur ta mère et moi. Je sais que si c'est vraiment ce que tu veux, tu y parviendras. »

— Madame Abbott !

May émerge donc de son état de veille.

Vérification et réservation de sièges complétés. Diane enregistre son bagage et lui remet ses documents.

— Vos sièges sont réservés pour votre correspondance et aussi pour le retour. Ce que je n'aurais pas dû faire, mais voilà, c'est fait. Ceci est votre carte pour l'embarquement qui se fera à 10 h 30, barrière A48. Vos bagages sont enregistrés jusqu'à destination, ajoute Diane.

— Merci… Merci infiniment Diane et bonne journée.

Elle quitte le comptoir avec son bagage à main, rempli de documents de toutes sortes, d'un livre et d'une barre santé, qu'il fallait prévoir avec un billet en classe super- économique, il y a un repas super-économique.

« Une chose de faite, j'ai deux bonnes heures à tuer. Un café me fera le plus grand bien, se dit-elle. Ici, c'est ma dernière chance de manger quelque chose qui se laisse manger et de boire un café qui n'a pas la couleur et l'odeur du jus de chaussette. Et là, je ne parle même pas du goût. »

Son bagage accroché à l'épaule, elle se dirige vers le Starbucks situé dans la zone de restauration, juste avant l'accès à la sécurité. Elle commande un café

allongé, une brioche à la cannelle et part s'installer à une table près de la vitre qui donne sur le tarmac d'un côté et sur le hall de l'autre.

Sur la piste, un jumbo jet roule sur le tarmac pour se rendre à la piste de décollage. Ces appareils ne servent plus dans plusieurs pays pour le transport de passagers. Ils sont maintenant dédiés au transport de marchandises. Côté hall, elle regarde la foule. Plusieurs passagers s'apprêtent à partir, certains semblent inquiets, d'autres fébriles et pour certains on dirait la première fois.

« On se souvient toujours de la première fois : la première rentrée scolaire, le premier petit copain, le premier baiser, la première fois qu'on a fait l'amour ou vécu le décès d'une personne chère. On se souvient toujours de la première fois. »

D'autres sont heureux et ont hâte de partir et certains ont peur. Des parents avec des enfants un peu turbulents qui lui semblent fatigués d'attendre. Sur une chaise à quelques pas d'elle, une jeune fille, une enfant en fait, qui semble avoir une dizaine d'années, écouteurs sur les oreilles et une pancarte autour du cou « je voyage seule », fredonne la musique qu'elle entend. Un employé de la compagnie aérienne arrive à ses côtés, lui parle à l'oreille. La jeune fille se lève, ramasse son sac et ils partent toutes les deux. Probablement l'heure de l'embarquement.

Un homme que Mayline semble reconnaître passe loin devant elle. Un profil qu'elle connaît, mais qui est-ce ? Elle avait cru l'entrevoir au comptoir voisin du sien lorsqu'elle-même y était plus tôt. N'ayant pas prêté attention, occupée qu'elle était avec ses propres affaires et son évasion mentale du moment, quelque chose dans son attitude, sa coupe de cheveux, son habillement ! Mais là, impossible de se tromper. Charles, son ex-mari ou plutôt son encore mari. Les papiers du divorce étaient sur sa table de nuit, non signés. Pas eu le temps.

Charles, un homme comme elle les aime et qu'elle a aimé comme une folle. Elle était dingue de lui. Elle l'est encore. Physiquement parfait, grand, musclé et beau comme un dieu. Mais leur relation s'est dégradée, surtout dans la dernière année. Maintenant, c'est l'entracte de leur histoire.

« Mais où va-t-il ? Sûrement pas à Kansas City, il a toujours eu horreur des congrès et conventions de toutes sortes. Et si j'allais lui poser la question ! Ça se fait, non ? Et puis, non, je n'y vais pas. S'il va à Kansas City, je le saurai

bien assez tôt. Ah, le voilà qui passe la sécurité. Il a l'air drôlement pressé. Elle regarde sa montre. Trop tôt pour le même vol que moi. Si je passe la sécurité maintenant, je saurai, pas vrai ? »

Elle boit sa dernière gorgée de café, ramasse son sac à main et son bagage, et se rend à la zone de sécurité. Elle enlève sa veste, vide ses poches et place le tout dans le tiroir en plastique. L'agent lui demande d'enlever ses chaussures qu'elle place dans un autre tiroir, qu'elle pousse vers l'appareil de radioscopie. Pieds nus, elle traverse le portail de détection de métal. De l'autre côté de la zone de sécurité, après avoir récupéré ses affaires, elle se dirige vers la barrière A, d'où part son vol et inspecte, l'air de rien, les autres barrières. Elle ne le voit plus, mais il peut être n'importe où dans l'aérogare.

« J'ai une idée, je vais aller voir le tableau des départs… La coïncidence est trop belle. Maintenant, je suis à peu près certaine qu'il va à Kansas City. Le tableau indique trois autres vols sur Kansas City qui partent tous dans la prochaine heure, dont un dans, regardant sa montre*, vingt-deux minutes. On verra bien. »*

Il y a encore une heure avant qu'on annonce son vol. Dans l'attente, Mayline trouve position à un comptoir de branchement d'ordinateurs, portables et autres tablettes. Après un dernier coup d'œil, elle ouvre sa tablette et consulte le document du Congrès. Absorbée par sa lecture, May ne voit pas le temps passer.

Au bout d'un moment, une voix d'outre-tombe annonce l'embarquement pour son vol. Prise dans ses pensées, elle entend, mais n'écoute pas. Après une quinzaine de minutes, un autre appel se fait entendre, dernier appel. Mayline revient sur terre, replace sa tablette dans son sac, le porte à son épaule et se dirige vers la barrière de départ.

Très élégante dans un pantalon cigarette gris, chemise de soie blanche, ceinturon de cuir et escarpins noirs. Ses cheveux bouclés remontés à la va-vite, maquillage discret, elle ne passe pas inaperçue. Les hommes se retournent sur son passage et ne s'en cachent pas. Quant aux femmes, elles font semblant de ne pas la voir tout en gardant un œil discret sur leur mari qui se rince l'œil.

À l'arrivée, après être sortie de l'avion, la première chose à faire pour Mayline c'est de se rendre dans une salle de bain digne de ce nom pour se rafraîchir. Elle entre dans les toilettes pour dames en espérant secrètement qu'il y ait des douches, elle en aurait pris une, ça c'est certain. Malheureusement il n'y en a pas, elle devra se contenter du lavabo.

« Je n'arrive pas à y croire, être assise près des toilettes sur les deux vols, avec un va-et-vient continuel de buveurs qui ont pris de l'avance sur le Congrès, de mères dont les enfants couraient partout. Sans compter les odeurs de toutes sortes. Et le gros homme assis à côté de moi, il devait faire dans les 150 kilos, et il transpirait par tous les pores de sa peau. Ouah ! Quand je serai riche, seule la classe affaires existera pour moi. Pas fâchée d'être arrivée. Tiens, un comptoir d'informations. Il ne faut pas perdre ses bonnes habitudes. J'aime savoir où je mets les pieds là. »

Tout en traversant le hall pour se rendre à la section des reprises de bagages, elle aperçoit un présentoir avec des fascicules et des dépliants publicitaires de l'endroit. Elle en profite pour en prendre quelques-uns, ça remplit les soirées à l'hôtel. De toute façon le soir à l'hôtel, à part aller prendre un coup avec des gens du Congrès, il n'y a vraiment rien à faire apparemment.

« C'est mon premier congrès. Je ne suis pas trop au courant, mais on m'a dit que c'était presque une coutume de se saouler dans les congrès et d'avoir des échanges, disons… Assez, Hot. Mais comme on dit, ce qui se passe au Congrès reste au Congrès.

Ce n'est pas mon genre, et en plus bah… Ce ne sont pas des vacances. Je n'avais pas l'intention de boire de toute façon. »

Elle sera bien sage comme une image. Ce qu'elle dit, enfin.

Dans l'attente que le carrousel à bagages démarre, elle ouvre un dépliant.

Elle apprend que l'aéroport de Kansas City transite près de 11,5 millions de passagers par an et est considéré comme un aéroport moyen. Il a été construit en 1951 pour donner suite à une grande inondation des installations de deux anciens aéroports.

« Hum… c'est un aéroport magnifique, sensiblement le même gabarit que celui de Montréal qui en transborde près de 15 M par an. Ce qui fait 41 000 par jour en moyenne ouais… et il a fallu que Charles y soit. C'est bien ma chance. »

En attente de ses bagages, dont le carrousel vient à peine de se mettre en route, il lui est impossible de résister à l'envie de chercher Charles même s'ils n'étaient pas sur le même vol. Elle est de plus en plus convaincue que c'est lui qu'elle a vu à l'aéroport Trudeau avant le départ.

Tous ces gens dans les groupes qui parlent en attendant leurs bagages sont certainement la majorité des policiers. Je les reconnais au premier coup d'œil, pour en avoir marié un. Ils ont tous la même position et le même regard qui cherche quelqu'un ou quelque chose en l'occurrence aujourd'hui, leur bagage. La démarche, la position à l'arrêt, l'allure générale et la façon d'attendre impossible de se tromper. »

Après avoir récupéré ses bagages, elle les dépose sur un chariot qu'elle avait pris soin de retirer de la lignée quelques minutes avant et se met en route pour le comptoir de location de voitures, Avis. Bon, elle n'avait pas vraiment les moyens de louer une voiture, mais vivant à Montréal elle n'a pas l'occasion de conduire aussi souvent qu'elle aimerait et quand elle a la chance, elle en profite. 22 $ par jour plus assurance, c'est potable… Même sa carte de crédit ne s'en plaindra pas.

Au comptoir, elle complète et signe les documents et peut ensuite aller attendre la navette qui l'amènera au stationnement pour récupérer son véhicule. Debout devant la porte de l'aérogare au niveau des arrivées : ça ne devrait pas être bien long maintenant, en regardant sa montre.

Les voyageurs circulent. Certains cherchent un taxi, d'autres attendent un proche qui doit passer les prendre et d'autres se dirigent vers l'arrêt de bus. Tous ces gens ont une chose en commun : l'air fatigué.

Encore cinq minutes d'attente, quand une main posée sur son épaule. Ah ! Surprise, elle fait demi-tour et se retrouve face à face avec la seule personne qu'elle ne voulait pas voir ou presque pas, Charles. C'était donc bien lui qu'elle croyait avoir vu à PET.

— Bonjour May, ça va ?

— Euh… Bien, mais qu'est-ce que tu fais ici ? demande-t-elle.

— Quel accueil ! Un bonjour aurait été agréable. Mais je suis ici pour la même chose que toi, sans doute. Je viens assister au Congrès et j'y donnerai d'ailleurs une conférence.

— Étonnant de ta part. Tu as toujours détesté ce genre de réunion orgiaque, et ce, dans tous les sens du terme. Tu disais que les gens vont à ce genre de réunion pour les excès permis, la bouffe, la boisson et les rencontres brèves et dans certains cas, disais-tu, ça va jusqu'à la couchette. Tu as changé d'avis.

Voyant la surprise sur le visage de May, il revient en arrière.

— Oui, les gens changent, tu sais… Et j'ai finalement compris que lorsque tu aimes quelqu'un tu lui dois fidélité, respect et vérité.

— Ne change pas de sujet Charles, ce n'est pas l'infidélité, le problème. Tu ne réponds pas à ma question. Peut-on savoir ce qui t'a fait changer d'opinion sur ce genre d'événement ?

— Tu as raison, je n'ai pas été infidèle au sens où on l'entend. Je l'ai été socialement et moralement… Pour répondre à ta question. Mais les jolies détectives m'attirent beaucoup, lui répond-il avec humour.

— Les détectives, ben alors ! dit-elle prise au dépourvu. Je te souhaite tout le bonheur du monde. D'ailleurs, voilà ma navette. Bonne journée.

Rapidement, elle se retourne pour ne pas montrer son malaise. En se dirigeant vers la navette, elle se fait pratiquement une entorse cervicale pour le regarder, en étant certaine qu'il s'était lui-même détourné afin de poursuivre son chemin. Charles est toujours sur place et il la regarde avec un sourire.

Ce qui la met hors d'elle.

« Il me regarde toujours comme si j'étais sa possession, fait chier. On va voir Charles Carver. Je te conseille de ne pas m'emmerder. »

Après le trajet en navette, Mayline prend possession de sa voiture de location. On lui remet les clés d'une Ford Focus rouge de l'année, munie d'un GPS.

« Waouh… Un GPS comment ça fonctionne ce machin ? Voyons voir… Ça ne doit pas prendre la tête à Papineau pour le programmer. Ah, voilà ! Je l'ai oui. Ça y est. C'est fait. En route pour le pompeux Hôtel Americas Best Value

Inn et la salle de douche. »

Une heure et demie plus tard, elle arrive enfin à son hôtel, raquée et épuisée. La circulation dense de fin de journée l'a mise dans tous ses états et elle se sentait devenir une candidate idéale comme rageuse au volant.

« Ce trajet n'aurait pas dû prendre plus de quinze minutes. C'est bien la dernière fois que je prends un vol qui arrive à cette heure. Pas possible, cet enfer. La planète entière est un gros bouchon. Même le GPS n'avait pas l'air de savoir où il allait. »

Première journée de la convention et il y a foule partout. Tous les hôtels sont complets, les compagnies de location de voitures n'ont plus de voitures à louer et les taxis, on n'en parle même pas. Les organisateurs sont arrivés depuis trois jours, mais plusieurs congressistes sont là depuis la veille. L'Americas Best Value Inn, comme tous les autres établissements, n'a plus de chambre libre et quand Mayline se présente au comptoir d'enregistrement, elle se fait dire que sa chambre a été donnée à un autre client arrivé avant elle.

— Pourrais-je savoir pourquoi vous avez donné ma chambre à un autre ? demande-t-elle au réceptionniste, frustrée.

— Parce que vous êtes arrivée en retard et que pour les conventions, la prise de possession des chambres doit se faire avant 14 heures, lui répond-il, irrité.

— Mon vol est arrivé à 16 heures, difficile d'être ici pour 14 heures, mais je vous ai donné une carte de crédit pour garantir ma réservation, argumente-t-elle.

— La garantie de chambre ne tient que jusqu'à 14 heures. On vous l'a sûrement mentionné lors de votre réservation, soutient le réceptionniste tentant de rester poli.

— Je n'ai parlé à personne. J'ai réservé via internet.

— Alors, tous ces renseignements sont donnés lors de la confirmation de votre réservation. Après, que vous ayez entré votre carte de crédit et avant d'autoriser le paiement, une fenêtre s'ouvre avec un avertissement en rouge, dit-il avec impatience.

« Je n'ai rien vu de tel. Merde, j'étais tellement pressé que je n'ai pas lu ces informations. »

— Bon, d'accord… Je ne vais pas argumenter toute la journée. Trouvez-moi une chambre s'il vous plaît.

— Je ne crois pas que ce soit possible. L'hôtel est complet. Mais je vais voir le directeur. Patientez, s'il vous plaît.

« Et, que va-t-il faire de plus, le directeur ? Il va en construire une de chambre. »

Tout en prenant son mal en patience, elle regarde autour d'elle. L'hôtel n'est pas luxueux, loin de là, mais tout à fait convenable. La réception n'est pas très grande, mais bien aménagée. Comptoir de bois, plancher en carreaux de céramique grise, garni d'un tapis aux couleurs de la chaîne hôtelière, bleu et jaune. L'endroit semble propre.

« Tout sur la réception, et rien sur la chambre. Bien hâte de voir ça. Si on me trouve une chambre. J'aimerais bien enlever ces escarpins, j'ai mal aux pieds. C'est long et je voudrais aussi prendre une douche avant le dîner. Ah… le voilà. »

— Madame. Nous avons je crois, une solution. Un client a une suite, deux chambres à coucher, et il est seul. Il a gentiment offert de vous laisser la deuxième chambre plus petite que l'autre, mais très confortable.

— Je ne sais pas. Je ne le connais pas ce monsieur, et coucher dans la même chambre qu'un inconnu ne me plaît pas particulièrement. Et si c'était un pervers, un violeur ou je ne sais pas moi, un tueur en série…

— Vous êtes policière, oui.

— Oui, mais quel est le rapport ?

— Lui aussi, il est policier.

— Cher monsieur, mis à part le fait que ce monsieur soit policier, me garantissez-vous qu'il est convenable ? Non, n'est-ce pas ? Auriez-vous autre chose à me proposer qui ne serait pas une remise ? Ça ne m'enchante pas du tout la proposition que vous me faites. Auriez-vous une autre merveilleuse idée ? dit-elle tout d'un souffle.

Une voix l'atteint comme dans son subconscient, une voix profonde, masculine et douce. Elle connaît trop bien cette voix…

— On se connaît et même très bien et je te promets que je ne suis rien de tout ça, pas un violeur ou un tueur en série, quant au pervers… lui dit-il.

Lorsqu'elle se retourne. Il est comme une apparition. Vêtu d'un pantalon noir, chemise blanche sans cravate et veste grise bien coupée. Magnifiquement bronzé, l'air sûr de lui.

Charles Carver.

— Ah, c'est toi. Deux fois dans la même journée, c'est mon jour de chance. Ne me dis pas que c'est toi qui as la suite ?

— Oui, j'ai cette grande suite, qui, j'en suis certain, te fait envie ne serait-ce que pour prendre une douche.

— Et je dois coucher avec toi. Ça, non. Pas question.

— Oh ! Tu ne coucheras pas avec moi, mais dans la même suite. C'est une énorme différence.

— Plutôt coucher sur le trottoir que de coucher dans la même pièce que toi, dit-elle en se penchant pour prendre ses bagages. Elle s'apprêtait à quitter l'hôtel pour chercher autre chose, mais Charles se déplace pour être devant elle.

— Ne touche pas à ça, faisant un geste pour dégager sa main. Je peux très bien m'arranger toute seule. Je n'ai pas besoin de toi.

— Ne sois pas idiote May, il n'y a plus rien de libre nulle part. Bien sûr, tu peux coucher dans ta voiture, mais la nuit, il fait à peine 2 degrés Celsius. À moins que tu aies songé à apporter un habit de neige, tu vas geler… Et encore. Allez, viens, je te jure que je ne te toucherai pas… Du moins, sans ton consentement, et puis ça pourrait nous rappeler quelques bons souvenirs, tu ne crois pas ? Allez, viens. Ne sois pas stupide.

— Tu m'as traitée d'idiote et de stupide dans la même phrase. Je te conseille de ne pas recommencer, et d'ailleurs, j'ai beau chercher, aucun bon souvenir ne me vient à l'esprit… Mais j'admets que je n'ai pas trop le choix. Charles, je te jure que si tu me touches, je… t'arrache les yeux, réplique-t-elle.

Charles prend sa valise et passe devant afin qu'elle le suive.

Ce qu'elle fait.

Charles la connaît tellement bien qu'il devine ce qu'elle va dire et devance la réponse à la question qu'elle s'apprête à lui poser.

— J'ai pris un vol plus tôt avec Delta et comme je te disais, je fais une conférence, je devais donc arriver plus tôt, car c'est ce soir. Ils avaient égaré ma valise qui est arrivée sur un autre vol, presque en même temps que le tien. J'ai eu le temps d'aller à l'aéroport, supposément plus rapide que d'attendre la livraison, ce qui n'a pas été le cas soit dit en passant, et de revenir. Je ne suis

donc pas plus avancé. C'est la suite 230. Voici une clé… Et j'ai la suite parce que c'était la dernière chambre disponible à mon arrivée, que j'ai obtenue au même prix que la chambre standard. Tu n'auras donc pas à payer pour ta chambre.

— Pas question, je paierai ce qu'il faut, dit-elle insultée. Je n'ai pas besoin de ta charité.

— Comme tu veux. Ce n'est pas de la charité, mais une simple offre. Ma chambre est payée par le SPVM. Tu pourrais en profiter… Mais là, c'est ton choix.

La tête haute, May prend son bagage et suit Charles jusqu'à la chambre.

Chemin faisant, ils ne se parlent pas.

La suite est pas mal. Assez grande avec un coin salon dans ce qui est la chambre principale, petite table ronde et deux chaises plus un mini frigo. L'autre chambre juste à côté est d'une grandeur convenable avec porte privée, qui se barre. Le tout d'une grandeur suffisante pour ne pas se marcher sur les pieds et s'ils n'ont pas les mêmes horaires. Ce sera parfait. Mayline va directement à sa chambre pour défaire son bagage, effectivement plus petite que la chambre principale, mais confortable.

L'inconvénient : une seule salle de bain.

La salle d'exposition où se tiendra la Convention est maintenant ouverte. Chacun y a accès grâce à une passe magnétique, qui doit toujours être visible sur soi. Les exposants ont une passe spéciale kiosque, de grandeur variable. La salle décorée aux couleurs des différents corps policiers, correspondant à leurs logos respectifs, contient environ une cinquantaine de kiosques, tous munis de banderoles, de pancartes et de ballons. Chaque exposant offre à ceux qui le désirent des gadgets, tels stylos, nettoyeurs d'écrans d'ordinateur, des blocs-notes, des tasses à café, t-shirts, des calendriers que plus personne n'utilise et autres gugusses.

Pour les conférences, la salle, d'une superficie de 35 000 pieds carrés peut accueillir 2000 personnes assises en plus de l'espace exposition. Un stage est aussi aménagé dans l'espace conférence pour les spectacles de fin de soirée. Le centre d'exposition KCI est adjacent à l'Holiday Inn et les deux sont connectés par un tunnel.

Cette première soirée sera consacrée à la présentation de toutes les nouvelles technologiques. Ces exposants feront des démonstrations telles : appareils mobiles sécurisés, l'utilisation des réseaux sociaux et comment mettre les citoyens à contribution. Avoir une approche systématique pour la cueillette et l'analyse d'informations afin d'augmenter l'efficacité des policiers sur le terrain dans leur collecte d'informations.

Plusieurs inscrits sont déjà sur place. La salle commence à se remplir et un achalandage se profile à différents kiosques particulièrement, à ceux traitant de l'informatique. Mayline et Charles se présentent en même temps. Mayline vêtue d'une jupe noire en cuir qui lui va à ravir, chemisier gris anthracite agrémenté d'un large ceinturon en cuir rouge, d'une forme qui s'allonge sur le devant, lui donnant ainsi une taille élancée et muni d'une grosse boucle en argent brossé. À ses pieds, des bottillons noirs, très élégants.

Charles arbore sa tenue de ville préférée, pantalon et veste noire sur un polo de couleur indigo mettant en valeur ses yeux bleus.

Mayline en a le souffle coupé. « Wow ! Il est craquant… Hey, arrête ma

pauvre fille, ne te fais pas avoir encore une fois… Mais il faut l'admettre, diable qu'il est beau. Il a toujours d'aussi belles fesses… Hey, ne t'emballe pas et n'oublie pas, ma vieille… que tu es en instance de divorce. »

— Écoute Charles, je préfère partir de mon côté.

— Comme tu veux… Mais si tu as besoin de moi, je serai dans les parages. Demande à un employé et il saura où me trouver. À 19 heures, je donne ma conférence dans la grande salle. Tu viendras l'écouter ? demande-t-il.

— Je suis une grande fille et je ne t'appellerai pas même si j'avais un fusil sur la tempe. Et pour répondre à ta question, non, je n'irai pas assister à ta conférence, car je sais de quoi tu vas parler. Des relations entre employés, de la confiance entre collègues nécessaires pour se protéger l'un l'autre, car nous formons une équipe et nous devons pouvoir compter sur notre partenaire. Vrai ?

— Un fusil sur la tempe, c'est du sérieux. Mais, on ne sait jamais, tu peux avoir juste envie de me voir et d'apprécier ma compagnie.

— Pfft… Bien ça jamais, comme dans j-a-m-a-i-s.

— Merci. C'est suffisant. Je pense que le message est passé, lance-t-il, en se retournant vite fait.

Mayline entre dans le salon principal, suivie de près par Charles qui a tout le loisir de la regarder et de suivre sa démarche féline. De l'examiner sous tous les angles et d'en apprécier les contours, dont il n'a rien oublié, mais qu'il avait grandement négligés lorsqu'ils étaient mariés. Trop occupé à bâtir sa carrière.

À l'époque, il se dévouait sans réserve à son travail d'agent de police. C'était une course pour devenir inspecteur. Pendant quatre ans, il était présent sur toutes les scènes de crime, il ne dormait plus, ne voyait plus sa femme. Suivre toutes les formations disponibles, telles que les processus d'enquête ou les activités d'intégration des enquêtes de police ou tout autre programme. Avoir des enfants, ce que May voulait par-dessus tout, était impensable. Ce n'est pas qu'il n'en voulait pas, au contraire. Pas le temps.

Maintenant Charles est lieutenant-détective, mais à quel prix. Mayline n'en pouvait tout simplement plus. Ils ont parlé, discuté. Ils en sont venus à une série de compromis qui n'ont pas résisté aux différentes situations qui se présentaient. Il y avait toujours plus important. Plus, toujours plus. La vie de policier est

incompatible avec la vie de famille. Tous les policiers le savent. Beaucoup d'efforts et de promesses ont été faits de part et d'autre, mais rien ne tenait. Comme lorsque le Premier de l'an, on prend une résolution et que le trois janvier, ça ne tient plus.

Charles est un type intelligent. Cependant, il pense que les efforts lors de la tentative de résolution de crise n'étaient pas constants de sa part et le conflit s'est envenimé, malgré les instances de Mayline à résoudre les problèmes. Il reconnaît ses erreurs. Il ne le lui dira jamais, du moins pas de cette façon. Pas tant qu'il n'y aura pas, de sa part à elle, un début de retour à des sentiments meilleurs que l'amertume et la colère.

Tout est à refaire.

La soirée se poursuit dans une forme de brouhaha général. Tous les corps de police ont des représentants sur place. Ce congrès est très couru, je dirais presque autant que les Jeux mondiaux des policiers-pompiers qui ont lieu tous les deux ans, les prochains étant à Winnipeg en 2023. Performances sont à l'honneur.

Chez Ray Pacino, le luxe est décadent. L'immense maison entièrement faite de granit, de marbre et de pierres est une folie. Les matériaux choisis pour l'intérieur ne sont que dorures, marbres, bois exotiques qui conservent la fraîcheur toute l'année. Le paysagement est composé d'arbres et arbustes importés de pays étrangers, tels le baobab ou la rose du désert. La maison est entourée d'immenses fenêtres donnant sur la plaine. La propriété, une des plus riches de la région de Kansas City, sinon la plus riche, est dotée d'une cave à vin de la grandeur de deux chambres à coucher grand format. D'un spa et d'un salon de musique en plus d'un cinéma, qui se transforme en salle de spectacle pour des concerts privés. Sise sur un terrain de neuf acres, la luxueuse propriété est en façade côté sud et ensoleillée la plus grande partie de la journée. Pas un voisin à moins de 10 kilomètres.

Ray Pacino, petite soixantaine d'années, cheveux blancs, maigrelet ne doit pas peser plus de 65 kilos mouillés. Sa démarche traînante et son air chétif lui procurent un air malade qui donne l'impression de vouloir tomber à tout moment.

Pacino, en tenue décontractée avec des vêtements trop grands d'une taille, se tient sur la terrasse côté ouest avec un homme d'une bonne stature. Cheveux châtains, assez grand, à qui une barbe de trois jours donne un air plus vieux que la réalité. Cet homme semble familier avec la résidence. Vêtu d'un jean et d'un veston noir sur une chemise blanche, le gars de belle prestance, et à l'aspect sportif, a une forte personnalité. Son nez en bec d'aigle lui donne un certain charme, mais aussi le profil du prédateur.

Le soir, la température baisse rapidement dans la plaine. Un feu est allumé dans le foyer extérieur. Les deux hommes sont attablés depuis un moment avec chacun un whisky à l'eau.

— Merci d'être venue aussi rapidement, mon cher Maddox, lui dit Ray.

— Toujours un plaisir de vous voir. Si vous m'avez fait venir, c'est sûrement que vous avez une affaire à me confier comme d'habitude, lui répond Maddox.

— Direct au but, comme toujours. En effet, j'ai une mission pour vous et de la plus haute importance.

— Cela va de soi. Je vous écoute, Ray.

— Un autre verre, mon cher ? demande Ray.

— Non merci, lui dit-il, en montrant son verre à moitié plein.

Ray Pacino prend des glaçons avec une pince, les dépose dans son verre puis verse le whisky sur les glaçons et la phase finale, il ajoute de l'eau avec un siphon. Maddox le regarde, sans lui parler et sans l'interrompre. Pour Ray Pacino, préparer son whisky est une cérémonie. Maddox connaît bien ses habitudes. Il commence à montrer des signes d'impatience. Pacino a remarqué que Maddox bougeait sans cesse sur sa chaise, croisait les jambes puis recommençait de l'autre côté et pianotait sur son verre avec les doigts, pas avec les ongles, il s'énerve lui-même quand il le fait. Attendre, c'est pour les autres. Ray Pacino dépose son verre devant lui sur le sous-verre d'ambre noir importé illégalement de la République dominicaine.

Le cérémonial étant terminé, l'homme Maddox ne perd pas de temps.

— Que puis-je pour vous, mon cher ?

— Pressé de vous mettre au travail, Maddox ! Passons aux choses sérieuses, alors. Je vous explique donc. J'ai acheté une pièce de monnaie canadienne d'une valeur nominale d'un dollar, il y a presque trente ans. Une magnifique pièce de 1911 pour un million de dollars. Il n'y a que deux exemplaires de cette pièce dans le monde. L'une d'elles est au musée de la Monnaie royale canadienne et l'autre est ici dans ma chambre forte.

— C'est cher payé pour une pièce de monnaie, dit Maddox sans sourciller.

— Oui, mais vu la rareté de la pièce, sa valeur a augmenté considérablement. Cette pièce d'un dollar, je viens de la vendre à un collectionneur canadien de Montréal pour 4 millions de dollars. Mon acheteur, dont je vais taire le nom, a déjà vu cette pièce et en a reconnu son authenticité, ajoute-t-il.

— Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

Pacino prend lentement une gorgée de whisky et déguste aussi lentement

avant de répondre.

Maddox s'impatiente.

— La valeur de la pièce étant très importante, je veux que vous la transportiez à Montréal pour la livrer au client, non pas en mains propres, mais dans un lieu précis. Les instructions vous seront données ultérieurement.

— Vous voulez que je la transporte jusqu'à Montréal ! Et pourquoi ne pas l'envoyer par une compagnie sécurisée comme, tous les articles de valeur ?

— Les frais de douane sont très élevés, mais ceci est un détail. Le problème est que la pièce pourrait être bloquée à la douane plusieurs jours, voire des semaines. Ce que nous ne pouvons pas nous permettre. Le client veut l'avoir en main dans une semaine. Pourquoi dans une semaine ? Pour moi, ce n'est pas important, mais l'acheteur a beaucoup insisté sur ce point. J'ai l'opportunité de la vendre à un prix que je n'aurai jamais… Enfin… J'ai déjà un dépôt d'un million de dollars dans une banque au Costa Rica et le reste sera versé, aussitôt la pièce livrée et… Pour répondre à votre question et pour des raisons qui m'appartiennent, cette façon de faire est la seule possibilité. Alors, Maddox, vous acceptez le contrat.

— Combien ?

— 250 000 $, la moitié maintenant et le reste quand j'aurai confirmation de la livraison. Les fonds seront déposés dans votre compte habituel.

— Pour vous, ce sera 500 000 $

— 500 000 $?

— Oui, les risques sont énormes et vous savez que le travail sera fait et bien fait.

— Vous êtes dur en affaire, mon cher Maddox, mais je m'y attendais. C'est d'accord pour 500 000 $. Vous la livrez en bon état et je ne veux pas connaître la façon dont vous allez vous y prendre.

— C'est un plaisir de faire affaire avec vous, Ray.

Les deux hommes se serrent la main. Ray servit un autre whisky à lui-même et à Maddox, qu'ils purent apprécier dans le silence. Dans ce monde, une poignée de main est un contrat aussi valable qu'une signature. Après une

discussion banale sur des sujets banals, Maddox quitte sur cette entente qui lui demandera à peine quelques heures de travail. Il n'a encore aucune idée précise de la façon dont il fera la livraison à Montréal, mais un projet se dessine déjà et son cerveau travaille là-dessus. Ça lui prendrait une mule. La première idée qui lui vient en tête est souvent la meilleure, comme dit le proverbe.

— L'argent sera dans votre compte ce soir, précisa Pacino. Revenez demain même heure pour les détails, et prendre le colis.

Autre poignée de main.

Avec des files d'attente à tous les kiosques, Mayline a réussi à voir seulement trois d'entre eux. Celui de la technique avec tout ce qui permet d'accélérer les résultats d'une enquête, et comme la technologie joue un rôle important en criminologie, toutes les informations sont cruciales dans le déroulement du processus. Il faut donc pouvoir analyser des données à la vitesse de l'éclair. Pouvoir maximiser tous les éléments informatiques à notre disposition. La tablette qui est devenue essentielle dans le travail d'un policier, le téléphone intelligent qui permet de retracer des appels. Il est sans contredit intelligent et considéré comme un assistant numérique personnel avec d'infinies possibilités et le robot tactique d'observation appelé le Recon Scout Throwbot, un microrobot conçut pour aider les agents de la patrouille à évaluer le danger et atténuer les risques rencontrés au cours des vols ou méfaits de toutes sortes. Mais encore les dards à capteurs GPS qui permettent de suivre les déplacements d'un véhicule en fuite. Les fonctionnalités sont pratiquement illimitées.

Elle a pu également voir celui attribué pour les réseaux sociaux et celui pour les techniques d'enquête. Celui-ci n'a fait que compléter ce qu'elle connaissait déjà du déroulement d'une enquête.

« Je devrais revenir pour celui-ci, pensa-t-elle. Je n'ai pas réussi à voir la moitié de ce qui était présenté. Ça ferme dans une heure. Terminé pour aujourd'hui et demain pour le reste. »

Elle prend sa tablette dans son sac et y inscrit à la date du lendemain le kiosque qu'elle veut voir en priorité. Soit investigation, étroitement liée avec les techniques d'enquête et interrogatoire avec de nouvelles méthodes utilisées au FBI, depuis longtemps déjà que l'on appelle interrogatoire cognitif et que la plupart des enquêteurs utilisent chez nous également. Celui-là, elle ne doit pas le manquer, plus évidemment celui des réseaux sociaux.

« Je suis crevée. Est-ce que je vais à la conférence ou non ? Ah… Je déteste ces situations d'incertitude. J'ai encore un peu de temps, je verrai plus tard. C'est dans quarante-cinq minutes. J'aimerais bien voir Charles en plein travail. Ouais. »

Ayant décidé de retourner à la chambre pour relaxer un peu, elle se déplace dans la salle, et fouine un peu partout, s'arrêtant à différents kiosques, prenant des dépliants ou posant des questions aux intervenants sur place. Certains exposants font toujours leur présentation à cette heure-ci, mais son cerveau ne peut plus avaler quoi que ce soit. Son but : poser ses fesses dans un fauteuil, pas sur une chaise pliante, et prendre un bon verre de vin avec un petit en-cas.

Peu importe le trajet qu'elle prend à travers le dédale des kiosques, elle se rend compte que Charles est pratiquement toujours dans son champ de vision. Celui-ci circule librement et discute avec l'un et l'autre, que l'on peut facilement imaginer, tous policiers. On dirait que tout le monde le connaît. Il a toujours le verbe facile et cette aisance naturelle de faire chums-chum avec tous.

Elle s'arrête au kiosque de l'escouade canine qui l'attire particulièrement, car elle aime les chiens. Maîtres et chiens font des démonstrations, attaques, sauvetage, recherche d'armes ou de stupéfiants, la routine quoi. Concentré sur ce qui se passe, elle remarque à peine l'homme à côté d'elle, spectateur aussi.

— Ces chiens sont fabuleux, vous ne trouvez pas ? dit-il.

— En effet, répond-elle, regardant son vis-à-vis avec un intérêt à peine dissimulé. Ces bêtes m'ont toujours fascinée, ajoute-t-elle, en regardant son voisin dans les yeux.

— De quoi parle-t-on déjà ? lui demande l'homme.

— De chiens bien sûr, quoi d'autre ?

— J'ai su un peu plus tôt que les chiots qui sont sélectionnés commencent leur entraînement quand ils ont sept semaines, et celui-ci dure 80 jours intensifs, avec des évaluations régulières. Plus ou moins 150 chiots sont choisis et seulement 30 % environ seront gradués chiens policiers.

— Ce sont des chiens très doués, et en qui on peut avoir totalement confiance. On ne peut en dire autant des hommes… dit-elle avec une pointe d'ironie.

— Oh… Je suis tombé sur une mauvaise journée, on dirait ! En faisant mine de s'en aller.

May le retient par le bras.

— Excusez-moi. Je viens de voir mon ex. Mais ce n'est pas votre problème. Je suis désolée. On repart de zéro. Je m'appelle Mayline Abbott, dit-elle, tendant la main.

— Georges Locas. Enchanté.

Les présentations faites, ils restent tous les deux un moment encore à regarder les chiens. Mayline le regarde du coin de l'œil afin de se faire une idée de l'homme. Pas nécessairement beau, mais un charme incontestable. Légèrement plus grand qu'elle, un sourire magnifique, des dents blanches. Bon point pour lui.

— Êtes-vous arrivé aujourd'hui ?

— Oui, un peu tard, et je pensais justement à retourner à ma chambre, je suis vannée.

— Oh !

— Oh ?

— Il y a un moment que je vous regarde et je voulais vous inviter à prendre un verre.

— Je ne crois pas. J'ai été jeune, vous savez, quoique je ne sois pas vieille, là maintenant, dit-elle. Mais j'en ai vu d'autres et je sais comment ça se passe. Un verre, un deuxième et un autre et ça se termine au lit. En plus, j'ai très mal aux pieds, dit-elle. J'ai de nouvelles chaussures et ça me tue. On se reprend une autre fois. Le Congrès commence à peine, nous aurons amplement le temps et vous aurez toujours la possibilité de changer d'avis.

— Pourquoi je changerais d'avis ? Ce n'est pas mon genre quand je veux quelque chose, je l'obtiens. Non sans blague, allez juste un, je vous le promets, dit-il en insistant, ensuite je vous ferai un massage des pieds.

— Oh, vous la jouez comme ça.

Il est tellement charmant… et pourquoi pas ! Après tout, ce n'est qu'un verre.

— On ne connaît que nos prénoms, et si on rendait cela officiel.

— D'accord ! Je commence. Je m'appelle Georges Locas, je suis détective pour la ville de Montréal depuis cinq ans et ma spécialisation c'est les crimes

informatiques. Je suis donc toujours à la recherche de tout ce qui est nouveau ou réinventé en termes de technologie. Par exemple, la robotique ou les caméras-espionnes intégrées dans un stylo ou encore des logiciels super perfectionnés pour contrer le cybercrime. Voilà en ce qui concerne le boulot. Pour la suite, bien, je suis célibataire depuis peu, divorcé et je n'ai pas d'enfants, du moins pas de connu, et suis libre de toute attache.

— Eh bien ! Ça a le mérite d'être très clair. À moi maintenant. Mon nom est Mayline Abbott, j'ai 28 ans. Séparée. J'ai été marié pendant trois ans à un policier. Nous sommes actuellement en instance de divorce. Je suis détective privé et mon père est un policier à la retraite. Comme vous voyez, on a ça dans le sang chez les Abbott. Ah… Je n'ai pas d'enfants, j'en voudrais bien, mon horloge biologique est à l'heure avancée. À mon retour à Montréal, je commencerai la paperasse pour ouvrir mon agence de détectives.

— Abbott ! Jim Abbott est votre père.

— Tout à fait. Est-ce que vous le connaissez ?

— De nom. Je n'ai jamais eu l'occasion de travailler avec lui et je ne l'ai même jamais rencontré. Mais je n'ai entendu que du bien de Jim Abbott.

— Oui… C'était un excellent policier.

— Oh… Il est… Mort ! dit-il d'un air désolé.

— Non, comme je vous l'ai dit, il a pris sa retraite… Il y a environ quatre ans. Il s'ennuie beaucoup.

— Je comprends. C'était un homme d'action. Alors, ce verre ! Je crois que c'est terminé pour aujourd'hui, dit-il en regardant autour de lui. Les exposants commencent la fermeture des kiosques.

— Effectivement. Et où allons-nous prendre cet unique verre, monsieur le détective ?

— Maintenant, qu'on se connaît un peu plus.

Il passe son bras autour de la taille de May.

— Et si on allait au bar du Holiday Inn ?

— Va pour l'Holiday Inn.

Une fois sortis du showroom, ils prennent l'ascenseur pour descendre au

sous-sol. La porte qui conduit au passage sous terrain se situe à droite en sortant de l'ascenseur. Le passage d'une largeur d'environ deux mètres est bien éclairé, mais non chauffé. Les murs sont de ciment, ce qui refroidit encore plus l'espace.

La traversée se fait rapidement.

Le bar, situé près du grand hall au Holiday Inn, est presque vide. Surprenant tout de même à… Elle regarde sa montre… dix-sept heures quarante. Il ressemble tout à fait à tous les bars d'hôtel. Comptoir de bois avec des chaises hautes sur pattes pour les clients et quelques tables. Musique d'ambiance terne. Un couple est installé au bar et trois hommes sont assis à une table de coin et semblent pas mal avancés dans tous les sens du terme. Leur discussion est animée. D'après leurs vêtements, on constate que ce ne sont pas des membres du congrès, plutôt le genre camionneur.

May et Georges optent pour une table avec deux chaises près de la fenêtre, offrant une magnifique vue sur le stationnement.

— Vous buvez quoi ? lui demande-t-il. On se tutoie ?

— Ça va pour moi et je prendrai bien un verre de vin blanc, lui répond-elle, tout en accrochant son petit sac noir au dos de la chaise.

— Quand es-tu arrivé ? reprend-elle

— Mercredi. J'aime bien arriver une journée plus tôt que le début du congrès, cela me permet de ne pas me presser et de prendre mes repères. Mais je dois quitter dimanche en journée. On requiert mes services lundi à Montréal. Et toi ?

— Je repars vers Montréal mardi après-midi, lui répond-elle, juste avant le dernier atelier. La plupart des participants quittent mardi en soirée après le gala ou mercredi matin. Je déteste les bains de foule.

— Pour ça, je te comprends. Les bains de foule de départ sont pires que ceux d'arriver pour qui les horaires sont variés pour des vols arrivant de partout, et bizarrement les vols de départ sont presque tous programmés aux mêmes heures. Je me demande pourquoi, d'ailleurs.

Le serveur s'approche pour prendre la commande.

— Madame, monsieur, qu'est-ce que je vous sers ?

Georges passe la commande.

— Un vin blanc et un Crown Royal pour moi.

— Bien, monsieur.

Le serveur retourne à son comptoir préparer la commande. Georges et Mayline entament une discussion sur leur vision d'une relation amicale entre hommes et femmes. Est-ce possible l'amitié entre un homme et une femme ? Est-ce que ce serait un passage amoureux qui n'a pas fonctionné ?

— Bien sûr que c'est possible, si on se plaît avec la personne, et si on n'a aucune attirance sexuelle, dit-elle.

— Je ne crois pas, non. Les pulsions sexuelles sont toujours présentes chez un homme…

— … Chez un homme, mais pas nécessairement chez une femme, ce qui rend la chose impossible.

— Pourquoi impossible ?

— Parce que les femmes ne couchent pas avec un homme, si elles ne sont pas attirées par le partenaire.

— Certaines femmes le font, de cela, je suis convaincu. Les prostituées, entre autres.

— Les prostituées sont une classe à part, c'est leur boulot et ne sont pas amies avec leurs clients. Une vraie relation d'amitié homme/femme, j'y crois. De telles relations existent, et j'y crois… Je crois qu'un ami, c'est quelqu'un qui nous connaît par cœur à qui on peut tout dire. Comme avec une amie du même sexe. Avec un homme, l'amitié, c'est pareil, être ami sans attirance sexuelle parce que l'attirance sexuelle, c'est un besoin de mystère. Dans certains cas, le sexe vient tout gâcher. Tu as vu le film *Quand Harry rencontre Sally* ?

George réfléchit un moment.

— Hum !... Non. C'est un film de filles, non ! Mon ex a vu ce film une vingtaine de fois au moins.

— Tu devrais le regarder, tu verrais de quoi je parle. C'est un excellent film.

Le serveur revient avec les consommations. Mayline se pousse un peu pour le laisser passer avec les verres. Il dépose un sous-verre devant chacun et y dépose les verres. Il laisse également deux serviettes en papier.

— Tiens, je crois que c'est le seul endroit qui utilise encore des sous-verres. Alors, nous en étions où de notre conversation sur l'amitié entre hommes et

femmes ? lui envoie Georges.

La conversation restera sans aucun doute inachevée, car voilà Charles qui se pointe au bar, les regarde et semble reconnaître l'homme assis avec Mayline.

Il s'approche d'eux.

— Tiens, tiens, le grand détective Georges Locas.

— En personne. Que puis-je pour vous, monsieur… ?

— Charles, Charles Carver. Vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ? L'affaire Désilets, un cas de vol, de fraude et de conspiration en 2011.

Charles regarde autour de lui, cherchant une chaise. Il en prend une à la table voisine pour la ramener et la placer entre eux. Georges est obligé de déplacer la sienne pour faire de la place au nouveau venu.

Étrange trio.

— Bien sûr. Désilets a été reconnu coupable et condamné à cinq ans, lui répond Georges.

— Tout un procès. Sans vous, il aurait été condamné à dix ans, minimum.

— Ce sont les aléas du métier. Il y avait un manque de preuves évident et je pense qu'il a eu ce qu'il méritait. Cinq ans, c'est long dans une pièce de quatre mètres sur trois.

— Pas assez pour moi et vous savez très bien qu'il aurait dû écoper de la peine maximale. Grâce à vous, il s'en tire à bon compte.

— Je peux ? demande Charles après s'être assis.

— Trop tard, déjà fait, dit Georges en déplaçant son verre de quelques centimètres. Vous nous dérangez là. Non, mais vous êtes d'une impolitesse remarquable.

— On peut s'arranger, n'est-ce pas Charles ? répond Mayline qui était jusque-là restée silencieuse. Charles, je préférerais que tu nous laisses.

Prenant ses aises, Charles tourne la tête vers le bar pour attirer l'attention du barman et lui fait signe qu'il prendra la même chose que Georges en montrant son verre du doigt.

— Juste un verre, j'aimerais beaucoup faire connaissance avec le détective qui m'a mis bien des bâtons dans les roues lors de cette enquête.

— Tu vois, je crois que Georges a raison sur une chose. Tu es d'une impolitesse et d'une audace rares. Tu ne t'imagines même pas que nous aimerions peut-être être seuls, lança May.

— Non ! Je n'imagine pas un instant que tu veuilles être seule avec monsieur Locas ici présent.

— Eh bien, pourquoi pas...

— Laisse tomber, tu veux… Je t'explique plus tard.

Le barman arrive avec le whisky de Charles, le dépose sur la table et retourne à son comptoir, inquiet de ce qui pourrait se passer. Il a entendu les échanges entre les deux hommes, il ouvre l'œil.

La table se met à vibrer.

— Excusez-moi, dit Georges en prenant son téléphone.

Il en vérifie le message texte, tape la réponse et le met dans sa poche. Pendant ce temps, Charles prend son verre, hume l'odeur un peu sucrée et boit une gorgée, qu'il fait tourner dans sa bouche un moment, puis il déguste. Tout se fait en silence.

Après ce rituel, Mayline tente d'avertir Charles qu'elle aimerait qu'il parte en le poussant avec son genou sous la table, mais rien n'y fait. Elle lui donnerait volontiers un coup de coude dans les côtes, mais se contente de lui écraser le pied avec son talon aiguille.

— Aïe…

— Excuse-moi, ton pied était sous le mien, dit-elle, le fusillant du regard. Je ne pensais pas que tu rechercherais ma compagnie.

— Ce n'est pas ta compagnie que je recherche, enfin pas aujourd'hui, mais celle de Georges. N'est-ce pas Georges ? Nous sommes des amis de longue date.

Georges ne comprend rien à ce qui se passe. L'air ahuri, il écoute avec grand intérêt les échanges entre eux. Il n'a aucune réaction, mais son questionnement est tout à fait visible. Mayline le met au courant.

— Charles est mon ex.

— Pas encore, ma chère.

— Ah ! Cet ex-là !

— En personne, mais il ne restera pas longtemps. N'est-ce pas Charles ?

— Bien sûr, ma chérie. Un verre seulement.

Mayline sent que la conversation ne sera pas de tout repos. Elle se prépare mentalement à gérer cette situation embarrassante.

Georges, de son côté a des pensées un peu plus précises sur le déroulement de la soirée à venir. « Je n'ai aucune idée de ce qui se passe entre eux, mais je dois y mettre un terme. Je ne tiens pas à me faire gâcher ma soirée. »

L'homme qui entre à L'Americas Best Value est de taille moyenne, cheveux longs roux, barbe et moustache rousse. Environ 45 ans. Il porte un jean, un polo vert, une casquette verte et des lunettes. Il se présente à la réception et demande le numéro de chambre de Mayline Abbott. Le réceptionniste lui répond qu'il ne peut lui donner cette information qu'il doit l'annoncer d'abord.

L'employé appelle à la chambre. Aucune réponse.

— La personne est absente. Vous voulez laisser un message ?

— Non, pas de message. J'ai une enveloppe à remettre en main propre à madame Abbott, dit-il.

— Malheureusement, ça ne sera pas possible.

— Monsieur, réessayez s'il vous plaît ? C'est très important.

L'homme tape quelques touches sur le clavier pour un appel direct.

Après un essai…

— … Toujours pas de réponse. Madame Abbott est ici pour la convention, donc probablement au KCI Expo Center. C'est l'exposition ce soir.

— Possible que oui. Je devais lui remettre cette lettre personnellement, mais je ne peux attendre plus longtemps et essayer de la trouver parmi tous les participants de la convention ne serait pas facile. Si je vous remets l'enveloppe, vous me promettez de lui remettre aussitôt… J'attends une confirmation d'un moment à l'autre. Un moment…

Son téléphone vibre. Il s'éloigne du comptoir en faisant un signe au réceptionniste indiquant qu'il en a pour une minute. Son message envoyé, il revient vers le comptoir de la réception.

— Je vais laisser l'enveloppe à vos soins, s'il vous plaît, ne pas oublier de lui remettre. Ce document est très important.

— Sans problème, monsieur. Je la dépose dans sa case immédiatement. Madame Abbott l'aura à son retour.

Marc, le réceptionniste, prend l'enveloppe et, après avoir vérifié le numéro de chambre, la dépose dans la case correspondante à la suite de Mayline et

Charles. Il se retourne vers son clavier et programme un message automatique pour le téléphone de la chambre, avisant qu'il y a une enveloppe en attente.

Le petit rouquin a eu le temps de voir le numéro de la case.

« Chambre 230, parfait, à moi de jouer maintenant madame Abbott, se dit-il en retournant sur ses pas. Tu m'as rendu service mon grand. »

— Tu n'as pas idée.

Il sort de l'hôtel en remerciant l'employé.

Quelque vingt minutes plus tard, un homme entre, et aussitôt que le réceptionniste tourne le dos pour vérifier son télécopieur, le petit homme en noir s'en va à l'escalier et monte au deuxième étage. De petite taille, cheveux bruns, teint pâle, habillé de noir de la tête aux pieds, il va directement à la chambre 230. Il met des gants et de sa jambe de pantalon en sort un morceau de plastique rigide, mais tout de même assez mou pour être enroulé, dans lequel un trou a été découpé. En glissant le plastique entre la porte et le cadrage, il peut le remonter jusqu'à la poignée, qu'il insère dans le trou, s'assurant que celle-ci est coincée, puis il tire vers le bas et bingo, la porte s'ouvre, tout ça sans aucune trace d'effraction. Une minute plus tard, il est dans la chambre.

Depuis l'utilisation par les hôteliers de la carte magnétique, ce petit bidule est très pratique. Pas besoin de forcer la porte, pas d'empreintes, pas de dégâts et beaucoup de trouble pour les policiers. Les Chinois sont géniaux.

Il entre dans la suite, vérifie la garde-robe de l'une des chambres. *« Ça, c'est celui du mec. Allons voir l'autre. Bien, c'est le bon.* » Il fouille, la tablette du haut ne trouve rien, déplace à gauche et à droite les vêtements sur les cintres à la recherche de quelque chose qui ferait l'affaire. Regarde au sol parmi les chaussures. Une botte à la main, il frappe un coup sur le talon avec un tournevis. Le son que ça fait lui convient parfaitement. *« Ça sonne creux, c'est ça. Ces chaussures feront un parfait transport en commun. »*

Il s'empresse d'enlever un clou de la semelle d'un talon avec une paire de pinces. Le talon étant vide, il insère dans le trou un petit paquet d'une surface de 2 cm sur 1 cm d'épaisseur. Il doit forcer un peu pour insérer le paquet dans le talon, celui-ci est un peu juste. Il remet en place la semelle et place le clou pour assurer la solidité de l'ensemble. L'opération a duré cinq minutes. Il vérifie la

semelle et évalue qu'il n'y a aucun risque et que tout semble en ordre. Il remet les bottes où il les a prises et jette un dernier coup d'œil pour finalement quitter la chambre en douce comme il était venu.

« Bon voyage, petite dame. On se revoit à Montréal dans quelques jours, ajoute-t-il pour lui-même. Ce sera un jeu d'enfant de te récupérer et de passer à la caisse. »

Très satisfait de lui, il réalise qu'il n'a jamais eu un boulot aussi facile à faire. Du gâteau.

Rendu à l'extérieur de l'hôtel, il passe sur le côté pour rejoindre son véhicule une Hyundai Accent. Monte sur le siège arrière, change de vêtement. Il ramasse les vêtements qu'il vient d'enlever, plus les vêtements et les lunettes vertes de sa première virée. En sortant de l'auto au fond du stationnement, des bennes à ordures attendent sagement d'accueillir tous ces trucs devenus inutiles. Il y jette le tout et se fait un sourire à lui-même.

« Pas facile de se débarrasser de ce con de Charles. Heureusement qu'il avait une conférence à donner. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sinon. Bon vent. »

Georges a privilégié de prendre une chambre au HI. Il est préférable qu'ils ne soient pas vus ensemble sortant de sa chambre de L'ABW. Dans un congrès, c'est une situation qui fait courir une rumeur. Vaut mieux rester discret.

Cette chambre lui coûte un max en l'état de la rareté desdites chambres. Il se trouve très chanceux d'en avoir une même au gros prix.

Murs beige et vert olive font un très joli effet avec les rideaux à carreaux de même couleur. Muni d'un lit grand format garni d'une couette en plume, commode et coin salon. La chambre est tout à fait confortable et conviviale. Pour ce qu'ils ont à y faire.

Georges et Mayline sont debout devant la porte et s'embrassent à bouche que veux-tu. May se détache un peu de Georges et lui parle tout en continuant de le minoucher.

« Ça ne devait pas se passer comme ça », dit-elle.

Enlève la veste, qui tombe au pied, défait la ceinture qu'elle tire d'un coup sec de leurs ganses et la lance sur le lit, puis s'attaque à la chemise et avec une infinie lenteur d'une main, elle défait les boutons un à un en lui tripotant le dos et les fesses de l'autre main.

— J'avais tellement envie de toi, c'est fou. Je suis désolé, mais impossible de résister… De te résister. Tu m'excites comme ça ne se peut pas.

— C'est tout à fait évident, dit-elle dans un souffle. Ne parle pas et agis.

Tout se mélange, les bras, les mains sont un feu croisé d'excitation. Georges la prend dans ses bras, Mayline s'accroche à lui par-devant à cheval sur ses hanches et le duo part tout d'un bloc vers le lit. Aucune hésitation de part et d'autre, ni aucune résistance de la part de Mayline qui est déjà toute mouillée et suit la cadence. Ça fait tellement longtemps. Son corps en demande plus, plus encore. Arrivés à destination, May arrache littéralement ce qui reste des vêtements que Georges a encore sur le dos et tout y passe sans aucune

interruption. De son côté, Georges fait la même chose et voilà qu'une avalanche de vêtements se promène dans la pièce. Sur le lit, Mayline est presque nue, seul le soutien-gorge persiste. Georges admire son corps magnifique. Tout en étant menu, il est tout en robustesse.

Dans le feu de l'action, Mayline n'arrive pas à enlever son soutien-gorge resté accroché dans son bras gauche et dans le bras droit de Georges ensemble qui, de son côté, tente de l'enlever aussi. L'un et l'autre réussissent au moyen d'une ou deux pirouettes à le dégager, sans décoller leurs deux bouches l'une de l'autre. Georges est admiratif. Il touche ses seins qui sont fermes et donnent le goût de s'y lover, d'y goûter. Ils ont un goût de miel. Il respire leur odeur. Leurs corps se rejoignent, se soudent et se complètent dans un ultime corps à corps.

Feu d'artifice et septième ciel.

Ce moment de fougue passé, ils sont lovés, Mayline au creux de l'épaule de Georges qui lui caresse le dos. Ils se regardent, se savourent, se jaugent et recommencent, cette fois lentement avec douceur. Ils s'apprécient mutuellement, s'explorent, se découvrent et se révèlent l'un à l'autre. De longues caresses lascives.

Mayline prend un immense plaisir à se laisser envahir par les mains de Georges et par sa langue qu'il glisse sur tout son corps et descend vers son intimité. Là, il s'attarde en la léchant doucement, la taquinant avec sa langue, la frôlant à certains endroits chauds faisant semblant d'entrer, puis il ralentit le rythme pour recommencer afin d'accroître la sensation de la jeune femme sur le point de jouir et il introduit sa langue toute en douceur, mais fermement.

Oh ah, ah, ah !

Georges homme à femmes, s'il en est, arrive à trouver les zones érogènes de Mayline, qui ne sont pas toujours évidentes à trouver lors d'une première rencontre, et avec minutie explore son corps. Pure séance d'érotisme.

Branlebas de combat.

Épuisés et haletants. Après cet exercice haut en couleur, une pause s'impose.

Mayline se sent beaucoup mieux en rapport avec sa contradiction de coucher avec Georges.

Pression évacuée.

Se tournant vers Georges, elle laisse ses doigts caresser son visage.

— Je boirai bien quelque chose, chuchote Mayline à l'oreille de Georges.

Perdu dans ses pensées, Georges n'a aucune réaction et semble au-dessus de tout ça. Il entend, mais n'écoute pas.

— Dis… Tu es avec moi ? dit-elle en le chatouillant derrière l'oreille.

Il sort enfin de son mutisme.

— Oui, tu disais que tu avais faim !

— Entre autres… Mais j'ai surtout soif.

— Moi aussi. Je vais appeler le room service. Que veux-tu ?

— Du vin blanc me redonnerait de l'énergie. Tu en dis quoi ? lui-dit-elle, doucereuse.

Passant chacun son tour à la salle de bains, ils recommencent à s'embrasser goulûment se croisant dans la porte. Son tour terminé, Georges passe commande au room service, une bouteille de Pinot Grigio italien et une bouteille de Scotch canadien. Et pourquoi pas un petit en-cas ?

— Ce que j'en dis ! C'est que tu as parfaitement raison.

Une quinzaine de minutes plus tard arrive l'employé du service d'étage avec un chariot roulant rempli de fruits, de fromages, de craquelins et petits pains chauds.

— Fais-moi signe quand tu auras récupéré.

— Pourquoi attendre ? Certaines parties de mon pauvre petit corps s'impatientent, chuchote-t-elle en descendant la main vers son bas-ventre.

Après ce feu d'artifice, chacun retourne de son côté. De retour dans sa chambre, Mayline est sous une douche bien chaude, l'eau coulant sur son corps doucement. Elle se remémore les moments qu'elle a passés avec Georges. Il y a bien longtemps qu'elle a fait l'amour avec autant de passion et de fougue. La dernière fois, c'était il y a un an avec Charles. Une baise de séparation en quelque sorte.

Un an, c'est long. Pas d'homme depuis.

C'était super avec Georges… Mais avec Charles, c'était chaque fois un moment magique. Difficilement comparable, quand l'amour entre en jeu ! Sexuellement, c'était l'accord parfait entre eux, mais quelque chose a dérapé. Comme le sexe n'est pas tout dans une relation, on s'est percutés. Mon plan de carrière ! Ou celui de Charles ! Peut-être même un peu des deux.

« Comment ai-je pu me laisser aller de la sorte ? Ce n'est pas moi, ça. Bah ! Après tout, je suis majeure et vaccinée. Ah oui, qu'est-ce qu'on dit déjà ? Que tout ce qui se passe au congrès reste au congrès. Quelle baise ! C'était fabuleux. Et quelle soirée !

On n'est jamais seul dans la douche, en voilà bien la preuve. »

En sortant de la salle de bain pour retourner à sa chambre, elle doit passer devant celle de Charles, qui est la chambre principale. Charles est allongé sur son lit, vêtu d'un boxer et d'un t-shirt. Elle prend un moment pour lire le slogan - tous les hommes naissent égaux, mais les meilleurs deviennent policiers - l'ordinateur portable à sa portée, il semble concentré.

Mayline fait la grimace en voyant le t-shirt.

— Cool, mon t-shirt, non ?

— Ouais, super… J'en bave.

Elle se dirige vers sa chambre vêtue d'une serviette autour du corps et une autre sur la tête.

Très sexy.

Après l'avoir regardé sous toutes les coutures déambuler devant lui, Charles

juge le moment inopportun, mais se lance quand même afin de limiter les dégâts.

— Où étais-tu passée ? lui lance-t-il. Il y a un moment que je t'attends. Tu étais avec Georges… Cette espèce de requin.

— Tu n'as pas à attendre. Je te rappelle que nous sommes séparés et en bonne voie d'être divorcés. Pas à te rendre de compte sur ce que je fais… Et je te fais remarquer que si je suis dans cette suite avec toi, c'est seulement dû à un malheureux concours de circonstances. Alors, fous-moi la paix.

— Oh, là… On se calme. Je me fous de ce que tu fais, quand, comment et pourquoi tu le fais, mais je t'interdis de faire quoi que ce soit avec Georges Locas, ce minable.

— Tu m'interdis ! Tu m'interdis ! Depuis quand ? lui lance-t-elle en gesticulant des bras dans tous les sens. Tu n'as pas à m'interdire quoi que ce soit. Je savais que je n'aurais jamais dû accepter de coucher dans cette chambre avec toi dans la même pièce.

— Hey… Il y a des voisins dans les chambres voisines, parle un peu moins fort.

Mais elle ne l'écoute pas et se dirige vers sa chambre.

Charles se lève et va la rejoindre. Elle l'évite en entrant dans sa chambre et claque la porte. Il ouvre et se tient dans l'embrasure. Il se calme, espérant qu'elle se calme aussi. Le plus doucement possible, il dit :

— Mayline, ce type est un pourri de la pire espèce, c'est un vendu, dit-il, d'un ton radouci.

— Qu'est-ce que tu peux raconter pour que personne ne m'approche ? Tu es vraiment pitoyable. Tu es prêt à démolir un homme à cause de ta jalousie maladive. On n'est même plus ensemble… Plus un couple. Je sais que le fait que nous soyons dans la même suite peut te faire fabuler et que tu puisses t'imaginer toutes sortes de choses, mais ne te fais pas d'idées. C'est seulement dans tes rêves. On n'est plus un couple, bordel. Est-ce que tu comprends ça ? Laisse-moi tranquille, dégage et sors de ma chambre.

— Remarque que je ne suis pas dans ta chambre, mais sur le seuil.

Charles doit exercer sa patience et laisser le temps à Mayline de se calmer.

Il se dirige vers le minibar et revient avec une mignonnette de vin blanc et un verre plastique. Il verse le vin et va le lui porter. May secoue la tête montrant l'indifférence. Il le dépose sur la table de chevet et retourne dans l'embrasure de la porte.

— Écoute May, tu te souviens de l'affaire Désilets en 2011.

Elle ne répond pas.

— Georges était enquêteur avec moi sur cette affaire.

Mayline boit une gorgée de vin et se contente de le regarder, sans dire un mot juste pour voir jusqu'où il va aller.

— Il a brûlé des preuves, volé des fichiers informatiques. Ce type est une pomme pourrie. Tu n'imagines même pas ce que ce gars a pu faire de dégradant et d'infamant.

— Ça alors ! Est-ce que tu serais à ce point désespéré que tu doives me raconter des histoires sur Georges pour te sentir important. C'est ça ta méthode pour que je retourne avec toi ? Des accusations gratuites et sans fondement.

— Non. Ce ne sont pas des accusations gratuites et je peux le prouver. En fait, j'ai un excellent témoin dans cette affaire.

— Ah ! Et qui donc ? Ta dernière conquête ? lui lance-t-elle.

— Jim.

— Jim ?

— Jim, ton père…

— Quoi ! Qu'est-ce que mon père a à voir dans cette affaire ? Mon père n'est pas malhonnête, et de plus, c'était un excellent policier.

— Je sais très bien que ton père n'est pas malhonnête. Là n'est pas la question. Je ne peux pas t'en dire plus. Pour ça, tu devras t'adresser à ton père. J'ai promis de ne rien dire et j'en ai déjà trop dit d'ailleurs, et sache que l'intégrité et l'honnêteté de ton père ne sont aucunement mises en doute.

— Tu as intérêt à ne pas mêler mon père à tes histoires. Tu dois tout déballer maintenant, dit-elle rageusement. Trop en dire, c'est comme pas assez.

Charles se dirige vers le minibar.

— Rapporte-moi du vin… Je sens que je vais en avoir besoin.

— Bien sûr mon capitaine, faisant un salut militaire.

Lui se prend un mini rhum et prend aussi un autre mini de vin blanc puis se dirige vers le lit pour s'asseoir. May lui indique la chaise du coin salon… Charles se résigne et va s'y asseoir. Plutôt inconfortable.

— Je sens que la nuit va être longue.

Trois heures plus tard et légèrement ivres tous les deux, Charles a parfaitement décrit toutes les magouilles que Georges a perpétrées, les vols informatiques et d'information qu'il aurait utilisés pour son propre intérêt, des saisies de drogue et d'argent qui n'apparaissaient pas dans les rapports et qui disparaissaient sans laisser de traces. À son actif, des meurtres probables qui auraient été commandés faisaient aussi partie de son palmarès. On n'a jamais rien pu trouver contre lui. Rien n'apparaît nulle part. Il est beaucoup trop malin.

— Il avait un indic qui faisait le boulot pour lui, et c'est pour cette raison que rien n'a pu être prouvé. Ce délateur, c'est Paul Désilets. Il ne l'a jamais dénoncé. Nous soupçonnons que Georges lui a donné un cadeau s'il passait du temps en dedans. Tout le monde a été acheté dans cette affaire pour que Désilets écope d'un temps réduit. Comme tu sais, il a eu cinq ans au lieu des dix années suggérées par la Couronne. Désilets était aussi son homme à tout faire et quand je dis tout faire… Ça pouvait aller jusqu'au meurtre, mais ça reste encore à prouver. Il n'y a aucun témoin direct. Dans l'instant, il purge sa peine pour les autres délits commis.

Désilets était sergent au SPVM. Quand il a su que nous avions des soupçons, il a tout effacé. Absolument tout. Ce type est un crac en informatique. Il a même changé les disques durs de tous les PC incriminés. Quand il va sortir dans environ quatre ans, il dépensera son argent sur une île du Pacifique. Voilà l'histoire.

— Georges est toujours dans la police après tout ce que vous savez sur lui !

— On ne peut rien prouver… pour l'instant. Crois-moi, ça ne saurait tarder. Bien sûr, il est trop tard pour son ami Désilets, mais en ce qui concerne Georges ça ne durera pas. Il se croit invincible, mais ce n'est pas fini. Ça fait plus de deux ans que l'enquête a démarré et nous sommes toujours là-dessus. Par manque d'effectifs, on a dû ralentir.

— Et Jim ?

— Jim a travaillé sur les informations perdues ou volées. Il était plutôt poche en informatique, mais très habile dans les méthodes d'enquête traditionnelles. Il a réussi à constituer un important dossier qui va le faire basculer. Jim a appris à travailler sur les ordinateurs avec un pro de l'informatique. Il est là-dessus depuis six mois et a appris très vite et s'en sort bien, même très bien je dirais.

— Dis… Mon père est-il en danger ?

— Je crois pas, non. Ils ne se sont jamais rencontrés, parlé, ni même vu une photo. Jim connaît tout de Georges, mais Georges ne connaît rien de Jim. Il serait très difficile pour Georges d'arriver jusqu'à lui. Très difficile. Ton père est un génie en son genre.

— Ouais, assez spécial je dirais.

— Tu peux être très fier de lui. C'est tout un numéro et tu sais que je l'apprécie beaucoup. Il a fait un super boulot dans cette affaire. Je lui lève mon chapeau.

Mardi. Arrivée à Montréal dans le plus grand bordel jamais vu. Il semblerait que ce n'était pas juste à Kansas City qu'il y avait une convention. L'aérogare est plein à craquer de voyageurs qui, de toute évidence, n'arrivent pas de Cancún. Des complets-cravates, des tailleurs accompagnés de mallettes, de tablettes et de téléphones greffés à l'oreille, sont majoritaires. C'est la cohue au carrousel à bagages où les passagers voient leurs valises sortir de la chute, se précipitent et bousculent les autres en attente aussi pour accéder à leurs bagages, afin qu'il ne fasse pas le tour complet du tapis déroulant.

Le vol s'est relativement bien passé en comparaison avec celui de départ. D'abord moins turbulents, du point de vue passager, probablement tous épuisés, car tout comme elle, ils ont dormi la majorité du trajet. Mayline, quant à elle, s'est endormie bien avant que l'avion n'ait quitté la terre ferme. À poings fermés, tout le trajet accompagnée de Georges qui lui faisait l'amour. Ma foi, cet homme est un dieu. Il est partout à la fois, délicat, sensible un peu brusque à la limite, brutal. D'instinct, il va direct où ça plaît.

Dans son rêve, une main la secoue légèrement d'abord, puis un peu plus insistant. Encore, la même main qui la secoue.

— Madame, madame, réveillez-vous.

Une hôtesse tente de la réveiller après avoir été avertie par son voisin de siège qu'elle était peut-être malade, son visage est tout rouge et elle gémit.

« Elle ne doit pas être bien. »

Autre essai.

— Madame ! Vous vous sentez bien. L'agente la secoue à nouveau.

Mayline se réveille enfin ne sachant plus où elle se trouve, regarde autour et réalise qu'elle est dans un avion. Son plafonnier est allumé et l'homme d'à côté qui doit avoir dans la soixante-dizaine lui tient la main. Elle retire sa main brusquement et jette à l'homme un œil noir.

Regards inquiets pour l'hôtesse qui tente une approche.

— Madame, vous semblez confuse. Je pense que vous dormiez

profondément et avez sûrement rêvé. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Sans un mot, tentative de se remettre les idées en place. Se replace sur son siège, passe une main dans ses cheveux, vérifie sa ceinture de sécurité pour faire bonne figure.

— Excusez-moi. Vraiment désolée. Je rêvais d'un… Son teint change pour devenir d'une belle couleur homard, dit-elle mal à l'aise.

L'agente sent très bien son embarras.

— Madame, si tout va bien, je me dois de retourner à mon poste, nous atterrissons bientôt. Ça va ?

— Oui, merci, dit-elle, gênée.

Sans regard pour le voisin de siège ni pour les autres passagers, qui font mine de rien, mais ont tout de même un coup d'œil curieux.

Atterrissage à l'heure prévue.

Le trajet en voiture a été pénible tout le long à cause des cônes orange qui poussent comme des champignons sur toute l'île. Il semble même en avoir plus que quand elle est partie. Vivement son chez-soi. Un grand loft moderne avec une mezzanine faisant office de chambre à coucher dans des teintes caramel au beurre, de blanc cassé avec une touche de noir. L'effet est vraiment saisissant. Mayline a toujours eu beaucoup de goût pour la décoration.

Construits dans une ancienne caserne de pompiers, ces lofts sont très recherchés maintenant. À l'époque, Mayline l'a acquis pour trois fois rien, cinq ans passés. Les courtiers en immobilier ne croyaient pas trop au succès de ces lofts (populaires dans certaines villes des États-Unis, mais peu au Québec), dont plusieurs ont été construits dans d'anciennes églises, des usines désaffectées ou comme celui de Mayline dans des casernes orphelines.

Le retour s'est passé sans incident d'aucune sorte. Bien que Charles fût dans le même avion assis tout au fond de l'appareil, il a à peine eu connaissance d'un incident incommodant au-devant de la cabine. Il était trop loin derrière, ensommeillé lui-même.

Très bien, comme ça.

Il a dû revenir plus tôt sur ordre de son commandant pour des affaires en

suspens dues au manque d'effectifs, parce que plusieurs ont été contraints de rester à Kansas City jusqu'à la fin. Ceux qui n'allaient pas à la Convention en ont plus qu'il n'en faut. Le commandant Bellefeuille a dû rapatrier une dizaine d'agents, pour combler les vides, dont un lieutenant-détective, Charles.

Enfin, à la maison. Mayline s'apprête à défaire ses valises.

« Après une bonne douche, je serai comme une neuve. Ces voyages en avion me tuent. »

Ses bagages posés sur le lit, elle sort les vêtements de sa valise. Son amie Malika, qui a eu la gentillesse de passer la prendre à l'aéroport, est dans la cuisine à verser deux verres de vin. Le trajet s'est fait dans le silence probablement dû à l'arrivée tardive. Assise sur ce même lit, Malika pose des questions et, évidemment, attend des réponses.

— Je t'aiderais bien pour défaire tes valises, mais personne mieux que toi ne sait où placer tes affaires, lui dit-elle. Je vais m'occuper à te faire la conversation.

Mayline fait le tri de chaque vêtement selon qu'ils seront à être lavés, portés au nettoyage ou remis leur place initiale.

— Raconte… Je veux tout savoir, lui dit Malika.

Ouvrant la garde-robe et les tiroirs, elle déplace les vêtements pour les mettre dans l'endroit qui leur revient, ceci en écoutant son amie, verre de vin à la main qui semble être prête à tout entendre. Connaissant Malika, Mayline s'attend à un interrogatoire en règle sachant très bien où elle veut en venir.

— Eh bien, le premier soir, je suis allée à la salle d'exposition pour les…

Malika la regarde défaire sa valise et, de temps à autre, elle émet un son qui n'est pas audible et ne veut rien dire.

Mayline la regarde en souriant.

— Quelque chose ne va pas ? demande-t-elle à son amie.

— Ma chérie… Le congrès ne m'intéresse pas du tout. Ce que je veux savoir, c'est ce qui s'est passé autour. Tu sais, les rencontres, les anecdotes, le croustillant, quoi ! As-tu rencontré du beau monde ? Des hommes, entre autres ?

— J'ai rencontré beaucoup de messieurs, en fait il n'y avait que ça. Très peu

de femmes.

— Eh ?

— Hey ! Quoi ?

— Niaise-moi pas, dis-moi si tu as rencontré quelqu'un. Tu sais, un spécimen d'Homo sapiens avec tout ce qu'il faut aux bonnes places.

— Ah, ah… Tu sais, Malika, que ce n'était pas le but de ce voyage de rencontrer un homme. J'y allais pour l'information policière d'enquête et je pense que même si j'avais rencontré quelqu'un, ça serait une histoire sans lendemain, dit-elle le visage virant au rose foncé.

— Tu as couché avec quelqu'un.

— Non ! Pourquoi tu dis ça ? se défend-elle.

Ces pommettes ont une tendance à prendre la teinte tomate bien mûre.

— Parce que je te connais comme si je t'avais tricotée et, en plus, tu rougis.

— Je n'ai pas rougi du tout.

— Si, si, regarde-toi dans le miroir.

— Bon, tu as raison… J'ai peut-être rosi un peu. Euh… Oui, j'ai fait la rencontre d'un… homme tout à fait charmant, gentleman et d'une grande délicatesse, dit-elle très sérieusement.

Malika se lève d'un bond. Elle n'en croit pas ses oreilles.

— C'est une blague. Allez, sors le morceau. Tu me dis tout maintenant, sinon… Sinon, je dis à tout le monde que…

— Que ? demande May, debout mains sur les hanches devant Malika.

— Que… Que tu t'es fait refaire les seins pendant ton voyage... au Kansas.

— À titre d'information, Kansas City est au Missouri, rien à voir avec le Kansas.

— Bien, là tu m'en bouches un coin. Es-tu certaine ?

— La ville est sur la frontière entre les deux États du côté Missouri. J'ai vu ça dans un dépliant pris à l'aéroport. Je ne sais plus trop où il est, dit-elle en faisant mine de chercher pour évidemment noyer le poisson. Tu veux que je te montre… En prenant son portable… Une minute.

— Ça va, je te crois, faisant un signe de la main pour montrer que ça ne l'intéressait pas vraiment.

— Bon. Raconte…

Elles éclatent de rire toutes les deux. Mayline invite son amie à la cuisine pour faire le plein de *vino*. Après avoir rempli les verres, May lui raconte sa rencontre avec Georges à la salle d'exposition, de l'invitation à prendre un verre au bar de l'hôtel voisin, de l'intrusion de Charles à leur table pour finir avec leur nuit passionnée, en omettant les détails croustillants. Du retour à sa chambre et de la prise de position de Charles concernant Georges. Elle raconte leur prise de bec à propos de ce même Georges, jusqu'à la fin de leur nuit d'insomnie consacrée à l'affaire Désilets.

— Il y a évidemment des choses que je ne peux pas dire concernant cette l'affaire, car l'enquête est toujours en cours.

— Et pourquoi donc une nouvelle enquête ? Le type a été condamné et est en prison…

— Dans les faits, ce n'est pas une nouvelle enquête, mais la continuité de la première. Malheureusement, je ne peux pas t'en dire plus, même à moi il y a des choses que Charles n'a pas dites et tu sais quoi ? Je ne suis pas certaine que ça m'intéresse de savoir. Un autre verre de vin ? Oh ! Et puis non, pas pour toi. Tu conduis. D'ailleurs, je vais te demander de partir, car je suis crevée, et demain une grosse journée m'attend. On se reprendra cette semaine avec une bouffe en terrasse.

— Ça me va. On s'appelle ma chérie.

Après avoir déposé son verre dans l'évier, Malika fait la bise à son amie et quitte le loft. Malika ayant quitté, May se dirige vers sa chambre pour aller prendre une douche avec la ferme intention de se coucher tôt. Assise sur son lit pour enlever ses bottes, elle se penche pour prendre la botte par en dessous et en tirant s'accroche un doigt avec le talon.

— Hé, mais c'est quoi ça ? Pour le bénéfice de Marcus, son chat, couché à la tête de lit.

Son doigt saigne un peu et un petit bout de peau est levé. Elle met son doigt dans sa bouche pour arrêter le sang de couler et prend un papier mouchoir sur la

table de nuit. Tout en tenant le papier mouchoir sur la plaie, elle constate qu'un clou sort du talon de sa botte.

— Mais, c'est quoi ça ? Un clou dépasse, merde, des bottes neuves.

Elle retourne à la cuisine afin d'y prendre un outil quelconque, elle réalise qu'elle aurait pu avoir un accident bien pire que celui-ci si son talon était resté pris dans un escalier roulant à l'aéroport, par exemple.

Tiens, il est croche ce clou… Curieux, constate-t-elle. Si ça fait un moment que je marche dessus, il en a pris un coup. Elle arrive à le redresser en mettant la pointe sur le bord d'une planche à découper et frappe avec le marteau. Puis elle réussit à mettre le clou en place.

Frère et sœurs sont réunis chez Jasmine, la cadette. Grande un peu rondelette et très coquette, Jasmine est une personne très indépendante, et ce, à tous les niveaux. Elle a travaillé très jeune pour prendre son indépendance financière et son autonomie. Elle a beaucoup d'amis et une grande popularité parmi eux. Le téléphone n'arrête jamais. Petite dernière de la famille, on pourrait penser qu'elle a été gâtée par les plus grands. Ce qui n'est pas le cas. Elle voulait se débrouiller seule. Ce qu'elle a fait. Très minutieuse et très structurée, rien ne dépasse et tout ce que l'on prend doit retourner à sa place. Tous la taquinent régulièrement à ce sujet. Jasmine passe à côté de rien. Technicienne en laboratoire, elle fait son boulot et elle le fait bien comme tout ce qu'elle touche. Célibataire.

Avoir des enfants n'est pas dans son plan de match. Elle n'a jamais même pensé en vouloir. Les enfants l'agacent profondément. Ses passe-temps : le yoga et la sculpture sur bois dans laquelle, il faut le reconnaître, elle excelle. Elle aimerait, bien plus tard à sa retraite, ne faire que ça : des expositions grand public. Elle a beaucoup de talents et commence à avoir des demandes pour des décorations d'édifices à bureaux.

Jasmine habite une vieille maison dans un quartier cossu de Westmount, pas très loin de celle de Charles. Entièrement rénovée pour garder le style de l'époque, Jasmine y a ajouté quelques éléments modernes. Sa propriété est confortable et chaleureuse.

Tous installés au salon, à aire ouverte avec la salle à manger, le débriefing de la semaine est commencé et va bon train. Bouteille de vin rouge et blanc au centre de la table basse entourée de trois divans en cuir fauve. Un plateau trempette et crudités trône également sur la table pour leur réunion de famille hebdomadaire que chacun se doit de faire à son tour. Les parents étant en Italie pour encore cinq jours et seront de retour pour le prochain.

Ces réunions du dimanche font presque office de réunion du conseil familial. Chacun parle de leur semaine passée à savoir les petits et grands bobos, petites et grandes joies. On parle beaucoup et on rit encore plus. Mayline a ouvert le bal en racontant ses quatre jours à Kansas City en faisant bien sûr

quelques omissions. Donna n'a pas grand chose à dire et laisse la parole aux autres. Elle commence rarement une conversation. Insécure, peur du rejet ou simplement peur de n'avoir rien à dire d'intéressant. En groupe, les conversations sont toujours futiles, avec beaucoup de répétitions et de détails pas nécessaires.

Étienne est un gars réservé, gentil, méticuleux, intransigeant avec lui-même et avec les autres. Il n'a pas le sourire facile. En fait, il aime beaucoup rire de ses propres blagues. Outre cette manie, c'est un gars qu'il faut travailler et éduquer à vivre en société. Il aime sa famille profondément, même s'il ne le montre pas toujours. Étienne est physiothérapeute, rattaché à l'hôpital Notre-Dame. Il excelle dans tout ce qu'il entreprend seul. Les sujets sont aussi variés que faire se peut. Lorsqu'un sujet est trop longtemps le sujet et que ça devient épineux, il faut donc en changer pour le bien-être de tous.

Là, c'est l'expérience qui parle.

Étienne prend une petite assiette pour y déposer quelques crudités et un peu de sauce épicée, qui n'est pas assez épicée à son goût et y ajoute une bonne dose de sauce forte, la bouteille ayant été mise sur la table. Jasmine connaissant très bien les goûts de son frère.

S'adressant à Mayline.

— Aujourd'hui, ton amie Malika est passée avec une élève à ND.

— Ah oui ! Ce n'est pourtant pas dans ses attributions. Elle est orthopédagogue…

— … Ouais, je ne sais pas pourquoi c'est elle qui est venue, mais elle y était. L'élève impliqué a vu le médecin après une chute au cheval d'arçons et il lui a prescrit de la physiothérapie. Je l'ai vue à ND, mais elle pourra venir à mon studio si elle préfère, c'est plus près de chez elle.

— Et…

— Bien, cette jeune fille passera deux fois par semaine. Rien qui ne se répare pas. Mal au dos et à la cheville.

— Bon, tant mieux. Pauvre petite.

— C'est un malheureux accident, dit Donna, mais sans conséquences graves

heureusement.

— Ça me fait penser lorsque j'ai eu mon accident, quand j'ai participé à la course pour ramasser des fonds pour les indigents du quartier, commandités par l'agence, annonce Jasmine.

Éclats de rire de tous.

— Ben quoi ?

— Est-ce que tu parles de celle où tu t'es cassé le petit orteil, il y a plus ou moins dix ans de ça, dit Donna. Si tu ne l'as pas raconté dix fois, tu ne l'as pas dit une fois.

— Je ne l'ai pas raconté tant que ça.

— Mais si, répond Donna. Peut-on passer à autre chose maintenant ? May, as-tu besoin d'aide à la cuisine ?

— Si tu veux, répond-elle.

Le reste du souper, composé de tartare de saumon, poulet cacciatore, d'une salade d'épinards et d'une superbe tarte tatin apportée par Donna qu'elle a achetée à la pâtisserie du coin, s'est déroulé dans une ambiance assez décontractée. Mayline ne suivait pas du tout la conversation et pensait à ce que Charles lui avait dit concernant Georges, en se demandant si le fait d'avoir couché avec lui n'était pas prématuré ou carrément pas… ou si elle aurait dû s'abstenir. Et si c'était un ripou comme Charles dit qu'il est, ne sera-t-elle pas mêlée à ces histoires ? Et pourquoi ? se dit-elle. Nous ne nous connaissons ni d'Ève ni d'Adam. Je ne vois pas quel intérêt il aurait à me mêler à ces histoires. Est-ce qu'il sait que Charles est mon ex ? Mais oui… Je perds la mémoire ma foi, nous nous sommes rencontrés dans le bar de l'hôtel. Il faudrait vraiment que je parle à Charles, nous avons certaines choses qui ne sont pas claires.

May était abrutie par les paroles qui se disaient autour de la table et elle aurait bien voulu échapper à ce souper pour cette semaine. Elle aurait dû s'y soustraire et inventer une excuse. Elle n'a pas du tout la tête à ça. Le reste de la soirée se poursuit normalement avec Donna qui dit à tous quoi faire et comment le faire. Étienne qui commence à être un peu rond et qui rit de ses blagues avant de les dire. Jasmine qui raconte comment elle est occupée et que finalement ils sont très chanceux qu'elle ait réussi à se libérer. Rien de nouveau, quoi ! La

semaine prochaine, les parents seront présents, l'ambiance sera quelque peu différente.

Elle avale d'un trait le fond de vin qui lui reste et se lève pour prendre ses affaires.

— Je vais vous laisser, gang. Le voyage m'est rentré dedans et je voudrais bien passer une nuit complète dans mon lit, dit-elle. Merci pour le souper, Jasmine.

— Attends-moi, dit Donna, je vais partir avec toi, si tu veux bien me déposer.

S'adressant à Jasmine, elle fait un signe de tête envers Étienne…

— Ne laisse pas Étienne partir dans cet état.

— Tout à fait, je m'en occupe, signant pouce vers le haut.

Les deux femmes passent par le salon où elles avaient laissé leur veste en arrivant. Arrivées à la voiture, Mayline s'assoit au volant pendant que Donna fait la morte.

— J'en pouvais plus. Il était grand temps de mettre les voiles.

— Je comprends. Moi aussi, je suis vidée. Alors, allons-y.

Elle conduit prudemment, n'ayant bu qu'un seul verre de vin (plus un fond de bouteille) May se sent capable de conduire, mais dans l'auto, on pourrait entendre une mouche voler. Le silence, l'heure tardive et l'alcool réunis sont des éléments qui forcent à une conduite prudente. Perdue dans ses pensées et incapable de tenir une conversation digne de ce nom, elle préfère se taire.

Connaissant sa sœur, Donna respecte son silence, mais la langue lui démange et elle aimerait bien en savoir un peu plus sur Kansas City. Sur la rencontre avec Charles et surtout comment ça s'est passé avec son ex... Elle aimerait lui poser juste une question… Juste une petite question.

Elle se risque.

— May… Ce voyage a l'air de t'avoir perturbée au max. Tu me dis ce qui s'est passé ?

— Perturbée ! Pourquoi tu dis ça ? Et puis non, ce soir, je ne parle plus. Je repose ma gorge pour mon prochain tour de chant… dit-elle à la blague.

Elles partent d'un éclat de rire toutes les deux. La rigolade terminée, le silence revint. Mayline ne dira rien.

Donna n'insiste pas, mais elle saura tout ce qu'elle veut dans un avenir rapproché, très rapproché. May dépose Donna chez elle pour ensuite continuer sa route.

« Je pense que je vais tomber endormie tout habillée. Je suis morte, constate-t-elle. Je ne me lave même pas, tant pis. C'était la première et la dernière fois que ce congrès va me voir la face. »

Après avoir tourné en rond pendant vingt minutes, elle trouve finalement à se stationner au coin de sa rue. Une voiture qui a quitté le temps qu'elle cherchait. Une camionnette de plombiers, stationnée juste devant, genre fourgonnette de compagnie… Quelque chose… & Fils, le début étant illisible avec une remorque à l'arrière et prenant deux places à elle seule.

« Heureusement que j'ai une petite voiture. Mais les camions sont interdits de stationnement dans cette rue. Un type est assis dans le camion et fume une cigarette, fenêtre ouverte. Une pause ! À cette heure-ci ? »

Elle lui lance :

— Vous savez que c'est interdit de stationner avec une remorque sur cette rue.

L'homme lui répond :

— J'en avais pour cinq minutes, madame. Je pars à l'instant.

Pénible de stationner à Montréal avec les indications qui se contredisent entre elles. Possible entre 10 h et 18 h, du lundi au vendredi, interdit les mardi et jeudi, entre 12 h et 15 h. Stationnement permis le samedi et le dimanche en tout temps sauf du 1er octobre au 30 avril. Et tout ça sur des panneaux différents, pas toujours visibles. Les contraventions sont monnaie courante dans le quartier. « J'ai assez payé pour apprendre. Heureusement, les vignettes sont arrivées. »

Après avoir vérifié l'état de sa voiture, phares éteints, portes barrées et espaces suffisants pour sortir. Un peu maniaque, enfin. Mayline doit marcher un peu, mais elle prend son temps, l'air du dehors lui fait du bien. Avant d'entrer, elle respire un bon coup en regardant autour d'elle son quartier. Mon Dieu qu'elle aime son quartier, les gens, les boutiques et les échoppes. De bons petits restaurants de spécialités indiennes, marocaines et thaï. Elle adore la cuisine thaï. Un grand parc à peine à dix minutes de marche. Elle a vraiment eu de la chance de trouver cet appartement.

Elle se dirige vers la porte principale qui mène à son appartement, qui est au deuxième étage. Le rez-de-chaussée, un grand local pouvant servir pour un commerce où subdiviser pour deux appartements, est vide pour le moment. À la

moitié de la montée, Marcus son chat lui frôle la jambe et miaule à s'écorcher les cordes vocales.

— Mon bébé, que fais-tu là ? D'où tu sors.

Marcus dans ses bras, elle le caresse et lui parle tout en se dirigeant vers la porte de son logis qui est, à sa grande surprise, ouverte toute grande.

May se met automatiquement sur le mode défensif. Elle dépose Marcus au sol.

— Chut… Mon bébé, lui dit-elle en mettant un doigt sur sa bouche pour appuyer le message qu'elle lui adresse. Elle regarde autour d'elle, puis elle sort un Taser de son sac.

Sur ses gardes, elle entre dans l'appartement, regarde de tous les côtés, agrippe son Taser à bout de bras, prêt à l'emploi. Passé la porte d'entrée, il n'y a rien ni personne. Elle se dirige vers la pièce principale, le salon, rien à première vue. Continue sa tournée vers la cuisine, elle ne voit rien d'anormal lorsqu'un bruit de métal à répétition bing, bing, remplit la pièce et la fait sursauter. À l'affût, elle se dirige vers le bruit et constate que c'est le distributeur d'eau de Marcus, qui est tombé parce qu'il est vide. C'est elle qui lui a montré la manœuvre.

Soulagée, elle se déplace prudemment dans la cuisine et à part le four et le frigo, personne ne pourrait se cacher là ? Le tour est vite fait. Elle se dirige vers l'escalier qui mène à la mezzanine. Elle monte avec précaution, mais l'arrivée à la dernière marche la laisse sans voix… Le sol est jonché de vêtements sens dessus-dessous et de chaussures éparpillées. Plus avant, il y a des tiroirs sortis des meubles auxquels ils appartenaient qui ont été lancés et forment un tas au milieu de la pièce.

C'est un fouillis sans nom. La garde-robe a également été vidée de son contenu et jeté sur le sol. Découragée, elle se promène dans la pièce en tentant d'évaluer les dégâts. La vision qu'elle a de sa chambre est désolante.

Tellement sous le choc, elle parle à haute voix.

— Oh… Non, mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Elle circule dans la chambre, ramasse des vêtements au passage.

— Ma robe ! Non ! Pas ma robe verte. Elle est ruinée, oh non ! Mes chandails, mon Dieu, c'est épouvantable.

Elle refait le tour de la chambre dans les moindres détails, bureaux, tables de nuit, garde-robe, tout est vide. Le, ou les voleurs ont tout vidé par terre, on dirait qu'une tornade est passée et n'aurait pas fait pire.

— Je fais quoi, là ? Réfléchis voyons, se parlant à elle-même. En cas de vol, ben voilà, on appelle la police bien sûr. Je vais appeler Charles. Qui a pu faire ça et qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

Marcus vient lui frôler la jambe. Elle le prend dans ses bras et le caresse, se colle sur lui. Il miaule sans arrêt, un miaulement bizarre, comme s'il voulait lui dire quelque chose. Pauvre Marcus. Elle l'examine partout, sous les pattes, ses oreilles, son ventre.

— J'espère qu'il ne t'a pas fait mal, ce malotru. Il semble que tu n'aies rien. Qu'est-ce que tu as à miauler comme ça ? Ah, mais je sais, tu as tout vu, tu as vu le sale type qui a fait ça… Hein… Dommage que tu ne puisses pas parler, mon bébé. Tu en aurais des choses à dire. Allons, calme-toi maintenant et allons appeler Charles.

Une dizaine de minutes plus tard, Charles arrive avec deux policiers en uniforme. En arrivant, il fait lui-même le tour de l'appartement sommairement et demande aux policiers de faire le tour minutieusement. De tout vérifier et ne rien laisser aller.

Après avoir donné ses instructions, il revient vers Mayline.

— Tu vas bien ? Comment te sens-tu ?

— Un peu à l'envers, mais ça va. Le moment de panique est passé. J'ai tellement capoté quand j'ai vu l'appartement dans cet état.

— Il y a de quoi. Je te comprends.

Mayline est sur le gros nerf. Elle bouge sans arrêt les bras comme des baguettes de tambour et se promène dans tous les sens en gesticulant.

— Qu'est-ce qui a pu se passer ? Qu'est-ce qu'ils cherchaient et qui cherchait quoi ? Je n'ai absolument rien qui puisse faire plaisir à un voleur, pas d'argent, pas d'œuvres d'art et même pas de bijoux sauf de la pacotille.

Charles met son bras autour de ses épaules, l'emmène vers le sofa et lui demande de s'asseoir.

— Calme-toi, May, respire un grand coup et explique-moi ce qui s'est passé.

Mayline raconte son arrivée à l'appartement, Marcus dans l'escalier, la porte d'entrée ouverte et sa découverte de l'état de sa chambre et ce qui l'inquiète… Que Marcus qui n'arrête pas de miauler depuis qu'elle est rentrée. Pauvre Marcus, il a vu qui a fait ça, j'en suis certaine.

— C'est curieux qu'ils n'aient visité que la chambre. On dirait qu'ils cherchaient quelque chose qui ne peut être que dans cette pièce. Oui, je sais. J'aurais dû agir en professionnel, mais la seule chose à laquelle j'ai pensé, c'est de sortir mon Taser au cas où l'intrus serait encore là. Après coup, je t'ai téléphoné et ensuite j'ai refait le tour et ce que je trouve bizarre, c'est que rien n'a été touché ailleurs dans l'appartement, seulement la chambre. Tu y comprends quelque chose, toi ?

— Pas plus que toi pour le moment… Hé… Tu as fait ce qu'il fallait, ajoute-t-il en lui passant une main dans le dos pour la réconforter. Tu ne pouvais pas faire plus. Mes hommes fouillent l'appartement et on en saura plus bientôt. En attendant, reste assis. Je vais te faire un café.

Charles se dirige vers la cuisine, ouvre l'armoire pour prendre le pot de café. Il en met quelques cuillerées dans le filtre de la cafetière, ajoute l'eau et appuie sur le bouton, une tasse étant toujours en place sur le plateau de la cafetière. May regarde ce qu'il fait et constate qu'il n'a pas du tout oublié où sont les choses. Il s'est dirigé directement vers la bonne armoire, comme s'il n'avait jamais quitté l'appartement.

— Tiens… Voilà qui va te faire du bien, assure-t-il en déposant sa tasse sur la table basse. Maintenant, raconte-moi ce que tu as fait depuis ton retour de Kansas City.

— Est-ce que tu aurais côtoyé ou parlé à quelqu'un que tu ne connaissais pas chez Jasmine ou ailleurs ? Dans la rue peut-être, quand tu es arrivée.

— Non, chez Jasmine tout le monde y était, sauf les parents, qui sont toujours en voyage. Quand je suis arrivée ici, j'ai eu du mal à stationner. Il y

avait un camion avec une remorque et le chauffeur était à l'intérieur du camion. Je lui ai fait la remarque qu'il n'avait pas le droit de stationner sur cette rue. Il m'a gentiment répondu qu'il partait. Ce sont là les détails de ma soirée.

— Cet homme, il avait l'air de quoi ? Tu te rappelles ?

— Je ne sais pas, moi. Tu crois que c'est lui ?

— Probablement pas, mais soyons prudents et ne négligeons rien. Alors, ce type ?

— Il était assis dans son camion, mais il ne m'a pas paru très grand. Il avait les cheveux roux, les yeux foncés, bruns ou pers et un visage de fouine. C'est tout ce que j'ai pu voir à la lueur du lampadaire. Ouais ! Une face de fouine. Tu vois le genre. Mais une fouine sympathique.

— Une fouine sympathique ? Une fouine sympathique ! C'est quoi ça, une fouine sympathique ? Que veux-tu dire par là ? demande Charles, en souriant.

— Bien, tu sais ce que je veux dire par visage de fouine… Tête un peu allongée, oreilles hautes un peu décollées, long nez, toutes les caractéristiques, quoi ! Mais il avait l'air sympa. Tu rencontres un type comme ça sur la rue et c'est comme un monsieur tout le monde, mais avec une face de fouine. Je ne sais pas quoi dire de plus pour le décrire.

— Bon, je vois. Il avait quel âge environ, ton gars ?

— Je ne sais pas trop. Dans l'angle où je me trouvais, sans éclairage ou presque, je dirais… une petite quarantaine.

Un des policiers se présente dans la cuisine.

— Lieutenant ! Vous devriez venir voir ça. Dans la chambre, monsieur.

Charles va vers la chambre avec May sur ses talons.

— Regardez…

Le sergent Belleau lui montre, entre autres, une robe dont la jupe a été déchirée et un pantalon dont l'ourlet a été carrément arraché.

— Tous les vêtements ont été décousus ou déchirés, tout y est passé. Les robes, pantalons, vestes, tout. Mais ce qui est curieux, c'est que seuls les bords ont été abîmés, comme si le type cherchait quelque chose d'assez petit pour être caché dans un ourlet.

Il ramasse des vêtements sur le lit et par terre. Il les tend à Charles comme pour souligner ses dires.

— Oui, et il semblerait qu'il ne savait pas où chercher, mais qu'il ne savait pas non plus ce qu'il devait trouver. Ou…

— … Ou ?

— La personne qui a caché n'est pas la même personne qui doit trouver. Donc, le trouveur ne peut pas trouver, s'il ne sait pas où chercher.

— Quoi ? Ridicule. Ça arrive, des choses comme ça ?

— Beaucoup plus souvent que tu le crois. Il y a des voleurs tellement stupides. Écoute bien celle-là. Il y a peut-être 4 ou 5 ans, des policiers de chez nous cherchaient une Ford Escort volée par quatre ados. Eh bien ! Les gars se baladaient en ville, fiers de leur coup. Ils posaient devant une caméra radar et devine… Sur la photo, trois des quatre adolescents se tournaient vers la caméra en souriant. Il y en avait même un qui sortait sa tête de la voiture devant la caméra, tout sourire. Les policiers ont affiché l'image au public. Ils ont été dénoncés et vlan !

Mayline et Belleau partent d'un grand éclat de rire…

— Je suis d'accord avec toi, on fait difficilement plus stupide, dit May.

— Ouais…

— Revenons à nos petites affaires maintenant.

Il se penche pour ramasser une chaussure, la retourne et constate que les talons sont arrachés. Mayline le regarde faire et devient folle de rage en voyant ses chaussures dans cet état.

— Regardez ça… Il a même arraché les talons de toutes les chaussures. Qu'est-ce qu'il pouvait bien chercher, nom de Dieu ?

— Maintenant, on en sait un peu plus et je pense que ce gars savait très bien ce qu'il cherchait et où il devait chercher. Ce qu'il cherchait… Il savait pouvoir le trouver dans la chambre selon les indications de son informateur, lui répond Charles.

Il se retourne vers May.

— La camionnette, celle qui prenait toute la place ! Y avait-il un nom dessus ou un logo ?

— Attends que je me rappelle… Je me souviens de… & Fils plombiers. Je n'ai pas vu le nom complet, mais la camionnette était grise. Il y avait une remorque à l'arrière et prenait deux places à lui seul. C'est pour ça que je l'ai apostrophé. Remarque, il avait peut-être un contrat dans le coin… Oups ! Je n'y ai pas pensé sur le moment, qu'il pouvait y être pour un boulot…

— Quelle heure était-il ?

— Aux alentours de vingt heures, vingt heures trente. C'est important ?

— Oui… À moins d'avoir de l'argent à lancer par les fenêtres. Les plombiers ne travaillent pas le soir. Sauf en supplémentaire.

— Tu as raison. Je n'y avais pas pensé.

— On va la savoir assez vite et si c'est le cas, tu pourras toujours t'excuser, dit-il en riant.

— Compte là-dessus.

Charles donne la note avec les détails à Belleau et lui demande de faire une enquête au plus tôt.

Face de fouine, assis dans son camion, fume sans arrêt pour faire passer sa nervosité. Ce qu'il doit faire ne lui plaît pas et il doit retarder le plus possible pour donner une excuse valable. Le problème, c'est qu'il doit appeler Maddox pour lui dire qu'il n'a rien trouvé dans l'appartement de la fille.

Après avoir vérifié toutes les chaussures, comme son patron le lui a demandé, cette information étant superflue, car c'est lui qui avait placé le colis. Il n'y avait rien non plus. Il a dû étendre ses recherches au reste de la garde-robe. Il a fouillé la chambre, l'a mise sens dessus dessous et il n'a rien trouvé. Il essaie de comprendre ce qui s'est passé. À Kansas City, il a lui-même mis le colis dans le talon de la chaussure.

« Est-ce que la fille l'a trouvé ? Peut-être, elle est maligne. Non… Tout était correct quand j'ai quitté la chambre. Non, pas possible ! Enfin, je ne crois pas, j'ai vérifié deux fois et tout était OK. Sinon, je suis un homme mort. Était-ce les bonnes chaussures ? Quand j'y pense, il me semble que c'était un genre de bottes, noires et courtes, non ? Curieux, il y en avait bien une paire, que j'ai clairement vérifiée. Qu'est-ce qui s'est passé entre Kansas City et Montréal ? »

De rage, il frappe un grand coup sur le volant de son camion qui fait trembloter celui-ci comme s'il avait le Parkinson, une autre une fois, par méchanceté. Ça lui fait du bien et à la tombée du troisième une lumière jaillit avant l'impact, mais, trop tard, son poing était sur sa lancée et atterrit sur la partie centrale du volant, la plus dure.

— Crisse…

Il regarde sa main toute rouge, il la secoue pour faire disparaître la douleur.

Frottant ses mains l'une contre l'autre, doigts entrelacés pour diminuer la tension, il arrive à trouver la réponse à son problème.

— Mais oui, ça doit être ça… Elle devait les avoir aux pieds, ses godasses. En plus de la surveiller elle, il faudra que je surveille ses pieds. Je ne suis pas plus avancé, il faut quand même que j'appelle Maddox. Mais au moins, je sais quoi lui dire.

Son téléphone à la main, il appuie sur la touche correspondant à Maddox.

Sonneries. Une, deux, trois fois. Maddox répond finalement. Il aurait vraiment préféré qu'il ne réponde pas afin de retarder le moment de lui annoncer la mauvaise nouvelle.

Fantin Henry, alias face de fouine, lui donne les détails de son incursion dans l'appartement de la fille.

Maddox est en beau maudit. « Comment il a fait pour manquer un coup pareil, cet idiot ? Simple, tu caches, tu trouves. Pas compliqué il me semble, ducon. »

— Et la police est sur place monsieur, un inspecteur et deux agents.

— Espèce d'imbécile ! Triple imbécile ! Comment as-tu pu manquer un coup semblable ? lui dit Maddox et en plus on a les flics dans les pattes.

Heureusement que cette conversation se fait au téléphone, le rouquin aurait pu s'engouffrer dans un trou de souris

— Ils sont là depuis un moment, monsieur, dit-il rougissant. Ils vont partir bientôt, je pense, et je tiens à vous dire que j'ai fouillé partout dans la chambre, les chaussures en premier et comme il n'y avait rien j'ai fait le reste. Tout y est passé. Je n'ai absolument rien oublié.

Fantin Henry change son téléphone d'oreille, celle-ci étant échauffée tellement il tient l'appareil serré avec la peur au ventre.

Maddox peut être une vraie pourriture quand il veut.

— Je ne t'ai pas dit de fouiller la chambre seulement, je t'ai dit probablement dans la chambre si tu n'y trouves rien, tu cherches ailleurs, triple imbécile.

— Oui, je sais, mais la fille est arrivée, j'ai été obligé de lever le camp. J'ai failli me faire prendre. Elle m'a vu dans mon camion, mais je ne pense pas qu'elle puisse faire le lien.

— Comment peux-tu dire ça ? De toute façon, il est trop tard et tu vas devoir y retourner jusqu'à ce que tu trouves. Je m'occupe de la police et je te fais signe quand ce sera le bon moment. Penses-tu être capable de le faire ou si je dois donner ce travail à quelqu'un d'autre ?

— Je peux le faire, monsieur, sans problème.

— En es-tu certain ?

— Oui. Tout à fait. Faites-moi confiance. Je m'en occupe, monsieur. J'attends votre signal, lui répond la fouine.

— Je t'ai fait confiance pour cette mission et vois ce que ça a donné…

— À mon avis, la fille l'a trouvé.

— Est-ce que je t'ai demandé ton avis, triple imbécile ? Attends que je te contacte. Garde ton téléphone ouvert.

Fantin se dépêche de parler avant que Maddox raccroche.

— Monsieur, je pense savoir où est le colis, monsieur Maddox.

Inspecté dans les moindres recoins, aucune trace, empreinte ou indice, nulle part. D'après Charles, ce n'est pas un professionnel. Trop grand fouillis. Mais une question se pose. Si ce n'est pas un pro, il devrait y avoir des traces quelconques, des traces de pas, des empreintes ou un objet oublié. Les débutants ont le cerveau d'un petit pois et se pensent bons. Ils négligent souvent des détails qui nous facilitent la tâche.

Un professionnel n'aurait pas laissé un bordel pareil. Les pros ont une réputation. Ils font un travail méticuleux et ne laissent rien au hasard. Il y a des incapables aussi, comme partout dans tous les domaines. Enfin, ça ne semble pas le cas ici. Notre lascar a-t-il trouvé ce qu'il cherchait dans la chambre ? Ou bien il n'a rien trouvé et a été obligé de déguerpir avant de terminer le travail parce qu'il a été dérangé par le retour de May. Mais alors comment a-t-il su qu'elle revenait ?

Charles va voir à la fenêtre de la chambre, vue sur la rue.

— May, est-ce ta voiture qui est là devant le Bato Thai ?

May va le rejoindre à la fenêtre et regarde à l'extérieur.

— Oui, c'est la mienne, répond-elle.

— Le semi-remorque était où par rapport à ta voiture ?

— Face au Bato, de ce côté de la rue.

— Ça n'explique rien du tout. Soit, il surveillait ton arrivée de l'intérieur, soit il avait un complice qui le faisait pour lui. Dans les deux cas, il aura eu le temps de descendre, mais pas de fermer la porte d'entrée. Voilà pourquoi Marcus était sur le palier et le temps que tu stationnes et que tu fasses toutes tes vérifications… Ton tralala.

— Oh là, comment sais-tu que je fais des vérifications ?

— On a été mariés je te signale et je t'ai déjà vue à l'œuvre.

— On est toujours mariés pour ta gouverne.

— Arrête de me lancer cette réplique, tu m'énerves, dit-il avec humeur.

Stupéfaite, May ne dit mot et attend la suite.

— Je disais donc, le temps que tu stationnes et que tu fasses toutes tes vérifications… Lui a eu le temps de sortir, s'asseoir dans son camion et d'attendre bien gentiment une cigarette à la main. Il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait et mon petit doigt me dit qu'il va revenir.

— Hum… Si j'avais été stationnée ailleurs.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça va s'il m'a vu arriver dans une place disponible près de lui, mais si j'avais dû me stationner autre part, genre sur la rue Wolfe, que serait-il arrivé ?

— Remercie Bouddha que ça ne soit pas arrivé, car tu l'aurais surpris à fouiller dans l'appartement. Sans oublier qu'un voleur qui se fait surprendre n'est pas toujours… Enfin, je passe les détails.

— Oh, oh !

— Un instant, tu as une vignette, non ?

— Oui… Mais oui ! Donc je ne pouvais pas me stationner autre part. Le salaud, il ne pouvait pas me manquer.

— Tu as tout compris, ma belle.

Après que le sergent Belleau ait pris des photos, Mayline fut autorisée à ramasser et faire un peu de ménage dans la chambre. Cette tâche est décourageante et dans le moment présent totalement inefficace. May travaille un peu comme un robot, sur l'automatique, et ne se rend pas compte qu'elle ne fait que ramasser un vêtement, le regarder et le remettre où il était un peu comme une somnambule. Elle est tellement fatiguée avec son retour de Kansas City la veille en soirée, le souper chez Jasmine ce soir et maintenant ça.

« Tout ce que je veux, c'est me coucher, se dit-elle. Il est deux heures du matin. »

— Charles est-ce que tu en as pour longtemps encore ? Parlant assez fort pour qu'il l'entende en se dirigeant vers la cuisine le rejoindre.

Charles, assis au comptoir, parle au téléphone. Il fait un geste pour dire qu'il en a pour une minute.

— Voilà, je suis tout à toi. Tu disais !

— J'aimerais bien me coucher. Il est deux heures du matin. Tu en as encore

pour longtemps ?

Elle prend une gorgée du cola que Charles a piqué au frigo un peu plus tôt. Elle s'assied à son côté, pensive. Charles voit ses traits tirés, et l'abattement qui lui est tombé dessus. Il la trouve belle dans sa fragilité.

« C'est une dure à cuire. Elle va s'en remettre. »

Il prend une dernière gorgée de cola, puis se lève, téléphone à la main.

— J'ai terminé. Va te mettre au lit et je t'appelle demain. Ne tarde pas à appeler ton assurance.

— Tu entends ?

— Oui, oui, j'ai entendu, dit-elle un peu tendue.

— D'accord, je comprends que tu sois sur les dents. Je te laisse. Tu veux terminer ça ? lui tendant la canette de Cola.

— Nan. Le cœur me lève.

Charles s'approche de May et l'embrasse sur le front avec tendresse. Elle sent son odeur mâle, son après-rasage, cette odeur dont elle raffole, épicée et poivrée. Quand il l'embrasse, elle se colle un peu plus à lui, juste quelques secondes, quelques minutes… Elle réalise, ce qu'elle est en train de faire et s'éloigne. Charles n'est pas du tout surpris de sa réaction, mais il espérait qu'elle reste un peu plus longtemps dans ses bras. Collée à lui.

— Je suis désolée. Je suis fatiguée et j'ai bifurqué de mon but. Mon lit.

— Ça ne pose pas problème. Il faut dire que je suis déçu que ça n'ait pas duré plus longtemps, dit-il d'un ton taquin, mais il n'en pensait pas moins qu'il aurait aimé une prolongation.

— Bonne nuit Charles et merci, lui répond-elle.

Après le départ de Charles, elle se traîne jusqu'à la salle de bain, fait un brin de toilette et se couche immédiatement.

Éreintée, elle a dormi dix heures sans même se lever une seule fois. Elle se souvient vaguement avoir rêvé de Marcus sur la table du salon se léchant les pattes, et sans raison apparente faire un saut sur le sofa, pour atterrir directement sur la bibliothèque dans le coin du salon, situé en angle avec la porte d'entrée et se cacher derrière l'horloge en bois rustique offerte par grand-papa Abbott.

Marcus, en retombant sur ses pattes, a accroché un bibelot et…

Si Dame nature n'avait pas eu des exigences, elle serait encore au lit et connaîtrait la fin de son rêve. Et elle y serait bien retournée encore une couple d'heures. Mais la journée est pas mal entamée et avec une tonne de choses à faire, il vaut mieux ne pas s'éterniser sous la couette.

Auparavant, direction cuisine pour le café. L'infusion terminée, elle remplit sa tasse préférée, celle avec la photo de Marcus, cadeau de Charles et la tasse à la main, se dirige au salon et s'assied sur le sofa.

Bien calée au milieu des coussins, musique de Barry White comme trame de fond, elle appelle la compagnie d'assurances pour signaler l'événement de la veille. On lui promet qu'un ajusteur sera chez elle dans l'heure. Elle ne peut toucher à rien, elle entreprend donc la préparation d'un sandwich au fromage grillé. N'ayant pas fait les courses depuis son retour, le fromage est tout ce qui reste. Quant au pain, elle l'a sorti du congélateur. Elle n'a rien mangé depuis la veille chez sa sœur Jasmine où d'ailleurs elle a très peu mangé.

« Note pour moi-même. Appelez les membres de la famille Abbott pour leur annoncer le cambriolage. Plus tard, ne pas oublier d'appeler Charles. »

May est occupée à faire son petit-déjeuner. Le carillon de l'entrée se fait entendre. Elle s'essuie les mains et va ouvrir.

Georges est debout dans l'entrée avec une rose à la main.

— Bonjour, mademoiselle Abbott. J'ai eu vent du cambriolage dont tu as été la victime, une belle victime, soit dit en passant. Alors je suis venu te soutenir et t'offrir mes services. Cette rose est pour toi, dit-il en la lui remettant.

En la prenant.

— Merci et bonjour, monsieur Locas. C'est gentil de ta part de m'offrir tes services. Te revoir sitôt me fait plaisir, mais je dois attendre l'expert sinistre en assurances, avant d'entreprendre quoi que ce soit. Un café ?

— Avec plaisir. Noir. Je peux attendre l'expert avec toi, ça ne me pose aucun problème… Si tu veux, bien sûr. Je suis assez calé dans ce genre de transaction. Mais quand je parlais de service, je pensais plutôt à réconfort… Si tu vois ce que je veux dire.

Il s'approche pour la prendre dans ses bras. Il l'enlace et l'embrasse goulûment. May ne résiste pas et se laisse même emporter. Les présentations faites, elle va chercher son café.

— Ça ne te dérange pas si je fais le tour. Comme j'ai vu le rapport, je pourrais peut-être voir quelque chose d'un regard neuf.

— Bien sûr, pas de problème. Je te rejoins dans un moment.

Georges se promène dans l'appartement, va partout. Dans la chambre, il s'attarde et regarde partout, principalement dans la garde-robe où il constate que le voleur s'est acharné. Il revient au rez-de-chaussée pour continuer l'inspection.

— Bien dis donc, pourquoi n'a-t-il rien touché dans les pièces du bas ? demande-t-il.

— Je n'en sais foutrement rien, mais Charles croit que ce qu'il cherchait devait se trouver dans la chambre, lui répond May. Voici ton café. Je le dépose ici sur la table basse.

— Ah ! Ce cher Charles. Il a toujours de bonnes idées. Tout se tient. Merci, dit-il en prenant la tasse.

— C'est un bon policier, je dirais même excellent. J'ai assez payé pour le savoir. Il trouvera qui a fait ça. Je n'ai aucun doute.

— Ses états de service sont remarquables, en effet.

Georges continue de regarder partout et retourne vers la porte d'entrée pour y ouvrir la penderie. Il constate que rien n'a été touché.

— Pourquoi rien n'a été touché ici dans cette garde-robe ? Si comme le rapport l'indique pourquoi le ou les voleurs avaient négligé cette garde-robe ? Est-ce que cet oubli serait volontaire, oui ? Ce que tu mets dans cette garde-robe semble être des trucs pour l'extérieur des manteaux, des bottes et comment tu appelles ça ? demande-t-il en soulevant une paire de petites bottes courtes.

— Ça, ce sont des bottillons, dit-elle. Tout ça a été mis sur le rapport déjà. Charles est parti aux alentours de deux heures trente du matin. Faire un rapport demande du temps, ça m'étonnerait qu'il ait déjà terminé.

Georges va s'asseoir sur le sofa près de Mayline avec sa tasse de café à la main, qu'il dépose sur la table centrale, sans négliger de frôler Mayline. Ce

faisant, la femme fait comme si de rien n'était.

— Faire un rapport comme celui-ci ne demande pas tellement de temps et je crois même que le sergent… euh !

— Le sergent Belleau…

— Le sergent Belleau, c'est à peu près certain qu'il en a fait la plus grande partie. Charles n'aura qu'à signer en tant qu'officier présent.

Georges se tait, le temps de prendre une gorgée de café. Pendant ce temps, tout à fait réveillée, Mayline réfléchit :

« Que cherchaient-ils ? May, ma vieille, tu dois te reprendre et élucider ce mystère. Tu es détective, non ! Sers-toi de tes connaissances, tu y arriveras. Qu'est-ce qui est arrivé qui était hors de l'ordinaire ces derniers temps ? La rencontre de Georges à Kansas City… Hum ! Pas vraiment hors de l'ordinaire en soi, mais spécial. J'ai aussi rencontré Charles, ça, c'était plutôt hors de l'ordinaire. La confrontation entre les deux. La révélation de Charles concernant Georges et l'affaire Désilets. Est-ce que j'ai rencontré quelqu'un de spécial ? A priori non, sauf le gars dans son camion au retour. Rien d'inhabituel en journée, mais le soir en y pensant bien, c'était pour le moins bizarre. Que faisait-il sur cette rue ? D'après Charles, il me surveillait. Si oui, pourquoi ? »

— May… Je pars maintenant… Mayline, tu es là ?

— Oh ! Oui. Excuse-moi. J'étais perdue dans mes pensées. Tu disais ?

— Que je m'apprêtais à partir. Je suis en service dans trente minutes. Je ne serai pas là pour l'expert en assurances, mais je suis certain que ça va aller. Je vais faire un suivi sur le dossier et je te préviens si je découvre quoi que ce soit. On va le retrouver. Ne t'inquiète pas, d'accord !

— D'accord.

— Merci pour le café, ma belle.

Tentant une nouvelle approche pour un baiser, Mayline tourne la tête et lui présente sa joue. Elle a fait une erreur quand il s'est présenté à la porte d'entrée. Georges y dépose un baiser, étonné de son attitude qui n'est pas du tout la même que lors de son arrivée. Il n'en laisse rien paraître et lui fait une caresse sur

l'avant-bras.

Il quitte en lui souhaitant une bonne journée.

Mayline le regarde partir et après avoir refermé la porte se dirige vers la fenêtre du salon qui donne sur la rue. Pas de Georges en vue. Il aurait dû passer depuis un moment déjà. « Pourquoi met-il autant de temps ? Sa voiture est de l'autre côté de la rue en diagonale avec l'immeuble. »

George est sous le porche. Ses neurones sont en mouvement et travaillent à positionner Mayline dans cette histoire. « Ce n'est plus la même personne avec qui j'ai couché à Kansas City. Là-bas, c'était une personne ouverte, directe et sans tabou. Aujourd'hui, elle me refuse un baiser… Charles lui a parlé, c'est certain. C'est sûrement pour cette raison. À moins qu'elle sache quelque chose de plus. Mais quoi ? Nous n'avons rien laissé filtrer. Il faudra que j'essaie d'en savoir plus. Son attitude me dérange. »

— Le voilà. Il était temps qu'il sorte de son trou.

Il traverse la rue d'un pas tranquille et nonchalant, mains dans les poches. Il arrive à son véhicule, dont il ouvre la portière et avant de s'asseoir jette un œil vers la fenêtre de l'appartement où se trouve justement Mayline à le regarder. Elle a juste le temps de se retirer derrière le rideau afin de ne pas se faire voir.

— Ouf… dit-elle en reculant. Il ne m'a pas vue. Il ne m'a pas vue, répète-t-elle au bénéfice de Marcus, couché sur le canapé à faire sa toilette et qui semble s'en foutre royalement.

— Il ne m'a pas vue, mais même si c'était le cas ? Puis ! Ça ne m'empêchera pas de dormir. Ce en quoi elle se trompait.

Le ciel est en furie. Les nuages gris reçoivent des décharges électriques qui s'entrechoquent et traversent le ciel de part en part. Éclairant tout sur leur passage, pour ensuite se diriger vers le sol et terminer leurs courses en une immense décharge éclairant le ciel comme si c'était en plein jour.

Mayline se réveille en sursaut dans la moiteur de la nuit. Inhabituel en cette fin du mois de mai. Les cheveux collés à la nuque, elle passe une main sur sa tête afin de les repousser vers l'arrière. Elle transpire de partout et a l'impression que son cœur va sortir de sa poitrine tellement il bat fort. Un bruit l'a réveillée. Elle a tout d'abord cru que c'étaient les effets de l'orage, mais non. Elle aime les bruits que rendent les orages, les sons des éclairs qui se croisent et le roulement de tonnerre qui s'échappe de l'air surchargé pour finir en un bruit sourd. Contrairement à la plupart des gens qui ont peur des orages, elle, ça l'aide à dormir. Il n'y a aucun danger dans sa maison. Elle est à l'abri.

Mais la situation est différente. Car ce n'est pas l'orage qui lui fait peur, non, ce qu'elle a entendu est inhabituel.

Angoisse.

Pourquoi cette effroyable sensation d'être réveillée par quelqu'un et non par Dame Nature ? À moins que ce soit Dame Nature qui l'ait réveillée pour la mettre en garde. Il n'y a aucun son, mis à part les bruits que font l'orage et la pluie qui tombe sur la table de la terrasse, d'une façon saccadée comme des baguettes sur un tambour. Mais où est son revolver déjà ? Bien sûr, dans sa table de nuit. Ouvre le tiroir, elle prend l'arme et s'assure qu'il est bien chargé.

Elle enlève le cran de sûreté. Elle est prête.

Elle descend sur la pointe des pieds. Avec les éclairs qui traversent le ciel et passent à travers les fins rideaux de voile transparent, l'appartement est suffisamment éclairé. Pieds nus, elle descend tout doucement. Armée, elle se sent en sécurité et prête à tirer pour mettre son assaillant hors jeu. À l'affût du moindre mouvement, du moindre bruit, tous ses sens sont en éveil malgré le réveil brutal.

« Suis-je prête à tirer sur quelqu'un ? Un être humain ? Pour protéger ma

vie ? Oui. »

Le cœur battant comme un tambour.

Arrivé au salon, Marcus vient la rejoindre et commence à se frotter contre sa jambe.

« Pas le temps pour les caresses mon beau, plus tard », se dit-elle pour elle-même.

Il y a quelque chose d'inhabituel. Quelque chose qui n'est pas à sa place. La pièce est sombre, mais par moment de puissants éclairs jettent une vague de clarté qui permet de distinguer des choses. Certaines choses comme le rideau à moitié fermé. Ce qu'elle ne fait jamais. Il n'est donc pas à moitié fermé, mais bien à moitié ouvert. Ce qui laisse supposer qu'il y a quelqu'un dans la pièce. Mais, bon sang où se cache-t-il ?

May commence à mieux voir dans la pénombre et marche d'un pas tranquille en faisant le tour de la pièce. Elle est surprise d'être aussi calme et confiante. Elle prend de l'assurance ce qui la rassure. Un peu… Un formidable éclair vient de faire le grand jeu et la pièce entièrement éclairée permet de profiter de ce moment pour laisser voir une ombre derrière la moitié de rideaux. On se croirait dans un mauvais film. Personne ne se cache plus derrière un rideau. Mauvais film ou pas, il est bel et bien là.

« Je dois m'approcher de lui, mais pas par-devant, car si je le vois, il me voit aussi. »

Elle se dirige vers la cuisine afin de rejoindre le mur du salon par le côté où se trouve la porte d'entrée. Elle peut de cette façon longer le mur pour atteindre sa cible, la fenêtre et ce qu'il y a derrière le rideau.

D'un coup sec, slam… Elle tire le rideau.

— Ne bougez pas où je tire… Pointant son arme sur l'intrus.

Georges se trouve là, caché derrière cette moitié de rideau.

— Surprise ! C'est le visage de Georges qui surgit. Lui-même fait le saut. Il ne s'y attendait pas, se croyant assez silencieux pour ne pas se faire entendre, surtout avec les bruits que fait l'orage.

— Georges ? Qu'est-ce que tu fais là ? Comment as-tu pu entrer ? Mais

qu'est-ce que tu fous, bordel ?

Au-delà de la surprise, c'est la rage qui s'empare d'elle.

Ayant toujours Georges dans son viseur, elle attend une explication, qui tarde à venir.

— Non, non, ne tire pas. C'est moi. Georges.

— Je vois bien que c'est toi Georges. Qu'est-ce que tu fais ici en pleine nuit ?

— OK… Range ton arme, s'il te plaît, Mayline. Je peux tout t'expliquer, mais baisse ton arme d'abord. Tu sais, un accident est si vite arrivé.

— Crois-moi, si le coup part, ça ne sera pas accidentel. Je te conseille de l'ouvrir… tout de suite.

Pointant toujours son arme dans sa direction, elle crie presque…

— Georges ! Georges ! Mais ! Qu'est-ce que tu fais ici, dans mon appartement ? Bordel ! Qu'est-ce que tu fais ici en plein milieu de la nuit ? Et d'abord, comment es-tu entré ?

Comme il ne répond pas, elle lève son arme au niveau de son visage en faisant un geste insistant de la main. Georges répond finalement la première chose qui lui passe par la tête.

— Je n'ai malheureusement rien à dire pour ma défense, je voulais te faire une… Surprise !

En s'avançant doucement vers elle pour la désarmer.

— Une surprise dans le milieu de la nuit… C'est pas un peu tordu, ton truc ?

Doucement, il continue d'avancer en espérant pouvoir la désarmer.

— Hey, qu'est-ce que tu fais là ? Bouge pas, tu entends ? Tu ne bouges pas d'un poil et sois-en sûr, je vais tirer si tu bouges.

— Sois tranquille… Je ne bouge pas… Tu vois, je me pousse…

En se dirigeant vers le côté, opposé afin d'être dos à la fenêtre pour que Mayline ait la lumière des éclairs dans les yeux.

Il se doit d'étirer le temps. Il doit parler. Dire n'importe quoi pour la déstabiliser et qu'elle finisse par lâcher son arme, non pas qu'il ait peur d'elle,

c'est sa nervosité qui l'inquiète. Quand un assaillant manque de contrôle, tout peut arriver.

Ce n'est pas le moment.

— Oui, je sais, mais je n'ai pas pu m'en empêcher de venir. J'ai tellement envie de toi, dit-il en s'approchant.

— Hé, ne joue pas à ça et n'avance plus. Tu restes où tu es. Que fais-tu ici ? Et pas de blague. Le tenant toujours en joue.

— Tu veux la vérité ? C'est ça, hein ! Tu veux tout savoir, lui dit-il d'un air menaçant.

— Oui, je veux tout savoir et tu fais mieux de cracher et vite. J'attends… dit-elle en accentuant la pointe de son arme vers sa cible, Georges.

— Je vais te l'apprendre tout de suite, ajoute-t-il, en avançant vers elle, rageur et peut-être un peu ivre à moins qu'il ne soit défoncé.

Il lève le poing et avance vers Mayline. Poings en l'air, il s'apprête à frapper… Il est vraiment en rogne et n'a sûrement pas l'intention de la laisser embrouiller les cartes. Elle semble vouloir mettre son nez partout et ça s'arrête ici et maintenant.

Il continue d'avancer vers elle lorsqu'un formidable coup de tonnerre qui roulait depuis un moment se déchaîne en un roulement infernal.

Ce n'était pas loin.

En sueur, Mayline se réveille, le souffle court et le cœur battant au-delà de son mandat, sidérée par ce qu'elle vient de vivre. Assise dans son lit, elle regarde de tous les côtés pour s'assurer que le danger qui était imminent il y a peu de temps ne l'est plus.

Dans la moiteur de la nuit, les cheveux collés au visage, le corps trempé, le cœur battant à tout rompre et le frisson… Ce frisson sur la nuque.

Elle se parle à elle-même.

— Dieu merci, c'était un rêve. Tellement réel. Je n'y crois pas, Georges dans mon appartement en pleine nuit et il semblait prêt à me tuer. Merde, qu'est-ce qu'ils ont tous après moi ? Merde, merde et merde.

J'en ai ma claque.

Après s'être recouchée, elle n'a pas dormi, loin de là. Elle s'est plutôt démenée pendant une heure difficile, peuplée de rêves bizarres. Finalement entièrement éveillée, elle a pris certaines décisions. Vraiment, là elle en a ras le pompon. Tout lui tombe dessus en même temps. Mayline a décidé non seulement de faire sa propre enquête, mais bien de jouer le tout pour le tout et ne pas attendre après la police.

Charles fait bien son possible, mais il n'a pas que moi. Il a son boulot de lieutenant-détective qui lui prend beaucoup de temps.

« Charles, mon conseiller, mon guide… mon instructeur. »

La première étape étant de se procurer un chien, qui fera office de gardien à l'appartement en mon absence et qui sera aussi un compagnon fidèle qui ne me laissera pas tomber. Ce geste peut paraître égoïste, mais à l'inverse, il est totalement altruiste.

Mayline a toujours voulu un chien depuis toute petite. Sa mère souffrant d'allergies sévères, alors le sujet est tombé dans le néant. Jim avait été très clair à l'effet qu'aucun chien n'entrerait dans cette maison. Mais quelques minutes plus tard, il était allé la voir dans sa chambre pour lui chuchoter à l'oreille que ce n'était pas le bon moment, qu'il verrait plus tard. Le plus tard n'est jamais arrivé.

Avec la situation telle qu'elle se présente, c'est le moment idéal pour avoir un compagnon à quatre pattes. Mayline sait très bien quelle race de chiens elle veut. Un Jack Russell. Ce petit chien est adorable, intelligent, sûr de lui et n'a peur de rien. Son amie Malika a déjà eu un de ses terriers aux oreilles tachetées et aux patchs autour des yeux. C'était une petite bête courageuse qui se croyait grande, qui affrontait tout ce qui bouge et qui n'est pas expressément invité à pénétrer dans la maison.

Puis arriva la visite de l'expert en assurance, qui était en fait une experte qui lui dit de ne pas s'inquiéter et que ce genre d'incident est couvert. Elle devait faire une liste de tout ce qui a été détruit ou endommagé, sur le formulaire que la dame lui a remis ainsi que la valeur de ceux-ci et retourner le tout à son adresse

courriel. La femme a pris quelques photos et ensuite elle est partie.

Après le départ de celle-ci, elle se met en route pour la SPCA. Refuge sis à Montréal, dans l'ouest. Elle doit donc prendre sa voiture. Ne conduisant pas très souvent sur les grandes artères de Montréal, Mayline est prudente à l'excès dans la voie de droite.

Arrivée au siège de la SPCA rue Jean-Talon, elle se présente à l'accueil en arrivant et quoiqu'elle sache ce qu'elle veut, elle demande à voir les chiens disponibles pour adoption.

Avant de quitter la maison, elle avait pris soin de vérifier sur le site web de la société, les chiens d'adoption. La société avait deux Jack Russell, un de quatre ans et un autre d'un an.

Elle fait tout de même le tour. Regarde dans toutes les cages et constate que la plupart des chiens ont l'air en bonne santé et tous ont dans le regard ce petit éclat d'espoir qui signifie : « Adopte-moi. Regarde ! Je suis gentil. Je serai pour toi le meilleur des compagnons. » Ils espèrent tous qu'elle finira par s'arrêter devant eux et le démontrent par des jappements, des pleurs et des petits cris pour attirer son attention.

Tout à coup, son cœur s'arrête de battre, ses yeux sont accrochés à ceux d'une femelle, toute menue, blanche avec des taches brunes, queue coupée. De grands yeux bruns, intelligents. Pas de jappements. Pas de pleurs. Pas de cris. La petite chienne regarde cet humain en tournant la tête d'un côté à l'autre, en examinant cette gentille dame avec ses grands yeux bruns. Juste, un regard franc disant : « Je veux que tu sois ma maîtresse. »

Voilà ! C'est décidé. Le chien et la maîtresse sont amenés dans une pièce, seuls afin d'évaluer leur compatibilité à être ensemble. Puis toutes les deux partent faire une promenade pour ainsi évaluer la compréhension du chien face aux ordres de sa future maîtresse.

Tests d'aptitude réussis.

Elle a trouvé son binôme, une petite Jack Russell de quatre ans.

Après avoir complété toutes les formalités d'adoption, l'employé fait les vérifications d'identité d'usage de l'adoptante. Ensuite, le jeune homme lui montre le carnet de santé du chien et s'assure que les vaccins sont à jour,

vérification des commentaires de la dernière visite du vétérinaire, conseil pour l'alimentation, etc.

En route pour le retour à la maison avec sa nouvelle meilleure amie assise sur la banquette arrière. Mayline se sent déjà en confiance. Mayline est maintenant maman. La petite chienne a trouvé son humain.

Après être passée au magasin pour animaux acheter le nécessaire, elles rentrent à la maison. Elle a déjà un nom qui lui vient à l'esprit : Marta. Marta, c'est bien. Dans la maison, il y aura une Mayline, un Marcus et une Marta. Les M & M, le trio de choc. Quiconque a un prénom qui ne commence pas par un M sera rejeté et soumis à de terribles tortures jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Stationnée de l'autre côté de la rue de son immeuble en diagonale de celui-ci à peine à trois minutes, et ce, malgré la courte distance, elle devra donc procéder en deux étapes. D'abord, mener Marta dans son nouveau chez elle et, après l'avoir laissée en sécurité, retourner prendre les achats pour sa nouvelle pensionnaire.

Son budget va manger sa claque, mais c'est une question de survie. De toute façon, il n'y a plus de budget qui tienne.

Elle prend Marta dans ses bras et lui parle doucement pour la mettre en confiance, mais la confiance de celle-ci lui est déjà acquise. Marta lui lèche la figure allègrement, plein de bisous, toute contente d'avoir une nouvelle maîtresse.

— C'est le temps de rentrer chez nous ma belle Marta, lui dit-elle.

Marta toujours dans ses bras, elle s'apprête à traverser la rue. Elle laisse passer une voiture et commence sa traversée et soudainement s'arrête dans le milieu de la rue. Une sensation étrange la titille. Elle sent derrière la nuque un frôlement ou plutôt un chatouillement qui lui laisse un drôle de sentiment. Une impression qu'elle n'est pas seule. Ce n'est pas la première fois que ça se produit et cette sensation ne lui a jamais menti et là, maintenant, elle se sent épiée. Elle regarde autour d'elle et aperçoit de l'autre côté de la rue le même camion, cette fois-ci sans la roulotte.

Elle ne l'avait pas vu avant, trop occupée avec Marta, mais maintenant elle le voit très bien, le même camion que le soir du souper chez Jasmine, et à l'intérieur la même face de fouine qui la regarde. Mais lorsqu'elle se retourne brusquement, lui, il détourne le regard et prend quelque chose sur la banquette à côté de lui. Elle arrive à voir qu'il prend un paquet de cigarettes et qu'il s'en allume une. Sa présence à nouveau sur cette rue ne peut pas être une coïncidence et le gars ne vit pas dans le coin.

« Ça, j'en suis certaine, j'aurais remarqué son véhicule et je connais tout le monde à moins qu'il ait un autre véhicule. Mais alors ! Pourquoi prendre le risque de se faire remarquer par une auto-patrouille ? Charles avait raison, c'est

probablement ce type qui a foutu le bordel chez moi… Mais qu'est-ce qu'il cherche à la fin ? »

Une voiture arrive sur la rue de zonage résidentiel et le conducteur roule à peine à la vitesse autorisée et juste comme May s'apprête à traverser la rue, il se doit de la klaxonner pour l'éviter. Elle sursaute. Elle zieute le chauffeur comme si c'était sa faute et que c'était lui qui n'était pas au bon endroit.

— Hé !... Qu'avez-vous l'intention de faire toi et ton cabot ? lâche-t-il.

Réalisant son erreur, elle se pousse automatiquement sur le côté de la rue. Celui où se tient le chauffeur au camion.

— Je suis désolée, tout en faisant une généreuse courbette, lui faisant signe de continuer sa route.

Le chauffeur la regarde bizarrement en passant devant elle.

« Probablement un gars de la banlieue, se dit-elle, ceux de Montréal ont l'habitude de se faire couper. »

— Ok, bébé, s'adressant à son chien, il est temps de montrer ce que tu sais faire. Je sais qu'il est un peu tôt pour te mettre au travail, mais il ne s'attend pas à ça. On va alors lui montrer de quel bois on se chauffe.

Elle va directement vers le camion, elle ne se cache même pas. L'idée est de voir, non seulement la réaction du chien, mais surtout la réaction du mec. Ce gars est louche. Vraiment !

Avec Marta dans ses bras, sécurisée par une laisse, elle arrive à sa hauteur. Face de fouine à l'intérieur, cigarette au bec, encore ! Il en fume un max, ce mec. Le gars fait mine de ne pas la voir. Elle frappe un coup contre la vitre et lui fait signe de la descendre. Face de fouine rougit et fait un signe des épaules avec les mains tendues, demandant ce qu'elle voulait. Elle frappe encore et insiste pour qu'il ouvre et il ouvre enfin sa fenêtre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis à votre place ? demande-t-il.

— Je veux savoir pourquoi vous me suivez.

Surpris, il rougit et il crache dans la rue juste à ses pieds, devant elle. Ce geste lui donne une contenance. Écœuré, Mayline recule, et allonge le bras et frappe le côté de la porte du camion avec le plat de la main.

— Espèce de malade, je vous ai juste posé une question. Quel est votre problème ?

— Aucun. Je n'ai aucun problème.

Il allume une autre clope.

— Je vous ai demandé pourquoi vous me suiviez.

— Je… Je ne vous suis pas… J'attends un ami.

— Ah, oui… Et quel est le nom de votre ami ?

Se penchant, elle prend Marta dans ses bras. Celle-ci montre les dents et grogne.

« Elle n'aime pas ce gars. »

— Il… Il s'appelle Jean, dit-il hésitant, tout en regardant le chien qui semble l'avoir pris en aversion.

— Jean ? Il doit sûrement avoir un nom de famille. Jean qui ?

— Pourquoi vous me demandez ça ? Ça vous regarde en rien.

— Oh que oui, ça me regarde. Vous étiez au même endroit hier à fumer comme un pompier et vous me surveilliez. Même chose aujourd'hui, ça commence à bien faire, et j'aime savoir à qui j'ai à faire. Qui êtes-vous ?

— Mais non, voyons. Je ne vous suis pas… Et puis merde. On est dans un pays libre. Dans une démocratie où on fait ce qui nous plaît. J'y suis. J'y reste. Que ça vous plaise ou non. Maintenant, dégagez de ma vue.

— Parfait. Je dégage dans une minute, mais en attendant, faites donc connaissance avec ceci.

Elle monte Marta et la met à la hauteur de son visage. Marta ne fait ni une ni deux et s'avance en jappant, lui piquant les canines dans le nez.

Le type se protège avec ses bras et tente de repousser le chien qui n'en démord pas.

Mayline se recule tout en tenant fermement Marta.

— Lâche Marta, assez lâche, dit-elle à son chien, qui lâche le morceau.

« Waouh, sincèrement… Je ne pensais pas que ça marcherait. »

— Marta, méchante fille, lui dit-elle. Sourire en coin.

Elle est tellement surprise que le chien l'ait écoutée comme ça. Ça fait à peine une heure qu'elles sont ensemble. Cette boule de poils est merveilleuse.

Après avoir déplacé le chien du bord de la fenêtre, elle lui parle à l'oreille :

— Bon chien, Marta. Bon chien, en la caressant.

Face de fouine, remonte sa vitre manuellement, c'est un vieux camion, le plus rapidement possible en laissant un espace suffisant pour parler. Il semble saigner abondamment. Il s'essuie avec la manche de son blouson.

— Vous êtes folle ou quoi ! Enlevez ce chien de là. Il m'a mordu, le sale cabot. Je saigne. Regardez mon nez… Je saigne.

— Mon chien n'aime pas les faces de fouine comme la vôtre, toute sympathique qu'elle est, se dit-elle. Un petit conseil, je ne veux plus vous voir dans le quartier. Oh ! Et puis dites-moi donc ce que vous cherchez chez moi. Ça ira plus vite.

— Je vais faire une plainte et ça va vous coûter un max. On ne peut pas se servir d'un chien comme d'une arme. C'est illégal.

— Faites donc… Ne vous gênez surtout pas… Mais, c'est aussi illégal de harceler les gens.

Marta de nouveau sur le plancher des vaches, et toutes deux en direction de l'appartement.

En y repensant, Mayline se demande si elle n'y est pas allée un peu fort.

— Maintenant, allons t'installer dans ta nouvelle maison, ma belle Marta.

Le gars la regarde partir en se frottant le nez avec sa manche de veste verte qui est maintenant tachetée de mauve. Il démarre son camion, jette un dernier coup d'œil sur la folle et son chien et met les gaz, téléphone sur l'oreille. Cet appel ne sera pas facile. Il anticipe les emmerdements encore une fois.

— Vivement que cette mission soit terminée.

Évidemment qu'il ne portera pas plainte.

Après avoir parlé avec son patron, Face de fouine, de son vrai nom Fantin Henry, est relativement content, non, plutôt satisfait de la conversation qu'il a eue. Il stressait pour rien. Vraiment, le patron a finalement été cool avec lui. Il a très bien pris la chose, peut-être pas très, très bien, mais pas mal non plus. Il se sent donc en confiance de le rencontrer dans trente minutes au Presse Café. Un coin de rue vers l'ouest de sa position. Ce resto semble le lieu de prédilection des rencontres entre eux. Maddox y tient presque un bureau dans ce café-bar, comme dans tous les Presse Café de l'île. L'avantage de ce type de resto est que c'est un lieu idéal pour des rencontres, car personne ne s'occupe de toi. Bourré d'étudiants avec leur portable ou leur téléphone intelligent qui ne s'occupent de personne.

Tous deux assis à une table au fond du restaurant, dans un coin isolé, personne ne viendra les déranger. Le café est pratiquement vide à cette heure de la journée. Seulement un gars et une fille, à une table en devanture, écouteurs sur les oreilles à pianoter sur leur portable.

C'est toujours un excellent choix pour Maddox.

Fantin et son 1,61 m semble être un petit minus à côté de Maddox. Impressionné par le patron qui a le regard d'un prédateur aux aguets, le petit homme est tassé sur sa chaise, épaule tombante, l'air d'un chien battu avec son nez bandé d'un sparadrap repoussant de saleté trouvé dans son portefeuille. Son air pitoyable ne l'aide pas du tout. Après avoir expliqué ce qui s'était passé ce soir, il attend les nouvelles instructions.

Quant à Maddox, la situation le met hors de lui. Il déteste les incapables, et ce type est vraiment le champion. Comment peut-on être aussi... incapable ? Il ne trouve pas d'autre mot… Un vrai foutu incapable.

Il n'était pas comme ça au début de notre association, mais avec le temps, il devient incompétent et nul à chier.

Dans ce métier, il n'y a pas de place pour l'erreur.

Maddox lève le bras et l'approche de Fantin, celui-ci se tasse encore plus, croyant que Maddox va le frapper. Bien, non ! Il tend le bras pour prendre le

bandage sur le nez de Face de fouine et tire dessus d'un coup sec. Sans ménagement.

— Aïe, pourquoi vous avez fait ça ? Ça fait mal, dit-il en se lamentant.

— Tais-toi. Tu pensais peut-être passer inaperçu avec ça sur le nez ? lui balançant le bandage à la figure.

— Non, mais je devais mettre une crème antibiotique et… Je ne passe pas plus inaperçu avec le nez en sang… Monsieur, lui répond-il avec courage en ramassant le sparadrap pour le mettre dans sa poche par automatisme. Malgré tout, il a une pensée pour l'employé d'entretien.

— Tes problèmes de santé ne m'intéressent pas. Compris… Tu parles quand je te le dis.

Maddox s'appuie sur le dossier et se passe la main dans les cheveux, découragé et montrant son agacement.

— Est-ce que c'est compris ? En frappant sur la table.

Le couple assis au fond du restaurant n'a eu connaissance d'absolument rien.

— Oui, monsieur… en se tortillant les mains.

— Là, nous avons un gros problème, dit le patron en baissant le ton. Mon client aurait dû avoir sa livraison depuis deux jours, et il est en rogne parce que tu n'as pas fait le boulot pour lequel je t'ai pris, et pour lequel je te paie grassement.

Fantin ouvre la bouche… Il voudrait bien dire un mot ou deux, mais il se fait rabrouer par Maddox. Celui-ci n'a eu qu'à le regarder dans les yeux.

— Tu parleras quand j'aurai terminé.

Ceci n'autorisait aucune réplique.

— Tu comprends dans quelle merde nous sommes ? continua Maddox.

Silence et tête de coupable de Face de fouine.

— Oui… Je dis, nous, parce que le type qui a passé la commande réduit ma paie d'un très gros montant pour chaque jour de retard. Mais là, tu ne me donnes pas le choix. Je me vois donc obligé de faire de même de mon côté et de réduire ton salaire de moitié, soit 200 $ par jour. Ton retard est aussi le mien. Tu me

suis ?

Sans ambages, Fantin lance un cri de protestation. Les deux autres clients, tellement concentrés sur leur portable, n'ont eu aucune réaction. Il se ferait tuer et personne ne verrait rien. Maddox adore ces cafés bars.

— 200 $ par jour… Mais c'est la moitié de ce que vous me payez. Il ne me restera plus rien.

— Ta gueule et baisse le ton, petit imbécile. Eh oui, tout à fait, car tu as fait la moitié du travail. Tu as fait voyager le colis seulement sur la moitié du trajet. Travail fait à moitié, égale demi-paye. Et si je n'ai pas de résultats concluants, pas de paye du tout. On se comprend ?

— Mais… Je vais me reprendre. Donnez-moi une autre chance, monsieur Maddox, chiale-t-il.

— Je devrais donc faire le travail moi-même. Je vais mettre à profit l'adage qui dit : on n'est jamais si bien servi que… par Maddox. Maintenant dégage… fous le camp, dit-il d'un ton qui ne donnait aucun choix.

Face de fouine quitta le resto sans dire un mot, aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient.

Maintenant seul à sa table, Maddox se doit d'appeler Ray Pacino pour le tenir au courant de la situation. Ray étant un ami de longue date, Maddox est certain que celui-ci comprendra la situation et tout s'arrangera, s'il lui garantit qu'il fera le travail lui-même, sans intermédiaire.

« Je l'appellerai ce soir, se dit-il, en regardant sa montre. De toute façon à cette heure-ci il est au golf, c'est certain, comme à tous les jours. Il est vraiment étonnant, ce cher Ray, brasser autant d'argent en jouant au golf presque tous les jours. Je ne me souviens pas l'avoir jamais vu à son bureau. Mais en attendant, j'ai autre chose à faire de plus urgent. »

Il laisse un pourboire sur la table, ramasse sa mallette et se dirige vers la porte. Fantin Henry est devant la vitrine à l'extérieur et semble en grande conversation téléphonique. Maddox ne la sent pas celle-là. Il s'arrête un moment pour le regarder et essayer de voir un indice quelconque, comme quoi il parlerait à la fille ou peut-être à la police. La police ! C'est exclu. Il se pend lui-même s'il fait ça. Peut-être la fille. Fantin Henry sent que Maddox a des soupçons et lui

montre l'écran de son téléphone. On peut y lire nom inconnu.

« Mets ça dans ta pipe, sale connard. »

Pendant qu'elle dépose tout son attirail pour chiens, May pense à ce qu'elle a fait subir à cette pauvre Face de fouine et regrette sa saute d'humeur du moment. Elle était vraiment excédée. « Si je le recroise un jour, je m'excuserai. »

Avec Marta à sa suite, elles font ensemble le tour du propriétaire. Elle s'adresse au chien qui semble comprendre tout ce qu'elle lui dit.

Marcus, de son côté, les suit d'un pas nonchalant, genre félin avec un arrêt à la fontaine à eau.

Marchant dans la pièce et montrant du doigt les meubles et objets interdits pour lesquels elle veut faire passer un message.

— Ça, c'est le salon. On ne couche pas sur le divan, le divan, c'est non, en touchant le divan et appuyant sa demande d'un geste négatif du doigt. On ne mâchouille pas les meubles, ça aussi, c'est non, et on ne monte pas non plus sur les meubles. Ah ! Aussi on ne court pas dans la maison, mais ça, tu le sauras au bon moment.

Compris.

Marta secoue la queue et suit May, comme un… chien.

Elle se dirige vers la cuisine, la petite Marta sur les talons.

— Ici, c'est interdit en tout temps. C'est mon domaine, dit-elle en écartant les bras pour montrer l'étendue du domaine à ne pas violer. Même si je ne cuisine pas… Mais bon, tu n'es pas censée savoir.

— Aussi très important à ne pas oublier. On ne fouille pas dans la poubelle, la désignant du doigt. Non… Pas touche, ajoute-t-elle en gesticulant son index.

Marta remue toujours la queue en signe d'assentiment.

Caresse au passage.

— Maintenant, suis-moi ma belle, je vais te montrer ton royaume.

Elles se dirigent donc toutes deux vers la salle de lavage.

— Ça, c'est ton coin. Tu as tout ce qu'il te faut, de l'eau et de la nourriture, tel que recommandé par le Guide alimentaire canadien pour les chiens. Un

matelas douillet, une couverture et tes jouets, que tu as choisis toi-même.

Elle se penche afin d'être au niveau du chien.

— C'est ici que tu vas dormir.

Marta fait le tour du propriétaire. Elle renifle, évalue, teste et décide que c'est très bien et remercie sa maîtresse en léchant sa main.

Après avoir joué au courtier immobilier, Mayline s'attarde un moment dans la cuisine à se préparer un thé. Elle met l'eau à bouillir, sort la théière, dont elle vérifie la propreté et décide que ça va. Elle dépose deux sacs de thé dans la théière, ajoute l'eau chaude et laisse infuser.

Après un moment, elle monte à sa chambre avec un plateau sur lequel trônent théière, tasse, lait et une assiette de biscuits.

— Maintenant, allons préparer cette liste et faire de l'ordre. Il ne faut rien laisser à la traîne. Tu viens avec moi, Marta ? Tu viens m'aider ?

En mettant le pied sur la dernière marche de l'escalier accédant à sa chambre, Mayline trébuche encore. Le plateau fait un vol plané avec son contenu et retombe avec un bruit infernal de métal et de verre cassé, suivi d'un chuintement de lait et de thé qui coule hors de leur récipient. L'assiette est tombée face en bas, biscuits dessous, à peine un petit bout qui dépasse. Marta n'a rien touché.

May se retrouve sur le ventre, moitié sur le pas de la chambre et l'autre dans l'escalier, ruisselante de thé brûlant qui lui laisseront sans doute quelques cloques. Elle vérifie et n'a rien, aucune blessure, sauf à son orgueil.

C'est un moindre mal. Elle est seule. Personne n'a assisté à sa chute. Quelle humiliation !

Elle se relève avec un peu de difficulté, car elle s'est fortement cogné la hanche sur la rampe. Oups ! Ce n'était pas prévu. Elle en gardera sans doute un bleu. Elle finit donc sa montée pour constater les dégâts tout en débitant une série d'insultes à elle-même pour sa maladresse.

« Mon Dieu que je suis nouille, une vraie empotée… Maintenant, je dois ramasser tout ça et nettoyer. Bravo ma vieille, bravo. Mais pourquoi est-ce que je suis tombée ? Est-ce que je commence à être sénile ? C'est la deuxième

fois ! »

C'est lorsqu'elle se remet debout qu'elle constate qu'encore une fois, le talon de sa botte est resté coincé dans le tapis de la chambre tout comme l'autre jour…

« C'est une évidence qu'il y a un problème avec ce talon ou avec le tapis. »

Elle a beau le regarder dans tous les sens et, à part le clou qui est sorti à nouveau, elle ne remarque rien de spécial. Quant au tapis, il a des bouts de laine qui dépassent.

— Est-ce que c'est ma chute qui a créé ces bouts de laine ou s'ils y étaient déjà et je ne les avais pas vus ?

— Là, trop c'est comme pas assez. Je n'attendrai pas de me casser la figure avant de faire arranger ce talon. J'en ai marre. On oublie le vendeur et on passe directement à l'étape du cordonnier.

Elle ramasse un minimum, commençant par éponger le tapis avec une serviette de bain et ramasser les biscuits avant que Marta et Marcus ne fassent la fête. En temps normal, elle serait partie sans toucher à rien, mais il y a des limites à ne pas dépasser. C'est un chien… accompagné d'un chat. Qui sait ?

Elle chausse ses espadrilles, puis met ses bottes dans un sac, retourne voir Marta, lui donne une caresse et lui dit qu'elle revient bientôt. Le petit chien la regarde avec ses grands yeux bruns et semble comprendre ce que May lui dit. Elle va se coucher confortablement et suit sa maîtresse des yeux qui se dirige vers la sortie.

Mayline se passa la réflexion suivante : « On dirait que ce chien a toujours été avec moi. Pourtant, tout est nouveau pour elle. Mais il n'y a rien qui dit qu'elle ne fera pas la grande tournée quand je serai absente. Ce sera le test. Marta a juste senti son nouveau lit et elle s'est déjà couchée. La réincarnation existerait vraiment ! Est-ce mon amie Carole ? Grand-père Abbott ? »

Carole Brunette et Mayline se connaissaient depuis l'enfance. Elles ont fait leurs études au même établissement, jusqu'au collège où May a étudié en criminologie et Carole, elle, s'est dirigée vers Toronto avec un gars qu'elle avait rencontré dans une soirée d'amis communs.

Il y a bien eu quelques échanges entre les deux femmes : appels téléphoniques, cartes de Noël et des cartes d'anniversaire. Ensuite, ce fut le silence pendant quelques années jusqu'au jour où Mayline reçoit un appel de son amie en panique.

Elle demandait à Mayline de l'héberger pour un moment.

— Je ne sais pas pour combien de temps. Le temps de prendre le dessus et de me trouver un logement. J'aurais besoin de ton aide. Je ne connais plus rien de Montréal et il faudra que je me trouve un emploi et…

— Carole ! Carole, écoute-moi tu veux ! Il n'y a pas de problème. Tu peux venir habiter ici le temps qu'il faut, si ça te convient j'ai un très bon sofa-lit dans le salon, lui a répondu Mayline.

Cela a été la dernière fois qu'elles se sont parlées. Carole est morte dans un accident de voiture en revenant de Toronto.

L'autoroute 20, avec deux voies à sens unique de chaque côté d'un fossé d'environ 15 mètres où les deux véhicules impliqués se sont retrouvés face à face, dans le fossé avec une autre voiture qui, elle, tentait de la dépasser. Carole aurait essayé de prendre la voie de dépassement et n'aurait pas vu l'autre conducteur qui se trouvait, on le suppose, dans l'angle mort. La voiture de Carole aurait fait un tonneau puis un tour sur elle-même pour se retrouver après l'impact dans le fossé central. Carole est morte sur le coup ainsi que le passager de l'autre véhicule.

Se serait-elle endormie au volant ? Est-ce qu'elle était poursuivie par son ex-copain ?

Même à ce jour, cela reste un peu nébuleux, mais un point a clairement été démontré, elle n'était pas ivre ni droguée. Les tests sanguins d'alcoolémie étaient négatifs. Autant pour le dépistage de drogue. Carole n'avait rien bu. Ça fait maintenant huit ans que son amie est morte. On ne saura jamais ce qui s'est réellement passé. Mais elle pense souvent à elle et en particulier à la date de son décès, 19 novembre, qui est la même date que le jour de son mariage avec Charles, il y a trois ans.

Cette date n'est pas une coïncidence, mais un choix réfléchi.

Cela pourrait paraître morbide d'avoir le même jour, l'anniversaire funeste

de sa meilleure amie et son anniversaire de mariage, mais pour elle, c'était une façon de ne pas oublier. On finit toujours par oublier avec le temps, et que même n'étant pas présente, Carole assistait à l'anniversaire de son bonheur avec Charles, non seulement comme invitée, mais aussi comme témoin.

Son moment de nostalgie passé, Mayline revient à ses moutons ou plutôt à son cordonnier, qu'elle a trouvé sur le Net à peine quelques rues de chez elle. Mayline quitte donc le loft pour se rendre sur la rue Beaudry à trois coins de rue. À peine quinze minutes de marche. Elle n'est pas seule.

Mayline est devant un vieil édifice de deux étages datant du début des années 40. Le bâtiment sis entre un édifice à bureaux de cinq étages et une quincaillerie a beaucoup de cachet, mais aurait pourtant besoin d'être ressuscitée. La cordonnerie La Touche, située en rez-de-jardin, demande à grands cris qu'on s'occupe d'elle avec, au minimum, une peinture rafraîchissante. La devanture manque de couleur. Le ton terne et grisâtre n'incite pas à entrer, par contre la décrépitude de l'édifice prouve hors de tout doute que le commerce existe depuis un moment, même le panneau publicitaire a un cachet particulier de vieille chose. À l'époque, l'édifice a été construit expressément pour abriter le commerce. Ce que Mayline apprendra plus tard. L'ensemble doit exister depuis plus de 70 ans.

L'étage du haut semble être un appartement, probablement l'habitat du propriétaire de la cordonnerie. Les portes gagneraient à être changées. La marche pour accéder au commerce est faite de ciment, tout décrépi avec des restes de peinture écaillée. Les fenêtres d'époque robustes à charnières ont du poids sur les épaules et mériteraient un rajeunissement pour quelque chose de plus moderne et pratique.

Mayline hésite un moment à entrer, se demandant si le cordonnier est aussi vieux que le bâtiment. Elle décide que même si c'était le cas, c'est tout de même un cordonnier qui a sûrement l'expérience nécessaire pour la tâche.

Elle entre.

Un jeune homme d'environ 25 ans de presque 1,90 m, cheveux longs blonds en tortillon sur le dessus du crâne, accueille Mayline au comptoir embourbé de tout un éventail d'outils, de morceaux de cuir, de ciseaux, d'emporte-pièces, de lacets et autres.

S'imaginant sans doute que le jeune homme ne peut pas être le cordonnier parce que trop jeune, elle demande donc à le voir.

— Vous l'avez devant vous.

— Ah… Vous êtes tellement jeune, dit-elle surprise… Il est réellement étonnant de voir qu'il y a encore des gens qui s'intéressent à la cordonnerie. De

nos jours, la plupart se dirigent vers des corps de métiers comme l'informatique, la construction ou la musique, lui dit-elle.

— Ouais, j'aime mon métier. Mon père m'a laissé cette boutique… Et il m'a tout appris. Mais je ne pense pas la garder. C'est très difficile de faire de l'argent avec ce genre de commerce. Il faut se diversifier. Certains font dans les corrections orthopédiques pour les chaussures ou de la réparation de tentes ou de toiles ou d'articles de sport et autres trucs du genre.

— Et pourquoi ne pas le faire aussi ?

— C'est un cercle vicieux. Ça prend de l'argent pour acheter l'équipement nécessaire et le commerce tel quel n'est pas payant. C'est comme l'œuf et la poule. De plus, je n'ai pas de crédit établi… Excusez-moi, dit-il embarrassé.

— Vous avez raison, ça ne me regarde pas.

— Pas de quoi. Il y a tellement peu de clients que quand il en arrive un, j'ai la fâcheuse tendance à en profiter. Que puis-je pour vous, mademoiselle ? ajoute-t-il.

Elle dépose la paire de bottes sur le comptoir en lui montrant le talon blessé.

— Regardez, là… Il y a un clou qui sort tout le temps. Ça fait deux fois que je m'accroche les pieds. Aujourd'hui, j'ai vraiment eu de la chance. J'étais dans le haut d'un escalier sur le palier quand le clou s'est accroché au tapis : résultat, une théière bouillante sur le tapis et moi accrochée à la rampe.

— Vous n'avez rien ?

— Non presque rien, juste un bleu sur la hanche qui me fait un mal de chien, mais ça va.

— Content pour vous… Bien pas que vous ayez un bleu, mais que vous n'ayez rien de plus.

— J'avais compris, répond-elle.

Un peu mal à l'aise, le jeune homme ne sait pas trop où se mettre.

— Plus de peur que de mal. Bon… Regardons ça maintenant. C'est probablement quelque chose comme un petit caillou qui bloque le clou. Si vous avez un moment, je vérifie immédiatement.

— Vous allez faire ça tout de suite ? Ce sera long ? Car j'ai un nouveau

chien et je ne voudrais pas le laisser seul trop longtemps.

— Vous auriez pu l'emmener sans problème. J'adore les chiens. Ça ne devrait pas prendre plus de quinze minutes.

— Je saurai pour la prochaine fois, se dit-elle, en pensant j'espère qu'il n'y en aura pas d'autres.

— Voilà. Je vais commencer par trouver le problème. J'en saurai plus dans un instant.

Le jeune homme enlève le clou défectueux et voit que la pointe est tordue. Constatant qu'il n'y a rien dans le trou, il décide d'ôter la semelle du talon. Il enlève les autres clous et regarde de plus près à l'intérieur.

— Ouais, il y a bien quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est sûrement ce qui bloque. Voyons voir. Voilà… Mais c'est quoi ça ?

May se rapproche du gars pour voir ce qui se passe.

— Regardez ça… On dirait un déchet… non… Plutôt un petit paquet.

Il sort l'objet du talon et le regarde avec attention. May, de l'autre côté du comptoir, s'étire le cou pour voir aussi.

— Curieux ! Vraiment, cet objet est bizarre. On dirait un colis dans la mesure où on peut appeler ça un colis.

L'homme le retire délicatement avec une pince.

— Je peux ?

— Ouais… C'est votre botte.

Le cerveau de May est en ébullition.

« Les questions fusent de toutes parts à gauche, à droite, au milieu. Tout ça, à une vitesse folle. Qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'ai jamais rien vu de pareil. Mais d'où ça vient, ce truc ? Qui a pu mettre ça dans ma botte ? Parce qu'il est évident que ça a été mis là exprès. Mais qui, et pourquoi ? Est-ce que ça pourrait avoir un rapport avec Face de fouine qui me suit depuis deux jours ? »

May tâte le paquet, le tournant et le retournant dans tous les sens, ce petit colis carré mou et emballé d'alu dont le contenu au toucher semble des minibulles dont on se sert pour envelopper des objets fragiles.

Le jeune homme regarde la chose en s'étirant pour arriver à voir dans la

main de la jeune femme.

— Vous savez ce que c'est ? Vous avez déjà vu ça ? demande-t-elle.

— Bien, non. C'est la première fois que je vois ça. Je suis comme vous… dans le noir.

Ils ne savent plus trop quoi faire, on ouvre ou pas !

— Vous permettez ?

Le jeune homme prend des mains de Mayline le colis pour l'examiner de plus près.

— Regardez. Un drôle de truc-machin de papier bulle, dit-il après avoir soulevé un coin de l'alu. Curieux, c'est la première fois que je vois une chose pareille. On dirait que ça a été caché là dans le talon. C'est vous qui avez placé ce truc là-dedans ? Vous ne savez pas ce que c'est ?

Mayline jette au jeune homme un regard noir.

— Non… Mais vous êtes sérieux, là ? Vous pensez vraiment que si c'était moi qui l'avais mis là, dans ce talon je serais ici à en discuter avec vous ?

— Je… Je suis désolé.

— Ça va. Pas de problème. Regardons ça maintenant.

— Regardez… Tout bien emballé.

— Vous avez raison. Ça a été mis dans mon talon. Je me demande…

May réfléchit à tout ce qui s'est produit depuis son retour et fait un plus un. Face de fouine et le cambriolage, le type qui la surveille, et qu'elle a croisé deux fois. Il y a des choses bizarres qui se passent…

— Madame ?...

— Oh, excusez-moi.

— Tenez, en lui remettant l'objet. Si, c'est quelque chose d'illégal, je ne touche pas à ça. Le voilà… Il était dans votre chaussure. Moi, je me contente de l'arranger.

Le jeune homme lui redonne sa chaussure tout en gardant un œil dessus. Il voit qu'elle a l'air tout aussi étonnée que lui en prenant ce minuscule paquet, qu'elle tourne dans tous les sens et ses neurones se mettent à tourbillonner.

Mayline se retire dans le coin avant de la boutique après avoir remis la botte au jeune homme. Le cordonnier est curieux et aimerait bien voir ce qu'elle fait, mais un présentoir de ceintures lui bloque la vue partiellement.

Pendant que le gars s'affaire à réparer la botte, Mayline assise sur la chaise de coin, la seule d'ailleurs, entreprend d'ouvrir le paquet. Elle est dos au jeune homme, mais face à la vitrine. Heureusement, une affiche publicitaire la met hors de vue des éventuels passants.

Approximativement 2 cm carré, ce paquet est recouvert dans l'ordre de papier alu, de bulles et d'une dernière couche de protection qui lui semblait du carton, mais serait plutôt un papier épais. On dirait bien que c'est le moment d'enlever le dernier emballage, ou ce qui semble le dernier, avant de savoir ce qu'il y a à l'intérieur

Mayline hésite encore tâte ce petit paquet, le retourne dans tous les sens. Elle hésite à l'ouvrir.

« Est-ce que je ne devrais pas attendre d'être à la maison ? Si je l'ouvre, qu'est-ce qui peut m'arriver ? Quelles seraient les conséquences si c'est quelque chose d'illégal ou de volé ? Suis-je responsable de ce qui se trouve dans ce talon qui est le mien ? Non, je n'étais au courant de rien. Ah et puis merde, je l'ouvre. »

Finalement, elle se lance. Jetant un œil sur le jeune homme qui semble absorbé par ce qu'il fait, elle enlève la dernière protection. Ce revêtement enlevé, ce que Mayline a dans la main la laisse sans voix. Elle retourne l'objet dans tous les sens et réalise que c'est une pièce de monnaie et de plus pas très courante.

Vieille et magnifique pièce d'un dollar. Sur le côté face, le Roi George V couronné avec les parures royales et la mention GEORGIVS V DEI GRA REX ET IND IMP. Sur le pourtour, côté pile en haut, trône la couronne royale, et le pourtour quant à lui, est fait de feuilles d'érable entrelacées, et attachées d'un ruban en leur centre ONE DOLLAR CANADA 1911.

Une pièce d'un dollar qui semble être en argent. « Ça ne peut être que du vrai. »

Mayline n'en croit pas ses yeux. Retourne la pièce d'un côté et de l'autre,

lui fait faire le tour plusieurs fois dans sa main et l'examine dans tous les sens. Elle n'en revient tout simplement pas. Quelqu'un a réussi à mettre cette pièce de monnaie dans son talon. Car c'est bien de ça qu'il s'agit.

— Ça ne peut être que ça… C'est cette pièce qu'ils cherchent tous, dit-elle tout haut.

Elle réalise immédiatement qu'elle a parlé trop fort. Elle se tourne vers le jeune homme qui, à l'évidence, tend l'oreille. May lui envoie un signe de la main, genre ne t'en fais pas, ce n'est rien.

L'homme continue d'un œil distrait, mais sa curiosité l'emporte et arrête ce qu'il fait. Il ne veut rien manquer et il ne fait même plus semblant. Il allonge le cou et s'étire dans tous les sens pour voir ce que c'est. Le soleil dans les yeux, il passe donc de l'autre côté du comptoir pour se donner une chance de voir ce mystérieux et minuscule petit colis. Il avance à petits pas, mine de rien, il est presque à côté de Mayline. Le soleil brillant de son éclat printanier se joue de lui à cette heure de la journée. Réglé sud-ouest contre une façade direction sud. Il n'a aucune chance de voir quoi que ce soit. Il ne peut que faire des suppositions.

Un diamant ou un bijou ? Une clé ? La clé d'un coffret ?

Il espère bien savoir avant qu'elle quitte la boutique. Il ne voit rien et retourne donc à ses affaires, travaillant à petite vitesse, il essaie de ne pas s'y intéresser, mais c'est plus fort que lui.

Tout en travaillant sur la botte, il dit :

— Ça semble intéressant, ce que vous avez là.

Mayline avait oublié où elle se trouvait, elle sursaute en faisant un bruit de hoquet et réalise qu'elle est dans un endroit public, pas très occupé, mais public quand même. Ouvrant son sac en vitesse, elle y lance la pièce sans ménagement, se lève et rejoint notre homme au comptoir.

— Ouais, très intéressant en effet.

Le jeune homme ose poser la question.

— Est-ce quelque chose que vous aviez vu auparavant ?

Mayline est en train de perdre patience. Elle a bien vu son petit manège plus tôt. Mais il est vrai que n'importe qui se trouvant à sa place, serait tenté de

savoir. Moi aussi, je le serai.

— Absolument pas, répondit-elle, irritée.

Il insiste malgré tout.

— Hum… C'est un bijou ou quelque chose du genre.

— Quelque chose du genre… lance-t-elle d'un ton un peu plus sec qu'elle regrette aussitôt.

Le jeune homme a vainement essayé de la faire parler, mais rien à faire. Cette femme est une tombe.

Ça l'intrigue de plus en plus, surtout que la femme est très fermée et semble vouloir garder son secret pour elle. Dans le fond, c'est normal, se dit-il, c'est un secret, mais tout de même. C'est moi qui l'ai trouvé après tout.

Il fait une autre tentative… Un peu plus direct cette fois.

— Pourquoi ne pas m'en parler ?

Pause gênante.

— Je sais garder un secret, vous savez.

— Moi aussi, ajoute-t-elle. Ma chaussure est prête ?

Déçu, le jeune homme se remet à son affaire.

— Voilà, j'ai terminé. Elle est comme neuve.

Contacté par Mayline, Charles se pointe une quinzaine de minutes plus tard. Le ton de l'appel reçu était fermement surexcité. Arrivé chez May, il appuie sur le bouton de sonnette en bas dans le petit hall d'entrée. On n'entre pas sans y être invité, mais là, il entend un jappement en écho à la sonnerie. Un chien ! Il regarde autour de lui s'assurant d'un coup d'œil qu'il est bon endroit. Eh oui !

Il monte jusqu'au palier de l'appartement, à l'invitation de Mayline via le bouton d'ouverture. Aussitôt la porte ouverte, une bibite à pattes et à poil lui tourne autour, remue la queue et monte ses pattes de devant sur sa cuisse. Marta décide qu'elle aime cette odeur et lui lèche la main en signe de bienvenue.

Charles se laisse ausculter.

Mayline les a laissés seuls intentionnellement pour qu'ils fassent connaissance. Ils ont passé le test.

Au sortir de la salle d'eau, qui a une porte conjointe avec la salle de lavage, et accès direct au salon, Mayline arrive en souriant de voir cette nouvelle complicité qui vient de naître. Elle avait besoin de ça en ce moment.

— Tu as fait connaissance avec Marta. Elle est belle, hein ! Tu ne trouves pas ? Tellement maligne. C'est mon binôme.

Marta se laisse flatter par les deux humains près d'elle et s'en donne à cœur joie.

— Dis donc, c'est rapide comme décision. J'avoue qu'elle est assez cool, dit-il, en continuant de la flatter.

— Martha semble te trouver cool aussi. Sa présence a été sollicitée par le fait qu'avec tout ce qui m'est tombé dessus dernièrement, je devais faire en sorte qu'on me foute la paix. Je suis donc allée à la SPA me chercher un garde du corps à quatre pattes… que tu connais maintenant.

— Et qu'est-ce qui t'est tombé dessus au juste ?

Mayline hésite un moment avant d'en parler.

Tout en caressant Marta, elle parle de son rêve dans lequel Georges est entré en pleine nuit et a voulu la tuer. De la présence qu'elle ressent à chaque

moment, de l'homme qui la suit et qui, à deux reprises, était stationné dans sa rue et qu'elle a sommé de partir et de ne plus la suivre, avec une légère omission sur le fait que Marta a mordu le suiveur à sa demande.

Pas un mensonge. Un oubli.

Charles rigole un peu de son rêve et de sa réaction. Elle se croit en danger parce que Georges est entré chez elle en pleine nuit dans un rêve, mais ça veut aussi dire qu'elle croit ce que je lui ai dit à Kansas City le concernant.

Quant à la présence d'un suiveur possible ! Ouais… à surveiller.

Se retournant vers May.

— Tu m'as appelé et ça semblait urgent…

Tout excitée, elle reprend ses esprits et raconte à Charles sa deuxième chute provoquée par ses bottes et sa visite chez le cordonnier qui a fait une découverte… Si on peut dire d'un petit objet dans son talon.

— Ceci.

Elle lui tend l'objet en question, mais il n'a aucune réaction, niet, nada. Elle prend sa main et pose ledit objet à l'intérieur afin qu'il puisse le tâter, l'examiner et le reluquer à son aise. Charles a beaucoup de discernement et est de plus très perspicace, mais dans le moment présent, il est sans voix. Stupéfait de ce qu'il a sous les yeux, Charles ne dit mot pendant un moment, qui semble à May une éternité. Puis, c'est sorti comme ça de sa bouche : « Wow, je n'en reviens pas, cette pièce est magnifique. » C'était donc ça, ne s'adressant à personne sauf à lui-même. La pièce en main et quelques enjambées plus loin, il se retrouve au salon à poser ses fesses dans le sofa. May et Marta sur les talons, mais pas pour les mêmes raisons.

La langue lui démange, mais elle se retient.

Tous les deux au salon, Charles toujours sur le sofa, Mayline prend place sur la table basse devant lui et s'impatiente de sa lenteur à réagir. Il ouvre le portable toujours prêt à bourdonner sur cette même table et le met sur ses jambes. Mayline n'y tenant plus, quitte sa table et se promène de long en large comme un putois en cage. Marta qui suit ses passages gauche-droite-gauche comme à un match de tennis.

Une pensée tourne en boucle dans sa tête :

« J'ai dans la main, au sens figuré, une pièce de monnaie canadienne d'un dollar de 1911, en argent. Putain, ce qu'il en met du temps... Qu'est-ce qu'il fout ? »

Charles a mis tout le temps qu'il fallait pour faire cette recherche. Si c'est vraiment ce que ça semble être, bien, il vaut mieux ne pas dire de conneries. Enfin, il a trouvé et il est stupéfié. Charles est un homme de peu de mots.

May ne tient plus en place. Elle se promène de gauche à droite en long, en large et en travers. Un moment, elle jette un regard à Charles qui en dit long sur ses intentions. Il prend tellement de temps qu'elle pourrait le frapper pour qu'il bouge un peu plus vite.

— Ça y est. J'ai trouvé. Viens voir.

— Ah ! Enfin.

Mayline se penche par-dessus l'épaule de Charles et après avoir lu l'article, tous les deux sont pour le moins étonnés.

En 1911, le gouvernement canadien décida de produire le premier dollar en argent.925. La Monnaie Royale Britannique avait eu le mandat de créer le design de la pièce. Cependant, au cours du processus, le gouvernement du Canada décida d'annuler la mise en œuvre du projet.

L'ensemble des numismates canadiens s'entendent pour affirmer que le dollar en argent de 1911 est LA pièce ayant le plus de valeur l'estimant à plus de 1 million de dollars ! Cette valeur vient du fait que seulement deux frappes ont été effectuées pour cette pièce et sa renommée augmente de plus en plus : on la surnomme The Emperor of Canadian Coins.

Où sont les deux pièces existantes ? L'une d'entre elles est présentée au musée de la Monnaie de la Banque du Canada à Ottawa et l'autre appartient à un collectionneur privé. Cette dernière, nommée The Belzberg, prit naissance en 1911, mais changea souvent de propriétaire jusqu'en 1960. Finalement, c'est en 1988 qu'un riche collectionneur de Kansas City acheta la pièce pour le prix de 1 million de dollars.

May recommence à se promener comme un lion en cage qui attend sa proie. Elle s'assoit un moment, se relève, marche dans le salon, va à la cuisine prendre un verre d'eau, revient au salon, se rassoit, dépose son verre, se relève. Charles laisse aller. La seule façon pour elle d'évacuer le stress, c'est ce qu'elle fait présentement : marcher, se promener, inspirer, expirer. Mais ça, elle oublie.

Mais toute bonne chose a une fin.

Sans un mot, Charles l'oblige à se rasseoir en la retenant par le bras au moment où elle passe devant lui.

— Assieds-toi May, s'il te plaît.

Apparemment calmée, elle s'assoit à côté de Charles à le toucher.

Tout d'un souffle, elle commence.

— Cette pièce vaut au bas mot un million de dollars, s'exclame Mayline. Un million de dollars ! Je n'en reviens juste pas. Tu te rends compte un M-I-L-L-I-O-N de dollars. Mes chaussures que j'ai payées 100 dollars valent un million de

dollars. Je capote. Comment a-t-elle pu arriver dans ma chaussure ? J'ai bien ma petite idée… Kansas City. Tu ne penses pas ?

Sans vraiment attendre de réponse, elle continue.

— … Je ne vois pas autre chose. Depuis mon retour, je n'ai pas sorti sauf pour le souper chez Jasmine où j'avais mes bottes au pied et ma visite à la SPA le jour après, les bottes également à mes pieds. Au fait où est-elle ? Marta ! Marta vient voir maman, dit-elle en la cherchant des yeux, lorsqu'elle la voit au bout du sofa, couchée par terre en remuant la queue pour souligner sa présence.

— Ah, te voilà. Bon chien. Puis s'adressant à Charles. Je l'ai seulement depuis ce matin et on apprend à se connaitre. Tu es notre premier visiteur. Elle dormait solide. Grosse matinée pour elle.

— C'est un chien. Elle va s'en remettre.

— Ben quoi ? Est-ce que je sais moi ? Bon de toute façon, elle est occupée à dormir là. Revenons à nos moutons.

— Et pour répondre à ta question. Oui… Il y a de bonnes chances que Kansas City soit le point de départ de ce colis d'un million de dollars, vu que le propriétaire de la seule pièce en circulation vit dans cette magnifique ville du Missouri.

— Quand ? Nous étions toujours ensemble. Enfin, presque toujours ensemble, dit-elle d'un air gêné.

Charles se lève et fait aussi les cent pas, Mayline et lui se croisent au centre de la pièce marchant chacun de son côté ou presque, parfois ils se rencontrent risquant un face-à-face. Chacun contourne l'autre comme une danse synchronisée et continue comme si de rien n'était.

— Maintenant, on sait ce que Face de fouine cherchait et c'est du gros butin. Il ne laissera pas tomber et il faut donc s'attendre à ce qu'il revienne. Si c'est ce que je crois, cette pièce a déjà un acheteur au Québec ou ailleurs et ce client va vouloir la récupérer.

— On n'a qu'à la lui donner… Je me fous de cette pièce. Tout ce que je veux, c'est avoir la paix avec mon chien. Hein… Marta !

Pas de réponse de Marta et pas plus de Charles qui est dans sa bulle.

Charles ne sait pas trop comment s'y prendre. C'est la première fois qu'il a un cas comme ça, mais il devra d'abord en parler aux autorités compétentes. Mais pour l'instant, ils doivent au moins savoir quoi faire avec la pièce et pour la suite on verra avec le commandant Bellefeuille.

— Nous devons prendre une décision concernant la pièce de monnaie, précise Charles.

— Je répète… Redonne-la à qui de droit.

— Eh bien non ! Malheureusement, ça ne fonctionne pas comme ça, ma belle. La pièce est passée illégalement. Tu pourrais être accusée de blanchiment d'argent ou de financer des activités terroristes et je sais plus quoi encore. Les gouvernements peuvent te sortir les accusations qu'ils veulent, et quand ils arriveront à prouver que tu n'y es pour rien, tu auras des cheveux blancs. Vaut mieux la mettre en sûreté pour le moment et nous aviserons les autorités bientôt. Mais tout d'abord, je dois faire quelques appels. Je vais à la pêche là et je te tiens au courant. Pour l'instant vaut mieux la mettre en veilleuse.

— Oui, tu as sans doute raison. Je sais où je vais la mettre et tu peux être certain que ce n'est pas dans une chaussure. J'ai la place idéale… N'est-ce pas mon bébé ? s'adressant à Marta, qui la regarde avec de grands yeux.

— Mon… Bébé ! Allez, dis-moi donc où vas-tu la cacher, cette pièce ?

— Ce n'est pas à toi que je parlais, se penchant pour caresser Marta. C'est elle, mon bébé. Tu l'as déjà été, mais ton tour est passé. Eh non !... Je ne te dirai pas sa cachette. Ce n'est pas que je ne te fais pas confiance, Charles, mais j'ai différentes possibilités de cachette et je ne suis pas encore certaine de mon choix.

— OK, ne me dis rien. Mais de grâce pas dans le congélateur, réplique-t-il, en souriant.

— Pourquoi pas ?

— Simple, tous les voleurs connaissent la cachette de l'argent dans une boîte de gâteaux au fond du congélateur, voilà pourquoi.

— Ah… C'est justement parce que tous les voleurs la connaissent que c'est une bonne cachette. Ils n'iront pas voir là.

Charles se retourne et dit :

— Elle est folle, volontairement un peu trop fort.

— Je t'ai entendu, Charles Carver.

— Je sais. Mais je suis sérieux, là. La banque !

— La banque ?

— Oui, la banque… tu sais ce genre d'institution qui te permet de déposer de l'argent pour payer tes factures ou pour économiser. Tu peux la mettre dans un coffre à la banque ?

— Bonne idée, je vais voir…

— May !

— Je vais voir, je t'ai dit… Ok !

Charles se tait. L'expérience de leur vie commune lui a appris à ne pas poursuivre sur cette voie. Vaut mieux changer de sujet.

— Très beau chien. Adorable. Mais pourquoi l'avoir appelée Marta ? dit-il, caressant la petite chienne.

— Pour faire le lien avec Marcus et Mayline. Tu sais les trois mousquetaires, qui étaient quatre, bien, c'est nous. Pour ce qui est du quatrième je n'ai pas encore trouvé, mais ça viendra.

— Je vois… Tu as de la suite dans les idées.

Elle prend Marta dans ses bras et la caresse. Marta regarde juste à côté cet humain sympathique et veut descendre pour enfin aller recevoir ce qu'elle croit être son dû, une caresse. La petite chienne est heureuse que sa maîtresse se soit occupée d'elle, mais là une autre main accueillante l'attend. Arrivée à côté de Charles, elle sent d'abord ses pieds, puis les mains qu'il a tendues pour la caresser.

Décidément, elle aime cette odeur et s'assoit à ses pieds. Il s'empresse de la caresser.

— Tu es une bonne Marta, on va être de bons copains… Hein !

À cette période de l'année à l'heure avancée, le soleil se lève une heure plus tard, mais pas Charles. Il est encore sombre à l'extérieur et Charles est à plat ventre sur son lit, le portable à portée de main, la lampe de chevet allumée et il vérifie ses courriels, répond à ceux qui exigent une réponse et classifie ou envoie à la filière no 13, ceux dont c'est le destin. Après presque une heure de paperasserie virtuelle, il juge qu'il est temps de se bouger. Il a une journée chargée avec deux enquêtes en cours en plus de rapports à terminer et qui doivent être remis à la fin de la journée.

Sans compter qu'il doit passer au labo pour des résultats sur une nouvelle enquête qu'il s'est vu confier la veille. Une collaboration avec la lieutenante Carline Sauvé de la GRC, la Gendarmerie Royale du Canada, sur une histoire nébuleuse de meurtre aux États-Unis, avec un Québécois comme personne d'intérêt.

Le cadran indique 6 h 12. Plus tôt que prévu. La journée aussi longue, mais avec plus de soleil. S'il pouvait terminer son quart à l'heure, il en profiterait au max. Normalement, il doit être au quartier général du SPVM pour 8 h. Il décide donc de maximiser son temps en se faisant un copieux petit-déjeuner et de lire le journal de Montréal chose qu'il n'a pas fait depuis des lustres. Il reçoit le journal tous les jours et ne lit que les sports.

Aussitôt sorti du lit, il passe sa vieille robe de chambre, qui doit avoir l'âge de Mathusalem, Mayline déteste cette robe de chambre, traverse tout le couloir pour se rendre à la cuisine partir le café. Ceci étant fait, se rend à la porte de devant pour y prendre son journal.

Construite en 1925 sur Grove Park, c'est une des quatre maisons encore existantes reflétant l'architecture de l'époque. Toute de briques vêtue, avec de grandes fenêtres qui laissent passer le soleil sur trois côtés à différentes heures du jour. Les pièces sont immenses et ont été refaites avec goût. Moderne avec une touche de classique Nouvelle-Angleterre. Charles devint propriétaire pour une bagatelle, lors de la récession de 2009. À l'époque, le marché immobilier s'est effondré. Des milliers de propriétaires se sont vus obligés de vendre à perte. Charles est un des chanceux qui en a profité.

En 2012, après sa nomination comme lieutenant-détective, il pouvait se permettre d'imposantes réfections avec l'appui financier de la banque. Un peu grande pour un célibataire sans enfants. Mais un jour tout cela va changer, peut-être. Cette maison est sa fierté.

Il ramasse le journal sur le balcon bien attaché d'une bande élastique et retourne s'installer à la table de la cuisine, café à portée d'une main et œufs bacon à portée de l'autre. Il commence sa lecture par les gros titres de la section sport.

Super Bowl : accusés de tricherie, les Patriots contre-attaquent :

Rapport de la National Football League (NFL) affirmant que les New England Patriots avaient bien utilisé des ballons volontairement dégonflés pour se qualifier pour la finale du Super Bowl 2015 – qu'ils ont remportée –, l'équipe a donné sa version…

« Je le savais que ça ne passerait pas… wow une amende d'un million de dollars. Ils ne sont pas près de recommencer. »

Jusqu'à ses 18 ans, Charles et ses parents, Pete et Lorie, ont habité un cottage sur l'avenue Maguire, quartier populaire et populeux où Charles a passé son enfance. Son intérêt pour le droit a grandi après que son père, courtier en placements, fut soupçonné de fraudes. Les accusations sont finalement tombées, faute de preuve. Papa était très malin. Sa mère Lorie a toujours su une vérité qu'elle ne voulait en réalité pas admettre. Ce qu'elle disait – ce sont des racontars – à toutes les personnes qui lui en parlaient, mais qu'elle savait vrais et qui l'arrangeait. Charles qui n'a jamais eu d'affinités, ni même une grande affection pour son père, a décidé de faire son droit, pour qu'un jour, il puisse pincer tous les salauds comme lui.

Il s'est toujours demandé pourquoi sa mère restait avec ce trou de cul. Il se décida un jour à l'âge de 17 ans, à lui poser la question. La réponse le laissa sans voix, mais néanmoins ne l'étonna pas.

« Nous ne manquons de rien, mon chéri, nous avons un toit sur la tête, des vêtements tout à fait convenables et nous mangeons plus qu'il ne faut. Que demander de plus ? »

Cette réflexion lui a trotté dans la tête longtemps. L'amour là-dedans ? Le

respect de l'autre ? Le bien-être d'être ensemble ? L'exemple pour les enfants d'une bonne et belle vie de famille ? C'était de la merde tout ça. De la foutue merde. Il avait malgré tout trouvé un avantage qui faisait l'affaire de tout le monde.

Il n'avait qu'à demander.

Lorsque Charles a fait son droit à l'université Laval et a été qualifié pour joindre le Rouge et Or, sa position de quart-arrière a fait que son père a commencé à s'intéresser à lui. Mais pour Charles, cet intérêt était nul. Tu ne commences pas à t'intéresser à ton fils quand il a 21 ans parce qu'il a une notoriété comme footballeur. Les relations étaient plutôt tendues entre papa et fiston. Charles n'étant plus un gamin, il faisait ce qu'il a toujours fait. Ce qu'il voulait. Après son droit, Charles a réalisé qu'il n'aimait pas plaider et qu'il avait horreur des palais de justice. Il a alors décidé de rejoindre les rangs de la police pour devenir enquêteur. Une décision qu'il n'a jamais regrettée même s'il doit aller au palais de justice à l'occasion comme témoin.

De retour à son journal, il termine les nouvelles du sport. Celle-ci ayant été scrutée d'un œil expert, il passa donc à la lecture des faits divers. En deuxième page du journal, une photo attire son attention.

— Ah bien, ça alors !

Il prend son téléphone et appuie sur la première touche.

— Tu as le Journal de Montréal ? demande-t-il à May aussitôt qu'elle décroche.

— Bonjour à toi, aussi. Oui, je vais bien, qu'elle lui répond.

— Excuse-moi… Bonjour. Tu as le journal de ce matin ?

— Pas encore. Il est tôt, tu sais, et je m'apprêtais à prendre une douche.

— Ouvre à la page deux.

— Il y a quoi à la page deux ? lui demande-t-elle, tout en allant prendre la copie du journal sur le palier.

— Tu l'as ce journal, oui ?

— Un instant, j'y arrive. Voilà, je l'ai… La page deux.

— Regarde en bas de la page à droite. L'homme qui a été retrouvé blessé

près de chez toi.

— Ah ! Mais, qu'est-ce... C'est lui… C'est bien lui. L'homme qui m'a suivi. Face de fouine a un nom. Fantin Henry. Ben dis donc ! On lui a foutu toute une raclée. Pauvre type.

— Comme tu dis. C'est une dame qui attendait l'autobus qui a contacté la police. Elle a entendu du bruit et est allée voir croyant à un animal blessé et imagine sa surprise quand elle a trouvé le gars, la moitié du corps entre deux bennes à ordures, bien mal en point. L'article mentionne que la dame a agi rapidement et avec beaucoup de sang-froid.

— Il est à ND aux soins intensifs, amoché, mais stable, dit-elle le journal dans une main, le pot à café dans l'autre et le téléphone sur haut-parleur.

— Oui, il a été retrouvé dans la ruelle à côté du Presse Café, au coin de ta rue. Quelqu'un devait l'attendre. J'extrapole là, mais il devait avoir un rendez-vous avec son patron, celui qui lui donne les ordres et il n'a pas fait le boulot…

— De quel boulot tu parles ? Éclaire ma lanterne.

— Le dollar… Il devait sans doute le récupérer.

— Le dollar… Bien sûr, et… Pas de résultat… Une dérouillée l'attendait.

— Tout à fait oui, mais je peux me tromper. Tout est possible dans ce genre d'histoire. Avant d'aller au QG, je vais aller voir sur place. J'ai plus ou moins une heure devant moi avant de partir.

— Étrange ! J'ai aussi une bonne heure devant moi et même plus…

— Non… j'y vais seul.

— Charles, ne commence pas, j'y vais et c'est tout. Tu ne viens pas me chercher ? Bien… j'y vais par moi-même.

Charles soupire à fond.

Un ange passa.

— D'accord. Je passe te prendre dans quinze minutes. Attends-moi en bas.

— À plus.

Il ne sera malheureusement pas à l'heure au QG.

Elle décide de ne pas attendre Charles et se rend directement au Presse Café.

Elle entre à l'intérieur et commande un café grand format. Elle en aura besoin. Elle retourne à l'extérieur et sirote son café. Au bout d'un moment ne voyant pas Charles arriver, elle réalise que tous ces événements font monter son taux d'adrénaline comme si on mettait une bouilloire sur le feu et que la température arrive au point d'ébullition.

Sa montre indique 7 h 30 et Charles est aux abonnés absents. Pourquoi n'est-il pas là ? se dit-elle. Oh ! Non… Merde. Rapidement, elle envoie un message texte à Charles disant :

* Je t'attends au PC *.

Charles a attendu une dizaine de minutes et s'apprêtait à lui téléphoner, lorsqu'elle a elle-même pensé à texter. Arrivé sur les lieux sur les chapeaux de roue, Charles sort de sa Ford Taurus de fonction et place sous l'essuie-glace sa carte d'enquêteur. Énervé, il sort et demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Bien, ton texto – je t'attends au PC – je te pensais dans le trouble. Tu n'as rien ?

— Non… Je n'ai rien. Non, mais je ne vois pas pourquoi tu t'énerves comme ça. Je t'ai juste demandé de venir me rejoindre au Presse Café.

Charles se passe la main dans les cheveux, montrant son exaspération. Il lui dit :

— Mayline, prends donc le temps de lire le message que tu m'as envoyé.

May retrouve le texte sur son téléphone.

— Ben, quoi ! Je t'attends au PC. Oups ! Je suis désolée. C'est vrai que ça porte à confusion, mais dans le fond, ça dit bien ce que ça veut dire.

Il préfère ne pas relever et continuer ce pour quoi il était venu, chercher des preuves, des indices ou toute autre chose qui les mettraient sur la bonne piste

— En tout cas, merci de m'avoir attendu… dit-il d'un ton sarcastique.

— Pas de quoi, répond-elle.

— Hum ! Cela se voulait sarcastique. Tu devais m'attendre à l'appart.

— Je sais et quand j'ai réalisé mon oubli, je t'ai envoyé un texto. Mais tu

vois, je t'ai attendu… Ici.

— Je me prends un café aussi et je te rejoins dans la ruelle.

La ruelle se trouve sur le côté droit du bâtiment. Ce n'est pas une ruelle proprement dite, mais plutôt un cul-de-sac d'environ 75 mètres de profondeur, avec deux conteneurs à déchets, un bleu et un vert près de la porte arrière du restaurant du côté gauche. Tout au fond et de l'autre côté, une résidence SDF faite d'un carton plié en équerre est appuyée sur le mur.

Mayline regarde partout, tourne la tête dans toutes les directions et s'assure qu'il n'y a personne aux alentours.

— Tu as vu ça ? Jetons-y un œil en premier. On ne sait jamais.

Elle se penche pour être en mesure de voir l'intérieur avant d'y pénétrer.

— Attends un peu, lui dit Charles, prends ceci lui tendant une paire de gants en latex et une lampe de poche.

— Merci, je n'en avais pas sur moi.

— Je sais. Équipement de base de tout enquêteur.

À l'intérieur des couvertures sales empilées sur des objets aussi utiles qu'hétéroclites, chaudrons, bols, conserves, un ours en peluche, un fer à repasser, des boules de Noël, un rouleau à pâte, un extincteur à incendie vieux d'au moins 50 ans, et partout, épinglées sur le carton qui voisine le mur du fond, des cartes postales vierges. Des dizaines de cartes postales venant de tous les coins du monde, le mur en est plein. Peu importe où se porte le regard de May. Il y en a tellement que parfois elles sont l'une sur l'autre et que l'on voit à peine l'image de celle qui est dessous. Une fabuleuse collection, et personne à la maison.

Ce petit coin est somme toute bien arrangé et bien rangé. La partie chambre à coucher, si on peut l'appeler ainsi, est munie d'une épaisseur de couverture toutes plus sales les unes que les autres, sauf celle du dessus qui est relativement propre. Pour le coin utilisé comme garde-manger, les boîtes et effets sont placés et alignés selon un ordre très précis afin de prendre le moins de place possible. Le SDF qui vit là a un certain respect de lui-même malgré sa condition de vie.

— Je ne suis jamais entré dans un logement de sans-abri, mais je ne

m'imaginais pas ça comme ça, dit Mayline, qui voit Charles revenir vers elle. Tout est parfaitement rangé, les conserves sont classées mieux que dans mon propre garde-manger.

Charles se penche et passe la tête à l'intérieur du logis, mais sans y entrer. Il en ressort au bout d'une minute ou deux.

— Ils ne sont pas tous comme ça, crois-moi. Celui-ci est assez particulier… Et cette collection de cartes postales… Où a-t-il pris toutes ces cartes ? Il y en a de partout. La Grèce, l'Égypte, le Mali entre autres et regarde même Madagascar et les îles Galápagos, ajoute-t-il.

— Tous les murs en sont garnis. C'est peut-être un ancien militaire.

— Possible. Allons voir notre scène de crime, tu veux ?

Sans se consulter, ils se dirigent ensemble vers les bennes à ordures qui semblent le choix le plus logique à examiner étant donné qu'il n'y a rien dans l'impasse. Chacun prend sa benne. Mayline fait le tour de la benne verte jusque vers l'arrière, là où la benne est parallèle au mur de brique.

— J'ai trouvé, dit-elle. Il y a ce qui semble être une tache de sang sur le côté de cette benne.

Charles s'approche et examine le coin, il prend donc un moment pour consulter le rapport que le bureau lui a fait parvenir sur sa tablette, ainsi que les photos. Fantin Henry a été retrouvé sur le côté de la benne. Il était assis dos au mur, tête appuyée sur le côté de la benne. Il y a une tache de sang d'environ 10 cm de diamètre avec des éclaboussures de grandeur variant entre 3 mm et 6 mm tout autour de la tache principale et une traînée à l'intérieur de la flaque. Ceci indique que Fantin a été tabassé pas à peu près pour qu'il perde du sang à ce point.

— Est-ce que le rapport indique avec quoi il a été frappé ?

Charles fait défiler sur sa tablette les pages du rapport.

— Aucune indication. La victime n'a, semble-t-il, pas voulu parler. Selon les traces, le médecin indique qu'il a été battu avec un objet contondant. Probablement une crosse de revolver ou un poing américain.

— Un poing américain ? Mais c'est interdit au Canada.

— Ouais ! Mais c'est aussi interdit de tuer. Ça gêne qui ?

— Probablement pas grand monde.

— Rien nulle part qui peut nous en dire plus, dit-elle, en se promenant.

— Non, tu as raison, il n'y a rien. Tu trouves pas ça bizarre ?

Temps mort. Réflexion.

— Mayline... La lune appelle la terre, lui lance-t-il.

— Oh oui, excuse-moi Charles. Tu disais ?

— Regarde bien cette scène de crime. Y'a un truc qui va pas dans cette ruelle…

— Je ne fais que ça. Je regarde…

— … Tu me laisses finir, oui ! Regarde cette scène de crime et dis-moi ce que tu vois d'inhabituel. Quelque chose qui n'est pas normal pour un lieu comme celui-ci.

— J'ai beau regarder, je ne trouve rien d'anormal. En fait, je trouve ça plutôt propre pour un coin poubelle.

— Bien voilà, c'est propre… On s'entend par *, propre,* bien sûr, mais pour un coin poubelle comme tu dis. Là… Tu vois ces traces ?

— Tu as raison. On dirait des traces de pelle ou d'un balai-brosse… Je dirais plutôt un balai-brosse… Vu la largeur des traces. C'est propre comme si quelqu'un était passé pour ramasser le tout. Il n'y a strictement rien, pas un déchet, pas un mégot, rien. Qui a pu nettoyer tout ça ? La police ? Sûrement pas, ce serait détruire une scène de crime. Le restaurateur ? Un peu zélé le gars, surtout pour ce quartier. L'agresseur ? De bonnes chances que ce soit lui. Qu'en dis-tu, Charles ? Ça peut être l'agresseur qui a voulu effacer toutes traces de son crime.

— Ta déduction est excellente. Je vais réussir à faire une détective avec toi.

— Je me fais toute seule, rétorque-t-elle.

— Pour répondre à ta question, probablement, oui. Continuons de chercher. Il a peut-être oublié de ratisser un coin.

Tous deux refont le tour, Mayline s'attarde près des conteneurs, là où est la grande tache de sang. Elle regarde derrière dans l'espace entre celui-ci et le mur,

et son œil est attiré par un petit objet brillant.

— Charles, viens voir. Je crois avoir trouvé quelque chose.

— Tu as trouvé quoi ? lui demande-t-il.

— Là, derrière en indiquant du doigt un objet derrière la benne, là tu vois ? Je vais le ramasser. Attends.

Elle s'accroupit le long du mur et même en allongeant son bras au maximum, elle n'y arrive pas. Quelques contorsions seront nécessaires pour atteindre son objectif dans cet espace réduit. Sa petite taille lui permet de se faufiler entre le mur et la benne, enfin elle y arrive de peine et de misère.

— Je l'ai ! Je l'ai ! Viens voir Charles.

Charles va la rejoindre et regarde, comme d'un seul mouvement synchronisé, l'objet qu'elle a ramassé derrière la benne.

— Là, je l'ai. Voyons voir ce que c'est. Ma foi, c'est un clou ! Un clou, répète-t-elle, pensive. Pourquoi ce clou me rappelle-t-il quelque chose ?

Après avoir constaté que c'était un clou, Charles tourne les talons et continue ses recherches plus loin en lançant avant de s'éloigner :

— Ce n'est qu'un vulgaire clou, May. Dans un coin poubelle où on trouve de tout et du n'importe quoi, même des clous. Il est probablement là depuis le Saint-Glinglin, lui dit-il d'un air agacé.

— Il est propre, tu vois. Je te dis que ce clou me rappelle quelque chose. Tu pourrais au moins me donner un peu de crédit… Non, ne dis rien et laisse-moi réfléchir. Je sais que j'ai vu ce clou, mais où ?

— Tu ne trouves pas que tu en fais trop en ce moment ?

— Chut… Je l'ai. C'est le clou de ma botte, oui, c'est lui. Je savais que je l'avais déjà vu.

— May, c'est un clou comme il y en a des milliers. Comment peux-tu dire que c'est le même ?

— Je me suis mal exprimé. Je reprends. Je dis, c'est un clou identique à celui que le cordonnier a mis pour arranger ma botte. Ce n'est pas le clou, mais c'est un clou pareil. Je le reconnais. Regarde la tête du clou, le travail dessus. Je n'ai jamais vu un clou comme ça avant d'aller chez le cordonnier.

— Ok, je.. Tu es certaine ? Mayline le regarde d'un œil agacé, et un peu sur la défensive.

— Bon… Je te crois.

— Hein ! Tu me crois ! As-tu pris tes pilules ce matin ? dit-elle en riant.

— Bien non, justement… Blague à part. Donc, si le clou était dans sa poche, c'est le signe que c'est lui qui est entré chez toi par effraction. Mais pourquoi a-t-il gardé le clou et comment a-t-il pu tomber de sa poche ?

Charles fait défiler des photos de la scène de crime sur sa tablette. Il a les mêmes sur son téléphone, mais il n'arrive pas à s'habituer à les regarder sur un si petit appareil. Trop orgueilleux pour avouer avoir besoin de lunettes.

— Selon le rapport de police, Fantin aurait été déplacé parce que son agresseur le croyait mort ou il s'est traîné sur une courte distance… Si tu regardes les traces de sang, il y en a une qui part de l'intérieur vers l'extérieur de la flaque principale et se dirige vers le mur. Cette traînée la traverse de part en part et doit faire 2 ou 3 cm. Ce qui laisse croire au déplacement du corps.

— Moi, j'opterai pour le fait qu'il s'est déplacé… dit-elle. Il ne l'aurait jamais fait en présence de son agresseur qui l'avait supposément laissé pour mort. Qu'est-ce que Face de… Fantin a dit sur le rapport de police, qu'est-ce qu'il a déclaré ?

— Le rapport indique qu'il était inconscient à son arrivée à l'hôpital où il a été amené directement par les ambulanciers. Je vais d'ailleurs appeler l'hôpital pour savoir s'il est réveillé. On pourrait aller jaser un peu avec monsieur Henry.

Charles s'éloigne pour passer un appel. Pendant ce temps, Mayline continue d'examiner la scène de crime et comme ce n'est pas un meurtre, mais une agression, la zone a été réouverte à la demande expresse du propriétaire du café qui a apparemment besoin de ses poubelles. Donc, s'il y avait d'autres indices à trouver, bien là, il n'y en a plus. Toute la scène a été bouleversée.

Charles revient vers elle tout en continuant sa conversation avec son interlocuteur. Il termine son appel : d'accord et quand pourrons-nous le voir ? Nous avons des questions à lui poser… Plus ou moins dix minutes… Ça dépendra de ses réponses. Parfait, docteur… Nous passerons en début de soirée. Merci.

— Il sort à peine du bloc opératoire. Il va s'en sortir selon le médecin. Je passerai ce soir pour le questionner et voir s'il est coopératif.

— Tu veux savoir ce que je pense ? dit-elle.

— Dis toujours.

— Bien tu vois, je pense que Face de fouine, de son vrai nom Fantin Henry, a lui-même laissé ce clou à mon intention. Il voulait que je le trouve. C'était un message qu'il m'adressait.

— Et… qu'est-ce qui te fait supposer une chose pareille, ma chère May ?

— Je ne sais pas encore… Une impression. Tout à l'heure pendant que tu étais au téléphone, je faisais le tour encore une fois pour m'assurer qu'on n'oubliait rien et tout à coup. C'est arrivé.

— Quoi donc ?

— Ce chatouillement sur la nuque. Ce frisson qui me retrousse les poils. Il va se passer quelque chose.

— Ah ! Ton frisson sur la nuque. C'est très sérieux comme méthode d'enquête.

— Tu ris, hein… Tu verras bien. En attendant notre visite à Fantin à l'hôpital, je dois retourner à la maison pour Marta. Elle est seule depuis un moment. Je dois absolument y aller.

— Pauvre chou. Maman arrive.

Arrivée en marchant, elle repart en courant vers sa maison. Charles la regarde en souriant et s'amuse de la situation. Mais il n'est pas le seul. Quelqu'un d'autre surveille et la situation ne l'amuse pas du tout. Bien au contraire.

Arrivée chez elle, elle fait ce que tout le monde ferait en insérant la clé dans la serrure, mais… Oh ! Surprise, la porte s'ouvre d'elle-même. May met la main à sa poche pour en sortir son Taser.

« Que se passe-t-il encore ? Ça devient une habitude, c'est agaçant à la fin. J'ai pourtant fermé la porte en sortant… J'en suis certaine. »

Avec précaution, elle ouvre la porte et se glisse lentement à l'intérieur. Sans faire de bruit, Mayline avance d'un pas décidé vers le séjour, Taser à la main. Où est Marcus ? Et Marta ? Habituellement, elle arrive en courant et me saute dans les bras.

Il y a quelque chose de pas normal du tout.

Avec précaution, elle avance vers le salon et la scène qui se présente à elle est surprenante, mais pas dépourvue d'intérêt. Georges est dans son salon sous la garde exclusive de Marta.

« Mais comment a-t-il pu entrer ici ? Qu'est-ce qui se passe avec ce mec ? Il est toujours là où il ne faut pas, là où on s'y attend le moins ou encore où il ne devrait pas être. Ça devient chiant à la fin. »

Georges est debout dans le coin du salon, face à un Jack Russell montrant les dents et ayant apparemment la situation sous contrôle, aidé de Marcus couché sur le bras du divan sifflant et crachotant par solidarité avec Marta.

Georges tente une avancée vers May à son approche, mais Marta insiste pour qu'il reste où il est. Toujours sur le coup de la surprise, Mayline hésite entre colère et fou rire devant cette scène digne d'un film de Louis de Funès. La situation est vraiment trop cocasse.

— Georges ! Espèce de crétin. Bon sang, que fais-tu ici ? Comment es-tu entré ? Et qu'est-ce que tu as fait à mon chien ?

— Rien. Mais la question serait plutôt qu'est-ce que ton chien veut me faire ? Euh… Tu peux me débarrasser de cette bête, s'il te plaît. Je n'aime pas du tout ton comité d'accueil et surtout la longueur de ses dents. Hé, dis-moi donc, depuis quand tu as un chien ?

— Depuis le cambriolage… mais, c'est moi ici qui pose les questions. Je suis chez moi, donc je pose les questions. Maintenant, Georges, tu vas me dire ce que tu fais là ? Et comment tu es parvenu à entrer.

— Je suis venu te dire que nous avions identifié le gars qui a fait ça.

— Moi aussi, je l'ai identifié. C'est Face de fouine. Ne change pas de sujet. Tu as forcé ma porte ?

— Je ne sais pas qui est Face de fouine, mais celui que nous avons identifié s'appelle… Dis, tu peux demander à ton chien de s'éloigner ?

— Avant, tu me dis comment tu es entré… Maintenant.

Georges montre une peur presque panique face au chien. Mayline n'est pas loin de le prendre en pitié. L'idée d'avoir un chien n'était pas mauvaise du tout, finalement.

— Marta, viens ici…

Le chien hésite un peu. Son instinct lui dit de ne pas lâcher.

May répète son ordre. C'est elle, la patronne, après tout. Elle va se positionner à l'arrêt près de Mayline.

— Voilà un bon chien, dit-elle en lui caressant le dos. Assis. Reste.

Marta obéit et s'assied à ses pieds, gardant les deux yeux sur l'humain qu'elle n'aime pas.

— Je me sens beaucoup mieux sans la menace de ces canines… Il s'appelle… Un instant. Il ouvre le dossier du SPVM sur son téléphone… Ah, voilà. Fantin… Fantin Henry. C'est une petite frappe qui s'amusait à tout ce qui est illégal, menu larcin, vol par effraction, vandalisme. Il vendait de la drogue. Il a même fait la pute quand c'était nécessaire. Ce type aurait vendu sa mère pour 50 $. Ma chère, tu n'auras plus de problème avec lui. Je te l'assure.

Toujours le Taser à la main et Marta aux aguets.

— Tiens donc et où est-il ? demande-t-elle, irritée.

— Je n'avais pas de preuves solides contre lui. Je lui ai donc ordonné de quitter la ville. Je ne voulais plus qu'il soit dans nos pattes pendant l'enquête.

Nerveux, il parle à Mayline, mais regarde le chien qui, lui, ne le lâche pas des yeux.

— Ce n'est pas tout à fait vrai.

— Qu'est-ce qui n'est pas tout à fait vrai ?

— Bien, que nous n'ayons aucune preuve solide, dit-elle, il a laissé un indice sur les lieux de l'agression.

— Ah oui ? Quoi donc ?

— Un clou… Un clou pour les chaussures… Tu vois le genre, clou de cordonnier.

— Un clou de cordonnier ! Je peux le voir.

— Euh ! Non parce que je ne l'ai pas avec moi. Je l'ai remis à Charles comme complément d'enquête.

— Oui, bien sûr… Dommage. J'ai un ami au laboratoire de la police scientifique qui aurait pu l'analyser rapidement. Il m'en doit une et c'est un très bon technicien.

— Je pense que nous n'aurons pas besoin de ton ami, car…

Le tintement de la porte d'entrée se fait entendre. Mayline demande à Marta de ne pas le lâcher et va ouvrir.

— Marta, reste.

Elle revient au salon avec Étienne, tout guilleret.

— Bonjour, Étienne. Entre… Je viens d'arriver. Georges est ici, mais il doit partir bientôt.

— Bonjour, et qui est Georges au juste…

— Ah ! Ouais, vous ne vous êtes jamais rencontrés. Étienne, voici Georges Locas. Je l'ai rencontré à Kansas City. Il est inspecteur au SPVM.

Georges lui tend la main et Étienne tend la sienne pour une poignée de main, qui n'inspire pas confiance. Pas à la bonne température et moite. Les mains moites n'annoncent rien de bon. Ce gars est hyper stressé. Étienne est comme un chien de chasse. Il fonctionne à l'instinct. Ce Georges ne lui dit rien qui vaille.

— Étienne est mon frère aîné, mon gentil frère, dit-elle en lui faisant une bise sur la joue.

— Enchanté, répond Georges. Bon, je vais vous laisser tous les deux. J'ai du travail qui m'attend, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Mayline l'accompagne jusque sur le palier. Marta sur les talons.

— Tu ne m'as toujours pas dit comment tu es entré chez moi.

— Simple. La porte était ouverte, comme ça ne répondait pas, j'ai cru que tu t'étais peut-être endormie ou que tu avais un problème quelconque. Avec le cambriolage, j'ai jugé bon d'entrer pour voir si tout était sous contrôle et j'ai été accueilli par ton chien qui soit dit en passant était enragé. Si tu n'étais pas arrivée, je pense qu'il m'aurait bouffé tout cru.

— Je ne la connais pas beaucoup encore, mais je viens de constater que c'est un excellent chien de garde. En ce qui concerne la porte, tu as tout faux. Cette porte était bien fermée à clé. J'en suis certaine autant que je sais que tu ne remettras plus les pieds ici.

Comme un gamin, Georges essaie de se justifier.

— Elle ne l'était pas. Sans doute un oubli.

Étienne commence à s'impatienter.

— Dis donc May, c'est bientôt terminé vous deux ?

— Oui. J'arrive, Étienne. Juste une minute.

Georges s'approche de Mayline pour l'embrasser, d'instinct, elle tourne la tête afin qu'il l'embrasse sur la joue.

Ensuite, elle le regarde bien dans les yeux.

— Ne recommence jamais ça, jamais, lui dit-elle en pesant sur chaque mot.

« J'ai peur de toi ça, c'est certain, sale garce. »

Au pied de Mayline, Marta grogne en appuyant bien fort sur les mots, elle aussi.

De retour dans le salon, Étienne voit à son visage qu'elle a l'air soucieuse ou inquiète peut-être. De toute évidence, ça ne va pas.

— Quelque chose ne va pas, ma sœur ? Un problème avec ce gars ? Parce que je peux très bien m'en occuper.

Joignant le geste à la parole, il traverse le salon à vive allure vers la porte.

— Non ! Étienne laisse tomber, dit-elle en le retenant de la main sur sa poitrine. Ne lui cours pas après. Il n'en vaut pas la peine. C'est juste que j'étais certaine d'avoir fermé ma porte à clé, ce que je fais toujours et quand je suis revenue, il était dans le loft. Il m'a alors affirmé, comme tu l'as entendu, que ma porte était ouverte. Selon ses dires, il serait entré soi-disant pour vérifier que tout était en ordre et pas obtenu de réponse de ma part.

— Dis-moi donc pourquoi ce mec entre chez toi, comme ça, pour vérifier que tout est en ordre ? Il est flic, mais ça ne lui donne pas le droit de pénétrer comme ça chez les gens.

— À cause du cambriolage, lui répond-elle.

— Le cambriolage ! Quel cambriolage ? Et là, il s'énerve.

— C'est vrai, la famille n'est pas au courant encore. J'ai été tellement occupée que j'ai complètement oublié de vous en parler à tous… Tu veux un café, une bière ?

— Je ne veux rien… Tout ce que je veux, c'est que tu me parles de ce cambriolage. Je veux tout savoir de ce qui s'est passé. Vas-y, je t'écoute… Ah, et puis oui… Je prendrais bien une bière.

— Le voleur s'est concentré sur ma chambre.

Étienne se dirige vers l'escalier qui mène à la chambre et Mayline le suit tout en continuant son récit…

— Et il s'est contenté de foutre le bordel comme tu peux voir. J'ai rangé un minimum, mais j'ai dû m'arrêter pour une raison majeure.

— Qu'est-ce qu'il a pris ?

— Rien.

— Comment ça, rien. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Bien… Comme je n'ai pas terminé le rangement avec ce qui a été fait, il semble n'avoir rien pris. Je le saurai quand j'aurai terminé l'inventaire si quelque chose manque.

« En lui disant ça, je ne mens pas, il n'a rien pris. C'est plutôt le contraire, il en a ajouté, se dit-elle. Pensant à la pièce d'un dollar. Je n'aime pas être coincé au pied du mur, mais la situation est telle que je n'ai pas le choix. Le dire à

Étienne, c'est comme si je le mettais en première page du Journal de Montréal. »

— Bizarre… Je me demande bien ce que ce type pouvait chercher.

— Moi aussi.

Elle se tourne pour redescendre au premier, mais aussi pour ne pas qu'Étienne voie son visage. Le rouge lui monte aux joues.

Arrivée en bas, elle parle sans se retourner.

— Étienne, mon petit frère, je dois te demander de partir. J'ai un rendez-vous dans trente minutes et il faut que je me change.

— Ça va. Je pars. Tu viens chez les parents dimanche pour le repas dominical. Ils arrivent samedi.

— Sans faute. Mais, dis-moi pourquoi tu es passé. Quelque chose qui ne va pas ?

— Nooon… Pourquoi devrait-il nécessairement y avoir un problème, si je viens voir ma petite sœur pour lui dire un petit bonjour et lui faire la bise ? Joignant le geste à la parole, il embrasse May sur la joue et lui fait un câlin.

— Euh… En quel honneur ?

— Pour rien. Juste parce que je t'aime, sœurette.

Assis dans sa voiture, stationné de l'autre côté de la rue, Charles fait le guet devant l'édifice de Mayline. Rien ne laisse supposer qu'il se passera quoi que ce soit, Fantin Henry étant à Notre-Dame dans l'immédiat. De ce côté, tout est sous contrôle, mais son instinct de policier lui sonne une cloche. Il sent qu'il y a quelque chose qui ne colle pas. Il vient de voir sortir Georges juste comme lui-même arrivait pour parler à Mayline, mais il ne comprend pas ce que ce gars faisait là. « Pourquoi s'accroche-t-il à May ? Ce n'est certainement pas une partie de jambes en l'air d'un soir qui l'amène à garder contact avec elle. Alors donc qu'est-ce que c'est ? Le coup de foudre ? Attirance sexuelle ? Non pas que le gars ne soit pas séduisant, mais, moi je sais ce qu'il est et ce qui le motive. Ça me soulève le cœur rien que d'y penser. Oui… Juste penser à Mayline en train de baiser avec Georges Locas. Ouah… L'appât du gain ? May n'a rien et je suis bien placé pour le savoir. Et si c'était… En fait, si ce n'était pas une rencontre fortuite. »

La rencontre à Kansas City n'était sûrement pas une coïncidence avec plusieurs milliers de personnes dans la place. Leur tête-à-tête qui n'a duré que le temps d'une sauterie. Il les imagine tous les deux et sa bouche s'est transformée toute seule en une large grimace de dégoût. Il secoue la tête pour effacer cette vision.

Puis vint la rencontre, le lendemain de son arrivée et là, maintenant à son appartement dont il avait l'adresse. Qu'il a de toute évidence obtenu en jouant du clavier. Facile, n'importe qui peut trouver une adresse sur le web. Le cambriolage dans son appart ? Est-ce que cela serait relié ? Et tout de suite le lendemain, l'agression de Fantin Henry, aussi appelé Face de fouine. Beaucoup de coïncidences pour que ce soit vrai. Bon, voilà que je parle comme elle.

Je vais l'avoir, ce trou de cul.

Tiens, voilà Étienne. Je vais devoir attendre encore un moment et que faire pendant un moment d'attente ? Bien, on se boit un petit café. »

Charles sort de son véhicule et marche au Presse Café. Il passe sa commande, donne un billet de cinq dollars à la jeune fille et laisse la monnaie.

En revenant du PC, il doit automatiquement passer devant la ruelle où Fantin Henry a été agressé. Du coin de l'œil, il aperçoit une silhouette qui se promène dans la ruelle, silhouette qui n'y était pas lorsqu'il est passé la première fois. Indéniablement, c'est Georges Locas, grand, les épaules carrées, les jambes un peu arquées.

« Il a dû passer devant moi avec sa voiture toute neuve et je ne l'ai pas vu… May s'en est débarrassé vite fait, on dirait. Et si j'allais lui faire la causette. »

Arrivant sur le côté de rue où sa voiture est stationnée, il lance à tue-tête :

— Tiens, tiens que voilà de la belle compagnie. As-tu perdu quelque chose ? Ou peut-être quelque chose que tu as oublié ? Je devrais pouvoir t'aider… L'ami.

Surpris par l'arrivée de Charles, Georges fait le saut et porte automatiquement la main sous sa veste afin d'y prendre son Sig Sauer dans son Holster.

— Oh là ! Reste calme, l'ami. Reste calme, dit Charles tendant les mains en signe de désescalade.

Georges est rouge de rage et surtout de honte de s'être fait prendre par surprise. Quel enfoiré ! Quel enfoiré de mes deux !

Georges retire la main de sa veste promptement.

— Ah… C'est toi ! Que fais-tu ici ? Je suis sur une enquête là, dit-il tout en refermant sa veste. Ne fais plus jamais ça, sale con. J'aurais pu te tuer et je ne voudrais pas avoir ta mort sur la conscience, lance-t-il avec un rictus indéfinissable.

— Quelle conscience ? Je ne sais pour le reste du monde, mais moi, je sais que tu n'en as pas…

— Qu'es-tu venu faire ici ?

Charles lève son verre à café.

— Tu vois ! Je t'ai vu sortir de chez elle. Qu'est-ce que tu lui voulais au juste ?

Georges se passe la main dans les cheveux et prend un air détaché, un peu baveux sur les bords, pour montrer à cet enfoiré que ce ne sont pas ses affaires

ce qui se passe entre Mayline et lui.

— Rien qui te concerne. Alors si tu veux bien dégager et me laisser travailler.

Charles vient se positionner en face de Georges. Par bravade ou par défi ? Même Charles ne le sait pas. Mais chose certaine, il doit mettre les points sur les i. Il le regarde dans le blanc des yeux.

— Tout ce qui concerne Mayline me concerne également.

Georges rétorque :

— Vous n'êtes plus mariés et pas en très bons termes, d'après ce que j'ai entendu à Kansas City.

— Souvent certaines situations s'améliorent avec le temps surtout si on a des points communs, lui répond Charles, et je te signale que nous sommes toujours mariés.

— Après ma petite sauterie avec Mayline, je dois dire que… je suis d'accord avec toi, certaines situations s'améliorent, lance-t-il en rigolant.

Charles lui balance son poing droit en pleine gueule. Georges n'a pas vu le coup arriver et tombe à la renverse sur un monceau de sacs-poubelle qui n'étaient pas là une heure plus tôt. Son nez saigne ainsi que sa lèvre supérieure qui, elle, est fendue.

— Dans les poubelles. Chanceux. Directement à la maison.

Georges s'essuie avec la manche de sa veste et après s'être relevé à demi, il fonce tête baissée vers Charles comme un taureau. Coup en plein plexus solaire. Cela ne semble pas l'avoir affecté outre mesure. Son entraînement de quart-arrière, période Rouge & Or, est toujours d'actualité, les coups passant comme dans du beurre. Légèrement déséquilibré, il se reprend aussitôt. Il enlève sa veste et son flingue… Et prend le temps, tout en gardant un œil sur son adversaire, d'aller vers le loft inoccupé pour y déposer ses choses à l'intérieur.

— Réglons ça au civil. Allez, approche, trou du cul. Viens, qu'est-ce que tu attends ?

En position de boxer, Charles se prépare à frapper. Georges enlève sa veste de cuir avec son flingue dans la poche intérieure, qu'il lance par terre derrière lui

et fonce sans avertissement sur Charles qui reçoit le coup d'épaule dans l'estomac et se retrouve dos au mur de briques. L'arrière de sa tête a pris un sale coup. Il passe une main dans ses cheveux. Elle en revient ensanglantée.

Tout s'est fait en une poignée de secondes.

— Comment tu comptes faire ça ? dit George en prenant son souffle.

— Comme ça…

Charles exécute une pirouette sur lui-même, et lui balance son pied dans le creux du genou, immédiatement suivi d'un uppercut de la gauche. Georges voit le bitume de près, mais il se relève tout de même assez rapidement. Charles attaque immédiatement avec un solide droit dans les côtes, puis, retourné par sa chemise, Charles le lance littéralement sur les sacs-poubelles.

— Dis donc, tu aimes les ordures ! Tu en veux encore ?

Charles se retourne en avançant vers Georges pour continuer ce qu'il a commencé… Il passe la main sur l'arrière de sa tête, tout en surveillant son adversaire.

— Ok… Ça va, stop, je te dis. J'arrête tout. Ça te va ?

Charles est sonné, mais tout de même prêt à continuer de se battre. Poings serrés en position de combattant, il n'attend qu'un mouvement de Georges indiquant qu'il veut continuer la bagarre.

— Laisse tomber, Charles. Je m'avoue vaincu.

« Pour le moment. »

Il ramasse sa veste et son arme, passe une main dans ses cheveux, sa fierté d'après les femmes, puis sur les jambes de son pantalon pour enlever la poussière, secoue sa veste qu'il pose sur son bras en prenant bien soin de cacher les taches de sang sur la manche de sa chemise en lin.

— Ne te fais pas d'illusion, Carver. On va régler ça un jour.

— N'importe quand, Locas, je t'attends, lui lance-t-il.

Un rayon de soleil se glisse entre les pans de rideau et ose une incursion sur son visage encore fatigué de la veille. Mayline ouvre les yeux et apprécie ce moment de plénitude. Cette journée s'annonce magnifique. Cette chaleur bienfaisante sur sa peau lui fait grand bien après les bouleversements des jours passés. Sa fidèle Marta est couchée à ses pieds et regarde sa maîtresse d'un œil critique. Car mademoiselle Marta a refusé de coucher dans son panier et ne voulait pas lâcher Mayline. Après avoir tenté à plusieurs reprises de l'y envoyer en essayant la persuasion, puis le chantage en lui promettant un biscuit pour ensuite essayer la fermeté, en mettant le chien dans son panier et lui ordonnant d'y rester, elle a dû abdiquer et accepter le chien sur le pied de son lit. Elle n'avait plus la force de résister.

Allongée, elle se remémore la visite de la veille avec Charles à l'hôpital à l'intention de Fantin Henry. Ils ont dû attendre environ une trentaine de minutes avant de pouvoir lui parler. Fantin était sorti du bloc encore groggy par les médicaments. Les chirurgiens ont sauvé son œil droit qui était en très mauvais état. Plaie bénigne à l'arrière du crâne, trois points de suture ont été nécessaires et dislocation de la mâchoire. Il était très amoché et selon le médecin et grâce à la vigilance de l'urgentiste, son œil a été sauvé. Heureusement que cette dame était là. Pour le reste, quelques hématomes à la poitrine et dans le dos.

May et Charles étaient debout dans l'embrasure de la porte de la chambre, lorsque Fantin a ouvert les yeux. Charles s'est approché pour lui parler et savoir ce qui s'est passé.

— Bonjour, monsieur Henry. Je me nomme Charles Carver, détective au SPVM.

Fantin ne répondit pas.

— Vous avez de graves blessures et je suis désolé de ce qui vous est arrivé. J'ai juste une ou deux questions à vous poser si vous le permettez. Êtes-vous en mesure de répondre ?

Toujours sans réponse.

— Vous avez été battu durement et je comprends absolument que vous ayez

de la difficulté à parler avec votre mâchoire disloquée…

Charles sort de sa poche un carnet et un crayon et s'avance vers le lit de Fantin Henry

— … pourriez-vous écrire ? dit-il.

— Nous nous doutons de qui vous a fait ça et nous voudrions votre aide pour confirmer si nous parlons bien de la même personne.

— Ah oui ! Première nouvelle. Je peux, demande Mayline

— Pas maintenant, dit-il en faisant un signe de négation de la main vers Mayline.

— … Oui, nous avons une idée de qui vous a amoché de la sorte. Il nous manque juste une confirmation de votre part. Pouvez-vous nous aider et nous dire qui vous a agressé et mis dans cet état ?

Rien.

— Ok, vous ne voulez pas répondre. Je vous comprends. À moins que vous ne puissiez pas. Pouvez-vous me faire un signe si vous m'entendez ?

Silence radio.

— D'accord. Je vais aller voir votre médecin traitant qui nous a pourtant dit qu'on pouvait discuter avec vous, mais pas plus de cinq minutes. Il pourra me confirmer les détails sur votre état de santé. Je vois que vous avez assurément un problème d'ouïe et d'allocution et sûrement une commotion cérébrale. J'y vais et je reviens vous voir.

Charles se dirige vers la porte de la chambre, croyant que Fantin l'empêcherait de parler au médecin. Fantin est resté inerte. Charles sort de la chambre et fait signe à Mayline de ne pas rester trop loin de la porte.

Charles ayant quitté, Fantin ouvre les yeux et regarde Mayline jusqu'à ce que celle-ci, qui suivait Charles des yeux, se retourne et croise ceux de Fantin Henry. Elle a lu dans ses yeux une quête, une demande de pouvoir parler avec elle. Elle s'approche donc du lit doucement et prend sa main. Ce seul geste apporte un peu de réconfort au blessé.

— Vous aimeriez parler avec moi, monsieur Henry ?

— Je ne sais pas, répondit-il d'une voix éraillée. La mâchoire me fait mal.

— Je comprends, monsieur Henry. Je tiens à m'excuser pour ce que mon chien vous a fait. Je l'ai poussé à vous attaquer et j'en suis désolée.

Il ne dit rien.

— Comment vous sentez-vous ? Besoin de quelque chose ?

— Je ne veux rien du tout.

Silence.

— Je ne peux pas parler, dit-il.

— Votre mâchoire ? Qu'est-ce que vous craignez ? Quelque chose ? Ou quelqu'un ?

— Si je parle, je suis un homme mort.

— Nous pouvons vous protéger.

— Me protéger contre cet homme est impossible.

— Et qu'a-t-il cet homme pour qu'il soit impossible de vous protéger ? Est-il si puissant ?

— Vous ne pouvez même pas imaginer. Je ne parle plus maintenant. Je vous en ai d'ailleurs trop dit.

Mayline sent une présence derrière elle. Charles est de retour. Elle comprend que c'est son arrivée qui a fait que Fantin a arrêté de parler. Elle fait donc un signe de la main à Charles de ne pas entrer. Celui-ci s'en retourne donc en constatant que Mayline semble avoir établi une relation de confiance avec Fantin Henry.

— Monsieur Henry ! Fantin, vous pouvez vous fier au détective Carver. Je vous assure que je suis bien placée pour le savoir. C'est mon mari.

— Félicitations, mais je ne parle pas aux flics. C'est ma règle d'or à partir de… Depuis toujours. Vous, vous n'êtes pas flic.

— Je vais le mettre au courant vous le savez ça, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais. Mais je ne parle pas aux flics. Venez près de moi… J'aimerais vous parler à l'oreille.

Fantin jette un œil à la ronde pour s'assurer qu'il n'y a personne aux alentours. Il est inquiet et soucieux. Ses yeux font le tour de la chambre, vers le

couloir, près de la porte au cas où quelqu'un serait assez près pour les entendre.

La structure de l'hôpital Notre-Dame est plutôt vieux jeu. Les murs sont défraîchis et même qu'à certains endroits le plâtre est brisé. Les portes des chambres sont étroites, juste assez pour faire passer une civière au besoin. Des travaux sont commencés depuis quelques mois pour moderniser l'établissement qui fera partie du nouveau centre hospitalier de l'Université de Montréal, le CHUM, au même titre que l'hôpital St-Luc et l'Hôtel-Dieu de Montréal, mais dans le moment, c'est un peu bordélique.

Mayline s'approche de Fantin et se penche vers lui tout en lui tenant la main. Il lui fait signe de s'approcher un peu plus, car il veut lui parler à l'oreille.

— Je vais vous dire quelque chose à l'oreille et il faut en parler à personne. Vous comprenez ? À personne. Même pas à votre ami flic. Promettez.

— Je vous le promets, monsieur Henry.

Mayline se penche plus près afin d'écouter ce qu'il veut dire. Fantin lui parle dans l'oreille, et plus il parle, plus les yeux et les oreilles de Mayline, si c'est possible, s'agrandissent de stupeur. Ce qu'elle apprend lui scie les jambes.

— Monsieur Henry, ce que vous venez de me dire est grave et malgré la promesse que je vous ai faite…

— Non… Je sais ce que vous allez me dire, mais ne faites pas ça. Pas maintenant. Ne dites rien à votre ami. Attendez quelques jours. Je dois terminer…

— … Terminer quoi ?

Fantin Henry parle péniblement. Sa mâchoire le fait horriblement souffrir. Il parle comme s'il avait une patate chaude dans la bouche.

— Un… Contrat. Je dois terminer un contrat.

— Pas possible, vous devez terminer un contrat… sur un lit d'hôpital. Et, puis-je savoir quel genre de contrat nécessite une attention immédiate ?

— Je vous le dirai à votre prochaine visite. Car vous allez revenir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, vous avez ma parole, le rassure-t-elle.

— Alors, vous saurez tout à ce moment. Je vous le promets, mais je dois

vous demander de ne rien dire à personne avant samedi. On dit samedi…

— Euh… Va pour samedi.

Charles est de retour dans la chambre. Il entre et se pointe au pied du lit.

— Votre médecin a mentionné que vous pouviez parler, mais je constate que vous avez discuté avec Mayline.

— Vous voulez bien me mettre au courant de ce qui s'est dit dans cette pièce ? s'adressant à tous les deux.

Mayline prend la parole.

— Pas grand-chose. Des détails que je savais déjà, faisant un signe de la main à Charles signifiant : laisse tomber. Mayline se retourne et aussitôt hors de la vue de Fantin Henry, ses lèvres forment silencieusement : plus tard.

Charles n'insiste pas, puis s'adresse à la jeune femme.

— Bon, ça va. On m'attend au bureau au plus tôt. Tu viens maintenant et je te dépose chez toi.

— Non ça va, tu peux y aller. Je crois que je vais marcher, ça va me faire du bien et me donner l'occasion de réfléchir.

— Réfléchir en marchant dans les rues de Montréal ! Bonne chance, ma belle.

Mayline fait un petit signe de la main à Fantin Henry et prononce sans le dire… Samedi. Fantin, de son côté, tente un signe de tête pour montrer qu'il a bien compris. Ma foi, c'est le festival des cachotteries.

Charles avait tout à fait raison. Se concentrer à réfléchir en marchant dans les rues est une entreprise plutôt risquée. Mayline a pris la sortie côté rue de Champlain pour se diriger vers le nord pour atteindre la rue Sherbrooke. Elle a dû faire du slalom entre les passants qui se dirigeaient vers l'hôpital ou en sortaient comme elle. Tournant à gauche sur la rue Sherbrooke, commencement du ballet entre les voitures, les autobus et les camions de livraison. Sans parler de l'heure de pointe qui est déjà installée pour le reste de la journée.

Montréal ne fait pas exception et comme toutes les grandes villes, ça bouge. Mayline a failli se faire rentrer dedans deux fois en traversant à un feu autorisé pour piétons, un camion l'a rasée de très près parce qu'il pensait avoir le temps

de prendre sa lumière orange. Mayline est retournée sur le trottoir pour attendre la prochaine lumière, mais elle a commencé à traverser avant que la lumière ne s'adresse aux piétons et fut coupée par un bus qui passait.

Son bus.

Elle pense à tout ce que Fantin Henry lui a dit un peu plus tôt et elle est vraiment très déconcentrée. Charles avait raison, quand tu passes dans les rues de Montréal, il ne faut pas trop réfléchir sérieusement, il ne faut pas réfléchir du tout. Elle décide donc de prendre l'autobus qui vient de lui passer sous le nez, arrêté à la station. Elle court pour le rattraper. Trop tard. Va pour le taxi.

Arrivée chez elle, elle a tôt fait de s'aplatir sur le sofa.

Une sortie avec Marta d'environ une heure dans le parc a fait aux deux acolytes le plus grand bien. Revigorée, Mayline est d'attaque pour les recherches prévues. Quelque deux heures plus tard, les yeux embrouillés et l'estomac dans les talons, elle prend une pause qu'elle estime bien méritée.

Le temps passe très vite quand on navigue sur internet. Souvent les recherches donnent des résultats, mais souvent comme dans ce cas-ci les recherches ne donnent rien ou presque. Il n'existe pas des tonnes de Maddox, 246 exactement depuis les années 1980. Des prénoms seulement et aucun nom de famille. Même Angelina a un fils qui s'appelle Maddox.

Il est clair que Maddox n'est pas son vrai nom et qu'il faut pousser plus loin les recherches, sortir de l'argent et aller sur un site payant où l'on peut trouver un abonné avec son numéro de téléphone portable. Mais avant, je vais tenter ma chance avec monsieur Henry lors de ma visite samedi. S'il est d'humeur… On ne sait jamais.

— Ah, ça va me faire du bien de m'arrêter un peu, s'adressant à elle-même en étirant tous ses membres, bras ankylosés, jambes engourdies et épaules tombantes.

Elle fait quelques flexions et étirements afin de relâcher ses muscles.

« Là, je me sens beaucoup mieux et d'attaque pour la suite. Et quelle est la suite ? Faire les comptes et voir si je peux me payer un changement de serrure. Avec une seule porte, je devrais m'en tirer à bon prix. Pas vrai que Georges va entrer chez moi sans mon consentement. Ah que non ! Ni lui, ni personne. Je ne comprends d'ailleurs toujours pas comment il a fait. La porte était barrée, ça j'en suis certaine. »

L'heure qui passe sert à grappiller les comptes pour arriver à trouver 300 dollars pour une serrure de première qualité, dite de haute sécurité et impossible d'en reproduire la clé. Internet et ses bons côtés… Il y a un serrurier à cinq minutes. Elle sait ce qu'elle veut et passe donc commande au serrurier. Celui-ci lui promet d'être chez elle dans trente minutes. Elle prendra donc ce temps pour passer à la banque et lui demande de l'attendre si elle n'est pas

arrivée.

Chose promise. Chose due. Le serrurier est là au bout de trente minutes pile.

Mayline aussi.

Le travail se fait rondement. L'employé, un homme âgé d'une petite cinquantaine, cheveux gris, longs et attachés derrière la nuque, donne une impression de confiance dans sa simplicité. La serrure installée, opération qui n'a pris qu'une vingtaine de minutes, l'homme lui explique que c'est une valeur sûre. Impossible à crocheter et à défoncer.

— Tenez madame, voici la carte contrôle. Avec cette carte, madame, il n'y a personne d'autre que nous pour émettre un double de la clé. Je vous remets, avec la carte, deux clés.

— Je vous remercie de vous être déplacé aussi vite.

— Ce fut un plaisir, gente dame. Maintenant, essayons-la.

Tout se passe à merveille et la façon dont l'homme lui explique le fonctionnement, en réalité très simple pour ne pas dire simpliste, lui redonne confiance.

« Cher Georges, tu auras une surprise la prochaine fois que tu pointeras le bout de ton nez, comme si tout était permis. Tu ne l'oublieras certainement pas. »

Samedi. Mayline doit se rendre à l'hôpital Notre-Dame pour son rendez-vous avec Fantin Henry. Il aurait, selon ses dires, d'autres révélations à lui faire. May a déjà reçu un début de confidence lors de sa première visite, mais il lui avait demandé de ne rien dire à personne avant sa visite d'aujourd'hui. Cela a été difficile, mais rien de rien n'a transpiré. Elle est donc pressée de s'y rendre. Elle devra mettre son mal en patience, car les visites ne sont autorisées qu'à partir de 14 heures. La langue lui démange. Elle a hâte d'en parler à Charles… Surtout pas à Georges, même s'il affirme travailler sur le dossier. Le traitement du dossier revient à Charles et uniquement lui. Jamais Charles ne travaillerait conjointement avec Georges.

Arrivée à l'hôpital avec une vingtaine de minutes d'avance, elle passe par la boutique pour acheter des revues pour Fantin. Faire le tour de la boutique ne lui demande pas beaucoup de temps. Elle prend donc le JDM du jour, la revue La Semaine et le Croc. Rire, ça tue personne.

Passe à la caisse. Wow, 16,10 $. Elle aurait voulu lui acheter un petit autre chose, genre du chocolat, mais décide de s'abstenir. Pendant que le bénévole compte le change et met les articles dans un sac, toutes sortes d'idées lui passent par la tête comme : pourquoi Georges a dit travailler avec Charles sur cette enquête ? Aurait-il menti pour avoir des informations sur ce qui avait été volé ? Rien n'a été volé, mais Georges ne le savait pas. Il allait donc à la pêche. Chose certaine, Charles et Georges ne sont pas une équipe. Je vais devoir débrouiller tout ça avec Charles. J'ai comme l'impression que Georges s'est fourré le nez où il n'avait lieu d'être. Bon. Il est maintenant l'heure d'aller rencontrer mon grand blessé et de voir ce qu'il a à me dire sur cette affaire justement.

Dans le bâtiment, elle se dirige à l'accueil pour avoir le numéro de chambre. Lors de sa visite avec Charles deux jours plus tôt, elle n'avait pas porté attention. « La chambre 104 lui répond l'employé. » May sort de l'ascenseur au premier étage. Elle se rappelle que la chambre de Monsieur Henry est la deuxième à droite après l'espace de repos avec les distributrices.

La porte de la chambre est fermée. Il dort probablement. Elle ouvre la porte doucement afin de ne pas le faire sursauter. Le lit est vide, mais ne s'inquiète pas

pour autant. « Il a probablement été amené pour des radios ou des tests quelconques », se dit-elle après un moment d'attente. May n'est pas inquiète, du moins pas encore et décide de s'informer au bureau des infirmières.

— Monsieur Henry ? Chambre 104 ? Laissez-moi vérifier. Normalement, il ne devrait pas avoir son congé avant lundi. Il est toujours ici, dit-elle, et il n'a aucun examen de prévu aujourd'hui.

— Il n'est pas dans sa chambre, lui dit Mayline. Est-ce qu'il y a un endroit où il aurait pu se rendre, genre, une salle commune ou autre chose.

— On a bien une salle commune, mais Monsieur Henry a besoin d'aide pour se déplacer. Allons voir. Il ne doit pas être loin. Vous êtes certaine qu'il n'est pas dans sa chambre.

— Oui, j'en suis certaine, dit Mayline, d'un ton un peu sec qu'elle regrette immédiatement. J'ai même vérifié dans la salle de toilette. Excusez-moi du ton que j'ai pris, je suis vraiment inquiète pour Monsieur Henry.

— Ne vous en faites pas. On en voit de toutes les couleurs ici.

Mayline et l'infirmière sont dans la chambre 104.

Vide.

L'infirmière ne s'en fait pas outre mesure devant Mayline, mais elle se questionne. Tous deux retournent au poste central parler à l'infirmière en chef de la situation. Celle-ci après avoir posé la question aux autres employés du service et reçut une réponse négative. Personne ne l'a vue depuis un moment. L'infirmière en chef décide d'aviser la sécurité de la disparition du patient.

En une poignée de minutes, des agents arrivent et commencent les recherches sur l'étage. Après un moment, n'ayant pas trouvé monsieur Henry, ni même un indice, ceux-ci se rendent à l'évidence qu'il a bel et bien disparu. Un agent contacte le bureau de la sécurité et demande du renfort. Quelques minutes plus tard, quatre autres agents sont sur les rangs ainsi que des bénévoles et attendent les instructions. Un groupe de deux agents et deux bénévoles par étage sont partis inspecter le premier étage dans chaque coin de recoins.

Puis deux autres groupes de quatre feront prioritairement les deux étages qui donnent accès à une sortie : le rez-de-chaussée et le sous-sol.

Le point de départ est le poste des infirmières de chacun des étages. Un agent de sécurité et un bénévole partent vers la gauche et même chose vers la droite pour finalement se rejoindre au point de départ après avoir fait le tour. Toutes les chambres, les pièces de rangement, les différentes salles d'examen sont passées au peigne fin.

— Il ne peut pas être bien loin. Ne pouvant pas marcher seul. Je vais refaire le premier étage, dit Mayline.

Elle part vers la gauche et ouvre toutes les portes, quelques fois, elle se fait dire de fermer la porte par un infirmier ou un médecin qui est en examen avec un patient.

À chaque personne qu'elle croise, elle les avise qu'un patient a disparu. Un petit rouquin, le visage couvert de pansements et le bras gauche en écharpe et leur demande d'appeler la sécurité immédiatement, s'il le rencontre.

En faisant le tour, elle pose des questions aux patients, aux employés et à toute personne se trouvant sur son chemin. Beaucoup de monde, beaucoup de patients et beaucoup de visiteurs. Le moment idéal pour disparaître.

Elle s'arrête dans une salle de repos pour passer un appel à Charles. Elle doit le mettre au courant de la disparition de leur témoin, Fantin Henry.

— Nom de Dieu, comment est-ce possible de disparaître de cette façon ?

— Je n'en sais rien, mais l'infirmière de garde est passée le voir juste avant que les visites commencent soit vers 13 h 40 pour prendre sa pression et sa température. Ce qui a pris environ cinq à six minutes, puis elle est allée voir un autre patient. Moi je suis arrivé environ dix minutes après le début des visites et il n'était pas dans sa chambre. Nous avons commencé les recherches immédiatement.

— Pourquoi, tu ne m'appelles que maintenant ? Tu aurais pu le faire plus tôt, non ?

— Au départ, on ne le pensait pas loin, juste qu'il était sorti voir quelqu'un ou rencontrer une personne qu'il connaissait ou même qu'il était allé au coin café, puis on s'est rendu compte que ce n'était pas le cas et qu'il avait disparu et c'est là que j'ai entrepris les démarches pour le retrouver.

Mayline est nerveuse et fidèle à son habitude lorsqu'elle est dans cet état,

elle marche de long en large et l'inverse.

— Nous espérions le trouver avant. Tous les agents de sécurité de l'hôpital et aussi les bénévoles sont à sa recherche. Un message a été diffusé sur le haut-parleur, tout l'hôpital est au courant… Et c'est maintenant que je t'appelle. Tout a été fait ici. On en est là.

— Attends-moi. J'arrive…

— Parfait. En attendant, je vais aller faire une petite visite dans sa chambre avant qu'il revienne ou dans le cas où sa chambre ne soit attribuée à un autre patient.

— Il n'a pas quitté, il a disparu. Tu y retournes pour faire quoi au juste ? Voir s'il est revenu ?

— Entre autres. Mais ce que je souhaite, c'est aussi voir s'il n'y a pas quelque chose qui aurait été oublié, genre un micro. Mon petit doigt me dit qu'il devait sûrement avoir quelqu'un qui était au courant de ma visite. Pas vrai que ça tombe sous le sens ?

Charles agit comme l'avocat du diable.

— Pas sûr, mais ça ne peut pas faire tort d'y retourner. Fais attention, Mayline. Fais gaffe à tes fesses et surveille tes arrières.

— T'inquiète.

Elle appuie sur le bouton pour mettre fin à l'appel et se dirige vers la chambre que Fantin Henry occupait. Elle s'approche ne voulant pas perdre de temps, mais les employés de ménage sont déjà sur place. L'homme la regarde lorsqu'elle entre dans la pièce et lui dit d'emblée que cette chambre est inoccupée.

— Oui, mais j'aimerais savoir depuis combien de temps vous êtes ici pour faire le ménage ?

— Une dizaine de minutes, tout au plus. Dites-moi, vous connaissiez ce patient ?

— Oui, j'avais une rencontre prévue avec lui aujourd'hui, dit-elle nerveuse.

— Oubliez votre rencontre. Ce patient a disparu… pfft parti. Nous devons faire le ménage tous les jours que la chambre soit occupée ou non.

— On m'a mise au courant de la situation au bureau des infirmières. J'ai même aidé à le chercher, sans succès, et aujourd'hui il devait me remettre quelque chose et je me demandais si je pouvais jeter un œil.

— Je ne devrais pas vous laisser faire. Mais si ça vous chante, je n'y vois pas d'inconvénient, mais nous achevons le ménage. Je ne crois pas que vous y trouviez grand-chose. Ce patient n'avait aucun objet personnel. Cette chambre est prête à accueillir un patient, celui-là ou un autre.

Mayline fait le tour et regarde dans les espaces de rangement. Petite table de nuit avec deux tiroirs, une armoire simple et des tablettes dans la petite salle de bains. Tout est vide.

Une ou deux minutes plus tard.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Non, je le saurai quand je le verrai.

Mayline se bouge un peu et refait le tour de la chambre, cette fois dans les détails. Maintenant qu'elle sait qu'il est parti, volontairement ou non, elle s'active et vérifie derrière la table de nuit, passe sa main en dessous, en fait les contours. Même chose pour la table roulante, pour les repas. Les pourtours du matelas sont également inspectés, sans succès. Pendant ce temps, les deux employés ont terminé et ramassent le matériel pour le remettre dans le chariot. Celui à qui elle a parlé plus tôt la regarde du coin de l'œil, curieux.

Mayline inspecte maintenant le lit qui est en position à 45 degrés, position permettant l'accès en dessous du lit pour quelqu'un qui veut aller y voir là où se trouve le mécanisme pour changer la position. Lorsqu'elle passe sa main sur la barre de métal du lit au niveau de la tête, elle touche un fil plastique qui pend. S'assurant que les employés ne la voient pas, elle se penche pour regarder en dessous. Elle y trouve un fil et, accroché à ce fil, un micro.

Tiens, tiens.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle interloquée. Ce n'est juste pas vrai, en faisant quelques mouvements de danse en tournant sur elle-même et se rend compte qu'elle n'est pas seule.

— Désolée… Dites-moi, vous auriez des gants ?

— Bien sûr. L'homme prend des gants dans son chariot et les lui donne.

Charles et May sont installés à une table de coin au Murano. Petit resto italien à distance de marche de l'hôpital. Le décor est simple et un peu tristounet, mais les pizzas sont carrément géniales. Pizza aux fruits de mer et bouteille de Rufino.

Le serveur ayant pris la commande et déposé des verres d'eau à chacun, quitte la table.

Ceci étant fait. Charles est prêt à écouter ce que Mayline a à dire.

— Vas-y… Je t'écoute.

Elle prend une gorgée d'eau avant de commencer.

Là, voilà. L'hôpital a été retourné à l'envers. Tout y est passé, de fond en comble. Plus de gens ont été mis à contribution pour les recherches qu'il y a de patients dans cet hôpital…

Charles fait une grimace… sceptique.

— J'exagère à peine, enfin… Toujours est-il, qu'il n'y a pas de trace de Fantin Henry. Je me pose plusieurs questions. Comment un homme peut-il disparaître de cette façon ? Est-ce une disparition volontaire ou l'a-t-on aidé à s'esquiver ? S'il a décidé de prendre la fuite, il y aurait des traces quelque part, je pense. On ne peut tout effacer comme ça sur un coup de tête sans laisser de trace. Ce qui me fait penser qu'il n'y avait rien dans la chambre. Aucun effet personnel, pas de vêtement, pas de chaussure. Pas même une brosse à dents. Rien.

— Il n'avait pas le temps de préparer sa sortie lui-même. À moins qu'il ne l'ait prévu depuis longtemps. Mais il n'était là que depuis deux jours et dans l'incapacité physique de faire quoi que ce soit. Il devait se déplacer en fauteuil roulant. Mais, même si ça avait été le cas, une chose l'en empêchait. Son agression, qui venait contrecarrer ses plans. Monsieur Henry a été agressé mercredi dernier et le lendemain, il me confie le nom de son agresseur, Maddox. Et aujourd'hui samedi, il se déguise en courant d'air.

Tout en écoutant le récit de Mayline, Charles sert le vin à chacun ainsi qu'une part de pizza. Le serveur était revenu avec la commande un peu plus tôt.

Mayline s'arrête pour reprendre son souffle, boire une gorgée de Chianti pour ensuite reprendre son récit.

Pendant ce temps, Charles écoute attentivement sans l'interrompre en dégustant sa pizza.

— Mange un peu pour recharger tes batteries.

Comme elle a très faim, elle prend quelques bouchées dans le silence avant de continuer son récit.

— Je me suis dit qu'il avait été entendu par quelqu'un ou plutôt écouté. Peut-être son agresseur qui semble le suivre partout. J'ai commencé les recherches dans la chambre. Quand je suis arrivé, il y avait deux employés qui nettoyaient la chambre. Je pense qu'ils m'ont trouvé sympathique, car ils m'ont laissé faire le tour pour chercher et voilà que je mets la main sur un micro. Celui-ci.

Elle sort de son sac à main, accroché au dossier de sa chaise pour le remettre à Charles, le micro tout emballé dans un gant latex.

— Ouais. Pas de sac sous la main.

— Je suis fière de toi, ma belle… Bon réflexe, le gant.

— Merci.

— Vraiment, tu as fait du bon boulot.

Charles examine le micro.

— C'est un micro, bas de gamme, comme on en trouve dans toutes les grandes surfaces.

— Peut-être. Mais au moins on sait qu'il était surveillé et que moi aussi je l'étais. Et ça, tu vois, j'ai un peu de misère à le prendre. Savoir que je suis surveillée me rend un peu parano. Je n'aime pas du tout ce sentiment. En tout cas, passons. Peut-il y avoir des empreintes ?

— C'est pas exclu. Je vais aller le porter directement au labo, on va gagner du temps. Hey ! Ne t'inquiète pas. Je peux arriver à comprendre ce que tu ressens, mais tu ne dois pas t'y arrêter. Tu dois rester zen.

— Rester zen, restez zen… Je n'ai que ça à faire, tu crois ?

— Probablement pas, vu que tu as décidé de faire ta propre enquête depuis

le début. Ne prends pas de risque et sois prudente. Tu ne te lances pas dans n'importe quoi. Réfléchis avant d'agir et ne fais rien qui pourrait mettre ta vie en danger. Tu me suis ? Gare à tes jolies fesses.

— Oui, je te suis, dit-elle d'un air agacé, mais tout de même émue de cette attention.

— De toute façon, avant de poser une action irréfléchie, appelle-moi et je te rejoindrai le plus vite possible, sinon je t'enverrai le sergent Belleau ou il t'appellera, c'est selon, si je ne suis pas disponible. C'est un excellent policier et un ami.

— Je suis détective comme tu sais et je pense pouvoir me débrouiller seule.

— En grande partie et en tant que détective débutant. Mais il y a des actions que tu ne peux, légalement, pas faire. Là, nous pouvons t'aider, moi ou Belleau. Donne-toi du temps. Ce n'est pas toujours facile de travailler sur le terrain, surtout quand il faut prendre une décision rapidement.

Mayline fait la moue comme une enfant qui se fait réprimander. Charles lui explique que ce n'est qu'une mise en garde. À l'hôpital tout s'est bien passé, mais ça aurait pu être autrement. Le fameux Maddox aurait pu être encore sur place pour reprendre son micro. Et que se serait-il passé si ton nez était arrivé juste en face du sien ?

— Bon, ça va. J'ai compris. Je t'appellerai en cas de besoin, lui dit-elle.

— Tu promets.

— Ouais, ouais. Je dois quitter. Mes parents arrivent d'Italie ce soir et je vais les prendre à l'aéroport.

— Tu veux que j'aille avec toi ? J'aime bien tes parents. Ils me manquent.

— Non. Je passe à la maison avant pour nourrir mes locataires. Demain, ce sont eux qui font le souper dominical. Pas les bibites à poil bien sûr, mais mes parents. On aura beaucoup de choses à se dire. Toute la bande des Abbott s'est ennuyée et a hâte de les revoir. Ils vont sûrement nous glisser quelques mots d'italien dans la conversation pour nous épater. J'ai hâte…

— Alors, bon week-end et embrasse-les tous pour moi.

— Sans faute. Bye.

Dimanche plutôt fade. Le ciel sans soleil est fourni en nuages gris menaçants. Dimanche pour dormir tard et rester en pyjama toute la journée. Mais, Mayline est une personne qui doit bouger. Elle ne sait pas rester inactive, même si ce n'est que faire du ménage… Nan. Aujourd'hui, elle ira au Presse Café pour parler à l'employé en espérant qu'il travaille aujourd'hui, à savoir, c'est lui qui travaillait ou qui était présent le jour de l'attaque de Fantin Henry.

Elle prend une douche chaude à souhait pour ensuite se faire un rapide déjeuner composé d'un croissant et d'un café. Habillée d'un jean ajusté, d'un t-shirt blanc et d'une veste noire manche trois-quarts, elle quitte le loft d'un pas décidé.

Marta en laisse à ses côtés, profitant de l'occasion pour faire la balade journalière.

Le café est situé à deux coins de rue. Elle est vite arrivée et surprise de voir qu'il y a autant de gens attablés pour le petit-déjeuner. En semaine, c'est plutôt vide ou presque. Elle attache Marta au support à bicyclette au début de la ruelle.

— Sois gentille, lui dit-elle, et ne mords personne.

Presque toutes les places sont prises et le resto semble s'être divisé de lui-même par les habitués de la place. D'un côté des personnes âgées, qui ont remplacé la messe par un déjeuner au resto et de l'autre les étudiants en rattrapage accrochés à leur portable.

Le comptoir est occupé par deux clients… Quand son tour arrive, elle demande à l'employé si c'est lui qui était présent le mercredi précédent quand un type s'est fait agresser dans la ruelle.

— Non, je n'y étais pas là ce jour-là.

— Vous pouvez me dire qui était là ce mercredi.

— Sûrement, je vais voir l'horaire et je reviens.

Une dame et son fils se présentent au comptoir. Les deux clients servis, le jeune haïtien d'à peu près 15 ans fait signe de la main à Mayline que ça ne sera pas long.

Elle les entend discuter en créole à l'arrière, dans la cuisine :

— Alain, c'est toi qui travaillais mercredi ?

— Oui, toujours.

— Une femme veut te parler.

— J'arrive.

L'employé revient au bout de deux minutes.

— Il arrive m'dame.

Le jeune gars à la peau noire se pointe au comptoir. Coiffé d'une casquette bleue, portée visière dans le cou, et vêtu d'un tablier du même bleu que la casquette.

— C'est Alain m'dame. C'est lui qui travaillait ce mercredi.

— Bonjour, Alain. Je suis détective et j'aurai quelques questions à vous poser.

— C'est pourquoi, m'dame ? Pas beaucoup de temps… je suis à la cuisine aujourd'hui.

— Ça ne sera pas très long. Je suis désolée de vous déranger. Vous semblez très occupé.

— Dimanche, toujours comme ça m'dame, et c'est moi le plus vite en cuisine. Je peux faire quoi pour vous, m'dame ?

— Vous étiez bien ici mercredi dernier, n'est-ce pas ?

— Oui, m'dame, la journée jusqu'à la fermeture à 10 heures.

— Vous savez qu'il y a eu une agression dans la ruelle à côté.

Alain fait un signe d'assentiment avec la tête.

— Ouais ! Je sais, mais j'ai rien vu. Ne sais pas quoi s'est passé, je peux pas aider, dit-il d'un ton nerveux.

— Ça va. Restez calme.

— M'dame je dois travailler, y' a beaucoup de monde.

Mayline se rend compte effectivement qu'il y a des clients qui attendent leur tour, quelques-uns plus patients que d'autres. Elle se retourne et s'adresse à eux.

— Je suis désolée, vraiment j'en ai pour cinq minutes.

S'adressant à nouveau à l'employé.

— Je veux savoir si vous avez remarqué une personne dans le café qui vous semblait bizarre ou quelqu'un d'inhabituel.

— Ben non m'dame. La police a demandé, non personne de bizarre. Je vous jure m'dame.

— Vous êtes certain de ne pas avoir vu quelqu'un qui venait ici peut-être pour la première fois. Un homme petit environ 1,60 m, cheveux roux et yeux bruns avec les oreilles un peu comme ça, décollées, elle porte les mains à ses propres oreilles pour faire une démonstration, et un nez bossu, en faisant de la main un geste sur son propre nez. Oui ?

— Ben oui, lui est déjà venu plusieurs fois, toujours seul et il s'assit à la place dans le coin là, en montrant une table située en angle.

« Comme ça, il passait inaperçu et personne n'y faisait attention, pensa-t-elle. Le syndrome du policier. Mais là, c'est raté. Quelqu'un l'a vu. »

— Est-ce qu'il s'assoyait côté mur ou côté banquette ?

— Chaque fois, ben il était toujours côté banquette. Ça fait beaucoup de questions. Vous êtes la police ? Parce que moi, j'ai tout dit à eux. Je dois retourner travailler, le patron arrive dans dix minutes. Des commandes attendent. C'est le patron qui fait la cuisine. Je vais avoir une pause.

— Super ! Je vous attends dans la salle à manger. Revenez me voir, s'il vous plaît quand vous serez à votre pause. C'est vraiment très important.

Mayline commande un grand café latte et s'assied à une petite table pour deux. Quelques clients la regardent, intrigués. C'est qui, elle ? Profitant de ce moment pour vérifier ses messages sur son téléphone. Rien de vraiment important. Au bout d'un moment, elle réalise que Marta est attachée à l'extérieur.

— Oh, non ! Ma pauvre Marta qui est toute seule…

Paniquée, elle laisse son café sur place et se lève tout d'un bloc, se retourne vers l'employé au comptoir et lui dit qu'elle revient dans cinq minutes. Promis. En sortant, elle retrouve Marta bien attachée et couchée au pied du porte-vélos. Un gamin d'environ une dizaine d'années est en train de la flatter et de lui

parler. Il pense probablement que c'est un chien abandonné. Quand il voit arriver une dame se dirigeant vers lui, il lui demande :

— C'est votre chien, Madame ?

— Oui, c'est bien mon chien, merci d'avoir pris soin d'elle.

Elle prend donc quelques minutes pour se rendre chez elle avec Marta et la laisser en sécurité à la maison. Tellement pas habituée d'avoir un chien à s'occuper, elle avait complètement oublié la pauvre petite. Dix minutes plus tard, elle était de retour au PC. Le jeune homme l'attendait au comptoir.

— Merci de m'avoir attendue… Alain.

— Ça va m'dame.

— Une minute encore et je vous laisse. Promis. À un moment, avez-vous vu quelqu'un d'assis avec lui, homme ou femme ?

— Non, je vois pas… dit-il en tournant les souvenirs dans sa tête... … Attendez, je me souviens d'un grand type. Oui, un grand type est venu un jour avec des épaules comme ça, dit-il en écartant les mains pour montrer que le type était baraqué, lui s'est assis avec le gars et ils ont parlé. Ça parlait fort.

— Ah oui ! Vous dites un jour. Quel jour était-ce ?

— Ben ce jour-là.

— Le mercredi de l'agression ?

— Ouais… Il était à l'autre place devant.

— Vous voulez dire en face de lui ?

— Ouais.

— Ce type, il était comment à part le fait qu'il était costaud ? Vous avez vu son visage ?

— Ben non, pas vu son visage.

— Avait-il un signe particulier comme un tatouage une marque de naissance ou un pied bot ?

— Quoi ça, pied bot ?

— Rien, oubliez ça. Et…

— Et quoi ?

— Avait-il un signe particulier ?

— J'ai pas vu son visage. Je me rappelle… Il avait une veste cuirée noire. Il avait l'air d'avoir beaucoup d'argent.

— On dit une veste de cuir. Vous dites qu'il semblait avoir beaucoup d'argent ?

— À cause de vêtements très chics, m'dame. À part ça, j'ai rien vu.

— Bon, je vous laisse à votre travail et je vous remercie de votre aide.

Mayline prend son sac sur le comptoir, place la courroie sur son épaule et s'apprête à quitter le restaurant lorsque Alain la rappelle.

— M'dame !

Mayline revient au comptoir.

— Les boulettes de papier…

— Quoi, les boulettes de papier ?

— Le grand type là, il faisait des boulettes de papier avec les serviettes. Sur la table, après son départ il y avait des mini boulettes de papier partout sur la table, dessous et sur le siège. On voit bien que ce n'est pas lui qui nettoie, ce sale con. Il a tout laissé là et il est parti.

— On parle bien de mercredi ?

— Oui, oui, mercredi dernier.

Mayline dépose vingt dollars sur le comptoir.

— Merci, lui dit-elle. Alain, vraiment merci. Vous m'avez beaucoup aidée.

En sortant, elle passe devant la ruelle où a eu lieu l'agression de monsieur Henry et jette un coup d'œil sur l'ensemble du décor. Elle a tout à coup un pressentiment qui l'agace. Ce frisson qui lui chatouille la nuque.

« C'est ça ta technique d'enquête, dirait Charles. »

Elle s'arrête un moment pour mieux voir, mais n'arrive pas à trouver ce qui l'énerve à ce point et elle sent que c'est important. Charles se moquerait bien de moi, se dit-elle. Elle n'a pas beaucoup de temps, mais prend tout de même quelques minutes pour réexaminer la scène. Sans bouger de l'endroit où elle se trouve à l'entrée de la ruelle. Elle visionne l'intégralité de l'espace. Ses yeux

vont partout, voient des choses ou des effets qu'elle a déjà vus à plusieurs reprises, mais il y a quelque chose là-dedans qui manque. Son regard fait le tour à nouveau, car souvent on remarque de loin ce qu'on ne voyait pas de près. Soudain, c'est là. Devant ses yeux.

Mayline fait la danse de la victoire. Elle tourbillonne, saute et chante : c'est ça, oui, c'est ça, j'ai trouvé, j'ai trouvé. C'est ça, bien sûr.

Quelques passants la regardent, intrigués, mais n'osent pas s'approcher pour lui demander si tout va bien, sa chanson qui n'en est finalement pas une ne ressemble à rien… Deux ados sortent du restaurant, la regardent chanter et sauter dans tous les sens. Un des deux jeunes fait semblant de fumer et dit à son ami : elle en fume du bon la mémé.

Éclats de rire.

Mayline ne se préoccupe pas des jeunes.

— Pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ? Je suis certaine que c'est ça. Ouais, je dois partir maintenant.

De retour chez elle et après s'être changée pour le souper chez ses parents, Mayline a un peu de temps devant elle et en profite donc pour faire une petite mise à jour sur les éléments qu'elle a en main. Mais à part le fait que le grand type s'est présenté au Presse Café le même soir avec un autre type plus petit que lui et qu'il a fait des saletés avec les serviettes de papier, elle admet qu'elle n'a pas grand-chose si elle ne retrouve ni l'un, ni l'autre.

Récapitulons… dit-elle à Marta, qui la regarde de ses grands yeux bruns en remuant la queue, s'imaginant sans doute que sa maîtresse va lui donner une récompense qui ne saurait tarder.

Ray Pacino vend la pièce à un preneur canadien, pièce qui doit voyager sur une mule. La pièce a voyagé dans mes souliers, donc je suis la mule. Une personne tient à récupérer cette pièce et cambriole mon appartement pour la trouver, mais elle n'y est plus, car ce soir-là je portais mes bottillons. Le lendemain, pataf… Je me retrouve par terre avec une botte en moins que j'apporte chez le cordonnier et voilà la découverte du dollar. Notre cambrioleur ne le sait pas, s'imaginant sans doute que la pièce est toujours dans mon talon, donc toujours à mes pieds. Est-ce que le cambrioleur et celui qui a mis la pièce dans le soulier sont la même personne ? Probable. Je pencherai pour notre ami Fantin Henry qui ne peut pas la récupérer, car il a disparu. C'est donc pour cette raison que je n'ai pas été cambriolée à nouveau.

Il a disparu, mais pas de lui-même, on l'a aidé à disparaître et parce qu'il a oublié une grande partie de l'appartement en fouillant. Il ne l'a pas trouvée la première fois. Il faut donc un autre cambrioleur pour s'y mettre. Mais qui donc ? Son patron, le fameux Maddox ? Un ami ? Un collègue ? Le vendeur ou l'acheteur ? Un intermédiaire ? Quoi qu'il en soit, il y a quelqu'un qui veut récupérer cette pièce et je me doute un peu qui est cette personne. Seulement, il me reste à le prouver.

Première étape. Appeler le vendeur. Il aura sûrement quelque chose à raconter. Elle entreprend des recherches sur internet pour retracer Ray Pacino. Selon Google, il n'y a aucun Ray Pacino à Kansas City. Elle devra donc passer par l'opérateur.

— Assistance Bell. Comment puis-je vous aider ?

— Bonjour, je cherche à joindre Ray Pacino à Kansas City.

— Bonjour, avez-vous une adresse à Kansas City ?

— Non.

— Il y a deux Ray Pacino et un R. Pacino

— Je vais tous les prendre en note. Je peux aussi avoir les adresses de chacun ?

— Malheureusement, je ne peux pas donner les adresses. Question de sécurité.

— Je comprends… Un instant, je prends un papier… Voilà, je suis prête.

Après avoir raccroché, elle doit se conditionner à parler en anglais pour appeler Kansas City. Ce n'est pas une mince affaire !

« Mon Dieu que j'aurais dû finir mes cours d'anglais », se dit-elle. Elle juge qu'elle a besoin d'un petit encouragement et va au frigo se verser un verre de vin blanc. Elle prend une gorgée. Hummm ! En plein ce qu'il me fallait.

« Maintenant, allons-y Kansas City. »

Comment présenter la chose ? Avez-vous perdu un dollar canadien qui vaut un million ? Êtes-vous collectionneur de monnaie ? Est-ce qu'on vous a volé dernièrement ? Non pas de cette façon, il va m'envoyer paître, et je ferais pareil. Elle se lève, son verre à la main, marche de long en large comme à son habitude pour réfléchir, Marta sur les talons. Curieusement, elles ont la même cadence. Mayline s'arrête, Marta s'arrête aussi, regarde sa maîtresse, attend le prochain mouvement et repart le moment venu.

— Eurêka. Je vais me faire passer pour un acheteur, dit-elle à Marta. Oui, ma belle. Je suis une acheteuse intéressée par ce dollar canadien. Je suis géniale !

Elle regarde sa montre et se rend compte que le temps passe à toute allure. Le souper chez ses parents.

— Ah ! Ce maudit souper, pense-t-elle. Ça ne me tente pas, mais j'ai tout de même hâte de voir ma troupe et les parents. Je me suis tellement ennuyée.

« J'appellerai demain ou ce soir, si je ne reviens pas trop tard. »

— Allons-y ma belle. Je dois me donner un peu de couleurs, dit-elle à Marta tout en montant à sa chambre. La petite chienne suit.

Un peu de fard sur les joues, un soupçon de mascara pour finir le tout avec une touche Raspberry Kiss sur les lèvres. Elle remonte ses magnifiques cheveux bruns à la va-vite et le tour est joué. Elle se tourne vers Marta.

— Comment suis-je ? Pas mal, hein !

— Et tu sais quoi ? Tu viens avec moi. Tu vas faire fureur là-bas. Ils aiment tous les chiens dans ma famille sauf ma mère, mais comme tu es un petit chien exceptionnel, crois-moi, ils vont t'adorer. Même ta mamie… ouf ! Il ne faut pas que je le dise devant elle. Mais tu dois me promettre d'être sage.

Woua, Woua.

Marta est tout excitée de partir avec sa maîtresse.

Jim et Odette sont radieux et en excellente forme. Il n'y a rien comme un voyage en Italie pour le corps avec ses promenades, sa gastronomie, son vin et sa géographie, mais également pour la culture et l'âme avec ses églises, la cité du Vatican, les musées et toutes ses œuvres d'art. Du Musée Michel-Ange au musée d'Art moderne Ricci-Oddi sans parler de son architecture de la Renaissance au néoclassique, qui a influencé les constructions de plusieurs pays du monde moderne.

Les Abbott sont encore sur leurs nuages italiens.

Ils sont très heureux de recevoir leurs enfants pour ce souper traditionnel du dimanche après leur longue absence. Contents d'être revenus à la maison, ils sont tout sourires et ils ont même fait préparer, par un traiteur italien, un merveilleux repas à l'italienne afin d'être présents pour leurs enfants qu'ils n'ont pas vus depuis près d'un mois.

Ils ont beaucoup de choses à se dire.

Leur maison, construite en 1967 par un ancien chef de la mafia montréalais, est une œuvre d'art en soi. La maison ayant été inoccupée pendant une quinzaine d'années, la succession du mafioso n'a pas voulu garder la propriété plus longtemps et a ajusté le prix de vente à la baisse.

Les Abbott l'ont acquis pour un prix plus que raisonnable. Jim, anciennement courtier immobilier, savait écouter et surtout parler comme tout courtier qui se respecte. Dans les années 1980, sur une période de trois ans, ils ont investi beaucoup d'argent pour la réfection de la propriété. Des rénovations majeures étaient nécessaires au moment de l'achat et encore en 2009 pour moderniser et la remettre au goût du jour. De style moderne contemporain, la propriété maintenant immense pour deux personnes était parfaite à l'époque où les enfants étaient tous là.

Sur leur trente-et-un, toute la famille est rassemblée dans le grand salon. Des conversations fusent de toutes parts en même temps. Ils ont beaucoup à dire. Cela ressemble à un soir de Noël. Le traiteur se déplace dans la pièce avec un plateau de cocktails amaretto sour, fait entre autres de soda gingembre, de citron

et garni d'un brin de romarin.

Sociable, Marta se promène partout à sentir ce nouvel espace tout à fait inconnu. Elle garde toujours un œil sur Mayline. Elle est adorable avec chacun ou presque. Elle a un peu de recul envers Étienne, allez savoir pourquoi.

Les discussions voltigent de part et d'autre et l'ambiance est à la fête. Jim et Odette veulent que tout soit parfait. Ils veulent toujours que tout soit parfait, mais aujourd'hui plus particulièrement, car une surprise sera annoncée à la fin du souper. En fait, il y aura deux surprises une bonne et une autre.

Mayline approche de sa mère qui est dans la cuisine à la supervision du service. Le traiteur Tony, un bel Italien bien sûr, cheveux noir de jais, coiffé en catogan et de magnifiques yeux verts en complément. Grand et mince avec un nez cassé, qui ne manque pas de charme. Il est sans défaut apparent. Jasmine n'est jamais très loin.

Tony est à mettre les entrées dans les plats de service. Il travaille avec minutie.

— Maman, tu as besoin d'aide à la cuisine ? demande May, en entrant dans la pièce.

— Non, ma chérie… Tout va bien. Tony est merveilleux.

— Tony, vous avez la main. Ma mère a l'air enchantée.

— Yé soui content qué madame aimé mon service, dit-il en faisant une courbette.

— Maman, tu veux bien venir avec moi. J'aimerais bien te parler…

— Ça a l'air important

— Je ne sais pas trop. Cela concerne papa, dit-elle plus bas. En regardant autour, si la personne concernée était dans les environs. On va dans le jardin ?

— Attends-moi, je prends une veste. C'est un peu frais ce soir, dit-elle en se dirigeant vers la porte-fenêtre, ramassant au passage une laine suspendue à un crochet.

Le jardin situé à l'arrière de la maison est régulièrement entretenu par un jardinier chevronné. Toute l'année, le jardin exige un soin constant. Avec beaucoup de patience et d'attention, il apporte une grande satisfaction aux

maîtres des lieux. Tout y est harmonieux, même la partie un peu plus zen de plantes pérennes sur le côté de la maison où trône une adorable pergola très relaxante, comme le veut toute pergola digne de ce nom.

Mayline adorait s'y installer et rêvasser sur son avenir, quand elle était petite. Odette savait toujours où la trouver.

Les deux femmes se retrouvent sous la pergola sans même s'être consultées, devant un plateau avec thé et scones apporté par Tony, à qui Odette avait expressément demandé avant de sortir.

Mayline ne sait pas trop par quel bout commencer. Elle a bien remarqué l'attitude de son père qui ne semble pas tout à fait normale. Il est joyeux et content de nous voir ça, ne fait aucun doute, mais… Il y a un mais !

— Qu'est-ce qui te tracasse ma chérie ?

Dans sa tête, elle pense à ce qu'elle va dire et comment elle va le dire. Elle n'est pas gênée d'en parler, elle veut juste trouver les bons mots.

— Comme je t'ai dit tantôt, cela concerne papa.

Odette, très patiente, attend qu'elle se décide à parler. Elle tend le bras, prend la main de sa fille pour l'encourager comme quand toute petite, elle voulait se confier à sa mère. Mayline se laisse caresser la main, ce geste lui fait un grand bien et ne la retirerait pas pour tout l'or du monde.

— Oui, il me semble… Je ne sais pas moi, inquiet ou soucieux peut-être plus. Mais je sens que quelque chose ne va pas. Il est… Je ne sais pas, trop… On dirait qu'il est trop présent. Il veut voir à tout, s'occuper de tout, même s'il a des employés et ça, ce n'est pas lui en fait. On dirait qu'il joue ton rôle, maman. Papa, c'est le gars qui donne des ordres. Ce n'est pas un exécutant. Je pense qu'il fait ça parce qu'il est nerveux et j'aimerais bien savoir pourquoi et je pense que la seule personne qui peut le dire, c'est toi maman.

Un plan de chèvrefeuille embaume l'air juste à côté de la pergola à portée de main. Mayline, après avoir pris une grosse fleur blanc et orangé, la tripote un peu et la met sous son nez, saisit une grande bouffée et en apprécie l'odeur envoûtante.

Odette, ne dis rien.

— Maman, où es-tu ? Tu as entendu ce que je t'ai dit ?

— Oui, j'ai entendu, mais… je ne comprends pas.

— Je trouve papa différent. Il a changé.

— Que veux-tu dire par là ?

— Hier, en revenant de l'aéroport, il était tout joyeux. Ce qui est normal, je pense, après un voyage d'un mois en Italie, et nous, on a dû lui manquer. Il était content de tous nous voir. Aujourd'hui, ce n'est pas la même chose. Il a changé. Il est de bonne humeur, mais c'est une façade. Je pense qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Maman, tu sais comment je suis proche de papa. Je le connais par cœur. Quand j'étais petite, on allait partout, au zoo, au Biodôme, au Jardin botanique et au musée, même à la pêche et à la chasse tous les ans. Toutes les occasions étaient bonnes pour faire une virée ensemble. N'importe quelle excuse ou occasion était bonne.

— Oui, je me souviens. Vous étiez des jumeaux cosmiques. Il t'a appris à faire de la bicyclette avec une patience inouïe. Toujours ensemble.

— Je peux lire en lui comme dans un livre. Mais là, j'ai manqué un chapitre, car je sens qu'il se passe quelque chose et je veux savoir. Je veux savoir ce qui le tourmente.

— Il n'y a rien qui le tourmente, ma chérie. S'il y avait quelque chose, tu crois que je ne le saurais pas ?

— C'est pourquoi je pose la question, dit-elle en triturant la fleur qu'elle a encore dans la main.

— Je peux t'assurer qu'il n'est pas malade, sa santé est… En bonne santé, dit-elle en souriant.

— Ce n'est pas drôle, maman.

— Il n'a rien. Probablement la fatigue du voyage en avion cumulé avec la fatigue du voyage. Quand tu es en Italie, tu vis à l'italienne. Deux ou trois bonnes nuits de sommeil et il sera comme neuf. Et le souper, c'est quand même fatigant, même si on ne fait pas la bouffe. On aurait peut-être dû le remettre à la

semaine prochaine… Enfin. Allez viens, la bande va se poser un tas de questions. Et arrête de torturer cette pauvre fleur, elle n'a rien fait pour mériter ce calvaire.

Odette se lève, prend la main de sa fille et l'entraîne avec elle vers la maison, bras dessus, bras dessous. Mayline place la fleur dans les cheveux de sa mère et l'embrasse sur la joue.

De retour au salon croyant y retrouver les autres, Mayline constate que seuls Étienne et Donna y sont en grande discussion, trop occupés pour se rendre compte de quoi que ce soit.

— Où est tout le monde ? demande-t-elle.

Elle n'obtient pas de réponse, mais par contre elle aperçoit la tête de Jasmine par la fenêtre du salon qui donne sur le jardin près de la piscine. Ce n'est pas très chaud, mais quand même confortable.

L'élégant Tony vient annoncer que le repas est prêt et sera servi dans cinq minutes. Puis, d'une démarche souple, sort au jardin faire la même annonce.

La soirée est bien engagée. Tout est parfait et le repas est merveilleux. Lapin à la tomate, risotto aux cèpes, ossobuco de veau, tiramisu italien et profiteroles. Mayline a sauté le lapin qu'elle n'aime pas, mais n'a pas négligé le reste.

Les conversations s'entremêlent d'un bout à l'autre de la grande table familiale et le bon vin circule. Le dessert, aussitôt terminé, Tony passe avec le digestif, qu'il sert à tous, puis s'esquive vers la cuisine en toute discrétion.

Étienne, comme à son habitude, tient le plancher. Il fait des blagues, que lui seul semble comprendre et qui sont souvent un peu trop salaces. Quelques-unes passent dans le beurre, personne ne les écoute ou s'ils les écoutent, c'est d'une oreille distraite.

Mayline regarde son père à la dérobée. Elle tente de deviner ce qu'il peut avoir, ce qui le tracasse, certaine qu'il y a un problème. Elle remarque le geste qu'il fait, de tâter la poche intérieure de son veston, tout comme s'il voulait s'assurer que quelque chose était bien là.

Le repas terminé, ils vont tous au salon avec un verre à la main et s'assoient tout en continuant les conversations déjà commencées. Après que tout le monde s'est installé, Jim se lève et demande l'attention de tous.

— J'aimerais avoir votre attention un petit moment…

« Voilà, on y est », pense Mayline, très attentive.

Le reste de la famille l'est tout autant et meure d'impatience de savoir. Savoir quoi, au juste ?

Le silence se fait entendre.

— Je tiens tout d'abord à vous remercier d'être tous venus aujourd'hui, et je suis très, très heureux de votre présence. Étienne avait même suggéré d'attendre dimanche prochain, de peur qu'on soit trop fatigués. Il n'était pas question que l'on manque ce souper. Évidemment, nous sommes encore sur le décalage horaire, mais plus la soirée avance et plus on se sent réveillé. Moi, en tout cas, dit-il en regardant Odette, qui lui répond par un sourire.

— Ce que je vais vous dire ne sera pas facile pour chacun de vous et j'en suis très conscient. J'ai donc deux nouvelles à vous annoncer, une bonne et une… moins bonne. Je commence donc par la bonne.

À ce moment, il sort de sa poche quatre enveloppes blanches. Jim place les enveloppes en éventail.

— Dans ces enveloppes, une pour chacun de vous… il y a un chèque d'un montant de cinquante mille dollars.

La consternation se lit sur les visages et les commentaires et exclamations fusent de toutes parts.

— Cinquante mille dollars, wow, c'est fou, dit Étienne. Et en quel honneur ?

— Ouais, qu'est–ce qu'on a fait pour mériter ça ? lance Donna.

— Je ne comprends pas, mais je dois dire que ça tombe juste à point dans mon cas, bafouille Jasmine. Les projets ne se bousculent pas à ma porte ces temps-ci…

— Jasmine, tu veux bien la fermer, lui dit Donna.

La seule qui ne dit rien est Mayline, qui se contente de regarder son père, ahurie, la bouche ouverte comme un poisson dans son bocal. Il est certain que cet argent fait l'affaire de tous, elle-même en particulier, mais !

Jasmine, malgré son air de faire pitié, n'a pas besoin de ça. Étienne gagne très bien sa vie. Quant à Donna, sa boutique d'articles de mode comme toute

entreprise du genre a des hauts et des bas, mais n'est pas à plaindre. Qu'est-ce qui se passe ?

Son père fait le tour et donne une enveloppe à chacun qui s'empresse de l'ouvrir afin de visualiser le montant. Se faire dire que l'on a un chèque d'une telle somme est une chose, mais le voir c'est que c'est réel. Contrairement aux autres, Mayline n'ouvre pas son enveloppe. Son père comptait là-dessus. Car si Mayline se targue de connaître son père, Jim peut en dire autant sur sa cadette. Maryline prend la parole lorsque tous les HO ! HA ! sont terminés.

— Ok. C'est très beau tout ça, mais maintenant la mauvaise nouvelle. Tu as bien dit qu'il y en avait une, et mon petit doigt me dit que ça a un rapport avec la bonne. Est-ce que je me trompe, papa ?

— Euh… En fait, oui. Cet argent est une partie de votre héritage…

— Tu es malade ? Tu vas mourir ? Tu…

— Étienne, arrête avec tes tu, tu. Je ne suis pas malade et je ne vais pas mourir. C'est clair pour tout le monde ? Comme je vous ai dit, c'est une partie de votre héritage que votre mère et moi avons décidé d'un commun accord de vous faire profiter du temps de notre vivant. Nous allons tous les deux très bien. Ne vous en faites pas. Pas d'entourloupe, pas de conditions, ni de règles à suivre. Cet argent est vôtre. Point barre.

— Ça va. Je pense que tout le monde a compris, dit Mayline sur un ton légèrement trop aigu. Maintenant, dis la…

— Quoi donc ? Ah oui, j'y arrive. La moins bonne nouvelle… Votre mère et moi, nous nous séparons.

Il fait nuit noire. Quelques nuages couvrent le ciel et masquent les étoiles. Mayline, emmitouflée dans un polar, est assise sur la terrasse avec accès direct de sa chambre à coucher, vue magnifique sur la rue. Quelques passants se promènent, certains sont seuls, d'autres en couple et profitent de l'air doucereux du printemps malgré la mince couche de nuages qui n'annoncent rien d'inquiétant.

Les idées tournent sans cesse dans sa tête et se bousculent au passage. Elle ne s'est jamais sentie comme ça. C'est comme si son monde se cassait en deux. Ses parents se séparent. C'est une nouvelle désarmante. Papa nous a annoncé ça comme si c'était évident que ça arriverait un jour et maman qui m'a menti. Est-ce qu'elle a vraiment menti ou si elle devait attendre que papa nous parle ? C'est insupportable. Toutes ces années ensemble. Le couple parfait à mes yeux. Dieu que j'aurais aimé que mon couple avec Charles aille aussi bien. Malheureusement, ça n'a pas été le cas. Ai-je fait assez d'efforts pour que ça fonctionne ? Charles, de son côté, en a-t-il fait aussi ? Probablement. Peut-être n'avons-nous pas fait tous les efforts voulus. Peut-être n'avons-nous pas été assez attentifs à l'autre.

Étienne et Donna semblaient être au courant. Ils n'ont eu aucune réaction. De leur côté, on aurait dit que tout était normal et que ça allait de soi. S'ils étaient au courant, les parents leur ont peut-être fait promettre de ne pas en parler. Par contre, plutôt curieux concernant Étienne, qui est une vraie pipelette. Il ne devait pas savoir.

Elle a bu un peu trop. Plus que d'habitude comme si elle voulait oublier sa soirée. Au départ, elle ne voulait pas y aller, mais elle s'est pointée par considération pour la famille et surtout pour ses parents. Cette soirée lui a laissé un goût amer. À moins que ce soit le vin !

Un peu plus que pompette, elle se met à la recherche de la lune, qui est pour elle un symbole d'éternité. La lune ne disparaîtra jamais. La lune est éternelle, quelquefois on la voit, quelquefois on ne la voit pas, mais elle est là pour rester. Comme elle imaginait le couple formé de Jim et Odette.

— Où est la lune ? Il y a bien une lune quelque part, se dit-elle, furieuse. Il y a toujours une lune. Elle se penche par-dessus la balustrade, elle crie vers les passants sur le trottoir.

— Hey, vous avez vu la lune. Je ne la vois pas. Aidez-moi à la trouver, monsieur.

Un jeune lui répond :

— Tu nous fous la paix avec ta lune, espèce de folle. Non mais, tu as vu ça, souffle-t-il à sa compagne. Complètement barge. Viens, ma poule. On part d'ici, pas moyen d'avoir la paix.

Ils quittent tous les deux et se dirigent vers la station de bus.

Mayline se replace sur la chaise et les suit jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'intérieur du bus. Elle se sent vidée. Tellement qu'elle n'arrive même pas à avoir des émotions rationnelles. Est-ce que des émotions peuvent être rationnelles ou n'est-ce qu'une sensation ? Faut-il être sous l'influence d'une émotion pour prendre une décision ? Est-ce que la décision sera la bonne ou si nous devons nous fier à notre instinct, dit raisonnable ?

En ce moment, Mayline n'arrive même pas à se décider à rentrer. Le soleil étant couché depuis un moment, la température est basse en ce début d'été. Frigorifiée, elle reste tout de même où elle est, n'ayant pas le courage de se lever. À moins qu'elle ne soit trop saoule. Elle entend un téléphone sonner depuis un moment déjà « et puis, après qu'il sonne, rien à foutre ».

— May !

Elle sursaute au son de cette voix et laisse tomber quelque chose. Une photo qu'elle avait à la main.

Charles la ramasse et la regarde un moment.

Jim et Odette se tenant par la main, l'air amoureux. Assis autour d'un feu de la Saint-Jean avec des amis. Toute cette petite bande maquillée de Fleur de Lys et coiffée de chapeaux bleus et blancs a l'air de s'amuser grandement. C'était leur première fête nationale ensemble. Il y a de ça près de trente-cinq ans. Ils ont l'air tellement heureux.

Les choses changent.

Charles se penche vers elle, pose la main sur son épaule et lui tend la photo. May regarde Charles avec un air surpris, puis elle regarde la photo.

— May… C'est moi, Charles.

— Charles ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Et où as-tu trouvé cette photo ?

— J'y suis depuis hier soir. Je t'ai ramenée à la demande d'Étienne et comme tu ne voulais pas te coucher tout de suite, je me suis allongé sur le divan. La photo, c'est toi qui l'as laissé tomber. Ça va ? Comment te sens-tu après cette nouvelle ? Telle que je te connais, tu dois être ébranlée. Pas facile d'entendre ça, j'avoue.

— Bien. Ça va bien… Du moins, je crois.

— C'est bon, dit-il tout en sachant que ce n'est pas tout à fait vrai et le démontrant avec une mimique

— Si, si je t'assure. Tout est OK.

— Viens à l'intérieur May, allez viens, c'est glacial. Je vais te faire un thé et on va parler.

— Parler de quoi ?

— De ce que tu veux, de toi, de moi, de Marta…

— Marta ! Où est-elle ? Marta, viens mon bébé, Marta !

— Ça va. Marta va bien. Elle dort dans son lit, elle a mangé et est sortie faire ses petites commissions.

— Depuis combien de temps tu es là ?

— Comme je te disais il y a un moment, je ne t'ai pas quitté depuis que je t'ai ramenée donc ça fait maintenant près de vingt-trois heures, dit-il en consultant son téléphone.

Mayline le regarde d'un air béat.

— Je ne pouvais pas te laisser dans l'état où tu étais. Je suis donc resté. Tu étais un peu paf.

— Ça y est ! Je me souviens maintenant. Je suis désolée de t'avoir fait subir ça. J'étais dans une autre galaxie et je te remercie d'être resté avec moi, dit-elle. J'ai toujours pu compter sur toi dans les meilleurs moments comme dans les pires enfin, je crois, en l'embrassant sur la joue.

— Je vois que tu vas mieux, dit-il en riant. Je t'ai juste donné du temps pour digérer… ta soirée. Oui, je suis au courant. Quand Étienne m'a appelé et il m'a raconté pour les enveloppes, l'annonce de la séparation de tes parents… J'ai juste attendu pour me manifester ; en fait je l'ai fait, quand tu t'es mise à hurler à la lune.

— Hurler à la lune ! Tu es fou ou quoi ?

Charles lui raconte, ce qui ressemblait à un rêve au départ et qui s'est terminé d'une façon plus réelle, avec l'échange de mots avec les jeunes ados qui ont quitté subito presto.

Une bonne partie de la nuit et trois tasses de thé plus tard, tout semble revenu à la normale. D'avoir parlé avec Charles lui a fait le plus grand bien. Elle se sent moins perdue, moins fragile et moins stupide. Les discussions avec Charles sont et ont toujours été parmi les moments d'une intense amitié entre eux. L'amitié est à un pas de l'amour. Peut-on avoir un coup de foudre d'amitié ? Elle a compris qu'elle devait accepter la décision de ses parents de se séparer. C'est leur choix, tout comme c'était le sien de se séparer de Charles un an plus tôt. Jim et Odette n'ont pas émis d'objection quand elle leur a annoncé la nouvelle et ils l'ont acceptée bon gré mal gré. C'était sa vie à elle.

Mais elle ne peut pas s'empêcher de penser que son père les a achetées avec ses généreuses enveloppes surprises. Enveloppe qui est restée dans son sac à main, encore scellée.

Charles est allongé à côté d'elle et dort du sommeil du juste. Se levant sans faire de bruit, elle descend au salon pour y prendre son sac à main. Elle en retire l'enveloppe, la considère un moment et finit par la décacheter. Une feuille qu'elle déplie entoure un chèque de cent mille dollars. Il y a une erreur, c'est certain, les autres ont reçu cinquante mille. Elle est sans voix. Elle tourne la feuille et quelques lignes y sont écrites.

« Ma chérie, le chèque que tu as en main est différent de ce que les autres ont reçu et la raison en est bien simple. Ce surplus de 50 000 $ est pour partir, construire et donner forme à ton agence. Fais bien attention, ce n'est pas un don, mais bien un prêt. C'est un prêt à long terme. Je suis certain que tu t'en sortiras très bien. Ta mère n'est pas au courant. C'est notre petit secret. Je t'aime,

papa. »

Jamais la banque ne m'aurait prêté un sou et me voilà avec assez d'argent pour démarrer mon agence. Tout excitée, elle ne le croit pas encore. Remettant le chèque dans son sac, elle pense à tout ce qu'elle doit faire le lendemain, non, c'est en fait aujourd'hui et cela lui donne la bouffée d'adrénaline qui lui manquait. Elle retourne s'étendre à côté de Charles, le cœur battant à tout rompre, allongée sur le dos, elle rumine sa soirée passée. Analyse tous les aspects, et en vient à la conclusion que finalement cette soirée a eue de bons côtés. Elle s'est rendormie aux premières heures du jour.

Après s'être recouchée, Mayline ne dort pas vraiment. Entre le sommeil et l'éveil, ses pensées allaient dans tous les sens en même temps que son corps qui suivait ses rêves et sa réalité. Debout aux aurores et après l'arrêt de rigueur à la salle de bains, elle va directement à la cuisine pour la préparation du café, qui, elle espère, fera s'évaporer son mal de crâne qui lui rappelle la soirée de la veille et qui lui rappelle également la présence de Charles qui n'était plus à ses côtés à son réveil. « À moins qu'il ne soit parti sur la pointe des pieds, ce qui ne lui ressemble pas du tout. »

Parlant du loup ! Charles se pointe dans la cuisine, exécutant quelques assouplissements des bras et des épaules.

— Bon matin, dit-il

— Idem pour toi, répond-elle, tout sourire. Tu veux manger quelque chose ?

— Je ne dis pas non à un café comme point de départ et si tu as du fromage avec du pain grillé, ça fera l'affaire.

— Monsieur sera servi dans quelques instants, dit-elle en se levant.

— Laisse. Reste assise. Je m'en occupe.

Pendant que Charles s'affaire dans la cuisine, elle ne manque pas une goutte de le regarder. Charles est un gars du matin. Son sourire contagieux, sa mine décontractée, sûr de lui. Debout à l'aube, il est toujours très tôt au travail et normalement si tout va bien, il termine aussi plus tôt. Mais il y a toujours les impondérables, malheureusement il faut faire avec. Ce qui fait partie de l'histoire de notre vie de couple.

« Diable, qu'il est beau ! »

En préparant son petit-déjeuner, Charles a un peu l'esprit ailleurs. Il essaie de se mettre dans la peau de Mayline, ce qui n'est pas toujours facile. Mais il a tout de même décidé de ne pas parler de la soirée précédente sauf si elle-même aborde le sujet. Mayline s'était enivré et n'avait pas les idées claires. Mais comme il la connaît bien, il sait qu'elle n'a pas dormi de la nuit et qu'elle a dû ressasser tout ça pendant des heures pour en venir à la conclusion que finalement tout est bien comme ça.

Ils déjeunent en silence et profitent du moment présent. Tous les deux savent qu'il vient de se passer quelque chose.

Charles regarde sa montre et constate qu'il est temps de partir.

— Tu pars maintenant ? demande-t-elle, déçue.

— Oui, j'aimerais passer chez moi prendre une douche, me raser. Enfin, tu vois, la routine. Je me sens un peu barbouillé.

— Je comprends. Je ressens ça le barbouillage.

Mayline l'accompagne à la porte. Ils se disent au revoir sur le palier. Charles partit, elle court à la fenêtre du salon pour le regarder s'éloigner.

« Ça suffit, au travail maintenant. »

May doit maintenant appeler Ray Pacino afin de confirmer ou d'infirmer qu'il a toujours sa pièce de monnaie. Le bout de papier où elle avait noté les trois numéros obtenus la veille a été laissé sur la table du salon. Charles a-t-il vu ce papier ? Après tout, elle décide que ce n'est pas important, car elle devra lui en parler de toute façon. Elle choisit de commencer par le dernier nom de sa courte liste. C'est connu quand on cherche, on trouve toujours à la fin. Elle compose le numéro qui a pour indicatif 913.

Une voix féminine répond presque immédiatement, après la première sonnerie entamant une conversation français/espagnol.

Mayline se présente comme étant Julie Deschamps de Montréal, et demande à parler à M. Pacino.

La dame lui dit que monsieur est absent depuis la veille et qu'elle ne sait pas quand il rentrera. Veut-elle laisser un message ?

— Oui, bien sûr.

Mayline donne son numéro de rappel.

— Je suis la femme de ménage et je ne sais pas quand monsieur reviendra. Je laisse le message sur le bureau dans l'office.

L'échange des coordonnées étant fait, les deux femmes se disent au revoir.

Très contente d'elle-même, son espagnol étant un peu rouillé, elle pense s'être bien débrouillée. Elle recommence avec le deuxième Ray Pacino et selon ce qu'elle a compris, c'est un monsieur assez âgé qui serait décédé il y a plus de

trois ans. Sa femme est seule à la maison. Le dernier est une dame dont le prénom est Rachel, qui vit seule et celle-ci a expliqué, que de mettre Ray au lieu de Rachel, sur les listes officielles, lui évite bien des désagréments. Il ne reste qu'à attendre l'appel de monsieur R. Pacino.

Retour d'appel qui n'aura jamais lieu.

Mayline n'a jamais aimé les changements. Cela la rendait peu sûre et angoissée et les récents événements survenus lors du dernier souper familial laissaient à penser que sa vie s'écroulait. La séparation de ses parents, annonce beaucoup trop récente pour qu'elle ait eu le temps de la digérer, représente l'insécurité pour elle. Par contre, le chèque, l'énorme chèque qui va maintenant faire déborder son compte en banque de quelques zéros. Ça, c'est l'angoisse. Elle n'a jamais eu autant d'argent de sa vie. Oui, c'est l'angoisse d'avoir à gérer une somme pareille. Mais, cela la fait sourire et ça l'effraie en même temps. Son père lui fait confiance. Elle devra donc être digne de cette confiance.

« S'ils savaient que j'ai entre les mains une pièce de monnaie qui vaut un million. Elle n'est pas à moi, cette pièce, mais ça fait un petit velours de savoir que j'ai en ma possession une telle somme, ils en perdraient leur latin, tous. Ce qui me fait penser que je dois aller à la banque impérativement pour déposer mon chèque. »

Elle procède par étapes. Elle amène d'abord Marta faire une promenade. La petite chienne est toute frétillante à l'idée que sa maîtresse s'occupe enfin d'elle. La veille, les bouleversements ont fait que Marta a été négligée assez pour que Mayline oublie son chien. Sa petite Marta.

« Charles le sauveur s'est heureusement occupé de mon bébé, ils s'entendent drôlement bien ces deux-là. »

La banque est située à dix minutes de marche, elle ira donc à pied. Et en sortant de la banque, elle compte prendre le bus pour aller chez ses parents reprendre des choses qu'elle y a laissées, entre autres ses bottillons et quelques restes du souper qui ont été partagés entre les enfants. Charles l'a ramenée la veille, dans son propre véhicule, quelques effets personnels de Mayline sont donc restés à la maison familiale dont sa voiture, qu'elle doit également ramener.

Elle réalise tout à coup qu'il y a un des deux parents, sinon les deux qui va déménager et qu'il n'y aura peut-être plus de maison familiale. « Fais chier. »

L'employé de la banque lui mentionne que les fonds seront gelés pour une

période d'une semaine. Elle est déçue de ne pas pouvoir y toucher, par contre elle comprend, comme l'employé lui a expliqué qu'ils doivent s'assurer que, vu la somme, le chèque ne jouera pas au yoyo. De toute façon, elle n'en a pas besoin dans l'instant. C'est de l'argent tout neuf. Reçu de banque en main avec plein de zéros. C'est hallucinant.

Le trajet en bus est de plus ou moins vingt minutes. Arrivée chez ses parents, personne à la maison. Elle prend la clé cachée dans le lampadaire. Disons que dans le moment présent, ça fait son affaire, elle prend donc les plats identifiés à son nom et ses bottillons et repart en laissant une note sur la table de la cuisine. Elle ne se sentait pas capable de rencontrer qui que ce soit, père ou mère.

« Laissons la poussière retomber, pensa-t-elle. Charles a été adorable et de si bon conseil. »

De retour chez elle, son portable oublié sur le comptoir de la cuisine réclame son attention. Message. D'un geste, elle ouvre sa boîte vocale. Une voix inconnue au bataillon, une certaine Nicole Bernier, infirmière en chef de la clinique Mémoire en Éveil, demande de la rappeler. Rien de plus.

Avant de retourner le message, elle fait d'abord une recherche sur Google. La clinique Mémoire en Éveil à Rouyn, est une clinique de neurologie pour les personnes souffrant de problèmes de mémoire tels : l'alzheimer, l'amnésie, la démence et les maladies psychiatriques et du comportement, entre autres. Mais également la maladie de Parkinson qui, avec le temps et la durée de la maladie, peut générer des problèmes cognitifs.

« Je ne connais personne dans une clinique de ce genre. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— Eh bien ! Appelons-la, dit-elle à Marta. On verra bien.

Elle compose donc le numéro laissé par madame Bernier. Un numéro dans le 819 qui, selon la carte associée au site web, couvre un grand territoire. Après deux sonneries, une dame répond en mentionnant le nom de la clinique. Elle est donc au bon endroit. Elle demande à parler à Nicole Bernier en mentionnant que c'est un retour d'appel. Mise en attente. Environ deux minutes passent, puis une autre dame prend l'appel.

— Bonjour, je suis Mayline Abbott. Je parle bien à Nicole Bernier.

— Oui, bonjour madame Abbott. Bien, voilà… C'est que nous avons un patient qui nous a été amené en très mauvais état…

Mayline, dans sa fébrilité, lui coupe la parole.

— Quel est le nom de ce patient ? Oh, excusez-moi, continuez.

— Pas de problème. C'est d'ailleurs le but de mon appel. Nous ne connaissons pas son nom et il n'a aucun papier sur lui.

— Qui vous a conduit à moi. Comment se fait-il que vous m'appeliez ?

— Eh bien ! Voilà qui est bizarre. C'est que… quand nous l'avons déshabillé pour lui donner un bain et voir l'étendue de ses blessures, nous avons

découvert un papier dans sa chaussure avec vos coordonnées.

— Mes coordonnées dans sa chaussure ? Je vais dire comme vous. C'est effectivement bizarre étant donné que je ne connais personne susceptible d'avoir besoin de soins neurologiques, car c'est bien ce que vous êtes une clinique de neurologie et de soins psychiatriques.

— Exactement, nous sommes à Rouyn, en Abitibi.

— À Rouyn, oui ! J'ai fait une recherche sur internet et j'ai vu qu'il y avait une clinique à Rouyn et une à Québec. Je n'ai aucune famille ou autre connaissance dans ces régions. C'est impossible que ce message soit adressé à moi. Il y a sûrement une erreur. Vous pouvez m'en dire plus. À moins que…

— À moins que… Quoi ?

— Pouvez-vous me faire une description de cet homme ? De quoi a-t-il l'air ?

— Bien, je ne sais pas trop. Il ne me semble pas très grand, car je l'ai vu seulement étendu dans son lit. Il a les cheveux roux et une drôle de tête. Je ne devrais pas dire ça, mais c'est tout ce qui me vient à l'esprit.

— Pas grave, moi aussi je trouve qu'il a une drôle de tête. Je sais qui il est. Son nom est Fantin Henry. Il était hospitalisé à l'hôpital Notre-Dame suite à une agression et il y a deux jours, il a disparu de l'hôpital. Nous étions justement à sa recherche.

— Pourquoi étiez-vous à sa recherche ?

— Je suis détective privé et il est témoin dans une affaire importante à Montréal.

— Oh… À mon avis tel qu'il est, il ne fera pas un très bon témoin.

— Et comment est-il ?

— Confus. Je dirais même, très confus. Il ne sait pas son nom, ni d'où il vient, ni même comment il est arrivé ici.

— Je vais devoir me déplacer en Abitibi pour le rencontrer.

— Ce n'est pas exclu, mais je vous suggère d'attendre que nous ayons fini les examens. Il est arrivé tôt ce matin. Les policiers nous l'ont amené en très mauvais état. Nous n'avons pas eu le temps de lui faire passer tous les tests. Je

vais vous appeler quand j'en saurai plus. Vous déciderez à ce moment-là.

— C'est un bon plan, madame Bernier. J'attends votre appel. Je vous remercie de votre collaboration et de votre patience. Bonne journée.

Mayline est à la fois furieuse, soulagée et aussi choquée… Choquée que ce petit merdeux ait quitté l'hôpital avant sa rencontre de samedi. Soulagée, parce que ce petit merdeux est vivant, et furieuse, parce que ce petit merdeux est à Rouyn. Que faire maintenant à part attendre que l'infirmière Bernier rappelle ?

Pas grand-chose.

Malgré tout cela, elle se sent mieux. C'est mieux de savoir qu'il est vivant et qu'il s'en sort relativement bien… Ce petit merdeux.

Elle repense également à la soirée précédente et la conversation qu'elle a eue avec Charles qui l'a rassurée un tant soit peu.

Il faut reconnaître que Charles a changé et qu'il sait démontrer certaines émotions, telles l'empathie et la compréhension.

Ouah ! Où va le monde.

L'infirmière Bernier a rappelé Mayline le soir même de leur conversation. Elle est entrée directement dans le vif du sujet. « Les examens démontrent que Fantin Henry souffre d'amnésie post-traumatique rétrograde expliquant qu'il s'agit ici d'un important trou de mémoire pour les événements du passé, ajoute-t-elle. Il pourrait également souffrir d'amnésie dissociative pour certains événements émotionnels, ce qui suggère qu'il y ait eu un blocage temporaire de la récupération des souvenirs. »

À la question : quand pourrais-je le rencontrer pour discuter avec lui ? Madame Bernier, répond : « Cela dépend de la gravité du trauma crânien. Ça peut durer des jours, des semaines, voire des mois », ajoute-t-elle.

Après la promesse de l'infirmière que celle-ci la tiendrait au courant du statut de l'état de santé de Fantin Henry, Mayline raccroche, très déçue d'avoir perdu son seul témoin.

— Merde, merde et remerde…

« Par où commencer maintenant ? se dit-elle. Plus de témoins. Pacino qui ne rappelle pas, personne n'a vu quoi que ce soit à l'hôpital. Rien à part le type qui fait des boulettes de papier dont je n'ai aucune description. Autant chercher une aiguille dans un camion de bottes de foin. »

La sonnerie du téléphone se fait entendre. May est dérangée dans sa concentration après la quatrième sonnerie.

C'est Georges Locas.

Salutations d'usage.

— Tu es occupée là ? demande-t-il.

— Très occupée.

— Je te dérange…

— … Oh juste un peu, je réfléchissais.

— Je vois… On peut savoir à quoi tu réfléchissais ?

— À un ami qui est à l'hôpital et qui… Oh, et puis je ne veux pas t'embêter avec ça.

— Ça ne m'embête pas du tout, raconte-moi.

— Non, je t'assure ça va…

— Comme tu veux. Ça te tente que je passe te voir ?

Moment d'hésitation de la part de May.

— May ?

— Je suis là. Pas de problème, je t'attends. Dans combien de temps ?

— Trente minutes, ça te va ?

— D'accord. À tout à l'heure.

Mayline s'active pour prendre une douche et sécher ses cheveux. Sa garde-robe maintenant rangée impeccablement, elle se dit que le cambriolage a eu de bons côtés. Ça lui a permis de faire du rangement qu'elle remettait sans cesse.

Jean, chandail d'une jolie teinte émeraude et ses bottillons noirs. Georges sonne à la porte. May se tourne vers l'horloge. Trente minutes. Pile. Elle va ouvrir avec Marta qui arrive en courant. Mayline retient son chien par le collier.

— Tout doux, Marta. Bonne fille, lui dit May.

Elle ouvre la porte sur un Georges impeccable. Comme à son habitude, il a mis le paquet. Veut-il la séduire ou la distraire ? L'embobiner ou jouer le charmeur ? Jouer le jeu. Mais de quel jeu on parle là ?

— Salut

— Bonjour à toi !

— Je ne suis pas prête. Tu ne sais pas encore que je suis toujours en retard. C'est génétique, je suis née en retard… De deux jours. Je serai donc toujours en retard. Mais tu devras attendre un moment, je ne suis pas coiffée.

— Tu es magnifique comme tu es, lance-t-il.

— Pas si je dois sortir, dit-elle en riant.

— Nous ferions peut-être mieux de rester ici. Tu ne crois pas que ça serait plus intime ? J'ai apporté une bouteille de vin… Et nous serions à… l'aise.

— Non… Nous sortons. Je ne t'ai pas dit !

Georges secoue la tête de droite à gauche en signe de négation. Il ne s'attendait certainement pas à ça.

— Oh, désolée. Nous allons au Presse Café à deux pas d'ici. Il y a un moment que j'ai mis le nez dehors et ça me fera du bien de sortir un peu, même si ce n'est que pour prendre un café, en heureuse compagnie.

— J'avais pensé à quelque chose de plus… Euh… De moins. Il y a les Jardineries à deux coins de rue. C'est pas mal.

Pendant qu'il parle, elle met une touche finale à sa coiffure. Cheveux en liberté sur les épaules qui lui donnent un air ingénu.

Georges est pour le moins ébranlé par sa beauté.

— Je connais les Jardineries. J'aime bien, mais je ne veux pas m'attarder. Tu sais ce que c'est. On parle, on boit et bla et bla. Ça n'en finit plus et j'ai plein de choses à régler. Pour ce soir, c'est le PC.

— Comme tu veux. Tu es superbe. Si tu es prête, on part maintenant. Je suis de service à minuit.

— Merci. Je suis prête, allons-y.

Georges attend Mayline pour fermer la porte derrière elle.

— Tiens, tiens, tu as changé la serrure.

— Tu es observateur, mon cher.

— Déformation professionnelle. Je suis lieutenant de police du SPVM. Tu te rappelles, n'est-ce pas ?

Après une marche d'une dizaine de minutes, ils se retrouvent face au Presse Café. Georges tient la porte pour Mayline qui va se placer exactement à la place où Fantin Henry et monsieur X étaient assis le soir où monsieur Henry s'est fait agresser. Elle prend la même banquette, cela pour avoir le même point de vue et laisse la banquette côté mur… à Georges. Il déteste, ça se voit dans son attitude. Pour ce soir, il devra faire avec.

— Qu'est-ce que tu prends ?

— Un cappuccino, s'il te plaît.

— Donc deux cappuccinos, dit-il à l'employé.

Il revient avec la commande qu'il dépose sur la table et s'assoit à la banquette libre. Un bruit de vibration se fait entendre.

— Je crois que c'est le tien, Georges. J'ai oublié de prendre le mien.

Il sort son téléphone et peu satisfait de ce qu'il voit, il coupe l'appel.

— Tu ne réponds pas.

— Non. Appel masqué. Je reçois tellement d'appels de toutes sortes que les masqués vont directement à la poubelle.

— Tu as raison, ce sont souvent des appels de sollicitation.

— Excuse-moi un instant, je dois aller à la toilette.

Avant de se lever, il prend une gorgée de son cappuccino puis se dirige vers les toilettes. Mayline prend une gorgée de café et voit le téléphone laissé sur la table. Sans réfléchir, rapidement elle le prend et ouvre le journal des appelants. Heureuse que l'appareil ne soit pas bloqué par un mot de passe ou une empreinte. Mais je pense plutôt qu'il n'y a pas eu assez de temps pour tomber en veille.

« Imprudent de sa part. À moins que ce ne soit du fait exprès. Je vais le savoir bientôt. »

Le dernier appel venait de Kansas City. Kaboum ! Bien là, je suis sur le cul, se dit-elle. Elle entend la porte des toilettes grincher, dépose en vitesse le portable à sa place et regarde à l'extérieur, mine de rien.

De retour, il s'excuse auprès de Mayline, prend son téléphone, le débloque avec l'empreinte de son pouce gauche et envoie un rapide texto. Rapide genre, trois lettres. Oui ou non !

— Désolé… Une affaire urgente. Une autre fois ?

« Ça devait être un oui. »

Il s'apprête à partir, gobelet en main, à la recherche d'une poubelle.

— Laisse, je vais m'en occuper, lui faisant un petit signe de la main.

Le gars est parti et Mayline se demande ce qui s'est passé avec le téléphone. Pourquoi elle y a eu accès ? Je vais appeler Jasmine, elle va sûrement pouvoir m'aider. Elle fouille dans son sac, cherchant ce qu'elle n'a pas. Elle réalise qu'elle ne l'a vraiment pas. Son téléphone. Ouf !

Le lendemain matin, Mayline ouvre son téléphone qu'elle avait mis sur la charge la veille. C'est un point d'honneur pour elle de fermer son téléphone chaque soir. C'est comme mettre la clé sous la porte après ta journée de travail. Si une personne veut me joindre, elle y arrivera bien à un moment ou à un autre.

Un texto de Georges.

* Rejoins-moi au PC à 11 h *

— Quelle tache, dit-elle à haute voix. Il faut vraiment que j'y aille. Le téléphone ! Il s'est peut-être rendu compte que j'avais pris son téléphone. Est-ce que je l'ai remis au bon endroit ? Est-ce qu'il l'avait mis à l'envers ou à l'endroit ? Merde, je ne me souviens plus. Voyons aujourd'hui ce que ça donne.

« Bonjour, bonjour. »

Ils ont parlé de tout et de rien, plutôt de rien.

— Nous n'avons rien à se dire. Soyons clairs. Je peux savoir pourquoi tu es là ?

— Je voulais juste savoir ce que tu devenais suite à notre rencontre d'hier à savoir si tu étais… Hum ! Comment dire... fâchée !

— Non, je ne suis pas fâchée. Je suis irritée, désappointée et en beau maudit.

— Oups !... Je regrette.

— Tu regrettes ! C'est tout. Tu regrettes !

— Je ne peux rien dire de plus, dit-il en plaçant son bras sur le dossier le long du mur, pour se donner une contenance.

Mayline, pour une fois, n'a rien à dire non plus. « Ce type est vraiment exaspérant. »

— Mon café est terminé, dit-elle en se levant. Je retourne chez moi.

Georges regarde sa montre et doit partir. Il offre à May de l'accompagner jusqu'à son appart. Elle refuse. Il est à peine onze heures trente, mais Georges doit se changer avant de se rendre au poste. Ils se disent au revoir et May retourne chez elle.

« À quoi ça rime tout ça ? »

Marta est tout excitée de la voir et vient lui dire bonjour à la façon chien. Une bonne liche. Par la fenêtre du salon, elle regarde Georges partir dans sa voiture de luxe.

— Ok, encore cinq minutes pour être certaine, dit-elle à Marta.

La température est un peu, maussade, mais Mayline et son parapluie refont le trajet en sens inverse jusqu'au café.

Quand elle attendait Georges un peu plus tôt, elle a remarqué que la maison de la SDF était occupée. Il y avait une ombre qui bougeait à l'intérieur. Sans doute qu'elle pourra tirer des informations du locataire des lieux.

Sur place, elle s'approche doucement du campement et s'annonce.

— Bonjour monsieur, dit-elle dans l'attente d'une réponse.

Rien.

Elle ouvre doucement un coin de l'abri et répète.

— Bonjour, il y a quelqu'un à la maison ?

Une femme, difficile de dire son âge avec tous les vêtements qu'elle porte sur elle, la peau du visage buriné et tout plissé, lui crie après. Mayline ne sait pas trop où se placer par rapport à la porte. La personne à l'intérieur bouge sans arrêt à placer et changer les choses en place. Et à faire du rangement. Elle voudrait bien lui parler, mais la porte qui fait à peine deux pieds carrés n'est pas facile d'accès. Avoir un contact direct avec la femme n'est pas chose facile. Elle se penche donc pour se mettre à son niveau avec un genou à terre pour être en mesure de la voir en lui parlant. Mais la locataire a décidé de quelle façon ça devait se passer.

— Hey ! Sortez de chez moi. C'est chez moi, ici. Foutez le camp.

— Désolée. Je ne veux pas vous importuner, mais j'aurais quelques questions à vous poser.

— J'réponds à aucune question. Foutez le camp, bordel.

Mayline lui montre un billet de dix dollars et s'accroupit un peu plus, maintenant deux genoux à terre pour au moins voir son visage quand elle lui parle.

— Ah, vous pensez m'acheter avec ça. Sachez que je ne suis pas à vendre. Et d'abord vous êtes qui vous, la police ?

— Non : en ajoutant un autre billet. Je suis détective privé et je fais une enquête sur l'agression qu'il y a eu mercredi dernier.

La femme juge que vingt dollars, c'est pas mal, mais elle tente le coup : un détective privé, ça gagne bien sa vie. La locataire lui fait signe d'en ajouter un autre.

— Ce sont mes deux derniers billets. Pouvez-vous m'aider ? Répondre à une ou deux questions. Ce sera vite fait, je vous promets.

— Vingt dollars, deux questions.

« Attention ma fille, choisis bien tes questions. »

— Je pense que vous étiez ici le soir de l'agression et que vous pouvez me dire ce qui s'est passé.

— Ouais ! J'ai vu un gars qui tapait sur un autre gars. Un grand costaud en habit et le petit ben… Il était petit, avec des drôles d'oreilles. Le grand lui a aussi donné un coup sur la tête avec un truc que les policiers portent sur eux.

— Un truc que les policiers portent sur eux… Quel genre de truc ? Une lampe de poche ? Une matraque ?

— Une matraque… Oui, une matraque avec une poignée. C'est ça. Une matraque avec une poignée. Il lui en a donné un bon coup sur le crâne et le gars est tombé raide.

— Un tonfa !

— Ben, si vous le dites. Ça doit être ça.

— Et qu'avez-vous fait ? Vous avez appelé la police ?

— La batterie de mon téléphone était à plat, dit la femme d'un ton pincé. Bien sûr que non, je n'ai pas appelé la police.

— Pourquoi ? Un type se fait agresser devant vous et vous ne faites rien. Le restaurant est à côté, vous auriez pu les prévenir. Réagir et faire quelque chose, crier, n'importe quoi.

— Vous avez raison, c'est n'importe quoi. Il n'y avait rien à faire, croyez-moi. Le grand costaud en costard, ben il a ramassé le petit maigrelet, l'a mis sur

son épaule et laissé tomber dans son camion et est parti en moins de deux. La police n'aurait rien fait là. Voilà.

— Bien sûr qu'ils auraient fait quelque chose. Il y a des traces, des indices sur place.

— Oh là ! Trop de questions, ça suffit. Je ne dis plus rien.

— Ce ne sont pas des questions, mais des remarques.

— Dites-moi une dernière chose. Cette fois-ci, ce sera une question.

La femme qui était restée dans son loft tout ce temps, sort et s'arrête pour regarder Mayline en pleine face. Un peu surprise, Mayline recule d'un pas, la regarde attentivement et elle se dit : « Elle a de beaux traits malgré ses rides, probablement causées par le soleil, des yeux couleur de l'océan, un beau visage, cette femme devait être d'une grande beauté dans sa jeunesse. »

La femme ne dit rien et continue de la regarder dans les yeux.

— Je comprends que vous ne vouliez pas appeler la police, madame, les circonstances ne s'y prêtaient peut-être pas. Mais pouvez-vous me décrire le grand costaud ?

— Pas de madame, Chiva…

— Chiva… Vous vous appelez Chiva !

— Ouais… Mais non, je ne sais pas de quoi il a l'air, votre mec, il faisait trop noir. Mais je peux vous dire une chose concernant le grand mec costaud. C'est un flic.

— Un flic ! Vous dites que c'est un flic, le gars qui a agressé le gringalet. Vous ne pouvez pas l'identifier ? Et comment vous savez que c'était un flic ?

— … Je sais que c'est un flic. Parce que j'ai vu sa plaque accrochée à sa ceinture, juste là, dit-elle en faisant un signe avec sa main indiquant l'emplacement de ladite plaque à la ceinture. Un moment pendant la bataille, la plaque a été éclairée par la lumière du lampadaire qui est là au coin de la ruelle. Je n'ai pas bougé de mon trou. J'avais la trouille qu'il me voit.

Chiva se retourne, prend son parapluie troué et son panier à provisions tout aussi troué.

— Au revoir. Vous avez l'air sous le choc. Allez donc vous reposer dans

mon château pendant que je vais faire mes courses, en lui adressant un clin d'œil.

La femme marche jusqu'au bout de la ruelle, s'aidant de son vieux parapluie comme d'une canne, en tirant son panier à provisions derrière elle. En route pour le quart de nuit.

Était-ce une invitation ?

Elle a senti que la femme, Chiva, avait autre chose pour elle. Qu'elle avait un message à lui faire, mais ne pouvait pas le faire de vive voix. Peut-être se sentait-elle surveillée. Quoi qu'il en soit, elle l'a clairement invitée dans son château avec son clin d'œil.

« Bon, voyons ça. Qu'y a-t-il de nouveau par rapport à la dernière fois ? »

Elle entre, le tour est vite fait. Elle s'assied en tailleur dans l'abri et s'étonne encore de l'ordre qui règne dans ce logis, de sans-logis.

Elle repasse tout en détail. Les boîtes de conserve bien rangées. Les couvertures empilées les unes sur les autres. Les cartes postales accrochées sur la toile, qui sert de mur accoté directement sur la clôture de broches derrière, et qui sépare le commerce d'un bloc à appartements. Les cartes postales de partout dans le monde. Mayline regarde toutes les cartes représentant des sites touristiques, tous des sites connus.

En regardant bien, May voit qu'il y a quelque chose qui a changé dans l'ordre des cartes. Elle les examine attentivement, et elle remarque qu'il y a une nouvelle carte, qui s'est ajoutée à l'emplacement où une carte manquait la dernière fois. Le Colisée de Rome. Lieu de combat célèbre devenu un musée.

« Cette Chiva reçoit des cartes de partout, vraiment, mais comment les reçoit-elle ? Sûrement pas par la poste. Il n'y a pas de timbre et l'emplacement du timbre est propre et n'a jamais été utilisé. »

Elle décroche la carte du Colisée de Rome, de la toile qui sert de mur. Rien de spécial. Une carte postale tout à fait ordinaire. Mayline sent bien qu'il y a quelque chose de particulier avec cette carte, mais il n'y a rien d'apparent. Il y a un message quelque part, mais où ? Elle passe toutes les autres cartes au peigne fin, et examine l'assemblage avec soin. Les autres cartes lui semblent au même endroit que l'autre jour. Elle ne peut jurer de rien, mais à première vue, rien ne semble avoir été modifié ou changé, à moins que quelque chose lui échappe.

« Il y en a beaucoup, mais rien qui sorte de l'ordinaire, sauf celle-ci, qui n'y était pas. J'en suis certaine. Je dois aller à l'extérieur, je verrai mieux. »

Une voiture passe au ralenti juste au moment où elle sort de l'abri. Ni une ni deux, elle met la carte dans son dos et la glisse dans la ceinture de son pantalon. Le conducteur jette un œil dans la ruelle et repart, en accélérant.

« Je ne dois pas m'éterniser ici, il y a des curieux et ça ne me plaît pas, pas du tout. »

Ce coin de ruelle ne lui paraît pas très sûr après l'agression de Fantin Henry. À cette heure de la journée, le quartier est plus animé. D'un pas décidé, elle retourne chez elle, comme elle est venue. À pied.

Autant être en lieu sûr.

Bien calée dans le sofa, Marta à ses côtés, Mayline examine la carte postale avec une loupe, cherchant le moindre indice que Chiva aurait pu laisser à elle ou à quiconque cherchant un indice. Ce qui implique l'agresseur à l'évidence. Il faut donc que ce soit un indice futé. Une indication qui soit claire, mais pas pour tout le monde. Une trace unique pour moi seulement. Cette Chiva semble me connaître autant que je me connais moi-même et savoir que je ne lâcherai pas le morceau.

— Marta, toi et moi devons trouver cet indice, dit-elle à son chien. Mais avant tout un bon café. Ou plutôt non, un bon petit blanc.

Cinq minutes passées, Mayline revient avec un verre de vin bien frais. Marta est concentrée à sentir la carte laissée sur le sofa, en insistant comme seuls savent le faire les chiens en général et les chiens de chasse en particulier. Son nez bouge sans arrêt, même qu'à un moment, elle la lèche.

— Non ! Marta ne touche pas, dit-elle. Non. Méchant chien.

Mayline lui enlève la carte et avec sa main essuie les traces que Marta a laissées.

— Ouah, tout est mouillé. Qu'est-ce que tu as fait ? Marta, pas gentille.

Marta remue sa queue basse. Elle se couche en boule dans le coin du sofa et ne remue même pas une patte. May, carte en main, la secoue pour la faire sécher et une odeur de citron lui chatouille les narines. Une odeur légère comme un nuage, mais tout de même reconnaissable.

— Une carte qui sent le citron ! Ma foi, ce qu'ils arrivent à inventer ? Mais, qui a besoin d'une carte à l'odeur de citron…

Elle porte la carte à son nez, effectivement, c'est bien du citron. Elle examine de plus près, l'envers de la carte donc, le côté léché par Marta, qui est mouillé assurément, mais qui sent le citron. Le papier recouvrant le carton est abîmé, mais d'une façon égale comme si c'était une impression.

— Marta, viens ici ma belle.

Marta, toujours dans son coin, lève la tête, mais ne bouge pas.

— Viens… maman n'est pas fâchée.

Marta se déplace avec un soupçon de crainte dans son comportement, mais lorsqu'elle arrive près de May elle a droit à une série de caresses.

— Tu sais, ma belle, je crois que tu viens de découvrir quelque chose. Je ne sais pas quoi encore, mais toi et moi, on fait une super équipe. Tiens, voilà une gâterie qu'elle garde en permanence dans des endroits faciles d'accès.

— Tu veux que maman appelle Charles ? Tu aimes bien Charles, hein, Marta ?

Composition automatique.

Charles répond à la deuxième sonnerie.

— Bonjour, Charles. J'ai besoin de toi. Tu es occupé là ?

— Salut, je suis au boulot. Je termine dans… quarante-cinq minutes. Si, tout va bien.

— Si, tout va bien !

— S'il n'arrive rien, tel un meurtre, un viol ou une attaque nucléaire, qui m'obligerait à faire des heures supplémentaires.

— Ah, ce si tout va bien là. Tu viens manger avec moi ? J'ai quelque chose à te montrer. C'est très important.

— Assez important pour une invitation à souper, qu'est-ce que tu mijotes ?

— Bah ! Rien de bien spécial. Je pensais faire des pâtes avec une salade et en prime une bonne bouteille de rouge.

— Super, mais je ne parle pas de nourriture. Je parle d'un pressentiment qui n'augure rien de bon.

— Attends de voir. Fais-moi un peu confiance. Tu ne seras pas déçu. Bien, je ne pense pas, lui confie-t-elle.

— J'avais raison encore une fois. Tu n'arrives même pas à être certaine de ce que tu veux montrer. Bien tu sais, je ne crois pas que je vais aller chez toi ce soir et j'ai…

— Écoute… J'ai quelque chose à te montrer, que je pense important, mais je ne sais pas ce que ça vaut. C'est pourquoi j'ai besoin que tu viennes et en plus je dois te parler de Fantin Henry. En prime, je fais le repas, tu ne toucheras à rien.

Avoue que ce n'est pas arrivé souvent du temps où nous étions ensemble.

— Juste pour ça, j'irai chez toi. Rendez-vous dans une heure, une heure quinze. Je dois passer chez moi avant.

— Parfait, dit-elle soulagée.

Elle mettra cette heure à profit pour faire un brin de toilette et passer un vêtement plus confortable. S'habiller en mou, mais très classe. Chandail beige aux manches évasées et roulées, attachées sous le coude, épaules dénudées. Sur un pantalon en lin couleur caramel et des ballerines aux pieds, assortis avec le chandail. Ses cheveux sont libres sur ses épaules.

Pile à l'heure. On toque à la porte. Mayline le fait entrer et l'accueille avec une bise sur la joue, tout près de la bouche, disons, moitié-moitié. Elle aime son odeur.

Ensuite, Charles se dirige vers le salon directement pour cacher son trouble « hum… Ce baiser ! Y aurait-il quelque chose dans l'air ? Voyons la suite. »

Mayline reste debout près du sofa.

— Fais comme chez toi. Je te montre en premier ou tu veux manger avant ? Ton choix.

— Comme je n'ai pas pris de lunch ce midi, j'aimerais manger avant si ça ne t'ennuie pas et on peut discuter en même temps. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça me va. Je fais cuire les pâtes et on est prêts. Tiens, voici ton verre, en le déposant sur la table devant lui.

Marta est venue se coucher à ses pieds et appuie sa tête sur le pied de Charles. Il se penche pour la caresser.

Petit silence douillet.

— Dis-moi, tu as fait changer la serrure de l'entrée ?

— Oui, hier je crois ou avant-hier je ne sais plus trop. Tellement de choses qui arrivent en même temps.

— Super idée. Je pense que l'ancienne avait fait son temps. N'importe qui aurait pu l'ouvrir avec une épingle à cheveux.

— C'était à ce point ?

« Je comprends comment Georges a pu rentrer ici comme dans un moulin. »

Ils parlent de tout et de rien. Pendant que les pâtes cuisent, Mayline touille la salade, puis coupe le pain, qu'elle porte sur la table de la salle à manger. Ils sont tous les deux un peu mal à l'aise, car ça ressemble beaucoup à un rancard. Les discussions sont à bâton rompu, non seulement dues à la situation, mais également la distance physique entre eux. Mayline dans la cuisine, et Charles au salon. Moment de silence, jusqu'à ce que Mayline apporte les assiettes et s'assoit en invitant Charles à faire de même.

— Je vais te parler d'abord de Fantin Henry.

Elle lui raconte l'appel qu'elle a reçu de la clinique de Rouyn. Les résultats des examens sommaires et à venir, ceux plus approfondis qui donneront les résultats de son état de santé physique et mentale. Elle attend les détails de madame Bernier, l'infirmière en chef.

— Comment s'est-il rendu à Rouyn ? demande Charles.

— Jusqu'à Rouyn, personne ne sait, mais d'après madame Bernier, c'est la police qui l'aurait emmené à la clinique. Il errait dans les rues près de la gare d'autobus. D'abord, ils ont cru qu'il était saoul, mais il s'est avéré qu'il était déboussolé. Ils ont essayé de le faire parler et ça n'a rien donné. La police fait une enquête de son côté. En attendant plus, il a été placé à la clinique au lieu de le mettre en prison… De toute façon, ils n'avaient aucune raison de le mettre en dedans, pas vrai ?

— Il n'y avait pas de raison d'accord, mais des fois vaut mieux les mettre en dedans plutôt que de les laisser traîner dans la rue.

— Je n'avais pas pensé à ça. Ça tombe sous le sens.

Silence. Pour profiter du repas et du bon vin.

— Où j'en étais !... Ah, oui. Il était bien amoché, le pauvre. Mémoire en éveil, c'est le nom de la clinique, n'est pas une clinique médicale au sens où on l'entend, mais ils l'ont placé là parce qu'il ne se souvenait même plus de son nom, ni d'où il venait. Il avait des blessures au visage dont je ne connais pas la gravité. On sait une chose, c'est qu'il arrivait de Montréal.

— Et comment tu sais ?

— La logique, Charles. C'est la logique même. Il était à Notre-Dame et la gare Berri est à peine, quoi ? À un kilomètre. Partir d'ailleurs, ça serait comme

passer par Paris pour se rendre à Vancouver. Tu me suis là ?

— Tout à fait, dit-il en riant.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? Qu'est-ce qui te prend ? Tu te fous de moi… C'est ça !

Une gorgée de vin plus tard.

— Je ne me fous pas de toi. Je suis ton raisonnement comme convenu.

— Je ne t'ai jamais rien demandé de tel. À aucun moment. Tu fabules un max.

— Vrai… Tu n'as rien demandé. Mais je me suis engagé à te coacher dans ta démarche d'enquête et tu n'avais pas l'air d'être contre. T'aider en dehors de mes heures, pas de problème, mais pour le reste, c'est ton enquête, c'est toi qui vois.

— Oups, désolée j'avais oublié. Continuons comme ça. La suite serait que les chauffeurs de cette journée soient interrogés. Ça ne devrait pas être très long. Des départs sur Rouyn, il y en a pas des masses. Je vais appeler la police de Rouyn demain matin. Ils pourront sûrement m'en dire plus.

— Ok ! Et ! qu'est-ce que tu vas faire ensuite, dis-moi ? Aller sur place ?

— Probablement. Attendons la suite des événements. Madame Bernier doit me rappeler pour me tenir à jour.

— Je ne pense pas que tu devrais y aller. Tout d'abord, ce n'est pas la porte à côté, et tu risques de ne rien avoir à te mettre sous la dent. Nada. Le type a perdu la mémoire possiblement momentanément, mais sans savoir quand il la retrouvera et s'il la retrouve un jour, il ne parlera sûrement pas. De plus, ce sera à tes frais.

— C'est pas un problème pour l'argent comme tu sais, mais même sans l'argent reçu, je me serais arrangé pour me déplacer quand même. Ça vaut le coup d'essayer et je pense qu'il me parlera à moi. Il me fait confiance. Tu te souviens à l'hôpital ? Il ne voulait parler qu'à moi.

— Les choses ne se présentaient pas très bien. Ce pauvre gars a probablement été battu très brutalement… Si c'est bien notre ami Maddox qui l'a enlevé. Je te garantis qu'il ne s'est pas contenté de le mettre dans le car.

— Ouais… Avec Maddox, il faut s'attendre à tout.

Charles prend un moment pour penser à tout ça et ajoute :

— Exact et si ça se trouve, il aura été battu encore une fois quand il a disparu de l'hôpital. La personne qui l'a kidnappé l'a mis dans un car et il s'est ramassé à Rouyn pour, je ne sais quelle raison, qu'il nous reste à découvrir.

— D'accord, on va donc attendre de voir ce qui va se passer. J'ai autre chose dont je veux te parler. Mais avant, tu as encore faim ? Tu en veux encore ?

— Non, ça va merci, c'était excellent, dit-il en prenant la bouteille. Le vin descend bien, je peux ?

— Pas de problème. Sers-toi.

Il fit le service pour eux deux, prirent une gorgée de concert, puis, Mayline alla chercher la carte postale restée sur la table basse du salon. Charles l'a regardée déambuler, le vin aidant, il était sous le charme.

Elle dépose la carte sur la table devant lui.

— Qu'est-ce que c'est ? Une carte postale ?

— Oui, sens-la.

Charles la place sous son nez, la sent, puis la retourne du côté du Colisée, la sent encore. Marta n'aurait pas fait mieux.

— Une légère odeur de citron. Où as-tu eu cette carte ?

Mayline lui explique la conversation qu'elle a eue avec Chiva. L'invitation que celle-ci lui a lancée par son clin d'œil, et la façon dont la carte est entrée en sa possession. Sans oublier la façon dont Marta a découvert l'odeur du citron.

— Qu'est-ce que ça veut dire à ton avis ? Si tu regardes bien, on voit des traces sur la carte. Regarde le papier, juste là en lui montrant l'emplacement sur la carte. Tu vois, on dirait que le papier est froissé.

— Oui, je vois. Je pense… Un instant. Tu as une loupe ?

Mayline va prendre la loupe qu'elle garde dans le tiroir *bordel* dans la cuisine, l'essuie avec le bord de son chandail avant de lui remettre. Charles découvre que ces bavures forment des lettres ou des chiffres. Ce n'est pas très clair.

— Ouais, c'est ça… Je sais ce que c'est… C'est de l'encre invisible,

appelée aussi de l'encre sympathique. J'ai déjà vu ça, il y a longtemps dans une enquête. Un militaire qui avait écrit tout un document secret avec de l'encre sympathique.

— Pas vrai ! De l'encre invisible ! On se croirait dans un film d'espionnage. Et comment on fait pour lire ce message ? Tu as une idée ?

— Je crois. Ça prend du feu. Tu en as ?

— Oui, je pense. Un instant.

Elle retourne dans son tiroir *bordel,* et y trouve des allumettes. Charles se place au-dessus de son assiette, il allume une allumette et la met sous la carte, ce qui fait sécher les traces laissées par le citron, qui devient brun roux. Mayline est tout excitée de voir que ça marche. Les traces une fois séchées, on peut y voir une série de chiffres.

— Alors, ça donne quoi ?

— J'ai ma petite idée, dit Charles, mais je dois faire quelques vérifications. En tout cas, cette femme… Cette Chiva est géniale. Je ne sais pas où elle a appris ça, mais c'est du grand art.

— Ah oui ! Sérieux ! J'attends…

— Quoi… ?

— Que tu me dises le fond de ta pensée. Tu as sûrement une petite idée.

Charles hésite.

— C'est mon enquête, dis-moi ce qui se passe. Tu n'as pas le droit de me cacher cette information. C'est à moi. Allez, donne-moi cette foutue carte.

— Hein ! 2307, et alors ! On ne sait pas ce que ça représente. Ça peut être n'importe quoi ! Une combinaison de coffres, une partie d'un numéro de plaque d'auto, une adresse ou même un numéro d'employé…

— Tout à fait.

— Quoi ?

— Un numéro d'employé ! Je fais un appel pour vérifier un truc et je te dis tout.

Deux jours sont passés, depuis que Charles a eu la confirmation du nom associé au numéro 2307, indiqué sur la carte citronnée. L'information a été inscrite au moyen d'une ancienne méthode découverte, lors de la Première Guerre mondiale. La carte a été trouvée épinglée par Chiva, notre SDF sur son mur. Le numéro correspond à un officier de police de la Ville de Montréal, Georges Locas, que l'on peut clairement associer à Maddox. Sans avoir de preuves irréfutables, et surtout sans le témoignage de Fantin Henry. Il ne reste qu'à le prouver.

Suite à son agression, Fantin Henry s'est retrouvé à l'hôpital. Le nom de Maddox est mentionné par lui, sans savoir qu'il était surveillé par micro interposés. Celui-ci disparaît le jour du rendez-vous avec Mayline, se retrouve à Rouyn dans un hôpital neurologique, sous médication, avec des troubles sévères de la mémoire. Sans avoir les résultats définitifs, il ne retrouvera peut-être jamais la mémoire. Il était notre meilleur témoin.

Quant à Chiva, même avec toutes les précautions qu'elle a prises afin de porter aide et assistance, elle a subi des dommages collatéraux. On a mis le feu à son domicile le jour même où la carte a été trouvée, et elle a disparu avec son sac à provisions et son clin d'œil. Aucune nouvelle depuis que Mayline l'a rencontrée. Personne ne l'a revue depuis. Un avis de recherche a été lancé pour retrouver notre deuxième témoin.

Mayline est dans tous ses états. Georges Locas serait Maddox. Si nous arrivons à confirmer toutes les suppositions, car jusqu'à maintenant, ce ne sont que ça… des suppositions. Georges est un ripou de la pire espèce. Comme Charles l'avait dit.

Quelle sera la suite ? Comment réussirons-nous à coincer Georges Locas alias Maddox ? Et surtout comment prouver ce que nous savons, sans nos deux témoins indisponibles ? Une réunion au sommet s'impose entre Mayline, Charles et Jim. Pourquoi, Jim ? Après discussion, Mayline et Charles sont arrivés à la conclusion que Jim serait un atout majeur dans l'enquête en cours. Jim est une bonne recrue de la vieille garde. Jim et Georges ne se connaissent

apparemment pas. Car même si Jim travaillait sur le dossier Désilets, Georges et lui ne se sont jamais rencontrés. Rien ne laisse supposer qu'ils se connaissent. Jim est d'une génération de plus que Locas, et en plus il était gratte-papier et n'allait jamais sur le terrain.

Mayline tente de se rappeler son père, quand il travaillait au SPVM. Elle était toute petite, mais se souvient quand il rentrait à la maison avec son uniforme. Elle a toujours pensé qu'il était un policier, comme ceux, qu'on voit dans les autopatrouilles ou ceux qui font la circulation sur le coin des rues.

Il reste juste à convaincre le grand Jim Abbott. Ce qui pourrait s'avérer plus facile que nous le croyons. Jim s'ennuie surtout depuis qu'il est seul.

Charles ne peut passer cette enquête sous l'égide du SPVM, car il y travaille pendant ses heures de repos. Avec l'autorisation de son commandant, sans compensation, mais les choses peuvent changer à tout moment avec la réapparition de nos deux témoins. Il devra aller piquer une jasette au commandant.

Il est vraiment impressionné par le travail que Mayline a effectué sur ce dossier. Pratiquement seule et sans aide extérieure, en y allant avec les moyens du bord, en plus d'avoir Locas collé au cul. Juste pour ça, elle mérite une médaille. Du bon boulot. Il reconnaît qu'elle y a mis tout son cœur et ses efforts. Quoiqu'elle s'y soit trouvée bien impliquée contre sa volonté, elle a su réagir rapidement.

Il ne lui dira pas tout ça maintenant. Un peu plus tard, disons quand l'enquête sera terminée dans un bon resto comme Le Toqué.

Voilà que la donne vient de changer et cette enquête va requérir des gens de terrain habitués aux situations délicates. Il faudra rencontrer des personnes d'intérêt, témoins ou suspectes, à collecter des indices et des preuves et malgré le bon travail que Mayline a fait et la progression obtenue pour une première enquête, qu'elle l'admette ou non, elle a besoin d'aide.

« Il faut lui dire, mais comment ? C'est moi qui lui dis ? Elle m'a dit maintes fois que c'était son enquête… Eh bien, je crois que je vais passer par le commandant. »

— Allô ! Oui, c'est elle-même à l'appareil. Je vous écoute… Magnifique, je vous remercie de votre appel, monsieur Hébert. Merci encore.

Mayline se met à danser dans le salon, faisant des tourbillons elle chante :

♪ L'argent ne fait pas le bonheur, ♪ celui qui a dit ça, ♪ est un sacré menteur, ♪ l'argent ne fait pas le bonheur, ♪ allez raconter ça à votre percepteur…

Avec deux paires d'yeux qui la suivent, Marta et Marcus semblent d'accord sur un point. À ce moment précis, on sonne à la porte. En dansant et en chantant, elle se dirige vers la porte principale et l'ouvre sur un invité inattendu, mais qu'elle s'attend tout de même à voir à tout moment, Georges. Tout guilleret et fidèle à ses habitudes, il se pointe sans s'annoncer.

— Salut ma beauté. Tu tiens la forme, on dirait.

Ne sachant pas trop quoi dire, surtout avec tout ce qu'elle sait sur lui, elle hésite un moment avant de réagir sans laisser paraître son trouble. Prenant un air qui lui semble décontracté malgré l'affolement qui s'empare d'elle, elle arrive à articuler un peu essoufflée.

— Bon… bonjour Georges… Tu viens de péter ma bulle. Je viens d'entendre une chanson que j'adore à la radio et je me laissais aller à quelques pas de danse.

Il est toujours sur le pas de la porte et il aimerait bien entrer, mais l'invitation se laisse désirer, il force un peu le passage.

— Je peux entrer un moment ? dit-il en tenant la porte ouverte.

Hésitante, May essaie d'avoir un air de tous les jours.

Elle pense : Georges, tu n'as pas été invité et c'est malpoli de te présenter à tout bout de champ chez moi sans t'annoncer. Maintenant Georges tu es là et je vais te dire ce que je pense de toi. Tu es un être égoïste et superficiel. De plus, c'est la dernière fois que tu me fais ce coup-là, et si tu ne m'avises pas avant de te pointer, non seulement je ne t'ouvrirai pas, mais je ne t'adresse plus la parole. Et si tu n'as pas compris ce que je viens de te dire, je traduis : tu es un trou de

cul, égocentrique et chiant comme la pluie, et en prime, je t'annonce que tu es un merdeux de première.

Elle dit : « Bien sûr, en ouvrant la porte. Quelques minutes seulement. Je dois partir bientôt. »

Georges voit très bien son trouble. Pensant qu'elle n'est pas seule, il regarde autour dans la pièce, croyant y trouver Charles. Son ennemi du moment.

— Tu as l'air intéressé par ce qui se passe chez moi. Je peux peut-être t'aider. Ça va t'éviter de passer pour un con.

— Oh, là. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je n'aime pas que l'on s'incruste chez moi et c'est ce que tu fais en ce moment en forçant ma porte. Je ne t'ai pas invité à entrer. Je ne t'ai pas invité tout court.

— Bon. Si tu le prends comme ça, je vais quitter maintenant. Je pensais te faire plaisir en venant te rendre une petite visite surprise. Je m'ennuyais de toi. Je ne sais pas ce qui te prend et ce qui s'est passé depuis la dernière fois qu'on s'est vus, mais ça ne me plaît pas. Quand tu seras capable de parler, avise-moi.

May réalise qu'elle en a trop fait et que son moment d'humeur pourrait lui faire comprendre que ses sentiments ont changé, cela pourrait aussi lui faire comprendre les soupçons qu'elle entretient à son égard. Elle décide de jouer le jeu tant que l'enquête n'est pas terminée.

— Je peux parler, maintenant.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu m'as demandé de t'aviser : quand je pourrais parler. Maintenant, ça va, dit-elle, peut-être pas assez convaincante.

— On peut dire, sans crainte de se tromper, que tu es d'humeur changeante. Si je m'attendais à ça.

— Désolée, Georges…

Elle essaie de prendre un air de circonstance.

— Je me suis sentie envahie dans ma bulle.

Marcher sur son orgueil lui coûte beaucoup. Les excuses ne font pas partie de ces pulsions naturelles, mais la prudence est de mise.

— Tu peux entrer…

Georges ne sait pas trop s'il doit entrer, mais décide que c'est bon. Elle a bien dit qu'elle était parlable ce qui implique que je peux entrer, oui ? Il décide donc que c'est probablement le moment idéal. Comme elle semble un peu confuse, il aura le loisir de fouiner sans trop se faire remarquer. Georges fait un pas vers l'avant avec hésitation.

— Ça va, Georges. Allez ! Entre donc. Je ne te mordrai pas, mais je ne peux rien dire en ce qui concerne Marta.

Celle-ci arrive juste comme Georges pose le pied sur le pas de la porte.

— Non… Marta… Non, tranquille.

Marta s'arrête devant Georges et grogne. Georges ne bouge pas un cil et attend que ce soit Mayline qui ait le contrôle, et pas le clébard. Mayline l'emmène par son collier jusqu'à la porte de la laverie lui indiquant son coussin du doigt.

— Marta, coucher…

La petite chienne se couche de façon à ne rien manquer.

— Marta, reste. Bonne fille.

Caresse.

Pendant ce temps, Georges en a profité pour zieuter autour pour trouver n'importe quoi. Quoi ? Il n'en sait encore rien. Il le saura, quand il le trouvera.

De retour, Mayline referme la porte derrière lui et l'invite à passer au salon. Ce qu'il fait. Et sans retenue, il regarde partout allant même jusqu'à la fenêtre voir à l'extérieur, ensuite il revient au salon passant devant la cuisine. Il en profite pour jeter un œil tout en gardant l'autre sur Marta. Un troisième aurait été le bienvenu.

— Dis donc, je n'avais jamais remarqué que cet appartement était si agréable et aussi spacieux.

Passant devant l'escalier.

— C'est ta chambre en haut ?

— Oui, non… Oui, c'est ma chambre et non je ne veux pas que tu montes.

Il s'arrête, le pied sur la première marche, fige, puis se retourne à demi vers

Mayline qui se tient à sa gauche. Celle-ci lui touche l'épaule, juste un effleurement.

— C'est ma chambre, dit-elle, et personne n'y entre sans mon consentement. Vu.

— Pas de problème, ajoute-t-il en jetant un regard vers le haut de l'escalier. Puis s'en retourne vers le salon prendre place dans le sofa. D'où il est assis, c'est la commodité de cette grande pièce à vivre, il voit tout partout ou presque.

Mayline doit continuer à jouer le jeu pour ne pas éveiller ses soupçons. Et le jeu consiste à faire la bonne hôtesse et, si possible, avec le sourire.

— Quelque chose à boire ? Café, thé ou plus fort ?

— Hum… Dans le plus fort, tu as quoi ? Je peux me le permettre. Je ne travaille pas aujourd'hui.

— Tu n'es pas venu en voiture. Oui !

— Oui, mais je pensais que…

— … Que tu resterais ici pour dormir ? Enlève-toi ça de la tête et du pantalon. Donc, ce sera un café ?

Ah ! Ce qu'elle peut être chiante à la fin. Bizarre, du jour au lendemain, en fait je dirais d'une minute à une autre. Difficile à suivre, la petite garce. Des fois je me demande ce qu'elle sait, si elle sait quelque chose.

— Ça va. Je prendrai un taxi.

— Vodka, whisky et je pense avoir du gin, je vérifie…

— Non… Pas la peine. Un whisky à l'eau, ce sera parfait. Tu as de l'eau pétillante. Sinon, l'eau du robinet, ça ira.

Dans la cuisine, Mayline prépare les boissons. Pour elle, un verre de vin blanc et un whisky avec une bouteille de Perrier pour l'autre.

Pendant ce temps Georges, qui n'a pas bougé depuis qu'il s'est posé dans le sofa quelques minutes plus tôt, se déplace pour aller au bout de celui-ci à la partie la plus éloignée de la cuisine. Ses intentions sont, oui d'avoir une vue d'ensemble du loft et de voir ce que Mayline fait, mais aussi d'avoir Marta à l'œil et d'où il se trouve, il a vue sur la porte de la laverie et aussi sur les yeux de Marta. Les chiens ont des yeux qui parlent.

Marta et lui se regardent les yeux dans les yeux.

Marta montre les crocs. Elle ne grogne pas, montre seulement ses dents, sans cesser de le regarder c'est suffisant. Georges espère que la chienne va détourner les yeux avant lui. Hélas, toujours en le fixant, Marta se lève brusquement, mais reste sur place et continue sa séance d'intimidation à l'affût du moindre geste inopiné. Georges s'avoue à lui-même être intimidé par Marta. « Les petits chiens sont les plus tordus, tout le monde sait ça. » Il tourne la tête vers la cuisine et espère un geste quelconque de la part de Mayline pour calmer sa chienne.

« Mais où est-elle ? Il faudrait qu'elle contrôle ce monstre… »

La jeune femme est placée dans le coin des armoires, garde-manger et tout le tintouin. Elle n'est pas visible pour Georges, mais elle l'est pour Marta. Elle imagine la scène. Ce grand gaillard costaud, intimidé par un minuscule chien…

« Félicitations mon gars, quel courage ! »

Elle n'a qu'un mot à dire et Georges peut faire une croix sur ses attributs masculins. C'est tentant, mais trop tôt. Marta, elle n'a pas bougé d'un poil. Elle a senti la peur chez ce gars.

« Ça va, cessons la torture de ce gars. »

Pour la forme.

— Marta, dit Mayline, sois gentille avec Georges.

La petite chienne se calme un peu, et reste tout de même sur ses gardes. Mayline pense que Marta doit sentir que son invité n'est pas net. Depuis la première visite de Georges, celle-ci ne l'a pas accepté d'emblée comme elle l'a fait pour Charles. Marta a un instinct pour choisir les bons gars.

C'est mieux qu'un site de rencontres.

— Dis donc. Je pense que Marta ne m'aime pas beaucoup. Elle a même failli me bouffer les couilles à notre dernière rencontre. Tu te souviens ?

— Bien sûr. Je ne l'ai pas depuis longtemps comme tu sais. Il faudra donc que tu t'occupes de protéger tes couilles toi-même.

Une rencontre qui a duré l'espace d'un verre, Mayline prétextant une visite à ses parents qui reviennent à peine de voyage.

Le temps est venu de bouger et d'activer un peu les choses. Et quand je dis activer les choses, c'est que je dois me procurer une arme, maintenant. Suite à la visite de Georges Locas alias Maddox. Je me sens menacée en permanence. Il est fourré partout, constamment. Il est toujours à ma porte que j'arrive ou que je parte. Il me talonne et m'assiège, comme c'est pas possible. Si je n'étais pas si frustrée de ne rien pouvoir faire, je trouverais ça risible.

Mais plus je le vois et plus je trouve son attitude explicite. Sa dernière visite chez moi m'a quelque peu saisie. Heureusement, mes neurones se sont replacés, je pense assez rapidement, pour ne rien laisser paraître de mon angoisse et risquer de faire tout foirer.

Non, ce n'est vraiment pas le moment.

Donc, ici en ce moment, aucune chance à pendre d'où l'achat d'une arme à feu. Notre protection est primordiale, à Marta, Marcus et moi, les trois M, et si ma mémoire est bonne, le délai est assez long pour obtenir le permis. Vaut mieux commencer maintenant la paperasse.

Mayline va ouvrir son portable qui trône à sa place habituelle sur la table du salon et commence sa navigation sur le web. Habituée à faire des recherches, elle trouve rapidement ce qu'elle veut sur le site de la RCMP, formulaires, procédures, délais et prix. « Autant s'y mettre au plus vite avec un délai de quarante-cinq jours. On n'est pas chez nos voisins américains. Dans certains États, un permis peut être délivré à l'intérieur de trois jours. »

Mayline s'active donc à remplir les formulaires et à sauvegarder le tout.

— Je terminerai plus tard, dit-elle à Marta, couchée à son côté. Je dois me dégourdir les jambettes. Tu viens avec moi, ma belle ?

Marta se lève aussitôt, déjà prête à partir.

— Ouais, allons-y, ma beauté. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde, on dirait.

« Marcus va très bien s'en tirer tout seul, se dit-elle, après avoir mis de l'eau dans un bol et des croquettes dans l'autre. »

Marta en laisse, Mayline se promène dans son quartier qu'elle aime tant. En ce début de soirée, les commerces sont encore ouverts et partout les lumières sont allumées. Les boutiques, les échoppes, les restaurants et les terrasses dégagent des odeurs de bonheur. Elle se rend donc jusqu'à la pharmacie, celle qui offre un service photo. Même la pharmacie du quartier a une odeur particulière.

Oui, elle a l'odeur du quartier.

Elle a besoin d'une photo pour le permis, elle avait donc imprimé les critères exigés. Marta n'étant pas acceptée dans le commerce, elle sera attachée à un support à vélo. May, lui commande de rester et entre faire ce qu'elle doit.

Terminé. Elle sort aussitôt, car de la vitrine, elle voit un homme près de son chien. La noirceur ne lui permet pas de bien identifier cet inconnu qui a des airs connus. Disons ça comme ça.

Comme il est beau.

Un jean bien ajusté lui fait de belles fesses musclées, hum… Chemise beige avec une mince ligne verticale brune, ceinture de cuir brun, et courtes bottes en suède brun également, avec pour seul bijou dans l'annulaire de la main droite, sa chevalière de finissant de l'Université Laval, argent et noir serti d'un quartz.

Tout près de Marta, Charles la caresse doucement et lui jase ça. Marta écoute et se laisse caresser. Elle connaît ce gars-là et il fait partie du clan des gentils. Pas comme l'autre gars, celui qui fouine partout. Mayline le regarde un moment à travers la vitrine et se dit en le voyant si gentil avec Marta que Charles serait un très bon père.

« Bon, arrête ça, ma fille, se dit-elle, tu fabules et n'y pense même pas. Les papiers du divorce sont encore sur ton bureau… Mais tout compte fait, tant que rien n'est signé, il y a de l'espoir… Wô, les moteurs. »

Mayline secoue la tête pour chasser ses pensées et revient au moment présent.

En ressortant de la pharmacie, elle va directement rejoindre les deux amis.

— Bonjour. Tu as trouvé de la compagnie.

Charles se retourne et voit la plus belle chose qui lui ait été donnée de voir. En jeans et grand t-shirt à l'effigie des Rolling Stones, sans maquillage, cheveux dansant librement sous le vent.

— Bonjour… Ou plutôt, bonsoir. Tu es magnifique.

— Merci, dit-elle rougissante.

Situation embarrassante pour les deux. Charles essaie de couper le malaise qui s'est installé en changeant de position, afin de mettre son poids sur l'autre jambe, ce qui le positionne à côté de Mayline au lieu d'être en face, les yeux dans les yeux.

— J'ai reconnu ton amie à quatre pattes et elle semble m'avoir reconnu aussi. On faisait plus ample connaissance. N'est-ce pas Marta ?

Marta se sent importante et remue la queue. Elle approuve.

— Le hasard fait bien les choses, car j'ai justement à te parler. As-tu un peu de temps ? Ce ne sera pas long. Quelques minutes.

— Bon, j'avais autre chose de prévu. Mais…

— Une fille ?

— Euh… non ! Pourquoi tu dis ça ? Rien à voir. Ça ne te regarde pas… Ou si peu.

— Ah ! ben là tu vois, je sens qu'il y a quelque chose que je devrais savoir.

— Ton frisson sur la nuque ?

— Non, pas cette fois. Mon incroyable force de déduction de détective. Crache le morceau, Charles.

Charles se penche et prend Marta dans ses bras et la caresse pendant que celle-ci lui lèche le visage. Il se laisse faire. Cela lui donne une contenance d'occuper ses mains.

— Je veux attendre un peu avant de te donner les détails et ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Je dois avoir une confirmation de certaines actions avant que ta tête ne devienne de la grosseur d'une pastèque.

May, n'étant pas patiente de nature, commence vraiment à voir le bout de sa patience. Elle tourne le dos à Charles, prend une grande respiration pour l'aider à se contrôler et revient sur elle-même. Elle espère ainsi qu'il décidera de lui parler de ses intentions s'il sent qu'elle est prête à lâcher prise.

— Bon, tu m'en parleras quand tu seras prêt, mais moi j'ai besoin que tu m'écoutes. On va à la maison et on se prend une bière. Est-ce que ça te va ?

— OK pour la bière. J'ai un coup de fil à passer. Quelques minutes et je te rejoins.

Charles se retire un peu pour faire son appel pendant que Mayline quitte avec Marta pour le loft. Une vingtaine de minutes plus tard, Charles arrive chez elle.

Elle a pris le temps de changer de vêtements pour quelque chose de décontracté. Jeans savamment troué, chandail trop grand d'une taille, manches roulées, épaules à demi dénudées. Décontractée, Mayline l'invite à s'asseoir et lui apporte une bière dans un verre tout droit sorti du congélateur. Elle prend la

même chose pour elle-même et s'assoit dans le sofa à côté de lui. Marta et Marcus sur le fauteuil en face sont couchés côte à côte. Comme les chiens gardiens du temple Fu.

Elle soulève le couvercle de son portable et le document concerné est toujours à l'écran. Elle appuie sur un bouton et l'imprimante se met à parler.

Mayline lui remet les papiers qu'elle vient de ramasser sur la tablette de l'imprimante, sise dans le coin du salon. Charles les regarde à peine. Il connaît bien ces papiers.

Demande de permis de port d'armes.

— Tu ne dis rien… Tu as bien lu ces papiers ?

— Non, parce que je les connais, et je pense que c'est une bonne chose que tu te dotes d'une arme pour te défendre. Surtout dans la situation actuelle et d'autant plus que tant que tu as en ta possession une pièce qui vaut un million que tu t'obstines à garder chez toi, ça te sera bien utile… C'est bien ça, hein ! Elle est toujours chez toi ? Oui !

Oups ! Mayline est un peu gênée, là. Elle avait complètement oublié cette pièce qu'elle devait aller porter à la banque. Sur le moment, elle fanfaronne avec l'idée de la garder chez elle, mais ça n'a jamais été son intention, loin de là. Elle l'a cachée dans le coussin de Marta temporairement, le temps de se virer de bord, et elle a oublié.

Charles se rend compte à son silence qu'elle n'est pas allée à la banque sécuriser la pièce et que c'est vraiment inconscient de sa part.

— Tu cours après le trouble. C'est toi qui vois. Pour en revenir au permis, tu en auras besoin à titre de détective privé.

— J'en suis consciente, mais si je te montre ces papiers, c'est pour avoir un conseil sur le type d'arme que je devrais me procurer. Tu t'y connais mieux que moi en ce domaine, tu as des années d'avance et j'aimerais que tu me conseilles.

— Ouais… Je vais t'aider à choisir le modèle d'arme qui t'ira comme un gant, si je peux dire. J'ai bien une ou deux idées pour toi. Mais avant, tu me prêtes ton portable. Merci.

Charles va sur Google et tape quelques mots dans le moteur de recherche. Il

trouve tout de suite le site de Dante Sports. Le plus gros vendeur d'armes de la métropole. Un ou deux clics plus tard, plusieurs modèles s'affichent à l'écran.

— Là, voilà.

Prends soin de tourner l'écran vers May.

— Celui-ci, Smith & Wesson, 9 mm semi-automatique. Léger et très ergonomique. De plus, il est facile à manipuler. Tu l'auras bien en main.

Voyant le questionnement dans ses yeux, Charles lui explique qu'avec un semi-automatique on doit appuyer sur la détente chaque fois qu'on veut tirer, contrairement à un automatique qui peut cracher toutes les balles en appuyant qu'une seule fois sur la gâchette. Les semi-automatiques peuvent tirer également des rafales de trois coups.

— Et… Il y a un autre choix ?

Il retourne le portable vers lui.

— Bien, il y aurait le modèle Glock 19, 9 mm, utilisé par le SPVM depuis 2015 et aussi par l'armée depuis des lustres. Il est considéré comme un des meilleurs semi-automatiques à ce jour. En lui montrant l'image sur le site web du SPVM.

— J'aime le Glock.

— D'accord… Tu m'as l'air franchement décidée. Une raison particulière ?

— C'est le modèle utilisé par le SPVM. Ça me suffit.

— Ça se comprend. Je ferai la même chose à ta place. Je signe donc le formulaire immédiatement, joignant le geste à la parole, et je l'apporte avec moi pour le faire signer par le commandant. Comme c'est pour ta protection personnelle, je crois qu'il me fera cette faveur. Et puis… Le délai sera moins long pour l'obtention du permis. Tu auras donc ton arme plus rapidement. Par contre, tu dois savoir que t'es pas de la police et n'ayant pas encore ton permis de détective privé, ton arme devra rester enfermée dans une valise de protection pour le transport du point A au point B. En deux mots, de chez toi au centre de tir, seulement et l'inverse. Tu n'as pas le droit de l'utiliser à tout vent.

— Dans ce cas, ça me donne quoi d'avoir une arme ?

— Pour le moment, pas grand-chose à part la protection personnelle à la

maison. Si tu te fais arrêter, exemple sur l'autoroute 15 en direction de Saint-Sauveur ton arme dans la voiture, qu'elle soit dans la valise ou non, tu es en infraction, car ton centre de tir est à Montréal. Tu me suis ?

— Cinq sur cinq, dit-elle déçue.

— Ne fais pas cette tête. Quand tu auras ton permis d'agence, ce sera différent. Tu pourras l'avoir sur toi, seulement ; je dis bien seulement, dans le cadre d'une enquête. Le reste du temps au dodo dans sa boîte verrouillée.

— Chef, compris chef, je suis rassurée. Chef.

— Ensuite, nous irons ensemble au stand de tir du SPVM.

Vérifiant qu'il a bien signé et que tout est conforme, il le plie et le met dans la poche arrière de son jean.

Charles, regarde sa montre. 21 h 25.

— Tout va bien ? lui demande-t-elle.

— Oui… Euh non, dit-il mal à l'aise. Je me sens un peu mal là. C'est concernant Ray Pacino, c'est le gars qui vendait la pièce…

— Je sais. J'ai essayé de le joindre par téléphone.

— Quand ça ? Tu ne m'avais rien dit.

Mayline fait une drôle de tête, mi-agacée, mi-découragée.

— Ben quoi ? Si tu m'avais dit ton intention de l'appeler, je ne l'aurais pas fait aussi. Il vaudrait mieux se coordonner pour ne pas travailler en double. Tu ne crois pas ? Il faut se répartir les tâches et ne pas créer de doublons.

— Tu as raison, je suis désolée. Quand j'ai appelé, j'ai parlé à une employée de maison qui m'a dit, si j'ai bien compris, que M. Pacino était absent et elle a pris le message de me rappeler, enfin de rappeler Julie Deschamps.

— Julie Deschamps ? Qui est-ce ?

— Je ne voulais pas donner mon vrai nom au bénéfice de l'enquête.

Charles lâche un grand rire.

— Tu te donnes tout entière, pas vrai. Tu n'avais pas besoin de changer de nom.

— Oh, oh…

Mayline est un peu frustrée de la situation. Elle préfère ne pas relever.

— Tu me parlais de Ray Pacino plus tôt.

— Eh bien, oui. Il a été retrouvé mort, du moins on croit que c'est lui. On attend juste que la police de Kansas City nous le confirme. Il était au fond du jardin derrière le cabanon. Il a été retrouvé par le jardinier, qui est sous le choc, on peut facilement le comprendre. D'après les policiers chargés de l'enquête, il serait mort depuis quatre ou cinq jours. Ils ne savent pas encore la cause de la mort, mais à première vue, il aurait reçu plusieurs coups mortels à la tête et au visage avec un instrument contondant. On attend le résultat de l'autopsie. J'aurai de leurs nouvelles aussitôt.

— Tu veux mon avis ? Il a été assassiné par Maddox.

— N'allons pas trop vite, veux-tu ? Dans une enquête, il faut faire preuve de discernement. Tu comprends ? Il faut savoir distinguer le vrai du faux et j'ajouterai aussi, le bon sens du non-sens. En d'autres termes : avoir du jugement. Tu me suis ?

— Ouais. Non, pas certaine de te suivre là. Mais comment fais-tu la différence ?

— Pas le temps pour un cours de français, mais ma mère aurait dit : tourne ta langue sept fois dans ta bouche avant de parler. Autrement dit : réfléchis.

— Et pourquoi tu me dis ça, là ?

Cela n'arrive pas souvent, mais Charles commence à s'impatienter.

— Tu sautes aux conclusions rapidement.

Mayline ne comprend toujours pas à quoi il veut en venir. Elle le regarde avec ses grands yeux remplis de points d'interrogation. Charles reste sans voix un moment, puis il reprend.

— Bon, tu as dit : il a été assassiné par Maddox. Ça te sonne une cloche… ou pas.

— Oui !

— Bien, voilà. À ce moment-ci, tu ne peux pas dire ça. Tu pourras le dire quand ce sera vrai. Pour le moment, ça ne l'est pas. Capiche !

— Bah ! On est entre nous.

— Ouais, dans la mesure où ça reste entre nous… On s'y remet ! Je disais donc que le corps a été au gros soleil, par une chaleur de 40 degrés, pendant plusieurs jours. Pas beau à voir le gars. Tu veux voir les photos ?

— Euh… Ouais, répond-elle plus ou moins certaine de le vouloir vraiment.

Charles ouvre son téléphone et appuie sur quelques touches.

— Vaut mieux t'habituer à voir ça. Tu risques d'en voir d'autres dans ta carrière, quoique pas mal moins que le SPVM.

Le téléphone de Charles affiche une photo d'un homme couché sur le côté droit. À la tempe gauche une plaie béante d'environ trois centimètres, sang séché dedans et autour de la plaie remplie de larves et de mouches qui semblent être à un festin.

Charles fait défiler les photos toutes plus horribles les unes que les autres. Il ne remarque pas que Mayline a changé de couleur, de basanée, elle est passée à blanc… C'est seulement quand Mayline pose la main sur son bras qu'il se rend compte que quelque chose ne va pas.

— May, qu'est-ce qui se passe ? Tu vas être malade ?

Ne pouvant parler, sa main devant la bouche avec des haut-le-cœur apparents, Charles la soutient et l'emmène vers la salle d'eau.

— Arch...

Mayline se sent vulnérable, mais jamais elle ne voudrait que Charles voie ce qui va suivre. Elle fait un grand signe à Charles de sa main valide de ne pas la suivre.

Elle a son orgueil, quand même.

Cette journée chaude et humide à souhait nous dit : reste à la maison dans la fraîcheur, prend une bonne bière dans un mug tout droit sorti du congélateur. May, Charles et Jim ne s'en privent pas. Nos trois acolytes bien installés dans la cuisine, n'ayant pas été réunis ensemble depuis un bon moment, ont beaucoup de choses à dire et d'anecdotes à raconter. Charles et Jim sont de vieux chums qui se retrouvent avec une belle complicité. Jim est le père qui a manqué à Charles toute sa vie et celui-ci a toujours eu beaucoup de respect pour Jim. Après un bon moment de jasette et d'anecdotes, Charles a décrété qu'il fallait se mettre au boulot. Il y en a pour quelques heures, autant s'y mettre maintenant.

Il y a un porte-document noir avec combinaison, ouvert sur une chaise de cuisine. Des papiers éparpillés à la grandeur dans un ordre bien précis. May étant une personne organisée, les documents sont placés de façon rigoureuse sur la table de la cuisine. Première colonne à gauche ; les documents gouvernementaux reçus par la poste, incluant les différents formulaires pour les permis ; deuxième colonne, les imprimés d'ordinateur pour les locations de locaux. Viennent ensuite les documents nécessaires pour la banque dans une troisième colonne. Tous disposés, l'un sur l'autre de façon à voir le titre de chaque document.

Impressionnés, Jim et Charles restent sans voix. Mayline n'a jamais été aussi ordonnée.

— Qui a fait tout ça ? demande Charles tout en examinant les papiers, touche à un, touche à l'autre, qui, sous l'œil attentif de May, les remet à leur place respective.

— Qui tu crois ? Marta ou Marcus ? Ils sont brillants tous les deux, mais Marta a une coche de plus pour exécuter un tel travail, lui répond-elle, amusée.

— OK, c'est toi.

— Tu crois.

— Ça va les enfants ; je sais que vous vous êtes ennuyés, mais il serait peut-être temps de s'y mettre. Il y a beaucoup à voir et personne ne veut y passer la semaine, pas vrai !

Il a fallu un moment pour trouver une méthode de travail adaptée et efficace, mais tout compte fait, ils y sont arrivés. Et après avoir complété et signé les documents nécessaires pour constituer l'agence, il reste deux décisions à prendre.

Mayline avait pris le temps d'aller visiter deux locaux qui correspondaient avec son budget ou presque. Un, tout près de chez elle en demi sous-sol, très peu éclairé. Par contre, il est très grand, environ, 1200 PC. Trois grandes pièces, anciennes chambres pouvant être aménagées en bureaux individuels. Une salle de bain complète avec un petit problème de tuyauterie, que le proprio promet de faire réparer et un coin-cuisine fonctionnel, mais une seule place de stationnement. Peinture fournie, mais pas les peintres. 1,650. $/mois. Situé entre un dépanneur et une friperie dans un coin très achalandé.

L'autre est situé dans un vieil édifice à bureaux de trois étages, le local visé est situé au deuxième étage, 1,000 PC. Également, trois pièces pouvant servir de bureau. Une grande salle d'eau entièrement fonctionnelle, plus la grande pièce à vivre transformée en réception (anciennement un bureau de dentiste), une grande penderie d'une des chambres a été transformée en mini-coin cuisinette. Le proprio s'occupe de tout. Celui-ci serait le premier choix de Mayline.

Coin de rue avec un avantage non négligeable, car sur l'autre coin de rue en diagonale, un joli petit parc tranquille. Après négociation, May a obtenu deux places de stationnement pour le commerce au lieu d'une seule, normalement prévue. Elle admet ne pas avoir négocié très fort, le locataire précédent en avait deux aussi.

De plus, il est situé près des commerces et restaurants et, ce qui est merveilleux, à cinq minutes à pied du poste de police de quartier. C'est le meilleur des deux mondes. Prix de location de 1,50 $ le pied carré… Bien sûr, elle pourrait en visiter d'autres, les petites annonces dans les journaux et sites web en sont pleines. Mais sincèrement elle aime le quartier, le local et le prix lui convient. Un peu cher. Hic ! Inutile de chercher plus loin. L'emplacement est parfait.

En montrant à Charles et Jim les deux possibilités de location, une bonne et une moins bonne dans le même quartier, sachant qu'eux aussi adorent le coin, ils n'y verront que du feu. Facile de deviner quel sera leur choix.

Le choix du nom de l'agence ! Bien, on y reviendra. Quelques bonnes idées sortent du lot, mais ça peut attendre.

Notre trio infernal est assez content du travail accompli dans la soirée. Un bon travail d'équipe. La concentration et la détermination qui se dégageaient étaient palpables. Une association du tonnerre. Quelques gugusses restent à faire avant la fin de la semaine, et avant le voyage à Rouyn demain.

La soirée se termine dans la bonne humeur. Jim et Charles s'en retournent vers une heure du matin après avoir mangé un sandwich et une salade, le tout accompagné d'une bière. Après leur départ, elle ramasse un peu et va se mettre au lit.

La soirée a filé à toute allure.

N'aimant pas du tout prendre l'avion et plus encore un petit avion, Mayline anticipe un peu les effets que produit un DASH-8 à hélices, bruyant.

Après un petit déjeuner léger, pour se remettre sur le piton, elle dépose la vaisselle dans l'évier. Son café à la main, elle passe un appel à la clinique à Rouyn pour parler à madame Bernier et prendre rendez-vous pour le jour même. Elle lui demande également si un hypnotiseur pourrait arriver à faire revenir les souvenirs de Fantin.

Celle-ci ne peut confirmer ni infirmer. C'est la première fois qu'on lui pose la question, précisant que ce ne sera pas un hypnotiseur tel qu'on le connaît dans les shows de télé, mais bien un hypnothérapeute dont la thérapie est axée sur la connaissance de la psychologie positive et du développement personnel.

— Cela présente toujours un risque qu'il n'en sorte rien, répond madame Bernier.

— Est-ce que cela peut détériorer son état ?

— Je ne crois pas, mais il peut se produire une résistance de l'inconscient à la remémoration des souvenirs traumatiques, dit-elle. Le but des séances est d'aider les patients à affronter leurs peurs et à surmonter certains blocages. La psychologie est l'étude de ce qui donne un sens à la vie. Tout est une question de perception.

— Merci, pour les détails. Dites-moi, y a-t-il un hypnotiseur, pardon, un hypnothérapeute dans votre région avec de bonnes références, et que je pourrais contacter.

Madame Bernier donne une référence pour une dame Loiseau, Éveline.

Après avoir raccroché, May prend immédiatement contact avec madame Loiseau, hypnothérapeute. La meilleure de la région dans son domaine à ce qu'il paraît, avec une bonne réputation qui la précède. Elle a eu d'excellents résultats dans ses travaux avec des patients assez perturbés.

Rendez-vous est pris avec la dame en question pour l'après-midi même.

Billet d'avion électronique acheté pour le milieu de la matinée, et arrivée à Rouyn prévue à 11 h 40, s'il n'y a pas de retard. Elle a juste le temps de préparer un petit sac de voyage et quitte pour l'aéroport après avoir avisé Charles sur sa boîte vocale, « expressément à une heure où il ne pourra répondre » pour lui

demander de passer s'occuper de Marta et Marcus pendant son absence.

— Bien, voilà, il est prévenu. Maintenant, en route.

Elle réalise soudainement qu'elle a maintenant une nouvelle serrure avec un code. Elle s'empresse donc d'envoyer un texto à Charles.

Mayline n'aime pas les avions en général et les petits appareils en particulier, qui lui donnent la nausée, en partie à cause de l'exiguïté, mais surtout pour les atterrissages assez rock'n'roll. Comme de fait, l'arrivée fut périlleuse à cause de forts vents à l'atterrissage, autant à l'escale de Val-D'Or qu'à l'arrivée à Rouyn.

Toute la durée du vol, Mayline a tenu les bras de son siège fermement. L'hôtesse est passée dans l'allée pour offrir un café ou autre breuvage, avec des craquelins que Mayline s'est empressé de refuser, pour ne pas avoir à lâcher prise. Mais elle aurait bien pris un café ou ce qui devait être un café.

Enfin, il était temps.

L'aéroport de Rouyn en est un régional, sécurité minimale de base. Qui ferait un attentat à Rouyn ? Et comme Mayline avait son bagage avec elle, la sortie de l'aérogare fut rapide.

— Madame Abbott ?

— Oui, vous êtes ?

— Éveline Loiseau. J'ai pris sur moi de passer vous prendre pour gagner du temps.

Mayline, bagage à l'épaule, n'avait pas prévu qu'on viendrait la chercher. Elle prévoyait de louer une voiture, mais c'est mieux ainsi.

— C'est extrêmement gentil de votre part. Mais comment saviez-vous que c'était moi ?

— L'instinct. Venez par ici. Ma voiture n'est pas très loin. Vous avez d'autres bagages ?

— Non, c'est juste pour une nuit.

— Les touristes sont très rares à cette période de l'année. C'est surtout l'été en famille avec la voiture ou la roulotte.

Les deux femmes marchent côte à côte jusqu'à une Honda Jazz, vert

pomme.

Toutes les deux dans le véhicule de Madame Loiseau, celle-ci suggère d'aller prendre un snack avant la visite à la clinique, prévue à 13 heures. Elles se rendent donc chez Olive & Basil, Bistro qui offre une nourriture simple, mais succulente. Ambiance agréable, selon madame Loiseau.

— C'est bon pour moi. Allons chez Olive & Basil. Je n'ai rien pris sur l'avion, j'étais cramponnée à mon siège. Je déteste ces petits appareils.

— Tout à fait d'accord. Je connais les vols régionaux. Je vous invite.

Mayline fait un geste de la main pour montrer son désaccord, mais l'offre est refusée.

— Comme vous voulez, mais je suis ici jusqu'à demain. Je vais me reprendre.

Assises près de la vitrine donnant sur la rue, les deux femmes discutent agréablement de choses et d'autres. La serveuse vient prendre les commandes, qui leur seront servies une dizaine de minutes plus tard. Après s'être rassasiées, la conversation se dirige tout naturellement vers le patient à voir. Fantin Henry.

— Vous désirez que je vous parle de monsieur Henry ? demande May.

— J'aimerais juste savoir ce qui lui est arrivé, et pourquoi il est aussi apathique, sans réaction et aussi ce que vous savez sur son état de santé.

— Madame Bernier vous a probablement informé de son état, non ?

— Bien sûr que oui, mais c'est votre opinion qui m'intéresse. Attention, j'ai une très grande confiance en madame Bernier, là n'est pas la question. C'est une excellente infirmière qui donne un avis médical. Mais j'ai aussi besoin d'un avis humain de quelqu'un de proche qui le connaît personnellement et vous êtes, semble-t-il, la personne qui le connaît le plus pour le moment.

— Pour ça, vous n'avez pas tort. Je ne lui connais personne.

Elle lui donne les détails sur la première agression qui a eu lieu, frappé par ce qui semble un poing américain, et la deuxième agression après son hospitalisation, mais qu'elle n'a aucune idée des détails de celle-ci parce qu'il a disparu tout de suite après. En fait, il a disparu pendant son hospitalisation.

— Il a refait surface ici, à Rouyn dans une clinique neurologique. J'ai été

avisée par Madame Bernier. Voilà, c'est tout.

Madame Loiseau prend des notes sur un petit carnet noir qui semble assez rempli. De notes, bien sûr, mais aussi des schémas, des grilles et des étoiles. Mayline est curieuse de savoir ce qu'elle écrit. May tend un œil vers ledit carnet.

Madame Loiseau a vu son œil indiscret. Celle-ci retourne donc le carnet, afin que Mayline puisse satisfaire sa curiosité.

— Je suis de la vieille école, les notes manuscrites il n'y a que ça. C'est comme ça que j'ai appris et je me comprends dans mon charabia. Voyez, j'ai un code pour chaque note, chaque nom et chaque situation… Le téléphone portable est utilisé seulement pour les appels, seule concession que j'ai faite, car dans mon métier je dois être joignable. Mais pour le reste…

— Moi, je ne m'en passerai pas, ajoute Mayline

— Je vous crois… Ah oui ! Vous parliez de madame Bernier, nous avons rendez-vous avec elle, regardant sa montre… dans trente minutes. Nous devrions partir maintenant pour éviter l'achalandage sur la route.

— Il y a de l'achalandage sur la route ici ? demande Mayline, étonnée.

Pendant le trajet, Mayline a tout le loisir d'examiner Éveline Loiseau. Femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux auburn, qu'elle porte mi-longueur et qui lui façonnent un visage très doux. Visage recouvert de taches de rousseur, particulièrement sur les pommettes. Des yeux verts, en amande, soulignés de quelques rides et quand elle rit, cela donne un air particulièrement séduisant. « Elle a dû en chavirer des cœurs. »

— Oh, excusez-moi… Vous disiez ?

— Le trafic ! Il y en a sur l'avenue Principale, surtout quand on arrive au croisement de la route 117.

— Je n'aurais jamais cru, répond-elle.

Arrivées à la clinique, May et Éveline Loiseau se dirigent vers l'accueil à la rencontre de madame Bernier qui les attend. Civilités.

Arrivée à l'étage, madame Bernier, en tête, les entraîne vers la gauche.

La chambre de Fantin Henry, située deux portes plus loin en sortant, du côté opposé du couloir.

Dans la chambre, Fantin Henry est assis dans un fauteuil et regarde la télé, une émission pour enfants. Madame Bernier leur explique que c'est le seul genre d'émission qu'il accepte de regarder. Cela semble l'apaiser.

— Si on lui met autre chose, il se referme sur lui-même, les jambes remontées sur le fauteuil, entourées de ses bras et il se balance d'avant en arrière pendant des heures. On arrive à le calmer en lui lisant des histoires exactement comme avec un enfant. Nous n'avons pu faire les tests, mais tout semble indiquer qu'il a vécu des traumatismes dans son enfance. De quelle intensité ? Nous le saurons bientôt.

— Comment va-t-il réagir à l'hypnothérapie ? demande-t-elle à madame Loiseau.

— Difficile à dire. Chaque cas est unique et se doit d'être traité de façon unique et avec toutes les particularités rattachées à son cas. Le patient doit être installé confortablement et être tout à fait à son aise. Il peut très bien tenir un objet qu'il aime particulièrement comme une photo, un jouet de son enfance, un toutou ou encore son pyjama préféré. Ou s'il n'a pas ce genre d'objet, cela peut très bien être simplement un coussin. Comme celui qu'il a sous le coude actuellement

— Madame Bernier, quel est son livre préféré ?

En regardant autour de la pièce, elle ne voit rien susceptible de l'aider.

— Nous en avons très peu, mais bizarrement, il semble attiré par une série de livres d'Agatha Christie. Des livres de nouvelles. Je dis bizarrement parce que depuis son arrivée, il semble plutôt avoir de l'intérêt pour les objets et émissions pour enfants. Alors pourquoi des livres policiers et des intrigues ? C'est une des choses que nous cherchons à savoir. Un instant, je vous montre le livre dont il est question.

Madame Bernier quitte la chambre et revient au bout de quelques minutes avec trois livres.

— En voici trois. Il semble bien aimer celui-ci : miss Marple au Club du mardi. Personnellement, je l'ai lu deux fois.

Mayline, angoissée, aimerait bien que le blabla finisse et que la séance commence.

Fantin Henry tend le bras pour prendre le livre des mains de Madame Bernier, qu'elle s'empresse de lui donner. Fantin Henry se cale dans son fauteuil et commence à lire

Début de la séance d'hypnothérapie.

« Finalement. »

— Il peut rester assis dans son fauteuil, mais la télé doit être fermée et joignant le geste à la parole, elle appuie sur un bouton de la manette.

Madame Bernier s'approche de Fantin et se baisse à son niveau, elle lui parle doucement et d'un ton apaisant.

— Monsieur Henry ! J'ai avec moi deux dames qui aimeraient toutes les deux vous parler. Vous voulez bien !

Fantin hausse les épaules pour montrer son indifférence.

L'infirmière appuie sur un bouton pour lever le pied amovible afin qu'il puisse s'étendre les jambes. Bien installé, Fantin semble apprécier ce doux confort. Madame Loiseau, qui avait déposé son portable sur le bureau en arrivant, appuie sur quelques touches. Une musique douce et relaxante se fait entendre. Tête tournée vers le plafond, Fantin Henry chantonne, bras croisés tenant le livre d'Agatha. Madame Loiseau s'approche et lui parle doucement.

Il faut gagner sa confiance. C'est le secret d'une bonne thérapie.

— Bonjour Fantin, je m'appelle Éveline, dit-elle d'un ton paisible. Je suis ici pour vous aider à vous souvenir de certaines choses. J'aimerais que vous vous détendiez. C'est très bien, détendez-vous, voilà. Vous faites ça très bien, non… Restez bien couché et relax.

Fantin cesse de chantonner.

— Fantin, êtes-vous confortable ?

— Oui.

— Parfait. Maintenant, j'aimerais bien que vous me disiez la première chose agréable qui vous vient à l'esprit. N'importe quoi un souvenir, une photo ou une personne qui vous tient à cœur. Vous avez sûrement des souvenirs agréables en vous, Fantin.

Fantin réfléchit.

— Il ne faut pas réfléchir. Sortez-moi la première chose agréable que vous avez en tête.

— Je… Je ne… Mes parents. Je vois papa et maman.

— C'est très bien Fantin. Vous voyez vos parents et vous étiez très proches de vos parents Fantin, dites-moi ?

— Oui, surtout de mon père. Mon père était mon ami.

— Vous voulez me parler de votre père, Fantin ?

— Oui. Mon père, c'était mon ami. Je faisais tout avec mon père, aller à la chasse et à la pêche. Il m'emmenait au cirque ou à l'île Sainte-Hélène à la plage. Et un jour quand j'étais plus grand, il m'a même emmené faire un grand voyage, nous sommes allés en Nouvelle-Écosse. Seulement lui et moi. J'étais super content. Tous mes amis étaient jaloux de moi, eux le plus loin qu'ils allaient, c'était au champ de course de chevaux avec leur papa. Maman n'était jamais avec nous. Elle était très malade, ma maman.

Elle continue comme ça, une dizaine de minutes, puis Éveline Loiseau aborde le sujet qui les préoccupe. À savoir : comment il s'est retrouvé à Rouyn. Le vif du sujet.

— Maintenant Fantin, nous allons parler d'un autre sujet. Nous allons parler de votre corps.

— Voyez-vous quelque chose ? Votre corps ! Détendez votre corps. Vos bras ! Détendez vos bras. Vos mains ! Détendez vos mains. Faites la même chose avec tout votre corps, Fantin. Partez de la tête et descendez jusqu'au bout des orteils. Vous êtes détendu, Fantin ?

Fantin prononce un oui hésitant.

— Maintenant, dites-moi. Vous avez un mal profond dans votre tête, un mal qui vous ronge et vous empêche d'être vous-même. Voyez-vous ce mal, Fantin ?

— Oui, je le vois, dit-il, et ça me fait peur.

Toujours avec la même voix douce et paisible.

— Si vous avez ce mal, c'est qu'une personne a causé ce mal dans votre tête. Pouvez-vous me parler de ce mal, Fantin ?

Dans une demi-conscience, Fantin se décide à parler de son mal. De ce mal

qui le ronge par l'intérieur de sa tête. Toujours allongé et regardant fixement devant lui.

« Il affirme voir son cerveau. »

— Mon cerveau me fait mal… Il se promène partout.

— Expliquez-moi ce qui se passe, Fantin. Vous dites que votre cerveau se promène ! Dites-moi.

Madame Loiseau regarde les deux femmes avec une expression bizarre en haussant les épaules et se demande ce qui se passe. Ces réactions ne sont pas normales.

— Oui, il se promène dans toutes les parties de ma tête. Il… Il veut me montrer quelque chose que je n'arrive pas à voir.

En parlant, il remue la tête de droite à gauche, lentement puis un peu plus vite.

Madame Loiseau continue de lui parler, mais son ton a changé. Il est devenu indécis, non, plutôt hésitant, mais elle continue de lui parler en redoublant d'écoute.

— Je suis là pour vous aider, Fantin. Y a-t-il un souvenir que votre cerveau veut vous montrer, un souvenir qui vous fait peur et qui vous empêche de parler librement ?

Ses bras et ses mains bougent continuellement et vont dans tous les sens, comme s'il se protégeait d'une attaque.

— Un homme me frappe avec quelque chose de dur… Il frappe fort… Ma tête… Ma tête me fait mal… Il frappe encore et encore. Remuant dans tous les sens, dit-il, en paniquant.

« Cette information est exacte, se dit-elle. »

— Fantin, personne ne peut vous faire de mal ici. Vous êtes en sécurité. Il n'y a que des amis dans cette pièce.

Fantin Henry semble se calmer.

— Voilà, c'est très bien. Inspirez, expirez. Très bien.

Près de trente minutes plus tard, la séance se termine sur un Fantin Henry nouveau, pour ne pas dire presque neuf. Il semble reposé et en paix. N'est-ce

qu'une illusion ou une réalité ? Du charlatanisme ou de la médecine ? Mais peu importe, pense Mayline, cette séance lui a fait du bien, tout comme un essai placebo qui soulage un malade. C'est un état de conditionnement. Ça fait du bien, et alors pourquoi s'en plaindre.

Au début, le malade était muet comme une tombe. Madame Loiseau lui a parlé de son mal et qu'elle pourrait diminuer sa souffrance s'il parlait, s'il lui racontait son histoire. Il regardait toujours le mur en face et sans doute voyait-il défiler le récit de ses malheurs, car il avait l'air effrayé, vraiment. À moins qu'il soit un très bon acteur !

Mayline, qui assistait en silence à la séance, se disait qu'il avait dû subir d'effroyables coups lors de ces deux agressions pour en arriver à un tel résultat de frayeur. Acteur ou pas.

Il a tout à coup commencé à parler, tout d'abord apeuré et craintif. Après quelques minutes, il était plus confiant et éveillé dans son hypnose. C'est un rêve éveillé. Monsieur Henry semblait pourtant soulagé et détendu, semble-t-il.

Il a fait beaucoup de chemin dans cette seule séance.

— Incroyable, et ça fonctionne vraiment.

— Oui, c'est bien, mais on n'en a pas terminé. Loin de là. Il en faudra d'autres. Je suis très satisfaite du résultat d'aujourd'hui.

— Je comprends tout à fait. Dites-moi, madame Loiseau, monsieur Henry me fait confiance et le fait que mon numéro de téléphone ait été trouvé dans sa chaussure le prouve. Il voulait, semble-t-il, que je le contacte.

— Je suis au courant, oui. Avec Madame Bernier, nous avons parlé de ce cas.

— Très bien… Alors j'aimerais pouvoir être seule avec lui quelques minutes. Comme la séance semble avoir donné des résultats, j'aimerais en profiter pour essayer quelque chose avec lui. On ne sait jamais, ça peut donner des résultats.

— Quoi donc ?

— Du cognitif. Je suis assez bonne en ce domaine et de plus, il a confiance en moi. Je pense pouvoir en tirer quelque chose. « J'étais bonne dans les cours,

en tout cas. »

— Je comprends et je ne dis pas non. Mais nous devons avoir l'accord du médecin traitant et s'il est d'accord vous pourriez agir demain. À quelle heure est votre avion ?

— Je crois avoir un des derniers vols vers 16 h.

— Gardez-vous une plage horaire vers 11 h. Est-ce que ça vous convient ?

— Bien sûr. Merci.

Madame Loiseau se retourne pour quitter mais Mayline la rappelle.

— Dites-moi : vous connaissez un hôtel ou motel pas trop cher dans le coin ? Je n'ai pas eu le temps de vérifier avant mon départ.

— Oh, bien sûr. Il y a le Quality Inn, un peu vieillot, mais convenable, sinon le Best Western.

Réalisant qu'elle n'a pas de véhicule pour s'y rendre, elle demande à Madame Loiseau si celle-ci peut l'y déposer.

Elle s'empresse d'accepter et lui offre même de lui servir de chauffeur pour le lendemain. Une occasion à ne pas manquer. Bien sûr, elle aurait pu louer une auto n'étant plus une sans le sou, mais ça ira beaucoup plus vite avec madame Loiseau à ses côtés qui vit dans la région.

Surprise. Au Quality Inn, on lui répond qu'il y a une chambre libre, avec petit déjeuner inclus. Une aubaine. Mayline se fait dire par Madame Loiseau que Rouyn-Noranda est active à l'année pour l'exploitation des mines et forêts. Mais l'été, c'est le camping.

Maintenant dans sa chambre, madame Loiseau disait vrai clairement vieillot, mais propre. May prend une douche et s'habille en mou n'ayant pas l'intention de sortir.

Son téléphone bip, c'est le signal d'un texto.

rencontre confirmée demain, onze heures

* Parfait, merci *

Petite soirée tranquille à naviguer sur le net et vérifier les courriels.

Elle regarde à la télé, une vieille série américaine qui date de 2005. La loi des nombres. Série policière, dont un savant des nombres travaille avec le FBI

sur des cas difficiles, où il arrive à faciliter la tâche à des agents pour trouver le coupable avec des calculs et des algorithmes très complexes. Le but était de prouver que tout se fait avec des nombres, même se trouver un amoureux. Déjà vu, mais distrayant.

Au réveil, re-douche.

Le petit déjeuner, somme toute assez complet, est servi dans une petite salle adjacente à la réception. Sous forme de buffet avec choix de pain, céréales, fruits, yaourt, thé ou café, est accueilli avec les honneurs, n'ayant rien avalé depuis la veille au soir.

Il est neuf heures, un peu passé la demie. Il lui reste donc du temps pour un deuxième café qu'elle savoure pleinement en lisant ses messages…

Madame Loiseau se présente une heure plus tard à l'hôtel et, par déduction, étant donné l'heure, rejoint Mayline dans la salle à manger. À sa vue, Mayline ramasse ses affaires, referme le portable, qu'elle place dans son sac de voyage prêt pour le départ. Si tout se passe bien avec Fantin Henry, elle pourra peut-être revenir sur un vol plus tôt.

Ils seront installés dans une petite salle équipée d'une table, permettant de s'asseoir face à face. Un meuble garni d'une cafetière et de tout ce qu'il faut, même une assiette de beignets, trône dans le coin de la pièce. Sur le mur, près de la porte, un bouton d'alarme.

Mayline anticipe qu'elle n'aura pas à s'en servir.

Fantin arrive avec madame Bernier qui lui demande de s'asseoir et quitte la pièce aussitôt.

Mayline s'assied en face.

— Bonjour Fantin, vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment allez-vous ? Avez-vous bien dormi ?

Fantin se tortille sur sa chaise. On le dirait mal à l'aise ou inconfortable.

— Ça peut aller…

— Prêt à commencer, oui ? Aujourd'hui, ce que nous allons faire est un retour au passé. Si vous voulez bien.

— Et pourquoi donc ? Je n'ai absolument pas besoin de revivre ça encore, dit-il d'un ton sec.

« Quelque chose ne va pas… Il n'est pas aussi perdu qu'hier. Il semble sur ses gardes en attente de… Je ne sais pas quoi ! »

On verra bien.

— Hum… C'est une étape dans votre guérison. En retournant par la pensée cognitive dans votre passé, vous pourrez passer par-dessus toutes les pensées qui vous obnubilent, que vous cachez dans votre inconscient et vous pourriez vous souvenir de faits ou d'événements, même d'un détail que vous avez oublié parce qu'il vous semble anodin, mais qui peut être crucial pour la suite des choses. Vous comprenez ?

— Je pense. S'il y a un truc que je n'ai pas dit parce que je l'ai oublié, ben ça le fera revenir à la surface. Voilà ! C'est simple, pas besoin d'en mettre autant.

« Il est à cran. Ce sera moins facile que je pensais. »

— Désolée pour les grands mots. Je les décris comme j'ai appris. Vous êtes partant ?

— Ouais.

Assise face à face, Mayline demande à Fantin de fermer les yeux. Maintenant, retournez au jour de votre évasion de l'hôpital Notre-Dame.

Fantin se concentre.

Mayline n'a jamais vu passer le temps aussi rapidement. Elle se focalise sur son séjour à Rouyn et les personnes qu'elle y a rencontrées. À commencer par madame Bernier. Début quarantaine, sympathique, dévouée et surtout pleine d'empathie pour ses patients. Elle est vraiment dans son élément, quoique certains qualifient son attitude de brusque, May dirait plutôt que celle-ci est autoritaire, mais avec fermeté.

Puis, vint la rencontre avec Madame Loiseau. Agréable cinquantaine. Très vive d'esprit. Ce qui est sûrement un atout dans son métier qu'elle connaît à fond. Une aide précieuse. Les deux femmes, avec tout le temps qu'elles ont passé sur la route, se sont découvert des affinités et des traits de caractère assez semblables. Le temps qu'elle a passé à Rouyn et les contacts qu'elle a eus avec les gens sur place lui a fait découvrir une belle ville à grandeur humaine, avec des humains qui y vivent. Il serait agréable d'y retourner un jour.

Mayline est assez satisfaite de son voyage à Rouyn, car elle a obtenu presque toutes les réponses qu'elle s'attendait à avoir. L'interrogatoire cognitif, qu'elle tentait pour la première fois, a donné d'excellents résultats et confirmé un fait dont elle n'était pas certaine.

C'est bien Georges qui a battu Fantin Henry et qui l'a laissé pour mort dans la ruelle.

Quant à la sortie de l'hôpital Notre-Dame, c'est plus nébuleux.

Ce qu'il a raconté serait qu'une femme l'a fait sortir de l'hôpital sur un fauteuil roulant, l'aurait fait monter dans sa voiture et amené à la station d'autocars de Montréal sur la rue Berri. Fantin se souvient vaguement avoir résisté quelque peu, autant que ses forces le lui permettaient. Il était dans le brouillard avec tous les médicaments qu'on lui avait fait ingurgiter à l'hôpital. Cette mystérieuse femme l'aurait emmené dans un recoin près des toilettes, derrière les casiers à bagages. Elle l'aurait aidé à s'asseoir par terre et fait boire de l'eau auparavant assaisonnée d'un relaxant musculaire, qui devait le détendre et l'aider à dormir.

Fantin ne connaît pas la dame, ne l'a jamais rencontrée et ne saurait la

reconnaître.

Plus tard. Beaucoup plus tard, il s'est réveillé dans un autocar. Après un moment, les yeux dans le brouillard, ensommeillé et perdu, il tourne la tête de tous côtés. Il y a bien des gens autour de lui, mais personne qu'il connait, et même pas la dame. On parle de quelle dame là ? À un moment, il y avait bien une femme près de lui, qui lui a parlé. Elle lui a même donné… Lui a donné quoi ? Un sac ? Pas besoin de chercher très loin, car à côté de lui il y a bien un petit sac, genre sacoche et, à sa grande surprise, rempli de trucs à bouffer et de bouteilles d'eau. Cette femme avait vraiment tout prévu.

Après avoir posé la question au chauffeur, celui-ci lui répond que le car se rend à Rouyn et qu'ils y seront dans une heure et demie.

Il est retourné à sa place un peu déboussolé, et si ça se trouve encore plus perdu qu'avant. Mais ne perd pas le nord. Il prend un sandwich qu'il ouvre pour sentir avant de s'y attaquer. Manger, il doit manger. Au début, on se concentre sur ce que l'on fait, ce que l'on mange et boit et, quand la faim commence à disparaître, l'estomac arrête de crier, ce qui aide à s'entendre penser.

Peu de temps après, il dit s'être rendormi jusqu'à destination et qu'à l'arrivée en sortant du car, les policiers l'attendaient. Voilà.

Mayline appelle Charles pour l'aviser de son retour et le mettre au courant des développements de l'enquête. Charles lui propose de passer la voir. Proposition qu'elle accepte avec un plaisir évident. Avant de raccrocher, Charles propose d'aller manger au Petit Bistro, rue Fullum. Une chance incroyable fait qu'ils sont stationnés en face du resto. L'élégant bistro de quartier, offre une jeune cuisine française et bistronomique qui monte en popularité. Pour le moment, ils n'ont besoin de rien. Bien installés à une table un peu en retrait. Ils peuvent discuter librement sans être entendus. Tout compte fait, Charles fait signe au serveur et demande deux Martinis.

La discussion est entamée sur la séance d'hypnothérapie, le processus, l'interrogatoire cognitif. Mais surtout le résultat.

— Madame Loiseau a été parfaite et c'est une excellente thérapeute, dit-elle, mais celle-ci convient qu'il faudra encore quelques séances pour approfondir le sujet et obtenir des résultats probants. De plus, j'ai obtenu de Fantin, suite au

cognitif, le nom de l'agresseur et qui est-il selon toi ?

— Notre ami commun, Georges Locas.

— Tout à fait. Et comment tu as deviné ? dit-elle, sur un ton badin.

— Hum… Comment dirais-je ? Une intuition.

— Je vois… Où en étais-je ? Ah oui ! Pendant la séance avec l'hypnothérapeute, Fantin était très agité… Non, Mayline secoue la tête, pas agitée, plutôt mal à l'aise au tout début. Ils sortaient des mots illogiques et sans suite, n'ayant aucun rapport les uns avec les autres. Madame Loiseau a baissé les lumières et lui a caressé le front en lui parlant doucement et la suite est tout simplement incroyable. Il a parlé, je cite ses propres mots.

Mayline sort un petit calepin rempli de notes, tourne quelques pages et continue.

— … Pital… Non, pas ça… police… Je n'ai rien dit… Police… Je le jure… Laissez-moi… Mal… Ma tête… Non Chiva, non…

— Un instant ! Chiva, c'est quoi ça ?

— Chiva n'est pas une quoi, c'est une qui. Cette sans-abri qui a vu le policier le battre…

— Ah, oui, celle qui a disparu.

— Exact. Voilà la suite…

— … Je ne sais pas… Je ne sais pas… Elle est où ?... J'ai tout mis.

— Voilà ce qu'il a dit. En analysant les mots, je pense qu'on peut arriver à quelques vraisemblances. Au début, ça doit être au moment où il se fait battre, le mot police, fait sans doute référence au fait qu'il se fait battre par un policier, dans notre cas Georges Locas dit Maddox.

— Selon ses dires, Fantin Henry comme tu disais tantôt, mais dans l'état actuel, il ne serait pas un bon témoin. On doit espérer que son état s'améliore.

— Pour moi, y'a aucun doute, c'est lui. J'en mettrai ta main au feu.

— Hum… On dit, j'en mettrais ma main au feu.

— C'est ce que j'ai dit.

— Ton sens de l'humour m'a toujours renversé.

— Je sais.

Charles fait signe au serveur.

— Tu as faim. Tu es prête à commander ?

Le serveur arrive aussi discrètement qu'une mouche sur un fromage…

— Pour moi, ce sera une côte de porc Nagano à l'érable. Tu as fait ton choix, dit-il en regardant Mayline.

— Oui, pour moi le tartare de bœuf 1550, version teriyaki aux oignons croustillants et fines herbes.

— Avec frites ou salade ? demande le serveur.

— Les deux, j'ai très faim. Merci.

— Excellent choix, madame.

Le serveur ayant quitté, la conversation continue.

— Ça nous prend quelque chose de concret. Là, ce ne sont que des suppositions. Rien de tangible. Crois-moi, je suis une des personnes qui désirent le plus faire condamner ce tas de merde, mais on doit y aller dans les formes. Nous devons être impeccables dans nos démarches et surtout nos résultats.

— Ouais… Je sais, mais quand Fantin dit qu'il y a tout mis, il parle sûrement de la pièce dans l'emballage de transport.

— Sans doute, mais quel était l'emballage en question ?

— L'emballage ! L'alu et les bulles.

— De quoi tu parles, là ?

« Oups ! Charles n'était pas là quand l'emballage a été défait et je ne l'ai pas mis au courant… Un petit oubli. »

— Oups ! Désolée. Du papier bulle enveloppait la pièce, qui était également recouverte d'un papier alu… Ça pourrait être ça et l'alu devait servir de barrière pour éviter d'être détecté aux douanes.

— Ouais. C'est tellement simplet que ça en est génial…

Le serveur arrive avec les plats, dépose le tout sur la table avec difficulté.

— Bon appétit, dit-il.

Moment de silence. Les verres sont vides.

— Tu bois quelque chose ?

— Non. De l'eau suffit. Le martini était assez corsé. J'ai l'impression que je bois beaucoup ces temps-ci. Pas toi ?

— Tout à fait et c'est une bonne idée de continuer avec un château la pompe, dit-il en levant son verre d'eau. Santé.

Les bonnes odeurs qui se dégagent de leur assiette forcent le silence pour quelques minutes le temps de goûter et d'apprécier.

Mayline reprend son récit.

— Tu vois, malgré son incohérence… Fantin Henry dit bien avoir été battu par Georges dans la ruelle derrière le Presse Café et j'ai tendance à croire ce qu'il dit.

— Tu crois parce que tu veux que ce soit la vérité. Attention, je ne dis pas que ce n'est pas vrai, mais je me répète… Il faut le prouver. Monsieur Henry n'est actuellement pas en état de témoigner. Sans compter que son témoignage ne sera pas pris en considération, vu son état mental actuel. S'il retrouve la mémoire là, ce sera différent, lance-t-il.

— Et pour Chiva ? J'avoue que je ne comprends pas. Tu as une idée ?

— Monsieur Henry n'avait pas de domicile connu selon sa fiche. Il a un dossier, mais pour de menus larcins et l'adresse que nous avons n'existe pas. Mon idée est qu'il connaissait Chiva, peut-être même qu'ils vivaient dans le même espace. Ce que je crois, c'est que Chiva a été témoin de l'attaque de Fantin et que celui-ci, avant qu'il soit embarqué dans le coffre de la voiture, a vu notre coupable s'attaquer à Chiva.

— Pas possible. Chiva a disparu le jour où je suis passé la voir. Ce jour-là, elle m'a fait un signe, une invite à aller dans son logis. Tu te rappelles.

— Tu as raison et c'est ce jour-là que tu as rapporté la carte codée.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas tuée ? demande May.

— Ce gars n'est pas un tueur. Il est beaucoup de choses assurément, mais il n'est pas un tueur, du moins pas encore, dit-il, en le regardant franchement.

— Et monsieur Pacino ? Il est bel et bien mort.

— Ah oui ! Maintenant que tu en parles, le bureau du coroner d'Allen

County, Erik Mitchell m'a téléphoné ce matin et monsieur Pacino est, selon toute vraisemblance, mort des suites de ses blessures. Mort accélérée par la déshydratation et les dommages causés par le soleil. Mitchell dit que ses blessures n'étaient pas mortelles, mais graves. Il aurait pu s'en sortir si son corps n'avait pas été traîné sur une longueur de près de 150 mètres dans l'arrière-cour, puis laissé pour mort.

— Si, comme nous le supposons, Ray Pacino a été assassiné par un de nos deux suspects, ici nommés Fantin Henry et Georges Locas et bien, le ou les coupables seront jugés aux États-Unis pour meurtre au second degré, ajoute Charles.

— Que fait-on maintenant, oh mon maître !

— J'ai ma petite idée…

Le serveur arrive.

— Vous avez terminé ? C'était à votre goût ?

— C'était excellent. Merci, dit Charles en sortant sa carte de crédit.

Quelques minutes pour effectuer la transaction.

— Je vous remercie. Madame, monsieur. Je vous souhaite une excellente soirée.

— Merci. Vous également.

Arrivés à la porte, une surprise de taille attendait nos deux oiseaux. Georges Locas lui-même. Toujours aussi charmeur, habillé comme un prince avec un Montblanc qui dépassait de la poche de sa veste. D'ailleurs, comment peut-il se payer toutes ces fringues hors de prix ? Une voiture de luxe ? Il a peut-être reçu un héritage ou bien il n'est pas honnête. La deuxième option se rapproche plus de la vérité. Il attend donc en bas de l'escalier extérieur, bien appuyé dos au mur pianotant sur son téléphone. Il est clair qu'il les a vus arriver, mais ne laisse rien paraître jusqu'à ce qu'ils arrivent à environ trois mètres de lui.

Feignant la surprise.

— Ah ! te voilà, dit-il en glissant son téléphone dans la poche de son pantalon, s'adressant à elle comme si elle était seule.

May ne répond pas.

Charles et Mayline marchent lentement. Ils sont très près l'un de l'autre presque à se toucher. Charles prend la main de May, lui montrant son soutien, mais ce geste de Charles démontre une signification sous-jacente : mettre Georges en pétard.

— J'y tiens pas particulièrement, tu n'es pas dans mes projets, répond Charles.

Georges se tourne vers lui, mimant l'étonnement.

— Charles, tu es là ! Je ne t'avais pas vu. Tu veux bien nous laisser seuls un moment. Je dois parler à Mayline.

— Pas question, connard. Et ne t'avise surtout pas de la toucher. Tu m'entends du con, lance-t-il fin prêt à se battre s'il doit en arriver là.

Georges s'avance vers eux, baveux et menaçant. « Il est toujours dans le portrait. Fais chier. Son cervelet réfléchit à toute allure. Quoi faire ? Casser sa gueule de lieutenant ? Un jour, j'aurai ma chance de te la péter ta grande gueule, mais pas maintenant, pas devant elle. C'est pas l'envie qui manque. »

Mayline s'interpose.

— Holà, stop hurlant presque. Vos gueules… Vos gueules à tous les deux.

Hey ! Je suis là et je peux répondre moi-même.

Georges crache au pied de Charles et grogne :

— Tu vois bien qu'elle n'a pas besoin de toi, connard. Dégage.

Avant que cette mascarade recommence, Mayline qui tient toujours la main de Charles fait une légère pression et prend les devants, elle réplique :

— Pas ce soir. Une autre fois peut-être.

— Cinq minutes pas plus, insiste Georges.

Mayline se plante devant lui, le regarde bien dans les yeux, très calme.

— Dis Georges, j'ai une question vraiment très importante à te poser.

— Tu as toute mon attention, Mayline.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans, pas ce soir ? Tu es bouché ou quoi ? Tu as des problèmes d'audition ? De compréhension ? Ou tu es simplement idiot ?

— Okay, okay. Mettant ses deux mains devant lui en signe de reddition et il reste sur place sans bouger, soit, la marche de ciment pour accéder à la porte d'entrée. En plein centre de la porte. Posté comme une sentinelle, il bloque l'accès de toute l'épaisseur de ses 80 kilos en tenant la porte pour l'empêcher d'entrer, mais Charles n'a pas dit son dernier mot et veut s'interposer.

Mayline tient la main de Charles et s'approche de son oreille et chuchote : Laisse-moi faire. J'ai une idée.

— Mais…

— Fais-moi confiance.

Elle lui fait un signe avec un doigt : « Ça va prendre une minute. »

— Viens dans l'entrée Georges. Allez, suis-moi, lui dit-elle en attrapant la porte, jusque-là tenue par Georges. Porte qui lui glisse des mains, sous le coup assez brusque de Mayline.

Maintenant tous les deux dans le petit hall d'entrée, Georges retrouve son air suffisant, et s'apprête à parler, mais Mayline sort son autorité proverbiale de Capricorne et lui met les points sur les I et les barres sur les T.

— Je n'ai que quelques mots à te dire. Ce sera très court.

Charles s'énerve. Il les voit par le panneau vitré de la porte. Des mouvements et des ombres. Mayline qui gesticule et qui se promène dans le minuscule hall d'entrée. Charles regarde sa montre, encore cinq minutes. « Nom d'un chien, mais qu'est-ce qu'elle fait ? Que lui dit-elle ? Elle m'énerve, là. Encore deux minutes. J'y vais. »

Il marche dans leur direction quand la porte s'ouvre sur un Georges Locas qui a l'air en furie, mais résigné. Il regarde Charles.

— Tu n'as pas fini avec moi, Carver.

— Quand tu veux mon grand, lui lance Charles.

— Va au diable, crétin.

— Bien là tu vois, je pense que tu vas arriver avant moi.

Georges traverse la rue pour rejoindre sa voiture stationnée de l'autre côté. Il monte et tourne la clé, puis part comme un cinglé jusqu'au bout de la rue où il fait un virage en U crissant les pneus, pour revenir de l'autre côté à l'inverse du sens unique, il s'arrête un moment à côté d'eux, les regarde les yeux pleins de fureur et repart de la même façon en crissant les pneus.

Le bruit infernal des pneus sur l'asphalte résonne encore dans l'air du soir. Georges a tourné le coin de rue de la même façon, juste pour prolonger le plaisir.

Le silence revint. Enfin presque, des claquements de fenêtres que l'on ferme se font entendre des voisins excédés.

— Nom d'un chien, May, que lui as-tu dit pour le mettre dans une rage pareille ?

— Rien de bien grave. Il va me laisser tranquille maintenant.

— Tu n'as rien dit concernant l'enquête, hein !

— Non, mais tu me prends pour qui, bien sûr que non.

— J'attends…

— Quoi ?

— On ne part pas tant que tu ne m'as pas dit.

— Tu es chiant à la fin.

Mayline marche pour retourner à l'appartement, lorsque Charles la retient par le bras.

— Hey, qu'est-ce que tu fais ? Lâche-moi.

— Et s'il m'attaque à cause de ce que tu lui as dit… j'aimerais pouvoir me défendre

— Arrête. Stop, dit-elle en dégageant son bras.

Elle semble vouloir tourner autour du pot, ne sachant pas comment lui dire. Elle lâche le morceau en rafale.

— Je lui ai dit que je t'aimais encore, dit-elle rapidement en se retournant pour continuer sa route espérant qu'il n'ait rien entendu.

L'air stupide, Charles la regarde se diriger vers le loft sans savoir quoi dire. C'est une première. Lui qui a toujours la riposte facile. A-t-il bien entendu ? Blague-t-elle ? Sérieuse ! Non… D'une grande enjambée, Charles rattrape Mayline et se place devant elle pour lui bloquer le passage.

— Ai-je bien entendu ?

— Je ne sais pas ce que tu as entendu.

— Bien sûr que tu sais.

— Oui, mais ne te monte pas la tête. Je lui ai dit ça pour qu'il me foute la paix. C'est juste tout. Ne va pas t'imaginer plein de trucs. Oublie ça, très cher, dit-elle avec son air de snobinette en ouvrant la porte.

— Ça ne s'oublie pas. Surtout venant de toi.

— Il faut que tu gères, Charles. Je te répète, que je lui ai dit ça seulement pour qu'il me foute la paix… Ce qui nous permettra de continuer l'enquête sans l'avoir dans les pattes.

— C'est ce que tu crois. May, ne te fais pas d'illusions. Je connais le gars.

— Dans le moment présent, il devra marcher sur son orgueil. Ce qui me convient parfaitement.

— Tu as raison. À voir ça plus tard. Activons-nous.

Ils montent l'escalier pour se rendre au loft, Charles derrière Mayline, qu'il regarde d'un œil goguenard.

— Les coups portés à la tête n'auraient pas été fatals, s'ils avaient été trouvés immédiatement ou même dans les, disons, deux heures plus ou moins. Mais il s'est vidé de son sang, puis son corps exposé au soleil brûlant, de… appelons-la campagne désertique, qui ressemble plus à un désert garni de maisons. Il s'est malheureusement desséché en quelques heures comme un vieux pruneau, selon Erik Mitchell du bureau du coroner d'Allen County, explique Charles.

Charles est monté chez Mayline après le départ de Georges, histoire de se calmer tous les deux. Tout naturellement, ils en sont venus à parler de l'affaire Locas. Mayline reprend l'actualisation des faits saillants.

— Fantin Henry a lâché quelques brides d'information dans les séances d'hypnothérapie, mais rien de vraiment concret. Rien de solide, pas assez pour nous aider dans la poursuite de l'enquête. Quant à Chiva, on est toujours sans nouvelles. Elle a carrément disparu dans la nature. Tu m'as dit que des amis policiers à toi cherchent sur leur temps libre, mais rien à ce jour. Nada. Sa disparition est un mystère. Chiva a sûrement de la famille quelque part. Elle n'a pas toujours été SDF. Du moins, je ne pense pas, car je l'ai vue. J'ai vu son visage qui a clairement eu une meilleure vie avant. Est-ce qu'on ne pourrait pas regarder de ce côté ?

— Déjà fait. Rien pour le moment. Belleau y travaille et s'il y a quelque chose à trouver, il va le trouver. Par contre, il fait ça dans son temps libre aussi et il en a de moins en moins. Je vais tout de même voir s'il peut accélérer les choses.

Charles prend son téléphone sur le centre de table. Clique sur les favoris, puis sur Belleau et au même moment Black Betty version RAM Jam se fait entendre assez fort pour que le couple fasse le saut. Charles réagit tout de suite et prend l'appel entrant.

— Allô ! Justement, je pensais t'appeler pour vérifier un ou deux trucs avec toi… oui, je t'écoute…

— Attends, je te reviens, j'ai une autre ligne, dit Belleau.

Mise en attente. Pendant ce temps, Mayline lui dit :

— Black Betty ! Sérieux ! Tu es sérieux. Mais ça ne fait pas sérieux pour un policier.

— C'est mon téléphone perso. Pas grave.

Belleau revient sur la ligne.

— Allo ! Charles ! Une minute, je reviens.

Une fraction de seconde plus tard.

— Je viens de te refuser sur l'autre ligne. Je t'écoute…

— Je suis sur la bonne ligne, là ! Belleau… Quelque chose sur Chiva ? Tu as un numéro de téléphone ! Oui, super ! Je prends note, donne-moi une minute.

May lui tend sa facture de téléphone, le seul bout de papier qu'elle a sous la main et de quoi écrire.

Charles note le numéro.

— … Merci, Belleau. Beau travail.

Après avoir coupé la ligne, Charles redonne sa facture de téléphone à May.

— Hé, on a un de contact pour Chiva. C'est un numéro qu'elle avait avant de devenir une Canadienne errante… Chiva est son nom de famille et son prénom est Agathe.

— Avant de devenir une Canadienne errante ! Tu as toujours dit d'elle qu'elle était une sans domicile fixe. Quelle est la différence ? Tu veux bien éclairer ma lanterne.

— Au bénéfice de ta lanterne sache que je n'en sais rien, mais tout semble indiquer qu'elle a deux domiciles ou plutôt un seul maintenant, il y en a un qui a brûlé. Je vais tenter de la contacter et d'éclaircir le mystère, précise Charles.

— J'aimerais l'appeler moi-même. Chiva me fait confiance et elle me parlera. Elle ne te connaît pas et ne fait pas confiance aux policiers. Je ne sais pas pour quelle raison, mais c'est comme ça.

Charles hésite un moment, mais accède à la demande de Mayline. Il semble qu'elle gagne la confiance de tous.

— OK. Je te laisse son numéro, mais avant je le note pour mon bénéfice

personnel. On ne sait jamais. Tiens-moi au courant, ajoute-t-il, en se levant de table.

— Je dois te laisser, j'ai du boulot qui m'attend. On garde le contact.

Contournant la table pour rejoindre Mayline, il se penche pour lui faire une bise sur la joue.

— Promis, affirme-t-elle, pas du tout étonnée par son geste.

Après avoir ramassé ses papiers et son téléphone portable, Charles s'apprête à quitter le loft et se dirige vers la porte. Mayline le raccompagne toute bonne hôtesse qu'elle est, suivie de près par Marta qui remue la queue en regardant Charles. Celui-ci lui donne une caresse et Marta semble satisfaite et retourne à sa couche continuer ce qu'elle avait commencé. Dormir.

Bises sur les joues. « Diable qu'il sent bon. »

Beaucoup reste à faire. À commencer par trouver une bonne école de dressage pour Marta. Elle croit que son chien deviendra un excellent policier et un gardien hors pair pour une pièce de 1M de dollars. Mais elle doit impérativement apprendre certains trucs pour garder les voleurs en respect, sans pour autant les bouffer tout cru. Ce qui ne serait pas bien vu, et surtout considéré comme un acte criminel d'avoir un chien d'attaque qui bouffe les gens. Et on ne veut pas ça.

Quelques appels plus tard, Mayline a trouvé ce qu'elle cherchait. Un centre canin qui donne non seulement des cours d'obéissance, mais aussi des cours de comportement. Des entraîneurs qui comprennent les chiens et leur fonctionnement pour savoir analyser les situations. Marta a déjà une bonne base avec et sans laisse et elle aura en plus les signaux qui remplacent tous les commandements verbaux à l'aide du renforcement positif et de la discipline.

Rendez-vous est donc pris pour le lendemain pour une évaluation.

— Chose faite, ma belle, demain on ira voir ton entraîneur qui va te montrer tout plein de trucs intéressants pour que tu deviennes une super Marta.

Marta est tout excitée et tourne autour de sa maîtresse avec entrain, sans savoir pourquoi.

— Maintenant, je dois faire de la couture. Chose que je n'ai pas faite depuis des lustres. Ça risque d'être drôle.

Mayline sort son kit de couture. Bien gros nom pour une mini pochette trouvée dans le fond d'un sac de voyage contenant deux aiguilles, deux mini bobines de fil noir et blanc, et en prime un passe-fil. On ne peut demander mieux.

L'article qu'elle doit coudre, soit le lit de Marta est blanc tacheté de noir, un peu comme une grosse vache sans tête. Assise en tailleur par terre, le lit de Marta sur les jambes avec des ciseaux, elle défait le rebord sous le coussin d'environ 5 cm. Elle y glisse une petite pochette, en velours rouge, qu'elle a récupérée dans le tiroir bordel de la cuisine. La pochette bien insérée dans le coussin, elle recoud minutieusement le tout. Visiblement satisfaite de son

travail. Rien n'y paraît. Ce n'était pas si drôle que ça, finalement.

— Regarde Marta, tu vois ça ? Marta est très attentive.

Mayline remet le coussin dans son coin.

— Viens Marta couche-toi, bravo ! Bonne fille. Ça, tu vois, personne n'y touche jamais. C'est ton trésor et tu es la gardienne.

« Voilà une bonne chose de faite. J'avais plutôt hâte de la sortir de la boîte de tampons. »

Prochaine étape.

Téléphoner à Chiva, ce qu'elle s'empresse de faire. Après deux sonneries, la boîte vocale embarque. Elle laisse un message.

— Bonjour Chiva. Mayline Abbott, vous avez sûrement souvenir de moi. Un jour, vous m'avez invitée à visiter votre chalet. Ce que j'ai fait avec grand plaisir. J'ai beaucoup apprécié la murale de votre salon et je serais intéressé à en avoir une semblable. Si vous pouviez communiquer avec moi, j'aimerais avoir les coordonnées de l'artiste. »

Mayline laisse son numéro de rappel.

« Bien voilà, j'espère qu'elle va rappeler. »

L'étape suivante est nécessaire. Belleau en fait une, mais qui ne sert pas les mêmes intérêts. Celle-là c'est pour moi, pour mon bénéfice personnel. Faire une petite recherche sur Agathe Chiva, ce qui s'avère finalement très facile. Aucun mystère, après quelques clics, elle obtient toutes les réponses. Chiva est un nom d'ascendance française, espagnole ou cambodgienne principalement. Au total, une dizaine de pays ont des Chiva en minorités. En France seulement, cent douze personnes sont nées Chiva depuis 1890. C'est donc dire que c'est un nom ancestral. De nos jours, il y a beaucoup de variantes à ce nom.

Agathe Chiva porte le nom d'origine d'une longue lignée. D'où est-elle et qui est-elle ? Le mystère s'épaissit et de demander à l'intéressée, Chiva en personne, ne semble pas possible dans le moment, je crains que nous n'ayons pas la réponse et que le mystère reste épais.

L'autre étape consiste à vérifier auprès de Charles ce qu'il en est de sa demande de permis de port d'armes. Charles répond à la deuxième sonnerie et

celui-ci lui confirme l'envoi du permis la veille par courrier express et devant arriver au QG du SPVM dans la journée. Il la rappellera aussitôt.

Et enfin ! L'étape suivante était de contacter le centre neurologique de Rouyn et prendre des nouvelles de Fantin Henry. Sans nouvelles depuis bientôt deux jours, Mayline s'inquiète. Elle clique sur le numéro dans ses favoris. La réponse est presque immédiate et après deux ou trois minutes d'attente, madame Bernier prend l'appel.

Après les salutations d'usage, Mayline entre de tout de suite dans le vif du sujet.

— Je voulais faire un suivi sur l'état de santé de monsieur Henry. Avez-vous des nouvelles pour moi ?

— Monsieur Henry va très bien, en fait beaucoup mieux que nous espérions. Les séances d'hypnothérapie avec Madame Loiseau lui font grand bien. Cela dépasse nos espérances et je vous dirais que cet homme a une capacité de récupération étonnante.

— C'est magnifique. Grand bien, comment ?

— Fantin Henry a une prise de conscience après chaque séance avec madame Loiseau. Il parle de plus en plus, pas nécessairement de ce que vous aimeriez entendre, mais il nous reconnaît, madame Loiseau, et moi-même et vous également…

— Il me reconnaît, moi !

— Grâce à une photo que j'ai trouvée sur Facebook de vous avec votre Jack Russel. Monsieur Henry parlait de la dame au chien pendant sa dernière séance. Moi, j'étais au courant pour votre chien, mais pas madame Loiseau. Je lui ai montré la photo et il s'est tout de suite souvenu de vous.

« Il m'avait déjà reconnue lors de notre séance. »

— Ça fait plaisir. Les séances sont-elles productives ? Vous savez, dans le sens où quelques informations ou indications pertinentes pourraient servir à mon enquête.

— Pas trop vite, là. Comme je vous ai dit un peu plus tôt, il y a des choses qui ne vous serviront pas nécessairement… Il y eut quatre rencontres depuis

votre visite et Madame Loiseau pense que le rythme est un peu rapide, et dans l'intérêt du patient, elle devra espacer les rendez-vous. Elle m'a mentionné qu'elle vous ferait parvenir les résumés des enregistrements par courriel. Elle m'a dit de vous dire que les résumés ne sont que des résumés et pas les séances complètes. Il y a des choses qui doivent rester confidentielles. Vous comprenez ?

— Oui, je comprends, mais je suis tellement impatiente de voir son état s'améliorer. Y a-t-il autre chose que vous pourriez me dire ?

— Non, pas pour le moment, mais dites-vous que c'est encourageant.

— Merci, madame Bernier. Vous me téléphonez s'il y a des changements !

Après avoir raccroché, Mayline signale le numéro de madame Loiseau. L'appel est pris immédiatement. Elle lui raconte sa conversation avec Madame Bernier, mais Madame Loiseau ne semble pas trop encline à parler. Elle aurait aimé parler elle-même à Mayline du résultat des séances. Pas qu'elle n'ait pas confiance en Madame Bernier, elle préfère juste dire les choses elle-même.

Après avoir mis les choses au clair avec Mayline, la conversation se termine sur une note plus optimiste.

« On va peut-être arriver à quelque chose de constructif pour mon enquête, surtout avec ce qu'il m'a dit en rapport avec la deuxième agression. Pour la première aussi, mais notre témoin a disparu. Chiva est aussi un témoin capital. Mais où diable est-elle passée ?

Le logis de Chiva est passé au feu et y retourner m'aiderait peut-être à y voir clair. Soit, j'y trouverai d'autres indices. Chiva y a peut-être laissé un petit quelque chose, une indication. Mais qu'est-ce que je dis ? Georges est souvent dans le coin à cause du Presse Café qui semble être son spot à tout faire. Tout y passe, il prend ses rendez-vous, il reçoit ses rendez-vous et d'après ce que j'en sais, il tabasse ses rendez-vous. De sa place, banquette côté fenêtres/côté mur, il a une vue complète de la ruelle et des allées et venues. »

« Enfin ! Les choses semblent s'emboîter les unes dans les autres comme un casse-tête géant et se mettent en place quand même plus facilement que je ne le pensais. »

Elle prend son ordi portable sur la table du salon et le place sur ses genoux, Marta et Marcus assis chacun d'un côté de leur maîtresse et semblent porter un grand intérêt à ce qui se passe devant eux, mais l'intérêt tombe rapidement et nos deux acolytes s'endorment au bout d'un moment.

Mayline devait se trouver une méthode de classement des informations reçues, car le petit hamster dans sa tête devenait fou. Elle n'a jamais été ni méthodique ni ordonnée, pas même un brin structuré. Mais sa sœur Donna, la connaissant bien, a pris un moment pour lui montrer comment utiliser Word. Pourtant simple, cet enseignement est devenu un purgatoire pour Donna. Celle-ci, pour faire court, a demandé à May ce qu'elle voulait mettre sur ce document et qui en aurait l'utilité. Est-ce que ce serait un document pour elle-même ou si ce document serait remis à d'autres ? Mayline a finalement appris à faire une grille basique avec titres et sous-titres. *That's it*. C'est un début, non !

Donc, sans savoir si le document en question servira à d'autres, ce qui serait étonnant, il servira à elle-même. Elle ouvre donc son seul et unique fichier Word, mapremièreenquête.docx, afin d'y ajouter les nouveaux éléments. L'idée de demander à Charles de l'aider à classer toutes ces informations lui est passée par la tête un court moment, mais celle-ci est partie presque plus vite qu'elle est venue.

Voilà comment on se débrouille comme une grande. Voyons voir le site de la Sûreté du Québec.

Phase de renseignements :

— Contient toutes les preuves directes reçues de différentes sources. La police, le public.

— Les preuves indirectes ou ouï-dire ne sont pas des preuves aux yeux de la

loi, à moins qu'elles se confirment. (C'est ce que j'ai entendu dire)

— Analyse et validation des informations et la crédibilité des différentes sources.

— Identifier le criminel.

Les preuves directes :

« Bien là, je suis mal partie. Je n'ai rien, aucune preuve directe. Zéro preuve. Mais j'ai une pièce d'une valeur de 1M de dollars. On sait que cette pièce a appartenu à Ray Pacino, qui est tout ce qui est de plus mort et assassiné en plus. Ça, c'est confirmé. L'acheteur que l'on pense être un résident québécois ne s'est pas manifesté, pas aux autorités en tout cas et il ne le fera certainement pas. La transaction pour acheter la pièce est tout à fait légale en soi, mais la complication vient, primo : de la méthode de transport illégale, afin d'éviter les droits de douane et des frais de transport. Deuzio : des frais d'assurance énormes et tertio : que ladite pièce soit bloquée pendant des semaines sinon des mois, surtout maintenant que le vendeur est mort. On mise beaucoup sur l'espoir. »

1- Les témoins et/ou preuves directes :

Fantin Henry : mon premier témoin, heureusement encore en vie suite à deux agressions dont l'agresseur a été clairement identifié. M. Henry est actuellement en thérapie pour une amnésie post-traumatique rétrograde. Son témoignage n'est donc pas acceptable dans l'instant.

Chiva, qui a été témoin de l'agression de Fantin Henry par un policier qu'elle a clairement identifié. Celle-ci a carrément disparu depuis les événements. Suite aux recherches effectuées par la police, un numéro de téléphone a été retracé, contact reste à faire.

2- Les preuves indirectes :

— Trois intrusions du domicile de l'enquêtrice, M. Abbott

— Tabassage d'un larbin (F. Henry) à deux reprises

— Incendie d'une cache d'une SDF, témoin du tabassage

— Disparition de ladite SDF

— Mort du vendeur R. Pacino résident, de Kansas City

3- Analyse, validation et crédibilité des différentes sources.

— Deux des trois intrusions sont confirmées

4- Identification du criminel

— Suspicion sur Georges Locas

Une sonnerie se fait entendre avec acharnement. Trop concentrée, Mayline ne l'entend pas ou préfère ne pas l'entendre et au moment où elle se décide enfin à prendre l'appel en cherchant son téléphone du regard la sonnerie cesse de s'acharner. Elle rejette l'appel de la main.

« Bah ! Je verrai cela plus tard, probablement Charles pour mon permis. Il rappellera. »

Mise à jour terminée et sauvegardée, elle dépose le portable sur la table du salon.

Il est 16 h, elle décide donc d'aller prendre un peu d'air frais avec Marta. Ça fera le plus grand bien à tous les deux, enlèvera le brouillard de sa vue et calmera le mal de tête qui s'annonce. Il fait un temps magnifique, frais, mais ensoleillé.

Curieusement, Marta ne veut pas quitter son lit. Bien couchée, la tête appuyée sur ses pattes avant, oreilles tendues. Mayline s'approche d'elle, se met à genoux pour être à sa hauteur, et en la caressant sur le dos, lui parle.

— Dis donc, et si nous allions prendre un peu d'air. Il fait bon dehors.

Marta lève la tête, la regarde de ses grands yeux bruns comme pour lui dire ; je suis là, ne t'en fais pas. Puis elle repose sa tête sur ses pattes. C'est la seule réaction qu'elle obtienne.

— D'accord. Reste ici. Je vais marcher un peu et je serai de retour bientôt.

« Comment on fait pour savoir si un chien est malade ? J'espère qu'elle ne l'est pas. J'ai besoin d'elle pour mon enquête. Elle est mes yeux et mes oreilles… »

Mayline met sa veste de cuir noir et un pashmina léger, de teint vert pâle et gris, ainsi que ses bottillons noirs. Eh oui !

Ne connaissant pas de vétérinaire, elle opte donc pour la solution de facilité, en appelant Donna, qui a l'expérience des chiens ayant déjà eu un labrador.

Téléphone sur main libre.

— Salut, ma sœur. Toi qui as déjà eu un chien, comment tu sais s'il est malade ?

— Salut May. Pas de fioritures avec toi, n'est-ce pas ? Comme toujours.

— Je suis un peu pressée là, désolée. Alors ?

— Bon, commence déjà par vérifier si elle fait de la fièvre en touchant sa truffe.

— Son nez ? Tu veux que je touche son nez…

— Euh ! Ouais, son nez. S'il est chaud et sec, c'est un signe qu'elle fait de la fièvre. Alors !

Mayline va rejoindre Marta, téléphone à la main et la caresse un peu tout en lui parlant.

— Salut ma belle, maman veut savoir si tu es malade et tatie Donna demande que je touche ton nez.

Elle entend Donna répéter, tatie Donna d'un ton plutôt comique et curieusement ça lui fait plaisir. May enlève la fonction mains libres et colle le téléphone à son oreille.

— Son nez est humide… J'ai regardé ses yeux, comme tu as demandé et ils me semblent tout à fait normaux… Non, elle est juste couchée sur son coussin. Elle n'est pas agitée plus que d'habitude. Tu en es certaine ? Super, merci.

Elle ferme son téléphone et s'adresse au chien à nouveau.

— Donna n'est pas certaine, mais selon elle, tu n'as rien. Tu veux dormir, hein !

Mayline lui donne un bisou sur le dessus du nez et se dirige vers la porte. Lorsqu'elle ouvre, son cœur s'arrête tout à coup de battre quelques nanosecondes et reprend un rythme accéléré lorsqu'elle réalise la présence d'une personne appuyée sur le mur près de la porte du palier.

Georges, très relax, pianote sur son téléphone et s'arrête à sa vue.

« Il est toujours foutu ici, sur mon palier à attendre je ne sais quoi. Je ne sais pas quoi faire pour me débarrasser de ce tordu. »

— Tiens, tiens, la voilà donc, cette belle brune aux yeux verts.

— Bon…jour. Que fais-tu là ?

Mayline s'est fait surprendre, ne s'attendant pas du tout à cette visite surtout après sa déclaration de l'autre jour, qui n'en était pas vraiment une, mais lui ne le sait pas. Elle doit reprendre contenance et ne pas laisser voir son trouble.

En arrière-fond, on entend Marta japper, mais ne semble pas avoir bougé de son lit, le jappement, lui, n'a pas bougé.

« Ah oui, je viens de comprendre. Marta, tu as flairé ce gars-là et tu ne veux pas lâcher ton trésor… Tu auras une gâterie à mon retour et un gros câlin. »

Mayline prend un air détaché en s'adressant à Georges.

— Salut, je ne pensais pas te revoir de sitôt, surtout après ce que je t'ai dit l'autre jour.

— Oh ! Ça… Ce n'est pas important. J'ai réfléchi à tout ça et je pense que tu me fais marcher. Ce que tu veux en réalité, c'est te débarrasser de moi pour je ne sais quelle raison. Mais tu ne peux pas être amoureuse de ce taré. Impossible.

— Ce que tu penses m'importe peu et ma vie privée ne te regarde en rien. J'ai voulu être honnête avec toi, mais il semble que je sois passé à côté.

La porte entrouverte, le museau de Marta apparaît en montrant des dents menaçantes. Mayline ferme la porte, puis regarde Georges en pleine face et lance :

— Je me fais un devoir de protéger tes couilles encore une fois. Désolée, je

dois quitter.

Elle s'assure que la porte est bien fermée pour faire le code, mais elle arrête son mouvement, quand la porte de l'entrée principale s'ouvre sur un Charles tout joyeux qui change de face en moins de deux, lorsqu'il voit apparaître l'invité non désiré. Il grimpe à l'étage, pas qu'il soit pressé de voir Georges, mais juste s'assurer que tout va bien.

Le palier d'une grandeur de plus ou moins trois mètres carrés n'est définitivement pas assez grand pour eux trois. Il passe à côté de Georges et lui frôle le bras, exprès ou pas. Georges est sur ses gardes. Il est toujours sur ses gardes, poings serrés et l'œil fureteur, prêt à se battre.

Voyant la réaction des deux hommes, Mayline, qui avait l'idée d'embrasser Charles pour décourager Georges, ne tient pas à mettre de l'huile sur le feu. Elle préfère laisser courir.

— Tu viens Charles, on va être en retard, dit-elle en lui tendant la main.

Main qu'il accepte sans se poser de questions. Depuis le temps qu'ils se connaissent tous les deux, il a appris qu'il est inutile d'en faire un cas. Mayline se tourne pour que Georges ne voie pas le code du système de sécurité qu'elle tape sur le bidule accroché à son porte-clés.

En fond sonore, les grognements de Marta. Ils descendent l'escalier pour atteindre la porte d'entrée un moment plus tard, sortent pour rejoindre la voiture de Charles, stationnée deux coins de rue plus loin. Georges les regarde partir main dans la main jusqu'à ce qu'ils entrent dans l'auto, puis s'esquive.

— On dirait que petite, mais très efficace, Marta vient de se joindre au clan anti-Georges, dit-il souriant.

— Ce n'est pas qu'il n'a pas essayé de l'approcher, mais Marta est bien décidée à ne pas s'en laisser compter par une cloche pareille.

— Ton opinion a changé sur Georges Locas, on dirait.

— Ce que je te donne là, ce n'est pas mon opinion, mais celle de Marta, ajoute-t-elle en riant aux éclats.

Charles l'entend rire avec bonheur. Il a toujours aimé son rire franc et mélodique qui incite les personnes proches à rire également.

— On va où, là ?

— Je n'en sais rien, c'est toi qui sortais et je t'ai rattrapée.

— Ah, ouais… J'allais prendre l'air avec Marta. Je partirai donc seule. Je pense que Marta a senti la présence de Georges et elle a voulu rester à la maison.

— Tu crois qu'elle a peur de ce gars. Non !

— Absolument pas. Elle a déjà acculé Georges en menaçant ses couilles et il m'a supplié de l'enfermer, le chien bien sûr. Mais je l'aurais bien enfermé lui.

Avec ce temps magnifique, ils décident, d'un commun accord, de marcher jusqu'au parc Maisonneuve, un des plus courus de Montréal, en grande partie pour l'accès au Jardin botanique. Un des plus importants et des plus beaux du monde. Et au sortir pourquoi ne pas faire un saut à l'insectarium et compléter la journée au Parc Olympique qui accueillait les JO de Montréal en 1976. Des incontournables, autant pour les touristes du monde entier que pour les Québécois.

Ce petit intermède leur fait beaucoup de bien. Marcher simplement, s'arrêter à un banc du parc, manger une crème glacée ou s'étendre sur l'herbe sous un arbre. Petits bonheurs faciles.

Pour ne pas inquiéter May, Charles fait mine de rien, mais il avait très bien vu Georges qui les suivait. Au tout début, en passant du côté opposé de la rue Sherbrooke, ensuite par le boulevard Pie IX direction nord pour ensuite prendre l'entrée du parc face à la clinique podiatrique.

Mayline a aussi de son côté vu le manège de Georges.

« Charles, Charles, tu ne vois rien ou quoi ? »

Georges, certain qu'il n'a pas été repéré, est très sûr de lui. Il entre dans le jardin et mine de rien, déambule à travers les plantes et plans d'eau, jardins et fontaines, qui au bout d'un moment lui donnent la nausée. Arrivé dans la section des cactus, il accélère le pas, car c'est dans cette section qu'ils se dirigent. Beaucoup de cachettes sont possibles dans ce décor, certes enchanteur, mais très fourni. Au détour d'une allée qu'il a prise par la droite, le décor est carrément

fabuleux. Des arbres, des plantes et des lianes s'entrecroisent et montent vers la lumière. Ce qui lui bloque la vue sur les deux personnes d'intérêt arrêtées près du plan d'eau juste dans le tournant et enlacées en amoureux.

Il s'approche d'eux doucement, mais en vain.

— Tu es perdu, mon grand ? dit Charles en se retournant rapidement.

Surpris, Georges porte la main sous son bras à l'intérieur de sa veste, dans son Holster. Charles avait prévu le coup et sachant que Georges ne se déplace jamais sans son arme, il lui empoigne la main et la serre en la retournant vers le haut de sa poigne de footballeur. Un craquement se fait entendre.

« Pas rassurant du tout pour ce pauvre Georges, se dit Mayline en faisant la grimace. »

— Laisse tomber Georges. Tu te bats comme un pied. Tu te souviens de la ruelle ? Il me semble que tu as jeté les gants, non ?

Humilié de s'être fait prendre à son propre jeu et surtout de s'être fait avoir par ce crétin, Georges tente de sa main prise dans l'étau de se dégager en poussant, tout en s'appuyant de son autre main sur le menton de Charles frappant de toutes ses forces. Le coup a porté, et Charles est quelque peu ébranlé. Il perd l'équilibre et est désarçonné un moment, mais il reprend du poil de la bête et fonce tête baissée dans l'estomac, qui par un heureux hasard, est face à lui. Le coup à l'estomac est un sacré choc et Georges se retrouve assis dans un énorme *Echinocactus grusonii*, aussi appelé le coussin de belle-mère, qui semblait là exprès pour lui. L'accueil est pour le moins relevé. Il se remet debout avec difficulté et se frotte les fesses. Quelques grossièretés sont prononcées. Heureusement, il n'y a pas d'enfants dans les environs.

Il regarde son adversaire en chien de faïence. Il est furieux.

Estomaquée, Mayline ne croit pas encore à ce qu'elle a vu et que tout se soit passé sans un mot. C'était comme un ballet bien orchestré, bien huilé et rapide. Deux policiers super-entraînés qui se battent… Ouah, je n'irai pas me mettre entre les deux.

Quelques pas vers la sortie, Charles se retourne, regarde la scène et lance un désolé.

— Quoi ? Tu es désolé pour lui.

— Non, pas pour lui. Pour le cactus.

Mayline éclate d'un grand éclat de rire.

De retour à l'air libre, ils continuent leur marche et se rendent jusqu'à un banc de parc dans l'arène principale de la section. Assis près d'une fontaine, ils profitent du soleil.

— Dis donc, tu es passé me voir pourquoi au juste ? lui demande Mayline.

— Ah oui ! C'est pour te remettre ceci, en cherchant dans la poche intérieure de sa veste un papier qu'il remet à May.

— Mon permis de port d'armes ! Je n'y crois pas. Déjà, c'est fantastique. Merci, Charles.

Dans son enthousiasme, elle place sa main sur le cou de Charles, l'attire à elle et l'embrasse. Pas une bise sur la joue, mais un vrai de vrai sur la bouche. Que dire à des remerciements aussi chaleureux. Il l'entoure de ses bras puissants, la serre contre lui et prolonge ce baiser indécent dans un lieu public lorsque Mayline le repousse gentiment.

Mal à l'aise, May se met à rougir comme une adolescente à son premier rendez-vous. Elle se retourne, gênée, et reste là comme une potiche, sans faire ni dire quoi que ce soit. Charles fait une tentative pour la prendre dans ses bras.

— Non, pas ça. J'ai fait une erreur.

— Hey ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Il est où le problème ? Je t'ai embrassée. Ça ne t'a jamais dérangé et il me semble que tu as toujours aimé ça, non ?

— Justement.

— Justement, quoi ?

— Justement, j'ai aimé ça. C'est ça le problème. Restons-en là.

— Qu'on en reste là… Qu'on en reste là. Pourquoi ?

— Parce que nous savons tous les deux comment ça va finir, et je préfère ne pas aller plus loin pour l'instant.

— Quel mal y aurait-il ? Je te rappelle qu'on est encore mariés et que tu as autant envie de moi que moi de toi. Non ?

— C'est justement et pour être franche, je préfère attendre que toute cette histoire soit finie et derrière nous. Nous en reparlerons, promis, mais pas

maintenant. D'accord ? Es-tu fâché, vraiment ?

— Non, pas fâché. Abasourdi, oui. Consterné aussi. Mais tu as sans doute raison.

— Merci de ta patience. Mais maintenant si tu as du temps, j'aimerais aller acheter mon arme. Si tu n'es pas trop abasourdi, j'aimerais que tu m'aides.

— Voyons, je réfléchis, ça va. J'ai une heure ou deux avant d'aller dormir. On va prendre ma voiture, le magasin est au centre-ville.

En 1962, les deux fils, Antonio et Giuseppe, décident d'y ajouter un comptoir d'armes à feu, spécialisé. Beaucoup de temps et d'efforts investis par les deux frères ont fait du commerce un des plus grands détaillants au Canada avec le plus grand inventaire du Québec.

À cette heure de début d'après-midi, il est pratiquement impossible de trouver une place pour stationner dans les rues avoisinantes. Charles se stationne devant la boutique, place normalement réservée aux forces de l'ordre, et dépose sa carte de détective sur la vitre avant sous l'essuie-glace, évitant ainsi toute contravention et sabot, qui pourrait être mis par un agent de stationnement du SPVM, amèrement surnommé, les petits hommes verts. Bon, ils ne sont plus verts, mais le nom, lui, est resté.

Nos deux collaborateurs entrent dans le magasin, et Charles s'oriente directement vers le comptoir des armes de poing au fond du magasin, suivi de loin d'une Mayline impressionnée farfouillant à toutes les vitrines.

Le vendeur, un homme d'une petite quarantaine, cheveux noirs gominés, peignés vers l'arrière, barbe mi-longueur, tatouage d'une araignée dans sa toile à la base du cou, a une impressionnante ressemblance avec Bono, le chanteur du groupe U2.

— Bonjour, nous venons pour acheter le Glock 19,9 mm pour madame. Voici le permis.

Mayline avait sorti le permis de son sac à l'avance et le présenta au vendeur. Il le lit attentivement et leur demande de le suivre jusqu'à une armoire vitrée avec une serrure. Une armoire banale, parmi tant d'autres, remplie de revolvers placés sur des crochets.

Le vendeur, Raynald, s'active à sortir l'arme de l'armoire et la remet à Charles.

— Dites-moi… se penchant pour voir le nom sur l'épinglette de sa chemise… Raynald, à quel nom est le permis ?

Il a le permis en main. Lis le nom.

— Mayline Abbott ! Oh, je suis désolé et dépose l'arme sur le comptoir

devant Mayline.

May le prend avec précaution comme s'il était chargé, mais ne sachant pas du tout quoi faire avec. Elle regarde Charles avec une moue qui en dit long sur ce qu'elle connaît des revolvers. Charles regarde sa montre et avec une patience d'ange prend le temps de lui montrer comment le tenir et de lui donner quelques explications sommaires sur le maniement et l'utilisation.

— May… C'est ce que tu voulais. C'est ok pour toi ?

— Euh… Oui, je te fais confiance là-dessus.

— Il ne te reste qu'à payer et tu repars avec.

— On prend une boîte de cartouches, dit-il s'adressant au vendeur.

— Oh ! Et aussi une boîte de transport avec combinaison, ajoute-t-il.

Puis s'adressant à Mayline.

— Celle avec combine est préférable à celle avec la clé.

— Je l'avais oubliée celle-là et bon choix d'avoir pris avec combine. Je perds mes clés à l'occasion, ronchonne-t-elle.

Charles, lui, jette un œil noir :

— Tu perds tes clés à l'occasion ! Tu es sérieuse !

— Ben oui, il m'arrive de les perdre… Ah, laisse tomber. C'est quoi la suite ?

La dernière remarque de Mayline le laisse sans voix.

Une poignée de secondes passe.

— OK, donc si tu veux, demain on pourrait aller au centre de pratique de tir. Après ma nuit de travail, disons vers neuf heures.

— Oui… À cette heure-là, ça me convient. Tu passes me prendre ?

— Trente minutes avant, je serai chez toi et t'attendrai en bas. Sois à l'heure, s'il te plaît !

— Comme toujours.

Charles laisse couler.

Mayline sort son carnet de chèques et demande un stylo au vendeur qui l'avise que seules les cartes de crédit sont acceptées.

— Je n'en ai pas, lui dit-elle, mal à l'aise, mais le chèque a des fonds.

— J'en suis convaincu, mais je prends les cartes de crédit seulement, en lui montrant une affiche sur le mur derrière lui.

— Un instant… Voilà, prenez la mienne, dit Charles en tendant sa carte Visa.

Le retour au loft se fait bon gré, mal gré. L'heure de pointe est pénible, pare-chocs contre pare-chocs presque tout le trajet. Charles la dépose en face de sa porte et lui souhaite une bonne journée et de son côté May lui souhaite une bonne nuit.

Aussitôt entré, aussitôt sorti pour une petite marche avec Marta qui a besoin de mettre le nez dehors pour différentes raisons. Marcus, quant à lui, se couche sur le pas de la porte coulissante de la chambre/patio pour se faire ventiler les poils. Mais elle a d'abord pris soin de mettre son arme ainsi que les cartouches, bien couchées dans la boîte, sur la tablette dans le haut de sa garde-robe en dessous d'une pile de vêtements, pour le repassage.

Elle changera la combinaison à son retour.

Sur le chemin du retour, comme elle passe devant sa boîte postale, elle en profite pour prendre son courrier. Elle n'est pas surprise d'y trouver une enveloppe de la clinique de Rouyn qui semble contenir un CD. Bien sûr, elle aurait pu demander que ce soit envoyé numériquement, mais une malchance récurrente s'acharne sur tout ce qui ressemble à une vidéo, une bande-son ou autres. Elle a donc choisi le moindre mal. Elle passe son temps à faire du ménage sur son ordinateur et jette. Elle aime aussi faire du ménage dans la corbeille et jette encore. Son amie Malika a tenté de lui montrer comment classer par dossier/fichier/sujet et catégorie dans sa bibliothèque virtuelle et bien non. C'est une cause perdue.

Assise sur son lit avec ses deux gardes du corps devant et son portable sur les jambes, elle s'apprête à écouter le CD. La voix que l'on entend est celle de madame Loiseau, l'hypnothérapeute.

« Huguette Loiseau, hypnothérapeute en consultation pour monsieur Fantin Henry. Aujourd'hui, ce 25 mai 2016. Nous en sommes à la douzième séance et les progrès sont rapides. Monsieur Henry est arrivé à Rouyn à la clinique SOS

Mémoire, le 13 mai dernier, dans un état de totale confusion et de divagation, et souffrant d'un trouble de stress post-traumatique important.

Les trois premières séances n'ont apporté aucun changement significatif et le patient revivait continuellement les événements envahissants, les illusions, les hallucinations et les épisodes de flash-back dissociatifs. Une progression s'est fait sentir à partir de la quatrième séance. Monsieur Henry a commencé à dormir mieux, sans rêves ni cauchemars. Ces réveils se faisaient plus en douceur, les crises d'irritabilité se faisaient plus rares et son état de concentration est revenu progressivement.

Monsieur Henry a pour la première fois évoqué les événements qui ont provoqué son stress post-traumatique il y a maintenant trois jours. Tout ceci est encore vague pour lui, mais la mémoire lui revient progressivement. Il faut du temps et de la patience.

Notre évaluation est que monsieur Henry est en constante progression et qu'une réhabilitation est en devenir. Le rythme des séances est régulier et prometteur pour une guérison complète.

Nous vous aviserons des résultats subséquents. Vous trouverez en annexe notre facture. Merci.

Huguette Loiseau, hypnothérapeute. »

Mayline ne tient plus en place.

Fantin est sur la voie de la guérison, mais elle est tout de même déçue de ne pas avoir de détails concernant l'agresseur, bien sûr il m'a parlé lors du cognitif, mais je suis la seule à qui il l'a dit ce nom : Georges Locas. J'espère que lors du prochain rapport, il en aura parlé à madame Bernier ou à Madame Loiseau, et pourquoi pas les deux. Elles seraient de merveilleux témoins.

Pendant ce temps, Maddox a été contacté par l'acheteur, d'ailleurs très mécontent de la mauvaise gestion de cette affaire, il lui a donné un ultimatum de deux jours pour avoir la pièce en main. Sinon, il laisse tout tomber et il réclamera sa mise de fonds.

Il ne semble pas être au courant de la mort de Pacino. Ce qui m'arrange parfaitement. Je vais devoir faire le travail moi-même, maintenant que tous les incapables et les idiots dont j'étais entouré ne m'entourent plus.

Mayline Abbott est en possession de la pièce quelque part dans son appartement. Mais, qu'en a-t-elle fait ? Les lieux ont été fouillés, sitôt revenus de Kansas City. Selon notre débile national, la pièce a voyagé dans le talon d'une chaussure genre bottine noire. Logiquement, ce petit cadeau devrait toujours être dans le talon. Impossible qu'elle ait mis la main dessus à moins de savoir où elle était, mais elle ne le savait pas… Mais, et si elle l'avait effectivement trouvé… Qu'en aurait-elle fait ? La déclarer ? Je ne la connais pas beaucoup, mais non, sûrement pas. Pas par les voies officielles, sinon je le saurai. La cacher. Mais où ? Je dois rentrer chez elle par la force s'il le faut. Ça me ferait beaucoup de peine de lui faire du mal. C'était un bon coup, mais elle ne vaut pas tout cet argent.

Ma dernière visite à Kansas City a été très lucrative. Incroyable ce qu'un homme sur le point de mourir est prêt à faire pour rester en vie. Cet imbécile m'a même payé le 250 000 $ restant avant de mourir, mais ça, il ne le savait pas encore… qu'il mourrait. La pièce a été négociée 4 M$ à mon contact. Je pourrais prendre ma retraite et profiterai de la vie et enfin pouvoir regarder mes collections et les apprécier. J'aurai la belle vie. Adieu à tous ces incapables et abrutis. Fini de protéger et servir le citoyen. Je l'emmerde le citoyen. Pas question de laisser passer une chance pareille et je n'ai que deux jours pour la trouver. Finis de faire les boulots de merde des autres, et à partir de maintenant, la merde sera pour les autres.

À 20 heures pile, Georges est chez Mayline avec sa voiture de fonction. Il peut donc stationner au plus près possible et faire le guet. Dans le moment, ce qu'il voit lui suffit. Elle est là toute seule, semble-t-il. Il peut l'apercevoir par la

grande fenêtre du salon, téléphone à l'oreille faisant les cent pas, gesticulant de sa main libre. En regardant aux alentours par habitude, il n'aperçoit aucun véhicule connu comme celui de Charles par exemple, si disons il avait changé d'horaire à la dernière minute pour une raison x et qu'il n'est pas au courant.

C'est un avantage de travailler dans le même poste de police que Charles, il connaît les horaires de travail de son adversaire.

Il doit connaître les miens aussi, mais pour le moment, ce n'est pas un problème. J'ai une longueur d'avance. Et pourquoi pas une petite visite surprise ! Pour quelle raison je ferais ça ? Pour faire la paix, voyons. Je serai gentil comme un toutou.

Avant de sonner chez May, comme il connaît la disposition de l'appartement, pour y être allé à quelques reprises, ce sera facile et rapide d'en faire le tour et ce sera d'autant plus facile de lui enlever ses maudites bottes des pieds. Il semble qu'elle n'ait que ça à se mettre et s'il faut prendre les grands moyens, je suis ton homme, madame Abbott.

« Finalement, je ne serai peut-être pas si gentil. Ça dépendra de toi, beauté. »

S'il veut donner le change, il se doit d'être à son avantage. Pantalon noir, polo à col en V, gris souris et veste de cuir brune. Ses intentions étaient toutes tracées quand il a quitté son domicile. Il est sorti seulement après s'être regardé dans le miroir avec la plus grande satisfaction de lui-même et de sa personne.

Trente minutes plus tard, il se présente à la porte principale et sonne une fois.

Pas de réponse.

Deuxième sonnerie.

Toujours rien. : Pourquoi est-ce qu'elle ne répond pas ? Je sais qu'elle y est.

Mayline a vu Georges arriver. Qu'est-ce qu'elle doit faire ? Qu'est-ce qu'elle peut faire ? « Pas de panique, il ne sait pas que je suis au courant de sa double vie. Je vais l'accueillir comme il se doit avec gentillesse et courtoisie. Ah… C'est vrai. J'ai une arme maintenant. Quelle idiote je suis. Moi, je serai la gentillesse et mon arme, la courtoisie. On se partage le travail. »

Elle n'a pas changé la combinaison de base sur le cadenas, 1234 un classique. « Note à moi-même : changer la combine. »

Une troisième sonnerie se fait entendre, Mayline a un moment d'hésitation puis ouvre la porte principale avec le contrôle à distance. Un moment plus tard, Georges est au premier et Mayline sur le seuil l'accueille gentiment, mais sans familiarité.

— Salut, comment tu vas ? dit-elle l'air détaché.

— En ce moment où la dernière fois qu'on s'est vus ?

— Bien… Les deux.

— En ce qui concerne la dernière fois, une gentille infirmière de l'hôpital m'a donné un généreux coup de main pour enlever ses épines de cactus, généreusement plantées sur une partie de mon corps sensible et difficile d'accès. J'avais besoin d'aide. Peut-être aurais-tu aimé !

— Sans façon… Que puis-je pour toi ?

— Rien de spécial. Je voulais seulement me faire consoler de ma défaite de l'autre jour. Je suis bon joueur à mes heures et là j'admets que je l'avais cherché. De vous suivre en plein jour, ce n'était pas très futé.

— Suivre quelqu'un le jour ou le soir, peu importe le moment de la journée, ce n'est pas futé.

— Tu as raison.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Je vous suivais.

— Tu nous suivais ? Tu devais avoir une sacrée bonne raison.

— Tout à fait. Si tu veux, on quitte ce palier. Tu m'offres à boire et je t'explique.

Mayline se retourne et ses yeux font le tour de l'appartement pour voir si rien de compromettant ne traîne.

— Donne-moi un instant, j'ai des vêtements qui traînent. Je ramasse et je reviens.

Elle ferme la porte, mais sans l'enclencher. Ramasse les papiers sur la table de salon et le comptoir de cuisine, place les piles l'une sur l'autre et les glisse

vite fait dans son porte-documents à combinaison et tourne la roulette.

Se retournant pour rejoindre Georges, celui-ci est sur le pas de la porte et semble très intéressé par son va-et-vient.

— Je t'avais demandé de m'attendre. Depuis quand es-tu là ?

— Quelques secondes, pas plus.

— Je me sens un peu gênée que tu m'aies vu ramasser mes traîneries.

— Tu mets tes traîneries dans ta mallette.

— Entre autres choses, oui. Et ça ne te regarde pas et à bien y penser, tu n'as rien à faire ici finalement. Il vaut mieux que tu partes, dit-elle furieuse.

Georges ne semble pas pressé de partir et il étire le temps. Il prend même le temps de circuler dans l'appartement et regarder. Quoi ? Il ne saurait le dire. Il le saura, quand il le verra. Mayline ne veut pas qu'il s'éternise et lentement se dirige vers la salle de lavage et ouvre la porte qu'elle avait fermée un peu plus tôt afin de garder Marta hors de portée. La petite chienne sort comme une balle et s'en va directement vers Georges.

— Je pense que finalement, c'est une bonne idée de partir maintenant, atteignant la porte en trois enjambées, comme s'il avait le feu aux fesses.

— Bye bye, Georges.

Assez fière de son coup, elle caresse Marta qui est toute joyeuse de voir sa maîtresse contente.

— Tout compte fait, je n'ai pas eu besoin de mon arme. Heureusement, elle n'était pas chargée. Mais qu'est-ce qu'il est venu faire ici ce moron ? Tu connais la réponse, ma belle Marta n'est-ce pas. Il est parti sans un mot. De sa part, c'est plutôt bizarre comme réaction se parlant à elle-même plus qu'à Marta.

Georges, très satisfait de lui, retourne vers sa voiture, d'un pas nonchalant. Il démarre et se dirige vers le Presse Café. Pour lui, le commerce est idéalement situé coin St-Christophe et Sherbrooke, façade sur St-Christophe. Le café n'est pas récent. Plutôt vieillot avec d'anciennes petites vitrines, pas comme les nouveaux établissements qui sont munis de panoramiques. Personne n'occupe la banquette, qu'il considère comme la sienne, celle du fond, dos au mur. Bizarrement, il n'y a jamais personne à cette place quand il se pointe. Il dépose

sa serviette sur le banc et va passer sa commande au comptoir, un beignet glacé au chocolat et un café noir.

Après s'être assis, il ouvre sa mallette et prend un fil de connexion USB, qu'il relie à son téléphone, place des écouteurs sur ses oreilles et tranquillement déguste son beignet et son café, tout en ayant l'air d'un gars qui relaxe en écoutant de la musique.

« Beau gadget. J'entends tout comme si j'y étais. »

Le père Antoine arrive du Havre sur le Liberté en 1952 à New York, à l'âge de 19 ans avec sa femme Charlotte et un fils Florent qui mourra d'une méningite moins d'un an après leur arrivée. Antoine, en son pays, était ferronnier du bâtiment. La ferronnerie artisanale n'était pas connue comme en Europe à cette époque. Établi à New York, Antoine le ferronnier et la petite famille se débrouillaient bien dans cette grande cité. En 1953, les États-Unis vécurent une récession dont les contrecoups furent bénéfiques pour le Canada, avec une importation considérable de fer. La famille Locas déménage au Québec en septembre 1953 et s'établit à Montréal. Georges est né à Montréal en 1978. Montréal devint leur destination finale.

Homme de tête avec des idées à la pelle et déterminé, Antoine put faire connaître les tendances en matière de ferronnerie. Il travaillait dur pour y arriver. Dans les quartiers plus aisés, ces portes en fer forgé se vendaient comme des petits pains chauds. Ensuite vinrent les clôtures, les balcons et les portes d'églises. Suivi de près par les tours à bureaux qui commencèrent à se moderniser. Ce fut le début d'un grand changement organisationnel. Antoine a embauché beaucoup de personnel qualifié et quelques-uns sans expérience, qu'il a formé lui-même. La ferronnerie Locas et Fils inc. était sur sa lancée.

Il décèdera d'un cancer du poumon en 1986. Antoine a laissé une compagnie en pleine ascension ainsi qu'une belle fortune. Charlotte, la maman de Georges, après la mort de son mari, a fait appel à tous les professionnels requis et vendit la compagnie que son mari avait mis des années à consolider. Elle a pris des arrangements avec sa sœur Murielle pour la garde et l'éducation de Georges, alors âgé de 10 ans. Le 29 novembre 1988, Marie Marion Charlotte Grenier Locas meurt tranquillement dans son lit.

Elle n'aura pas survécu à la mort de son mari.

La fortune évaluée à plus de 12 M$ revenait en majeure partie à Georges. Le seul héritier.

Il avait 10 ans.

Selon le testament de Charlotte, tante Murielle aura la garde de George, et

recevra une belle somme pour l'entretien et l'éducation de son neveu. Elle est déjà âgée pour s'occuper d'un enfant au seuil de l'adolescence, mais la femme ne fait même pas son possible. Elle se contente d'encaisser le chèque, que le notaire lui envoie chaque mois.

Vers l'âge de 13 ans, Georges est laissé à lui-même. Sa tante Murielle lui donne tout ce qu'il veut, pour acheter la paix. Georges essaie donc toutes sortes de choses pour passer le temps en mauvaise compagnie. Larcin, bataille de rue, intimidation, drogue. Tout y passe. Tante Murielle a décroché depuis un bon moment déjà. Qu'il se débrouille de toute façon, il n'écoute rien.

À 14 ans, Georges était chef de gang. Il se fait pincer en plein travail pour un acte qui aurait dû être facile, mais qui s'est avéré stupide. Avec ses potes, ils ont braqué un type qui sortait de sa Honda civique, flambant neuve, pour la voler. Stationné sur la rue Saint-Antoine à deux pas du Palais de justice, le propriétaire était un policier appelé à témoigner dans une affaire. Le policier a pu attraper Georges par le collet avec un autre jeune de la bande, qu'il a fait entrer tous les deux au Palais de justice pour les remettre à la sécurité.

Comment on dit déjà : à la bonne place, au bon moment.

Ce qui lui vaut d'être sous surveillance judiciaire jusqu'à sa majorité, soit presque quatre ans. Durant cette période, il est carrément un ange. Le petit futé en lui s'est réveillé. Il se paie le meilleur avocat du pays et du jour au lendemain son dossier d'adolescent n'existe plus.

Le pouvoir de l'argent.

À 20 ans, revirement de situation. Il complète son secondaire, puis c'est le collège Maisonneuve en techniques policières pour un DEC. À 24 ans, l'École nationale de police à Nicolet pour le perfectionnement. La suite était à prévoir. Il monte donc les échelons assez rapidement. À 31 ans, il est détective pour le SPVM.

Georges est un dominant. Entre ceci et cela, il continue à toucher à tout et à fourrer son nez partout. Les contacts s'accumulent au fil des années, des nouveaux surtout, mais il n'a pas rompu avec les anciens qui font toujours partie de son réseau. Son réseau s'agrandit et son compte en banque s'épaissit. Il pense, comme la plupart des gens, que richesse égale pouvoir. Qu'est-il

devenu ? Un fourbe et un dissimulateur professionnel. Il est tellement imbu de lui-même qu'il ne doute pas un seul instant de son succès. Il est doué d'une capacité sans égale pour mentir et inventer, manipuler et soudoyer, calomnier et salir pour triompher.

Le métier de policier en est un de pouvoir, et ça, Georges l'a compris depuis belle lurette. Sa période de surveillance judiciaire lui a montré une voie toute tracée. Un peu de patience, c'est tout ce que ça prend pour atteindre son but.

La matinée est déjà bien entamée et Mayline ne s'en peut plus de nervosité. C'est que, c'est aujourd'hui qu'elle et Charles se rendent au centre de tir pour apprendre en premier lieu à manier son arme et à l'utiliser en toute sécurité pour elle et principalement pour les gens autour. On ne tire pas dans le tas.

Charles l'a avisée qu'il serait un peu en retard. Ça, ça l'énerve encore plus. Mais bon, il faut faire avec.

Après son café matinal et en attendant que Charles arrive, installée au comptoir de la cuisine, elle s'amuse avec son arme à mettre et enlever le cran de sûreté, idem pour le chargeur et à pointer son arme sur une cible, telle la lampe de salon ou encore la plante sur la table d'entrée près de la porte. Se pratique également à mettre son arme dans sa ceinture dans son dos et à la retirer rapidement pour viser.

Comme à la télé. Pas si mal.

Prévenue par texto qu'il partait à l'instant pour un trajet de vingt minutes au centre de tir, sur la rue Jarry, elle présume donc que si elle quitte maintenant, ils devraient arriver en même temps à quelques minutes près.

Le timing était bon, ils arrivent presque en même temps. May sortait de sa voiture quand Charles s'est pointé. Après être sorti, il se retourne et c'est le choc : mon Dieu qu'il a l'air fatigué, il a les traits tirés et le teint pâle d'un grand malade. Il a travaillé toute la nuit et il est ici avec moi pour l'entraînement, ça ne va vraiment pas. Il ne peut pas continuer comme ça.

— Bonjour ma belle, ça va ? d'un ton décoloré.

— Moi, oui et toi ?

— *Top shape.*

— Tu m'en diras tant… Tu sais que je n'ai pas l'habitude de prendre des gants blancs, et ça ne se fera pas aujourd'hui. Je vois bien que tu es crevé. Tu as les yeux cernés et pas vraiment beaux à voir. Tu as l'air d'être passé dans la machine à laver. Rentre chez toi et va dormir. Je vais me débrouiller.

— Mais…

— Tu pars. Ça va aller. Dis-moi juste quel est le nom de l'instructeur.

— Instructrice… Rachel. Tu es certaine ?

— Absolument… Je t'appelle demain matin.

— Bon. Je repars me coucher, mais avant comme c'est moi qui ai réservé, je dois passer à l'enregistrement.

Ils se présentent à l'enregistrement pour y déposer leurs pièces d'identité et leur permis de porter des armes, et se dirigent ensuite vers la salle de tir que Charles a réservée à son nom.

Une salle de 30 pas à 12 positions de tir est réservée et prête à l'entraînement. Au bout de la salle, il y a une cible que l'on peut déplacer électriquement à des distances variées. Il est préférable pour commencer de ne pas placer la cible trop loin, genre 10 pieds puis on allonge la distance selon les résultats obtenus pour atteindre la distance maximale de 150 pieds.

Maintenant dans la salle de tir, ils attendent l'instructeur.

Mayline se promène. Elle fait le tour et essaie quelques positions de tir cherchant à évaluer si elle se sent plus à l'aise dans l'une ou l'autre.

— Ah, voici ton instructeur, Rachel.

Suivent les présentations.

— Nous y sommes. Prête ? dit Rachel

Rachel se retourne et se dirige vers les stations de tir. Charles l'arrête.

— Je vous laisse avec Mayline. Je dois partir.

S'adressant à Mayline.

— Ça va aller !

— Euh… Non, mais je t'ai demandé de partir. Alors !

— Bien sûr que oui. Tu vas voir, ce n'est pas compliqué.

— Ce matin, je me suis pratiquée à le manipuler, cran de sûreté, chargeur et le tenir pour l'avoir bien en main.

— C'est super ça.

— C'est assez super que j'ai tout oublié, dit-elle boudeuse.

— Tu penses ! Mais tu vas voir que tout revient assez facilement. Je suis

crevé, je pars. On se parle demain.

Prend un moment pour regarder Charles partir, elle réalise qu'il lui manque déjà et aussi que Rachel attend pour commencer.

Mayline n'est pas surprise qu'une femme soit instructrice de tir. Non pas qu'elle ait quelques idées préconçues, mais elle aurait clairement préféré un homme. Un stéréotype ? Elle est définitivement une femme à homme. Autant qu'il y a des hommes à femmes : les femmes sont partout maintenant, mais ne sont égales nulle part. On va donc laisser une chance au coureur.

Sûrement excellente, la dame. Elle a été choisie par Charles.

— Mayline, tu es prête à commencer ?

— Bien sûr, mais tu peux m'appeler May.

— D'accord. Es-tu prête May ?

— Euh… Oui.

— Viens avec moi. Notre station est au fond de ce côté, dit Rachel, lui indiquant la direction de la main.

Mayline se dirige avec Rachel vers la station 19, située tout au bout le long du mur. Elle ne peut pas s'empêcher de penser que cet emplacement a probablement été désigné pour les débutants.

— Tu as l'air nerveuse ? Est-ce que je me trompe ?

— Non, je t'avoue que je croyais que Charles resterait. C'est ce qui était prévu au départ. Je lui ai suggéré d'aller dormir. Il travaille beaucoup ces temps-ci. Enfin ! Faisant un geste de la main qui signifie que finalement, ce n'est pas grave.

— Ne t'en fais pas, ça ira très bien. Tu verras… lui dit Rachel avec beaucoup de conviction.

— Si tu le dis.

— Voilà donc notre poste de travail pour tous les cours que tu prendras. Cette station doit évidemment être réservée selon sa disponibilité.

— Charles dit qu'il s'en chargerait au besoin, répond Mayline.

— Parfait. Donc, l'entièreté du cours est pour se préparer à engager un combat à courte et longue distances. Aujourd'hui, on va commencer par

démonter ton arme et la remonter par la suite. On le fait ensemble, puis tu le feras seul en me donnant le nom de chaque partie de l'arme. Quand tu sortiras d'ici, tu connaîtras tout ça par cœur avec les règles de sécurité.

— Je tire quand ? demande May.

— Pas trop vite, May, nous avons beaucoup de choses à voir ensemble avant d'y être. Je te donne d'abord quelques petits conseils.

Rachel poursuit.

— Il faut savoir qu'une arme à feu est un facteur clé dans une situation de survie. Lorsque tu es attaqué par des gens mieux armés, ou qui te dépassent en matière de puissance de feu de manière significative, l'utilisation appropriée d'une arme à feu sera souvent ton meilleur espoir de survivre à la rencontre. Une mauvaise utilisation d'une arme à feu peut réduire tes chances de survie. Ainsi, si tu souhaites incorporer les armes à feu dans ta stratégie de survie, tu dois être désireuse et capable de prendre l'engagement d'apprendre à les utiliser correctement. Cela signifie allouer du temps et de l'argent pour la formation et la pratique. Si tu ne t'engages pas à le faire, ton arme à feu ne te fournira pas tous les avantages dont elle est capable et il y a une chance qu'elle te fasse plus de mal que de bien. Et surtout, ne te fie pas à ce qui se passe à la télévision. Personne ne tire comme ça sauf quand c'est arrangé avec le gars des vues.

— Compris… C'est pire qu'un contrat de mariage.

— Tu n'as pas idée !

— C'est parti. Tu es prête ? Alors, allons-y.

Mayline est déçue, ne s'attendant pas du tout à ça. Elle se voyait déjà comme un Jack Bauer féminin.

Démontage, lubrification et assemblage de bout en bout ainsi que la fréquence de l'entretien. Un peu malhabile au début, elle s'améliore à chaque manipulation et puisqu'elle est fière d'elle, elle se félicite intérieurement et se sent en contrôle : ben quoi, je le mérite, non.

Elle est super satisfaite du cours qu'elle a eu avec Rachel. Elle est d'accord avec Charles la concernant. Rachel est une vraie pro et le lui a dit avant de partir.

Elle connaît toutes les composantes de son arme et est prête à recommencer. Maintenant.

Vivement le prochain cours demain.

De retour à la maison, n'ayant pas le temps de faire sortir Marta dans le moment, elle l'envoie faire un tour sur le balcon de la chambre décorée d'une litière. Un message attend sur son téléphone intelligent, qu'elle s'empresse de prendre. Évidemment, c'est toujours comme ça. C'est quand on s'absente cinq minutes sans son téléphone, qu'il sonne.

« Bonjour, je ne sais pas comment vous avez fait pour obtenir mon numéro, mais je suis contente que vous l'ayez fait. Mon adresse est, 50 Chemin Bates, le 409 au 4e. Je peux vous recevoir demain à quatorze heures. À demain, donc. »

Ce message plutôt concis l'étonne un peu, beaucoup : Est-ce vraiment la même personne ayant une adresse à Outremont ? Celle avec un comportement bizarre et qui habitait dans un cul-de-sac sous une tente ? Celle-là même qui m'a donné l'indice pour la plaque de policier ? Non, pas possible… Et pourtant. J'aurais aimé la rencontrer plus tôt. Devrais-je prévenir Charles ? Nan… Il faut vraiment que je fasse mes trucs toute seule. Charles a autre chose à faire. Par contre, je dois avoir une preuve de ce qui se dira, donc ce qui se dira sera enregistré. Bien, voilà. Un téléphone intelligent se doit d'être… Intelligent. Besoin de personne.

Marta gratte pour entrer. Sa maîtresse s'empresse de lui ouvrir.

— Bon chien.

Caresse.

Elle passe donc le reste de l'après-midi à vérifier ses papiers pour l'agence. Le plus important à ses yeux est la demande de permis. Suivent les documents pour les différents paliers des gouvernements et la CNESST avec une caution de 15 000 $.

Quand il s'agit du gouvernement, c'est toujours compliqué. Ça prend quatre formulaires qui disent plus ou moins la même chose. Pourquoi pas juste un seul en quatre copies ? marmonne-t-elle.

Près de trois heures plus tard, toute la paperasse terminée, il ne lui reste qu'à préparer les chèques et les enveloppes d'une écriture soignée et partir avec Marta pour le bureau de poste.

Pendant le trajet du retour, elle décide de faire un détour par le petit parc pas très loin de chez elle, coin St-Grégoire. Au parc, elle laisse courir Marta qui lâche son fou, chose qu'elle n'a pas faite depuis un bon bout de temps. Elle en profite également pour laisser des traces de son passage. Mayline a tout ce qu'il faut pour ses urgences et après avoir ramassé, elle pivote sur elle-même à la recherche d'une poubelle pour y déposer son petit cadeau.

Parallèlement, Georges ne la lâche pas d'une semelle. Il marche d'un pas décidé, sur le trottoir du côté de la rue Saint-André, comme si de rien n'était. Quand tu ne te doutes pas que tu peux être suivi, jamais tu ne penserais à vérifier si tu l'es. Le parc étant à peine plus grand qu'un pâté de maisons, il peut la suivre en marchant sur le trottoir adjacent et voir de l'autre côté du parc.

« Attention ! Qu'est-ce qu'elle fait là ? Ah ! La voilà qui s'en va vers une poubelle, avec son petit bâtard sur les talons. La prochaine fois, ma belle, c'est ton petit bâtard de chien qui va aller là-dedans. »

Bien décidé à ne pas se laisser avoir par un chien à peine plus gros qu'un sac de patates.

Mayline, après s'être assise sur un banc près de la fontaine centrale, Marta tourne aux alentours, mais ne s'éloigne pas, occupée à sentir tout ce qui s'y trouve. Mayline s'active sur son téléphone, comme si sa vie en dépendait. Non pas qu'il y ait urgence, mais seulement pour donner l'impression qu'il y en a une. Quand tu sais qu'on te suit, il vaut mieux avoir des yeux partout et localiser l'ennemi. Qui, dans ce cas-ci, est juste en face d'un dépanneur dont il examine la vitrine avec une attention démesurée.

« Je ne pense pas qu'il m'ait vu, mais sois prudent, dit-elle, dans son appel fictif, à un correspondant fictif. Voyons maintenant comment il va réagir, en feignant fermer la ligne. »

Elle se lève d'un bond et appelle Marta. Celle-ci, très réactive, répond immédiatement en se dirigeant vers sa maîtresse. Maîtresse et chien se mettent à courir comme pour un jogging, laissant croire à son poursuivant que ceci fait partie de sa routine. En courant, Mayline doit convaincre Marta de rester avec elle. Il semblerait que la petite Marta ait senti la présence de son ennemi. May doit la retenir et lui parler sans arrêt.

— Bravo Marta, suis-moi… Reste avec moi. C'est bien Marta, sur la pelouse. Bonne fille. Oui. Reste avec moi. Bravo. Reste sur la pelouse. Ne va pas dans la rue. Bon chien, Marta.

Mayline regrette de ne pas lui avoir mis sa laisse, mais il faut faire sans. C'est le moment où jamais pour savoir si elle a bien écouté son prof. Le petit chien est tout de même docile pour un premier jogging et surtout une première surveillance.

— Parlant de cours… Elle regarde sa montre. Marta, on doit se rendre à ton cours qui commence dans quarante-cinq minutes, ma belle. Viens, Marta.

Une quinzaine de minutes plus tard, elles arrivent au loft en nage, mais en grande forme. Douche rapide pour Mayline, eau fraîche pour Marta et les voilà repartis pour le centre canin.

Georges, toujours sur ses talons. Depuis la première sortie qu'elle le sait. Il la suit et elle l'a aperçu en tournant le coin de rue qui mène à la rue Sherbrooke.

« Comment se fait-il qu'il soit encore là ce trou-du-cul ? On dirait qu'il connaît tous mes déplacements. Ah, bien sûr, il m'a entendu parler du cours de Marta. Est-ce qu'il va me suivre jusqu'à l'école canine ? Il ne dort jamais ce mec-là. Non, mais ça se peut pas. Attends un peu toi, je te réserve toute une surprise, hein ! Marta. »

Il est maintenant temps de mettre Marta à contribution. Mayline donne des instructions à la petite chienne qui s'assoit sur le pas d'une porte et attend tranquillement la cible. Georges tourne le coin sur l'avenue du Parc Lafontaine et poursuit sa filature loin de se douter qu'une surprise l'attend. Georges arrive à la hauteur de Marta qui attend sa mission en position d'attaque, montre les crocs et grogne avec cœur. Marta se déplace avec vigueur quand Georges tente de lui donner un coup de pied. Marta attrape le bas de son pantalon et le mollet qu'il contient qu'elle mord à belles dents et ne lâche pas prise. Sa proie lance un cri perçant et essaie par tous les moyens de s'en défaire, mais rien n'y fait. C'est un Jack Russel terrier, réputé pour ne pas lâcher sa prise facilement et être tenace, quand il a une proie sous la dent. Et, après un moment, bizarrement Marta lâche le morceau et part en courant jusqu'à la rue Cherrier et tourne sur sa droite.

Sa maîtresse cachée dans une encoignure de porte l'attend avec une gâterie

spéciale…

— Bon chien Marta, dit-elle en la flattant. Tu sais, ma belle, que ce sifflet est une petite merveille. Retournons à la maison, j'ai une chose à vérifier avant ta leçon.

Le 50 Chemin Bates est un immeuble à copropriété moderne de luxe avec terrasses et vues sur la ville. Le côté de l'édifice donne vers un petit bois à l'ouest qui est un jardin privé pour les copropriétaires. À droite la colline, à gauche les immeubles voisins qui longent le chemin Bates, une artère méconnue d'Outreront : atmosphère champêtre et calme absolu. Trois parcs à proximité, dont un parc canin. La location 409 située sur le côté nord-ouest accueille les couchers de soleil les plus saisissants. Mais n'entre pas qui veut. Le hall est équipé de caméras vidéo de surveillance haute sécurité. Également à chaque étage à chaque fin de couloir. Comme a pu le constater Mayline à sa sortie de l'ascenseur.

Voyant ce modernisme et ce luxe, May n'arrive toujours pas à croire ce qui arrive. Elle toque à la porte 409 et regarde sa montre. Un peu à l'avance. La porte s'ouvre sur une dame d'environ une cinquantaine d'années, brune au beau teint clair et de magnifiques yeux verts. « Yeux verts ! Celle que j'ai vue, la Chiva que je connais avait les yeux bleus. Qu'est-ce que c'est cette histoire à la fin ? »

— Bonjour, madame Abbott.

— Bonjour… Chiva ?

— Effectivement. Chiva est mon nom de famille. Mais vous pouvez m'appeler Agathe.

— D'accord, si vous m'appelez Mayline.

— Parfait. Alors, entrez donc et venez prendre un siège au salon. Désirez-vous quelque chose à boire ? Café ! Thé ! Ou autre chose.

— Juste un peu d'eau fera l'affaire. Merci.

Pendant que Chiva s'occupe à préparer les rafraîchissements, May pitonne sur son téléphone pour trouver l'enregistreur, mais n'a pas le temps de le mettre en marche que la voilà de retour avec les verres.

Elle remet son cellulaire dans sa poche. Merde.

Les préambules étant terminés. Son verre devant elle sur la table à café, elle

prend une gorgée plus pour masquer son angoisse que par soif. Elle embarque tout de suite dans le vif du sujet. Agathe se délecte d'un verre de blanc.

— Qui êtes-vous, Agathe ?

— Je comprends que vous soyez… disons, agacée de la situation.

— Agacée est un euphémisme. Je suis sidérée.

— La vérité est que je suis agent de la sûreté en mission.

— Quoi ? Agent de la sûreté du Québec, mais… c'est…, bafouille-t-elle.

Mayline décide de ne pas passer par quatre chemins et d'y aller directement.

— OK. Recommençons. Quel genre de mission ?

Agathe garde le silence, réfléchit au moyen de dire la vérité, mais pas toute la vérité afin de ne pas dévoiler des informations capitales.

— J'attends. Que faisiez-vous dans cette ruelle habillée en SDF ?

Une lumière s'alluma dans la tête de May et elle comprit que c'était la couverture d'Agathe. Voyant l'expression de Mayline changer, Agathe parle enfin.

— Je crois que là vous avez compris ce que je faisais dans cette ruelle, mais vous ne savez à l'évidence pas pourquoi j'y étais. J'enquête sur les meurtres des sans-abri. Vous avez sûrement entendu parler de cette histoire. C'était dans tous les journaux.

— Les sans-abri qui ont été retrouvés sans vie dans les bennes municipales. Si je ne me trompe pas, ces sans-abri ont été battus et laissés pour morts. C'est horrible, cette histoire. Vous travaillez là-dessus ?

— Oui, je suis l'appât, le piège ou l'asticot si vous voulez. Quoique je n'aime pas du tout ce terme. Enfin, je ne peux pas vous donner plus de détails sur cette affaire tant que ce n'est pas terminé. Mais ce que je peux vous dire en échange est que nous pensons que cette histoire est liée à la vôtre.

— Quoi ? Comment ça se peut ? Je ne comprends rien à votre histoire.

— J'explique. Nous avons su par le SPVM que le lieutenant Charles Carver, que vous connaissez, menait une enquête sur un vol d'une pièce de monnaie de collection et que vous participiez à titre d'enquêteur indépendant.

Mayline bomba le torse du compliment qui lui est fait. Enquêteur

indépendant…

— Et que les victimes sur lesquelles nous enquêtons seraient liées à cette enquête. Elles auraient été utilisées comme mules dans d'autres affaires semblables à savoir, des vols de collection de monnaie et de bijoux. Le premier vol a eu lieu en 2012 dans la région de Sherbrooke, par deux sans-abri qui ont commis le forfait et qui ont été clairement identifiés par des passants. Les deux sont retrouvés morts dans leur coin de ruelle. Puis en 2013, un vol similaire est commis dans la région de Québec. Des timbres de collection ont été volés de la même façon. Même mode opératoire. Deux morts, là aussi.

— Et quel est le rapport avec le vol rapporté par l'inspecteur Carver ?

— Ce vol a aussi été commis par un SDF, que nous avons identifié comme étant Fantin Henry.

— Non ! Pas possible ! Fantin Henry.

Mayline reste sans voix. Perdu dans ses pensées, essayant de remettre de l'ordre dans ses idées.

— Mayline ?

— Oui, désolée. Je vous écoute, Agathe.

— Fantin Henry était lui aussi un sans-abri, recruté par notre voleur pour ses compétences en déguisement de toutes sortes et autres habiletés, disons-le de cette façon, à passer inaperçu peu importe les décors.

— C'était donc lui qui était à Kansas City.

— C'était bien lui, en effet, et il est toujours vivant pour une seule raison. Il est le seul à part vous à connaître la cache de la pièce d'un dollar.

— Fantin Henry sait que je suis en possession de la pièce, mais ne sait pas où elle est.

— Ah ! Dans ce cas, il vous faut donc me donner cette information en complément de l'enquête en cours.

Mayline se sent prise au piège : doit-elle transmettre cette information à cette femme ou non ? C'est une inconnue et ce n'est pas de l'avoir rencontrée dans son logement de sans-abri ou ici dans sa résidence, oui, d'accord elle m'a aidée, qui fait d'elle une personne à qui se fier. Son enquête est basée sur des

meurtres, pour ce qui est du vol, c'est autre chose et elle n'a pas besoin de la pièce de monnaie pour continuer l'enquête. Qu'est-ce que Charles ferait ? se dit-elle. Si je pouvais lui parler, mais encore une fois cocotte, tu dois te débrouiller seule.

— Cette information restera en ma possession, aussi longtemps que mon enquête ne sera pas bouclée.

— Vous savez que c'est une pièce à conviction !

— Une pièce à conviction ? Est-ce que vous avez récupéré les éléments des autres vols, les bijoux, la monnaie et les timbres volés ?

— Pas tous, une partie seulement. Mais il y en a beaucoup d'autres encore, admet Agathe.

— Alors, on en reparlera quand ce sera le temps. Pour l'instant, elle est cachée et le restera.

Un long silence s'est installé. Mayline décide de le rompre.

Elle remercie Agathe de son hospitalité et des informations concernant les vols liés à son affaire.

Elle se lève, prend son sac, se prépare à partir, mais se ravise aussitôt.

— Pourquoi me dire tout ça aujourd'hui ? Pourquoi maintenant ? En quoi cela me concerne ?

— Je me devais de vous mettre au courant pour des raisons de sécurité. Le dossier sur lequel vous travaillez avec Charles Carver concernant Georges Locas fait travailler beaucoup de gens, outre le SPVM, il y a aussi la SQ, le BEI et le KCKPD. Et comme vous le savez sûrement, rien ne doit filtrer, ajoute-t-elle.

— Bien sûr et ça se comprend. On se contacte s'il y a du nouveau de votre côté ou du mien.

Mayline ouvre la porte d'entrée, se prépare à sortir, mais se tourne vers Agathe.

— Y a-t-il autre chose que je devrais savoir, Agathe ?

— Soyez prudente, Georges Locas est dangereux. Très dangereux.

Aussitôt dans l'appart, elle enlève sa veste et ses souliers, dépose son sac sur la console et en sort son téléphone, elle constate que la boîte vocale, qu'elle avait mise sur le mode avion avant d'arriver chez Chiva, indique trois messages en attente.

Un message d'Étienne pour rappeler le souper hebdomadaire du dimanche, soit dans deux jours qui doit se faire chez Jasmine. Ce serait sacrilège de ne pas y aller, mais elle décide tout de même de ne pas le faire. Elle a encore le dernier souper sur l'estomac. Les parents étant séparés, ça va demander une réorganisation. Tous les événements qui se faisaient normalement dans la grande maison vont devoir être réacheminés, qui chez Donna, qui chez Jasmine et chez moi, pas de place, pas cuisinière, pas hôtesse et pas question.

Le second message est de Charles qui se demande où elle est. Celui-ci semble inquiet et ennuyé. Il faudra le rappeler aussitôt qu'elle aura pris le dernier message. Elle se demande si elle n'aurait pas oublié un rendez-vous avec lui ou quelqu'un d'autre ! Leçon de tir ! Cours de dressage de Marta ! Retourne toute sa journée dans sa tête pour voir si… Non, elle est maintenant certaine qu'elle n'a pas d'autre rendez-vous.

Soulagée.

— Pauvre chou. Je l'appellerai tantôt.

Alors là, le troisième message la laisse carrément sur le cul. Fantin Henry est à Montréal et veut lui parler. Eh bien, ça, c'est la meilleure.

« Se serait-il encore sauvé ? Est-il guéri ? Sa mémoire est-elle revenue ? Comment a-t-il voyagé ? Qu'est-ce qu'il a à me dire de si important ? Et pourquoi moi ? Merde, pourquoi moi ? »

Autant de questions qui demandent autant de réponses.

« Bien, j'espère qu'il en a des réponses à me donner, Face de fouine. Il faudrait que j'arrête de l'appeler comme ça ! »

Le messager lui a donné rendez-vous pour dix-neuf heures au bistro l'Aquarium sur la rue Masson. Mayline connaît bien l'endroit pour y avoir

travaillé quelques mois à titre de serveuse. Ce café-bar est réputé pour le soutien et l'encouragement à la vie musicale en encourageant les musiciens locaux. L'Aquarium est aussi un point de départ idéal pour les artistes du coin. Peintre ou photographe, dont les œuvres ornent les murs. Ce qui donne un cachet unique et propice à la détente.

Ayant encore du temps devant elle, Mayline décide de se rendre à la salle de tir afin de suivre un cours, si Rachel est disponible. En temps normal, il faut évidemment réserver, mais là elle a vraiment besoin de se dépenser et de se libérer de toutes ces tensions.

Trop, c'est comme pas assez.

Rachel veut bien la prendre pour cette fois sans réservation, mais pas avant une vingtaine de minutes.

— Ah ! Tu ne peux pas me prendre maintenant !

— Non, je suis avec des clients.

— Vingt minutes !

— Vingt minutes.

— Désolé. Sur le moment, ça m'a paru une bonne idée.

— Ça va, la prochaine fois réserve. D'accord !

Dans l'attente, elle en profite pour appeler Charles.

Le SPVM est en ébullition et la tension pète des scores. L'enquête que le lieutenant-détective Charles Carver faisait sous le coude avec l'accord du commandant est maintenant officiellement une enquête commune au centre opérationnel. La salle de conférence est remplie par tous les intervenants requis et qui seront impliqués pour compléter cette enquête qui ne sera pas facile, car le rapport confidentiel de Charles à son commandant fait état de forts soupçons en la personne de Georges Locas que tous connaissent à différents degrés.

Ce qui n'a pas surpris le commandant Bellefeuille, outre mesure. L'homme est dans la mire de Bellefeuille depuis un moment déjà, mais celui-ci n'avait pas assez de preuves pour l'arrêter et l'accuser.

Selon le commandant, Locas est soupçonné de méfaits divers. Vols, fraudes, intimidations et escroqueries, et à cela s'ajoute probablement au moins un meurtre. Ils ont toujours eu des soupçons sur ces agissements depuis plusieurs mois sans pouvoir le prouver par manque d'effectifs. L'affaire Mayline Abbott a été la goutte qui a réveillé les esprits non pas par choix, mais par obligation. May ne lâchait pas le morceau se sentant visée personnellement.

Jamais au grand jamais, elle se serait abstenue de s'en mêler.

Pas facile à attraper ce petit con-là. Un policier et surtout un officier, est le mieux placé pour déjouer le système. Quand Locas a demandé à être transféré au centre opérationnel, son but était de surveiller Charles. Bellefeuille a évidemment sauté sur l'occasion et a accepté sa demande de transfert afin de le surveiller, lui, Locas.

À malin, malin et demi.

Le commandant Bellefeuille prend la parole. Il a le verbe facile et prend facilement le dessus dans les conversations. Il est donc enclin à persuader de la véracité de ce qu'il dit. Non parce qu'il a l'habitude de mentir, loin de là, il est simplement pertinent et tout ce qu'il dit est révélateur et significatif. Il a une personnalité qui en impose autant physiquement que moralement.

Pas pour rien qu'il est le commandant.

— Bonjour à tous. Si vous permettez, on va entrer immédiatement dans le

vif du sujet. Je vous présente le lieutenant-détective Dan Curtis et son collègue Mike Moore de Kansas City, rattachés au bureau du KCKPD. Également la lieutenante Sophie Lacombe du bureau des infractions commerciales de la GRC, ainsi que l'inspecteur Danny Bourgeois de la SQ qui aura également la charge de l'enquête interne dans cette affaire, le BEI étant comme vous le savez sûrement, sans commandant à sa tête.

Dan Curtis est un Noir d'environ une quarantaine d'années. Plutôt élégant avec une barbe sculptée et soignée, dents magnifiquement blanches, presque trop. Épaules carrées, biceps proéminents entièrement fabriqués en salle de musculation, mais qui peuvent s'avérer très utiles. Le gars qui a tout pour lui, quoi ! Et qui en impose. De magnifiques états de service avec un taux de réussite de 90 %. Diplômé à 24 ans avec mention, il devient, à 31 ans, le plus jeune lieutenant-détective de l'histoire du KCKPD.

Mike Moore. Caucasien plutôt bel homme si on aime le genre *baby face*, de plus ou moins vingt-cinq ans à tout casser. Blond aux yeux bleus, il semble tout droit sorti de l'école de police. Très prometteur à ce qu'on dit.

— Nos confrères américains se joignent à nous concernant l'enquête sur le meurtre de Ray Pacino. Un riche propriétaire de Kansas City qui a été tué à sa résidence, il y a huit jours. De prime abord, les soupçons se dirigent vers un résident québécois…

En parlant, le commandant Bellefeuille fait le tour de l'assemblée du regard et ne manque pas d'étudier les visages de chacun, analysant les réactions, à savoir s'il y en a qui sont au courant. Des agents qui savent de qui il est question ici. Georges Locas avait des amis au sein du SPVM et il en a encore, parce qu'il en fait toujours partie. Amis jusqu'à quel point ? Des amis prêts à dénoncer ou à faire semblant. Sur qui peut-on se fier ? Avec ses quarante années de service, le commandant Bellefeuille sait qu'il est difficile de garder son intégrité et sa conscience. Après toutes ces années, il peut compter sur les doigts de ses deux mains, les bonnes offres d'affaires qu'il a reçues. Il est toujours resté intraitable. Enfin, presque… Mais ça, c'est une autre histoire.

— … Qui a été vu dans le quartier il y a quelque temps, et ensuite on l'a perdu de vue. Son nom est Fantin Henry. Il a un casier assez explicite sur le genre d'activité qu'il opère pour le compte de quelqu'un d'autre.

Chacun des trois murs de la pièce est décoré d'un babillard, chacun décoré de photos de suspects de différentes enquêtes, tous reliés de près ou de loin à l'enquête en cours.

— La photo du gars qui nous intéresse est sur le babillard de votre droite. Fantin Henry, dit le rouquin. Photo prise de face, datant d'environ cinq ans, il n'a, semble-t-il pas trop changé, sauf les cheveux qui sont plus longs. Ajoutez quelques rides et vous aurez le bon portrait.

— Maintenant, je laisse la parole à Dan Curtis et si vous avez des questions on verra ça à la fin.

Dan se lève et salue tout le monde d'un signe de tête, puis il prend la parole dans un excellent Français pratiquement sans accent.

— Je vais vous parler en français afin que tout le monde comprenne bien. Je suis ici à la demande du commandant Bellefeuille, qui nous avait déjà contactés au sujet du meurtre de monsieur Pacino qui se serait apparemment produit pendant ou aux alentours des dates entourant le congrès. Nous aurons tous les détails quand l'autopsie sera finie. À ce moment l'enquête était déjà commencée à Kansas City, les apparences montrant qu'elle se terminera ici à Montréal. Nous travaillons conjointement avec la Sûreté du Québec, qui, comme le commandant l'a mentionné, fait aussi office de BEI.

— Nous savons de source sûre que Fantin Henry travaille toujours seul la plupart du temps. Aucune mission, si je peux dire ça, aucune mission d'importance ne lui sera confiée. Il a raté sa chance à Kansas City, rencontrant les yeux de Mayline, selon nos sources.

Il continue, toujours en regardant Mayline.

— Mais ce gars ne vaut rien. Pour, appelons-le, monsieur X. Donc, pour monsieur X, ce gars, c'est juste du menu fretin. Il a déjà été dans le haut de la liste, là, c'est chose du passé. Le grand boss vit et travaille à Montréal. Oui, il a un emploi honnête – mimant des guillemets – œuvre à l'international et donne les ordres. Cet individu a un réseau constitué de gens plus ou moins dans la mire des policiers, selon leur niveau d'implication. La grenaille passe en dernier. Par contre, certains qui ont les dossiers plus étoffés sont dans le haut de l'échelle hiérarchique.

— Le système est très simple. Les candidats sont choisis et sollicités par un gars qui se fait appeler Maddox. Ce gars recrute un peu partout dans différents domaines de compétence requise pour le travail. Même au sein du SPVM et du KCKP…

Brouhaha dans la salle. Des commentaires fusent de partout. Coups d'œil inquiets sur l'assistance. Des bruits de chaise qui grattent.

— … Vous avez bien entendu. Nous évaluons que plus de la moitié des gens recrutés font partie de différents corps policiers autant ici qu'au Missouri. Bien sûr, ils couvrent plus grand, mais comme vous dites si bien – chacun dans sa cour.

Dan Curtis a capté toute l'attention du groupe.

— Le recrutement est très simple. Les recruteurs, appelés récupérateurs, sont chargés de trouver des employés qui sont dans la mouise financièrement. Ils vont partout et dans tous les domaines. Au début, nous pensions que les récupérateurs payaient leurs dettes pour ensuite les obliger à travailler pour eux, mais ce n'est pas le cas. La clique les rend dépendants à l'argent en leur demandant un travail facile particulièrement bien payé. Exemple : livrer un colis d'un point A, à un point B pour 500 billets ou attendre un coursier à un coin de rue désigné pour remettre une enveloppe pour 1000 dollars. Les boulots sont nombreux et variés.

Pause, pour une gorgée d'eau et il profite du moment pour demander à son collègue, Mike Moore, de lui refiler le dossier devant lui.

— Merci Mike.

Dossier chaud de couleur rouge. Il ouvre et tourne quatre ou cinq pages pour finalement arriver à ce qu'il cherchait.

— Ah ! Voilà. Je disais donc, que les boulots sont nombreux et variés, toujours sans véritable importance au début, parce qu'en dernier lieu, il n'y a rien dans ces colis ou ces enveloppes. C'est une mise à l'épreuve. On ne sait pas au juste combien de temps dure la mise à l'épreuve, par contre ce que l'on sait, c'est que les récupérés se remplissent les poches assez rapidement. Au début, deux à trois mille dollars par semaine. Quand la mise à l'épreuve est terminée, les choses sérieuses commencent et les récupérés perçoivent facilement 30 000 $

par mois, pour quelques mois, trois peut être quatre ou cinq, c'est selon le niveau d'addiction des récupérés. Ceux-ci sont en majorité des hommes, mais il y a aussi des femmes, toutes ethnicités confondues. Ils doivent être disponibles, 24 h sur 24. L'important est que les récupérés soient accros à l'argent facile. Tous, je dis bien tous, sans exception, lâche leur boulot.

À cette étape de l'engagement, les boulots sont plus importants, mais aussi plus conséquents avec les montants donnés aux récupérés. Ça devient du gros. Des casses, des vols par effraction, des agressions, des voies de fait, des vols de bijoux, de tableaux et j'en passe.

Faisant un signe de la main qu'il en a pour une minute, il termine le reste du verre d'eau posé devant lui.

— Vous allez m'excuser, mais je n'ai plus de voix… C'est donc mon collègue Mike qui va poursuivre.

Mike Moore se lève et, d'un signe de tête, salue les participants. Malgré son air juvénile, il prend la parole d'un ton assuré.

— Nous avons déjà une bonne liste de récupérés. De leur domaine d'activité dans l'organisation et de leur couverture en ce qui concerne les policiers et officiers. Leurs dossiers sont falsifiés de belle façon par une personne à l'interne ici à Montréal. Mais ne soyez pas jaloux, c'est que nous avons le nôtre aussi…

Sourire parmi les participants.

Mike reprend :

— … un aussi qui encapsule les données délictueuses de l'employé, toutes reliées aux activités suspectes auxquelles il a participé.

— C'est de cette façon qu'il tient son monde à sa merci. Mais là, attention ! Plus tu prends de risques, moins tu es payé et à partir de ce moment, c'est la chute sous la menace de tout dévoiler aux autorités. Le début de la fin est commencé pour des dizaines voire des centaines de personnes. Une personne haut gradé de chez vous est dans la mire des autorités et cet officier est le détective Georges Locas.

Consternation dans la salle de briefing. Chacun y va de son commentaire.

« Non, pas possible ! »

« Locas, jamais pu le sentir ce gars-là. »

« Ce gars est condescendant comme c'est pas permis. »

« Je ne le connais pas, mais il a l'air correct. »

Lorsque les commentaires se perdent en écho, le commandant Bellefeuille reprend :

— Merci, Mike. Je vais continuer.

— Pour ceux qui se posent la question, l'inspecteur Locas est actuellement en congé pour trois jours. Il n'est pas au courant de cette réunion évidemment, ajoute Bellefeuille. Aucune information, je dis bien aucune information, ne doit sortir de cette pièce. Je tiens à préciser que Fantin Henry n'est plus mis en cause concernant le meurtre de Ray Pacino. Les preuves se précisent à l'encontre de Georges Locas.

Murmure.

— Tout ce qui se dit ici aujourd'hui est confidentiel, ajoute Dan Curtis et doit le rester. On ne le répétera jamais assez. Le lieutenant-détective Carver est le responsable de l'enquête en cours. Vous devez prendre vos affectations et vos ordres du lieutenant-détective Carver et de lui seul. Vous rapportez vos informations à Carver qui fera la liaison avec le haut commandement. C'est compris pour tout le monde.

Certains hochent la tête, d'autres secouent la tête en signe d'affirmation et d'autres encore répondent par un : oui, lieutenant, bien senti.

Bellefeuille reprend la parole.

— Merci. Si vous voulez bien nous excuser quelques minutes. Je dois parler à mon effectif.

— Bien sûr, commandant. Nous allons au Barranco sur Saint-Denis. Il y en a qui se joignent à nous ?

L'Aquarium dans le quartier La Petite Patrie est un bar très intimiste. Étroit et tout en profondeur, garni d'une huitaine de tables. Il est donc aisé de s'installer dans un recoin sans attirer l'attention, car ce genre d'établissement est toujours plein à craquer, surtout des touristes et des gens de passage. Il y a très peu d'habitués.

Installé à une table du fond, dos contre le mur, Fantin Henry a appris de ses erreurs et fait face à la porte d'entrée.

Une serveuse se présente à sa table, une blondinette avec de désagréables repousses noires, répondant au doux nom de Jacinthe et semblant avoir tout juste l'âge pour travailler dans un bar. Vêtue d'une jupe noire très courte qui ne cache pas grand-chose et d'une blouse qui révèle plus de peau qu'elle en cache. Son décolleté révélateur ne peut pas faire autrement que de s'afficher sous les yeux de Fantin Henry, qui n'a pour ainsi dire aucune réaction.

— Bonjour, je suis Jacinthe, dit-elle en plaçant une serviette de papier devant lui et un plat d'arachides en écales. Je vous sers quoi.

— Une pression, s'il vous plaît.

— Tout de suite.

Un moment plus tard, Jacinthe lui apporte sa pression. Fantin la paie immédiatement et lui donne un généreux pourboire. Il n'a pas l'intention de rester longtemps.

Mayline fait son entrée au moment où la serveuse quitte la table. Elle n'a pas vu Fantin du premier coup d'œil, caché qu'il était par la serveuse. Elle s'avance un peu dans le bar jusqu'à ce que ses yeux se soient habitués à voir dans ce faible éclairage.

Puis il est là, devant elle et elle le reconnaît immédiatement, malgré les plaies et cicatrices sur son visage.

Elle vérifie que son Taser est bien dans son sac puis elle s'avance vers lui avec une certaine détermination. La prudence est tout de même au rendez-vous. Cet homme n'est pas un saint, mais c'est à ce jour un non violent.

Arrivé tout près de la table où est assis Fantin Henry, celui-ci lui fait un petit signe de la main signifiant qu'il l'a vue et l'invite à s'asseoir.

Mayline s'assied sur la seule chaise disponible en face de lui.

— Bonjour, monsieur Henry.

— Bonjour, je vous en prie, appelez-moi Fantin.

— D'accord Fantin, moi, c'est Mayline.

Une petite gêne s'est installée entre eux. De se faire appeler par son prénom suppose une certaine intimité, ou tout du moins une camaraderie. Est-ce le cas ici ?

Mayline regarde autour. Les tables étant très petites, le verre, le plat d'arachides très près l'un de l'autre, elle farfouille dans son sac et en sort un crochet qu'elle place sur le rebord de la table et y accroche son sac.

Ça meuble.

Fantin prend une bonne gorgée de bière.

Ça meuble.

Fantin, après avoir essuyé sa bouche avec la manche de sa veste, se décide finalement à parler.

— Vous n'avez pas été suivie.

— Non. J'ai vérifié deux fois plutôt qu'une.

— Vous comprenez que ce que je vais vous dire doit rester…

— Oui, je comprends tout à fait et je pense avoir fait mes preuves à ce niveau.

Voilà Jacinthe qui se pointe à la table.

Mayline passe commande pour un verre de blanc.

La serveuse quitte.

Mayline pense qu'elle doit commencer la conversation. Fantin Henry ne semble pas… Enfin, il veut parler, aucun doute là-dessus, mais ne semble pas confortable dans le rôle qu'il s'apprête à vivre. Et ça se comprend.

Dénonciateur.

— On vous a trouvé en très mauvais état, ajoute-t-elle. Je constate que vos

plaies semblent guérir assez rapidement. Je suis contente pour vous que la guérison se passe bien.

— J'étais dans un sale état, ça, vous pouvez le dire. Je crois qu'il n'y a pas une seule partie de mon corps qui n'ait pas reçu un coup.

— Je suis désolé, Fantin. Vraiment.

— Vous n'avez pas à être désolée, dit-il. Ce n'est pas votre faute, mais je veux que ce putain de salaud paie pour ce qu'il m'a fait.

Pause bière.

— Je ne suis pas un ange… Mais…

— … Je ne veux blâmer personne pour le chemin que j'ai suivi. Je l'ai fait consciemment. C'était le chemin de la facilité et toute ma vie, j'ai évolué dans des milieux criminalisés et je m'en étais bien sorti jusque-là. Pourquoi ? Pour le challenge peut-être, la provocation ou l'adrénaline, possible aussi. Mais chose sûre, je n'ai jamais fait de mal à personne, physiquement s'entend. Je n'ai jamais touché à quiconque et je ne le ferai jamais. Battre et torturer une personne, c'est cynique et cruel, et c'est pourquoi vous êtes assise devant moi.

— C'est tout à votre honneur, Fantin.

Jacynthe arrive avec le vin. À ce moment, Fantin prend une gorgée de bière et lorsque la jeune fille disparaît, il reprend.

— Je veux faire payer la note, je veux que ce salaud et son ramassis de pourris aillent derrière les barreaux pour perpète. Il n'agressera plus personne. C'est fini, ça.

— Et, de qui on parle là ? Tout en connaissant la réponse.

— De Georges Locas, bien sûr, et vous le saviez. Ça, j'en suis convaincu.

— Disons que j'avais des doutes raisonnables, mais aucune preuve.

— Je vais vous en donner moi, des preuves. J'ai tout ce qu'il faut pour le faire enfermer pour la vie.

Mayline est dans tous ses états. Elle aura enfin ce qu'elle cherche depuis des semaines et c'est Fantin Henry qui va l'y aider. Fini le casse-tête. On les aura nos preuves. Tout ce qu'il faut pour envoyer ce salopard en prison pour un sacré bout de temps.

— Évidemment, mais dans les faits, c'est sans doute que les preuves que vous détenez sont valables aussi pour l'ensemble du réseau qui soutient Locas un peu partout, autant chez nous qu'à l'international, oui !

— Écoutez, j'ai des preuves, ça, c'est vrai, mais, quant à faire le lien entre ici et ailleurs ce n'est pas mon boulot, c'est le vôtre ou celui de la police.

Fantin se lève et fouille dans ses poches. Il cherche quelque chose.

Mayline est un peu sur ses gardes, ne sachant pas à quoi s'attendre. Il en sort un tube de crème. Mayline a pu lire Gel D'aloès. Soulagement.

— Ça me gratte, dit-il en désignant son visage de la main, et je dois mettre ce truc régulièrement… Ça aide la cicatrisation, il paraît.

— Vous voulez que je vous aide ?

— Ça va. J'ai l'habitude. Avec un tube de cette grandeur, j'en ai pour trois jours. Je n'ai pas de travail, ni d'assurance et pas de logement. La vie s'annonce très prometteuse pour moi. N'est-ce pas ?

— Est-ce que vous aviez un travail avant cette aventure.

Lunatique, Fantin ne répond pas. Il semble vraiment perdu dans ses pensées. Mayline passe sa main devant ses yeux pour le faire revenir sur terre.

— Hou, hou… Vous êtes là ?

Fantin secoue la tête comme pour se remettre les esprits en place, Fantin se reprend et redevient lui-même. Il a fait un retour en arrière, constate Mayline.

— J'étais un des meilleurs, précise-t-il, sinon le meilleur.

— Le meilleur ?

— Détective.

— Quoi ! Vous étiez détective avant ? hurlant presque.

Les seules têtes de la place se retournent au son de ce cri. Se rendant compte du malaise qu'elle a causé envers les autres clients, Mayline s'excuse… publiquement.

— Je m'excuse, dit-elle en tournant la tête à la ronde.

— Vous avez été détective ? répète-t-elle, en baissant le volume.

— Plusieurs dans le domaine me considéraient comme le meilleur de tous.

Vous savez avant tout ça. Avant que je fasse la connaissance de Georges Locas, j'étais un type bien avec une belle carrière au sein du SPVM. Un jour, il y a environ sept ou huit ans, plutôt huit ans, Georges m'a approché et m'a parlé d'un travail facile et payant. J'avais beaucoup de dettes et il le savait. Exemple : je devais ramasser un colis à une adresse sur la rue Papineau et le livrer ailleurs, sur la même rue. Il me donnait cinq cents dollars pour ce travail. Je me suis demandé quel était le but de prendre un colis à une adresse et de le livrer à une autre adresse sur la même rue…

— C'était une mise à l'épreuve.

— Exactement. Comme vous devinez surement, je l'ai fait sans vraiment me poser de questions. Boulot facile et payant et j'étais dans la mouise. Pas d'argent et les factures s'empilent. Des erreurs de jugement en mauvais placement.

— Ensuite ! dit-elle impatiente.

— Puis, il m'a approché quelques jours plus tard pour un autre petit service, comme il les appelait, puis un autre et un autre. Après quelques mois, j'ai quitté la police. C'était plus payant de rendre service à temps plein. Pendant un temps, je faisais beaucoup d'argent. J'en faisais beaucoup et j'en dépensais beaucoup. Je n'ai jamais arrêté et je ne suis pas plus riche et de plus en plus dans la mouise.

— Voilà, continue Fantin, il n'y a plus personne qui me connaît au SPVM à l'heure actuelle. Heureusement que je n'ai jamais eu de femmes et d'enfants. En fait, je n'ai pas eu le temps d'avoir femmes et enfants. J'aurais aimé, pourtant.

Mayline, en pleine réflexion, n'a aucune réaction à ce qu'il vient juste de dire. Elle réfléchit à ce qu'il a dit avant, sur le fait qu'il était dans la police. Fantin se demande si elle a compris ce qu'il a dit.

— Hey ! Vous m'écoutez ?

Elle émerge.

— Oui, je me pose une question. Georges savait que vous étiez le meilleur détective à l'époque, n'est-ce pas !

— Évidemment. Il m'appelait Hercule Poirot, vous savez le héros d'Agatha Christie. Mon taux de réussite d'enquête était de plus ou moins 82 %. Ce qui est un bon score, quand on est en sous-effectif.

— Ce que je pense, Fantin, c'est que Georges Locas vous a choisi vous, simplement pour ne pas vous avoir dans les pattes et avoir le champ libre pour toutes ces magouilles. Avec votre situation financière, disons… déficiente, il était facile avec quelques milliers de dollars de vous gagner à sa cause. Ensuite, vous démissionniez et il avait le champ libre. Plus rien ne l'arrêtait. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que ça se tient ?

Songeur, Fantin essaie de visualiser, de revenir en arrière à l'époque où tout a commencé et comment ça a commencé, en plus des raisons qui l'y ont poussé. Il ne s'était pas arrêté à la cause, mais seulement aux effets de la situation de l'époque. Tout était sa faute. Il n'avait pas fait les choses correctement comme elles lui étaient demandées. Parfois, il prenait des décisions qu'il n'aurait pas dû prendre avec le résultat qu'il s'est mis Maddox (nul ne connaissait son vrai nom) à dos. Est-ce vraiment ce qui s'est produit ? Georges aurait-il manigancé pour le dévaloriser ? L'explication que donne Mayline a du sens. Il est vrai qu'au début l'argent était plus facile pour des boulots sans conséquence et sans dommages graves. Ça ne faisait de mal à personne. Qu'est-ce qui a changé ? Dans la manière ou dans le style ? Depuis quand ? Il se rappelle que les circonstances s'y prêtaient à un moment où sa vie basculait de bout en bout, du blanc au noir, de l'ascension à la déchéance, et ce, en quelques mois. La vie s'était acharnée avec vigueur sur lui avec le décès prématuré de ses parents, tous les deux morts dans un accident d'automobile à la sortie d'un cours de danse sociale. L'affaire n'a jamais été résolue, pour lui. Les autorités ont classé le dossier : cause accidentelle suite à une embardée consécutive à un choc frontal, avec un véhicule dans la voie opposée. Le chauffeur était en état d'ébriété. Ce résultat d'enquête est faux et archifaux. Son père ne buvait pas. À peine une bière ou deux à Noël. Sa mère n'avait pas de permis de conduire, elle n'en a jamais voulu. Il adorait ses parents. Il s'est promis qu'un jour, il découvrirait la vérité. Il ne l'a jamais fait… Découvrir la vérité.

— Fantin ? Vous voulez une autre bière ?

— Hein !... Oui, merci, dit-il en sortant de sa léthargie.

Mayline fait un signe à la serveuse. Passe la commande.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?

— Quoi donc ? Ah ! Le fait que j'étais probablement dans ses pattes. Et vous savez quoi ! Je n'ai jamais vu ça sous cet angle, mais vous avez sûrement raison. Il ajoutait un des meilleurs policiers de l'époque à sa caste. Il pouvait donc agir en toute liberté le salaud.

Fantin prend une gorgée de sa bière. Il essuie la mousse sur ses lèvres avec la manche de son blouson.

Il reprend.

— Je réfléchissais à ce qui m'a amené à faire ce que j'ai fait, et une chose me tracasse.

Il raconte son histoire et les détails entourant la mort de ses parents et comment il voit les choses maintenant que tout cela est derrière lui. Du moins, une partie. Il lui fait part des soupçons, qui le hantent sur le fait que l'accident ne serait finalement pas un accident, mais un meurtre ou plutôt deux meurtres commis pour miner son moral de détective.

Ne sachant pas vers qui se tourner, il en parle à un pur étranger dans un bar. Rencontre fortuite ? Ou prévue ? Concours de circonstances ? Toujours est-il qu'il rencontre Maddox, dans un bar minable du centre-ville. Une bière, puis une autre, pour ne pas voir que sa vie était en morceaux.

Le type s'est présenté comme étant Maddox, il a su beaucoup plus tard son vrai nom. Il se présentait comme un marchand d'œuvres d'art et collectionneur. Il cherchait des agents pour dénicher de bonnes *affaires* dans ce milieu très courtisé par la bourgeoisie de Montréal et payé à la commission et il pouvait sortir des revenus variant de 200 000 $ à 400 000 $ par an. Net d'impôt. Là, on est très loin d'un salaire de détective de 60 000 $ avant impôts à l'époque.

L'offre était alléchante et avait un goût de vacances. Je me voyais sur les plus belles plages des Antilles et de la Thaïlande à faire la belle vie. Mais comme dirait Céline, ce n'était qu'un rêve. Ah, au début, tout était parfait, les six premiers mois du moins. J'avais de l'argent plein les poches, des contacts, des amis et des relations haut placées. Je voyageais en première classe et j'étais gentleman dans l'âme.

Puis un jour, tout a basculé. Je n'arrive même pas à voir ce qui a fait dériver tout ça. Comme je vous disais, je prenais les mauvaises décisions selon ce que

Maddox me disait tout le temps. Il me tombait dessus régulièrement, me bourrant de reproches. Il s'est mis à me donner des missions bas de gamme, insignifiantes et sans intérêt véritable et me payait un salaire de misère. J'étais revenu à la case départ.

Fantin prend une gorgée de bière. Mayline profite de cette pause et lui demande s'il veut manger quelque chose.

— C'est gentil. Je prendrais bien un hamburger/frites. J'en meurs d'envie depuis un moment. Ce n'est pas le genre de bouffe qu'on vous sert à l'hosto.

Mayline fait signe à la serveuse et passe la commande, plus une salade composée pour elle.

Fantin reprend :

— Puis, il a commencé à me frapper. Moi, j'ai commencé à boire. Ça a commencé par une claque bien sentie, par la suite coups de poing, de pieds et dernièrement coups de poing américains. Plus il frappait et plus je buvais, plus je buvais et plus il frappait. C'était une roue perverse, sans fin.

Mayline écoutait son histoire avec fascination. Ce type a été poursuivi par la malchance durant une bonne partie de sa vie, sinon toute sa vie et il arrive à en parler avec impassibilité presque avec sang-froid. Il semble tout à fait détaché comme s'il parlait de quelqu'un d'autre.

Fantin continue sur sa lancée. Le récit de sa déchéance.

— Une amie m'a aidée…

— Vous dites une amie !

— Ma chère, ma très chère Chiva. C'est elle qui m'a fait sortir de l'hôpital discrètement, le samedi.

— Jour où je devais vous rencontrer. Voilà donc la clé du mystère.

— Ouais et tout devait se faire dans la plus grande discrétion et je ne pouvais pas vous mettre au courant pour votre propre sécurité. Elle m'a donc mis dans un autobus pour Rouyn, mon coin de pays. Chiva m'a donné des médicaments pour la douleur et j'ai dormi tout le trajet. Sur place, je ne sais plus trop ce qui m'est arrivé, mais j'ai été amené à la clinique Mémoire en Éveil par la police où j'ai entrepris ma guérison autant mentale que physique. Je pense

que Chiva a alerté les policiers. Ils sont venus me chercher ou plutôt, ils m'attendaient au dépôt d'autobus.

En voyant des policiers de la SQ à ma descente d'autobus, j'étais persuadé qu'ils venaient pour m'arrêter, mais ils m'ont simplement conduit à la clinique.

— Je suis allé vous voir à la clinique. Vous sembliez en mauvais état.

— Je n'étais pas en si mauvais état. Certains membres du personnel de la clinique étaient dans le coup. L'infirmière Bernier ainsi que le directeur, entre autres. Aussitôt que vous êtes arrivée, je savais que c'était vous qui veniez me voir. Je l'ai senti, je ne sais pas. Était-ce votre odeur ? Votre voix ? Votre douceur quand vous m'avez parlé, mais je savais. Je savais que je pouvais vous faire confiance, et de plus, vous étiez là. Jamais personne n'a fait autant pour moi, et je vous en remercie, mais il fallait que je joue le jeu orchestré par Chiva. Tous devaient croire que j'avais des… défaillances de mémoire.

— Cette histoire est hallucinante et j'y ai cru de bout en bout, même à vos défaillances de mémoire. Fantin, vous pouvez avoir confiance en moi, lui dit-elle en appuyant sur les mots et elle pose sa main sur celle de Fantin en signe d'amitié.

— Mais la deuxième agression ? Car il y en a bien eu une deuxième ?

Fantin ne dit rien et prend une gorgée de bière, ça lui donne le temps de penser. Il regarde Mayline en haussant les sourcils.

— Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ah ! Tout était planifié et organisé par la bande de Rouyn. C'est ça ! Mais, vous avez été frappé et battu. Les plaies que vous aviez partout et ce sang. Tout ce sang dans la ruelle… Vous êtes même allé à l'hôpital !

— Tout était faux ou presque. Il me reste un ami. Un vrai. Qui travaille dans le milieu du cinéma et de la télé et il a fait quelques tours de passe-passe, dit-il en riant. Le coup de poing, lui, c'était un vrai, affirme-t-il, en se touchant le côté du visage. Ça prenait du sang frais pour les analyses de la police. J'ai encore quelques fidèles amis. Un jour je vous raconterai, dit-il en éclatant de rire.

Ça fait du bien d'entendre rire ce gars, vraiment, beaucoup de bien.

L'ambiance est relaxe et nos deux acolytes sont pratiquement seuls dans la place. À part un groupe de quatre personnes qui ont rapproché deux petites tables pour être à l'aise. Quatre amis qui prennent du bon temps sans se préoccuper de ce qui se passe autour.

Ils sont là depuis des heures à l'Aquarium. Confidences aidant, une amitié est née. Et avec un solde bancaire à cinq zéros, Mayline peut maintenant se permettre de payer la traite à Fantin. Il se fait tard et la faim les tenaille à nouveau. Les choix sont inexistants en soirée, car il n'y a pas de chef, donc pas de restauration à part les bols d'arachide déposés sur les tables à l'arrivée.

Mayline insiste et avec un bon pourboire le barman peut les accommoder avec deux croque-monsieur.

Évidemment, ils auraient pu changer d'endroit. La Petite-Patrie regorge de restaurants de toutes catégories et de toute ethnicité. La suggestion n'a même pas été avancée ni par l'un ni par l'autre, car sans même se consulter, ils se sentent bien là où ils sont.

Elle a donc dû insister pour qu'il mange encore. Sa minceur extrême fait peur à voir.

Un peu plus tard, la serveuse apporte les assiettes.

— Deux croque-monsieur. Bon appétit !

Fantin ne se laisse pas prier et attaque son repas avec un appétit vorace. Il n'a pas ouvert la bouche sauf pour manger. Tout y est passé.

— Vous en voulez encore ?

Effectivement, il en prendrait bien encore. Il est gêné et n'ose pas.

— Ne soyez pas gêné. Vous voulez la même chose ?

— Hum… oui merci, très gentil à vous.

— Je reviens dans un moment.

Elle retourne donc voir le barman et commande un autre croque-monsieur. Elle dépose 50 $ sur le comptoir. « C'est pour vous. Merci et apportez-moi la facture. »

« J'ai toujours rêvé de faire ça. »

Reprenant place devant Fantin Henry.

— Je me dois de vous remplumer un peu si vous voulez vous rendre jusqu'à la grande finale. C'est la moindre des choses, vous ne trouvez pas ?

Fantin ne dit rien.

Quelque dix minutes plus tard, le barman arrive avec l'assiette fumante qu'il dépose automatiquement devant Fantin.

— Là, voilà. Est-ce que ce sera tout ? demande celui-ci.

— Oui, et encore, merci, dit-elle en tendant sa carte de crédit.

Machine. Clic. Clic. Reçu.

La discussion reprend sur la façon de tendre le piège pour le bouquet final. Plusieurs idées ont vu le jour, dont celle où Fantin servirait d'appâts. Georges le croit mort d'où la surprise et celui-ci serait mis sous surveillance par la police avec Charles Carver comme dirigeant d'opération.

Ou encore la suggestion de Mayline. Qu'elle invite Georges dans un endroit public avec un micro sur elle et parvienne à lui faire cracher le morceau. Fantin suggère qu'elle serait mieux de l'inviter chez elle, ce qui serait plus facile pour la surveillance. Sur ce, Mayline lui répond qu'elle a trouvé chez elle un micro, qu'elle a laissé sur place sur les conseils de Charles, qui lui-même en a installé un avec l'accord du commandant Bellefeuille.

Elle est donc surveillée de part et d'autre, et que finalement cela s'avère la meilleure idée. Mayline n'est tellement pas souvent à la maison, qu'elle avait complètement oublié cet état de fait. Deux micros à l'écoute. Rien de moins. Qu'elle le veuille ou non, elle est la cible.

Les deux nouveaux amis se sont quittés pour aller chacun de son côté. Mayline à la réunion au QG de la police et Fantin au YMCA de Cartierville.

L'équipe, après avoir mis Charles au courant de cette conversation, va monter un scénario pour attirer Georges. Ce ne sera pas chose facile, mais c'est faisable.

Elle a contacté Charles pour faire une mise à jour du rendez-vous qu'elle a eu avec Fantin Henry et pour mettre en route la trappe pour piéger notre

Georges national.

Charles a réuni toute l'équipe à vingt-deux heures précises dans la salle de conférence du QG avec le commandant Bellefeuille. Également avec Mayline qui fera partie de cette réunion, étant le premier témoin autant que le premier intervenant. Mayline est fébrile et également enthousiaste à l'idée de travailler avec l'équipe du SPVM, son cœur bat à la vitesse supérieure.

« Ma fille, tu dois te calmer absolument, se dit-elle. Tu es dans une position où tous auront les yeux et les oreilles tournés vers toi. Pas question de faire une folle de toi. Réfléchis bien, respire un bon coup et calme-toi. »

Les participants : six agents, quatre hommes et deux femmes, une superviseuse, deux conseillers tactiques, les deux lieutenants-détectives de Kansas City et une adjointe administrative. Au total, une quinzaine de personnes sont présentes, incluant Mayline et Charles, assis côte à côte et le commandant Bellefeuille, bien sûr.

Le commandant Bellefeuille prend la parole :

— Bonjour à tous et merci d'avoir répondu si rapidement à l'appel. Je sais qu'il est tard. Certains sont en congé et ont dû faire le déplacement et d'autres sont à la fin de leur quart de travail donc, nous allons faire le plus rapidement possible, tout en étant efficaces. Et sachez que, bien sûr, vous serez tous payés pour les heures passées sur cette enquête.

Tout d'abord, je tiens à vous dire que notre suspect en la personne de Georges Locas est, au moment où on se parle, en congé maladie, mais rien ne dit qu'il ne se pointera pas ici. Cependant, tout le district est en alerte maximale pendant ce temps. Pas de cafouillage. D'autres personnes du district qui font partie de l'opération sont présentes pour noyer le poisson. Ces personnes seront mises au courant plus tard du contenu de cette rencontre.

Bavardage à grande échelle.

— Arrêt maladie ! Il a quoi au juste notre Georges ? demande Belleau.

— Il s'est fait mordre par un chien, au mollet. Il a des morsures sévères qui exigent des points de suture ainsi qu'un vaccin antitétanique.

— Ça va lui faire du bien le vaccin contre la rage, lance un agent.

Éclat de rire général et coup d'œil à la ronde. Regards appuyés sur Charles avec arrêt sur Mayline. Celle-ci fronce un sourcil en accent circonflexe et hausse les épaules. « Je ne sais pas de quoi tu parles. »

— Ça va ! Commençons si on veut finir, dit le commandant, d'un ton appuyé.

Le calme revient, le commandant reprend la parole.

— Maintenant, nous laissons la parole à madame Mayline Abbott, qui est dans la mire de Georges Locas.

Mayline se tourne vers Charles et lui dit à voix basse :

— Je suis tellement nerveuse. J'ai peur de cafouiller et je tremble. Regarde mes mains.

— Ça va bien aller, ne t'en fais pas. Tu connais plusieurs des gens présents ici. Reste toi-même. Tu es nerveuse, c'est tout à fait normal, mais ça passe au bout d'un moment et pense à ce que tu vas dire avant de le dire. Respire un bon coup.

— Ouais ! Facile à dire.

Mayline s'exécute et respire un grand coup. Charles lui tient la main.

— Crois-moi. C'est une question d'habitude. Je suis passé par là aussi.

« Mais qu'est-ce que je fais ici ? Dans quoi je me suis embarquée ? Je serai crédible ou non ? Est-ce que j'ai assez d'informations pour retenir leur attention ? Ou est-ce qu'on va se foutre de ma gueule ? Je ne leur en voudrais pas si c'est le cas. »

— Madame Abbott, vous pouvez vous lever et venir me rejoindre à l'avant ?

Tout à son angoisse, Mayline n'a rien entendu de ce qu'a dit le commandant.

— Madame Abbott ? Parlant un peu plus fort.

Charles fait pression dans le dos de Mayline, qui se lève pour rejoindre le commandant Bellefeuille à l'avant.

— Excusez-moi, commandant.

— Vous avez la parole.

— Merci, commandant.

— Bonjour à tous. Mon nom est Mayline Abbott et je suis détective privée. Comme vous l'avez sûrement vu, je suis un peu nerveuse et je me permets de demander votre indulgence, dit-elle en regardant Charles, qui lève un pouce réconfortant.

Il y a trois semaines, je suis allée au congrès des policiers à Kansas City, j'y suis restée quatre jours et lors de mon séjour, j'y ai rencontré Georges Locas. Nous avons… familiarisé et il s'est accroché à moi. Je vous passe les détails, mais à mon retour le mardi, j'ai découvert une pièce d'un dollar canadien cachée dans le talon de ma chaussure, qui est apparue dans ma vie quand j'ai porté ma chaussure chez le cordonnier parce que le talon était brisé. Là, je saute des détails ennuyeux, mais j'ai trouvé la pièce et l'ai mise en sûreté. Quelques recherches nous ont appris qu'il n'y a que deux pièces qui ont été frappées. Une des pièces est à la Banque du Canada à Ottawa et l'autre était en possession d'un millionnaire de Kansas City.

Mayline s'arrête un moment pour prendre un peu d'eau.

— Ray Pacino a été retrouvé mort sur son propre terrain, derrière le cabanon de jardin d'une grandeur considérable où il est resté quatre jours avant d'y être retrouvé par le jardinier. Un bâton de golf maculé de sang a été trouvé enfoui sous le rebord du cabanon tout près du corps. Mauvaise cachette. Est-ce que notre homme a été surpris ? A-t-il paniqué et a caché le club au plus vite avec ce qu'il avait sous la main ? L'histoire ne le dit pas encore.

Les tests ADN confirment que ce sang est bien celui de monsieur Pacino. Sans aucun doute, l'arme du crime. Aucune empreinte n'a été trouvée sur le club de golf. L'assassin devait porter des gants ou les a fait disparaître. Par contre, des empreintes ont été trouvées à l'extérieur de la maison, là où se trouve le patio avec foyer central en pierres. Des empreintes ont été trouvées sur des tessons de verre. Après reconstitution, il y avait deux verres et une bouteille de whisky. Était-ce une chicane qui a dégénéré ? Une mésentente ? Ou un abus de pouvoir ? Qui sait...

Tout indique qu'il y a eu une bataille. Georges Locas est un homme costaud et entraîné, qui aura facilement (si c'est notre homme) eu le dessus sur cet

homme de 63 ans pas très costaud et maigrelet. Les techniciens de scène de crime ont trouvé dans les débris un morceau de verre avec une empreinte partielle. Correspondance avec celle de son dossier de policier, monsieur Locas s'est avéré être le propriétaire de cette empreinte.

Mike fait un signe à Mayline ; une minute. Il se lève et reste à sa place.

— Merci, Mayline. Et, s'adressant à tous, téléphone à la main comme pour appuyer ce qu'il va dire. En ce moment, même le bureau du KCKPD me confirme l'émission d'un mandat d'arrêt à l'encontre de Georges Locas. Une accusation de meurtre prémédité sera soumise sous peu par les autorités américaines.

Une voix s'élève de la salle.

— Et ici ?

— Que voulez-vous dire ?

— Bien, pour les infractions commises ici au Québec.

— On dit que poser la question, c'est y répondre. C'est ce que vous venez de faire, monsieur ?

— Turcotte, Réjean Turcotte.

— Les accusations pour les délits au Québec ne sont pas de notre ressort. Voyez avec le commandant Bellefeuille. Excusez-moi pour l'interruption. La parole est à vous, Mayline.

Une petite gorgée d'eau avant de reprendre.

— Où en étions-nous ? Ah oui ! Donc cette pièce d'un dollar canadien devait, selon la version de notre témoin principal…

Elle regarde le commandant qui lui fait de la tête un signe affirmatif.

— … Notre témoin principal, Fantin Henry, le larbin qui a lui-même placé la pièce dans mon talon, pièce qui devait être récupérée à mon retour à Montréal. Opération qui, comme vous le savez sans doute, a échoué. J'ai rencontré monsieur Henry un peu plus tôt dans la journée. Celui-ci m'a raconté toute son histoire et je dois dire qu'il en avait beaucoup sur le cœur.

Selon monsieur Henry, Monsieur Pacino avait une entente avec un acheteur canadien pour la modique somme de 4 M$. La pièce devait transiter vers

Montréal par une voie illégale, en l'occurrence ma chaussure, et ceci afin d'éviter les charges faramineuses de dédouanement et la possibilité que la pièce soit retenue par les douaniers canadiens pour un temps indéterminé. L'acheteur voulait la pièce maintenant et c'était non négociable.

Toujours selon monsieur Henry, Georges Locas alias Maddox avait besoin d'une mule. Mais il ne comptait pas sur une tête de mule… En l'occurrence, moi.

Petite pause, le temps de faire son effet.

— Parfaitement d'accord, lança Charles.

Œil rieur de Mayline envers Charles et profusion de rires de la part des collègues.

— … Donc après avoir découvert la pièce, continue-t-elle d'un ton assuré, j'ai commencé ma propre enquête. J'ai retracé monsieur Henry avec l'aide d'une dame que nous appellerons Alice. Cette personne a été d'une grande aide pour notre témoin et pour moi-même.

— Voici ce qu'il en est. Je vais faire circuler à chacun une clé USB avec un dossier nommé Emmerdeur (éclats de rire) qui indique des noms, des informations, détails, lieux, faits et/ou hasards, concernant toute l'affaire. Ceci n'est pas un dossier officiel, seulement mes annotations personnelles. Ce document comme je vous l'ai dit n'est pas officiel, mais le commandant Bellefeuille et le Lieutenant Carver en ont pris connaissance et ça va pour eux, dit-elle, en les regardant à tour de rôle, recherchant un assentiment.

De cette façon, vous en saurez autant que moi. Manque juste les informations de monsieur Henry qui vous seront communiquées aussitôt. Ici, je n'entrerai pas dans les détails, mais il m'a aussi dit qu'il avait toutes les preuves nécessaires et vérifiables pour mettre Georges Locas à l'ombre d'une porte de prison pour un très long séjour. Nous devrions avoir tout ça par écrit sous peu. Nous vous tenons au courant.

— Avez-vous des questions ?

Le même Réjean Turcotte a semble-t-il une question.

— Monsieur… Turcotte ! Vous avez une question ?

— Ma question est pour vous, commandant Bellefeuille. Madame Abbott semble très impliquée dans la résolution de ce cas. Ma question est, pourquoi ? A-t-elle une accréditation quelconque ? On m'a dit qu'elle venait à peine de recevoir son permis de détective privé. Est-ce le cas ? Et pourquoi elle est ici ?

Le commandant ne prend même pas la peine de se lever. De sa chaise, il s'adresse à l'agent Turcotte.

— Agent Turcotte, je tiens à préciser que les décisions prises par le commandement ne vous concernent en rien. Mais par courtoisie, je vais tout de même donner une réponse à chacune de vos quatre questions. Voici mes quatre réponses :

1- Madame Abbott est le cœur de cette enquête.

2- Madame Abbott n'a pas d'accréditation spéciale.

3- Madame Abbott a bien reçu son permis de détective dernièrement.

4- Madame Abbott est ici à ma demande.

Le commandant se lève et va se placer directement en face de l'agent Turcotte et le regarde bien dans les yeux.

— Agent Turcotte et à tous ceux qui se sentent interpellés, je vais vous donner une information capitale. Écoutez-moi bien, je vais le dire une seule fois.

— Je vous écoute, commandant.

— Parfait. Je ne veux pas entendre d'autres commentaires, remarques ou commérages de votre part sur l'état de gestion de ce cas. Me suis-je bien fait comprendre ?

Turcotte a hésité un petit moment de trop.

— Ouiii ! Commandant, dit-il gêné, constatant en tournant la tête de tous côtés que tous ont les yeux sur lui.

— Madame Abbott, vous pouvez prendre la parole, dit-il tout en continuant de regarder Turcotte dans les yeux.

Mayline, assise, attend patiemment la fin de l'altercation des deux hommes. À l'appel de son nom, elle se lève.

— Commandant, c'est terminé pour moi, puis s'adressant à l'assemblée. Je

vous remercie tous de votre attention. Bonne journée, dit-elle avec un grand sourire.

Elle retourne s'asseoir à côté de Charles. Il lui prend la main.

— Tu as été parfaite.

Voyant son air sceptique avec son sourcil froncé.

— Tu le crois vraiment ?

— Si, je t'assure, en fermant ses doigts sur la main de Mayline.

Le commandant Bellefeuille reprend la parole.

— Madame Abbott, vous avez fait un excellent travail. Puis s'adressant au sergent Belleau : S'il vous plaît, voulez-vous distribuer les clés USB. Merci.

— Prochaine réunion demain, même heure. Cette réunion est capitale. Aucune absence ne sera tolérée. Je me fais bien comprendre, vu ?

Georges Locas est ressorti de l'hôpital furieux. Un mollet bandé sur la plaie laissée par cette maudite chienne. Deux traces parallèles d'environ un centimètre de long, marquées à chaque extrémité d'un trou d'un demi-centimètre de profondeur et tout ça décoré, de six points, trois pour chacun avec en prime une injection d'Imovax contre la rage. Cadeau laissé par les canines du petit sac à merde.

Sa fureur ne vient pas seulement de la morsure, mais aussi du fait qu'il a été un sujet de rigolade de la part du personnel infirmier. Reconnu par deux d'entre eux suite à son aventure au Jardin botanique où il en était sorti avec des épines de cactus d'un *Échinocactus grusonii* pouvant atteindre 5 cm de longueur, plantées dans les fesses. La séance *d'épinage* a duré près de trois heures et il est resté avec des cloques pendant près d'une semaine à traiter aux antibiotiques. Quelle honte ! Quelle humiliation ! S'il pouvait attraper ce chien, il en ferait du pâté pour ses congénères. Et sa maîtresse, bien, il la passerait à la moulinette.

Là, maintenant, c'est une fois de trop. Il faut régler tout ça une bonne fois pour toutes. Rien ne va comme ça devrait depuis que cette pétasse a trouvé la pièce de monnaie, parce que cet enfoiré de Fantin a manqué son coup. Heureusement, il n'est plus dans le décor ce foutu enfoiré.

Il a disparu et Dieu sait comment, mais ça fait bien mon affaire. Le micro que j'ai mis dans sa chambre d'hôpital n'était plus là et lui non plus. Quelqu'un l'a sûrement aidé. Mais si on l'a aidé, c'est qu'il est toujours en vie. Bordel de merde. Depuis que j'ai monté mon business, je n'ai jamais eu autant de problèmes.

Comment cette situation a-t-elle pu dégénérer de cette façon ? Tout était bien planifié, bien pensé et réglé au quart de tour. Je suis maître dans l'art de la planification de ce genre. Jamais eu de problème. Aux douanes, on me connaît, les employés de compagnie aérienne, même chose. Je prends toujours des vols selon les quarts de travail de chacun, et en ajoutant une paire de bruns, je suis tranquille, et tout ça sans que personne ne sache rien. Comme un couteau dans du beurre. Là, ça tourne au vinaigre.

Chère mademoiselle Abbott, votre tour arrive, et rien ne sauvera votre joli petit cul. Je vous en fais la promesse et je récupérerai cette pièce quoi qu'il arrive.

J'ai bien ma petite idée pour te faire cracher le morceau et je te garantis que tu vas me la remettre, cette pièce.

La salle de gym du SPVM est pratiquement toujours en action, peu importe l'heure, et ce, même la nuit. Plusieurs n'ont que ce moment pour s'entraîner. Entièrement équipés des appareils les plus récents, les mordus peuvent se sculpter un corps de Dieu grec, ou de déesse, c'est selon. Il est donc préférable de réserver pour certains appareils, comme le Fusion CST ou l'Atlantis T-161. Un conseil : ne pas dépasser le temps imparti. Vous serez admonesté royalement.

Charles s'est échauffé sur le système d'entraînement Body. Mayline sur le grimpeur vertical s'en tire très bien. Vu la configuration des appareils, ils sont situés à l'opposé l'un de l'autre dans la grande salle. Charles peut voir May, mais elle ne peut pas le voir à moins de tourner la tête. Il la regarde du coin de l'œil pour savoir quand va enfin finir cette séance de torture. Ça y est. Elle descend de son appareil, toute revigorée et sans une goutte de sueur.

Charles va la rejoindre à son appareil et la joue superbe. Comme quelqu'un qui s'adonne à la gym régulièrement sans effort. Mais il se sent moche.

Mayline n'est pas dupe.

— Dis donc, tu n'es pas très en forme pour transpirer de cette façon, lui dit-elle, on dirait que tu sors de la douche.

— Ça va à peu près, répond-il, essoufflé. Ouais ! J'avoue que je n'ai pas fait ça depuis un moment, mais ce n'est qu'une question de temps pour que tout revienne à la normale.

— Tout est une question de temps. C'est quoi pour toi, la normale ? Ça nous a pris dix minutes et tu transpires comme un porc qui a couru le marathon.

— Tu exagères.

— À peine.

— Ce n'est pas bientôt terminé là ? lance-t-il.

— Ce n'est que le début. Ceci n'était que le réchauffement. Là, on va passer aux choses sérieuses.

— Ce n'est pas fini ? Tous ces efforts m'ont creusé l'appétit.

— Alors là, pas question de s'arrêter pour quoi que ce soit, surtout pas pour manger.

Mayline lui tend la main, et elle l'entraîne vers la piste de course d'une longueur de 172,4 mètres.

— C'est quoi, ça ?

— Tu ne sais pas ce que c'est !

— Bien, je pense. On dirait bien une piste de course, non ! Je sais courir. On peut passer à autre chose.

— Tu dois courir ce trajet en une minute…

— Tu es folle ! Une minute ! Je ne cherche pas à battre un record.

— T'inquiète. Pour battre un record aujourd'hui, tu devrais courir le 100 mètres en 9,58 s. Je veux seulement que tu le fasses en une minute. Ce qui te donne une marge de 42 secondes. Tu peux faire ça sans problème.

— Non, mais ça va je te dis. Je sais courir.

— Tout le monde sait courir, mais dans ton cas, il faut courir vite. Dis-moi, ça remonte à quand la dernière fois que tu as couru ? Courir comme si ta vie en dépendait !

Charles hausse les épaules et se déclare presque vaincu avec toutefois une petite réserve.

— Que crois-tu que je fasse les week-ends ? Je m'entraîne pour le marathon de Montréal qui aura lieu dans un peu plus de deux mois. Si ce n'est pas courir ça, je me demande ce que c'est. Mais disons que ces temps-ci, je fais relâche avec mon boulot et l'enquête en cours, je manque d'heures et de sommeil. J'y arriverai, tu verras.

— D'accord. Tu n'auras aucun problème à me battre.

— OK. C'est l'argument massue. Va pour un tour. Un tour seulement.

Ils se mettent tous les deux en position de départ et comme c'est une course amicale, les blocs de départ ne sont pas nécessaires. Cette course est une simulation de la poursuite d'un malfaiteur. Pour la circonstance, Mayline a demandé à un autre policier à l'entraînement de les chronométrer. Celui-ci s'est fait un plaisir d'accepter. Après avoir entendu le débat, il est très curieux de voir

ça.

En position de départ, ils attendent le signal.

— À vos marques, dit le policier. Prêts ! Partez.

Charles prend le départ d'une fraction de seconde en retard sur Mayline. Comme ce ne sont pas les olympiques, le résultat final ne devrait pas être influencé par cette microdifférence. Légèrement en avance, Mayline court à fond la caisse. Pas question de perdre cette course.

Son ultime test.

Les résultats sont plutôt étonnants avec 34 secondes pour Mayline. Charles s'en est tout de même bien sorti avec un honorable 49 secondes, mais il est déçu par sa performance. À une époque pas si lointaine, il l'aurait fait en 30 secondes les doigts dans le nez.

L'après-midi se déroule bon train avec différentes épreuves d'habileté motrice, test d'endurance cardiorespiratoire et un parcours de tir.

Quand il y a longtemps qu'un policier n'a pas été sur le terrain, dans le feu de l'action, ces tests sont une nécessité pour arriver à attraper et boucler l'individu visé. Être en forme est une priorité. On ne peut se fier à son collègue pour faire tout le boulot. Dans ce cas-ci, Mayline et Charles travailleront en équipe et tous les deux sont d'accord sur ce fait.

Après s'être douchés et changés, tous les deux se rendent chez le commandant Bellefeuille pour y établir le plan d'attaque.

Salutations faites et installés dans la salle de conférence, avec un pot de café sur le réchaud, tous trois vont définir la façon dont tout va se passer. Puis, tous seront convoqués pour recevoir leur affectation. Ce ne sera pas simple, loin de là. Même planifiée, toute l'opération peut basculer n'importe quand pour une peccadille, un regard complice, une observation, un déplacement. Ou pire une erreur, une grosse erreur. Il est impératif que tout soit sur la coche.

Le commandant Bellefeuille, pourtant si solide, autoritaire, concis et ferme dans ses décisions et ses actions, cet homme est, semble-t-il, pour ceux qui le connaissent, un peu à cran. Seul Charles, dans le moment présent, le connaît assez pour s'en rendre compte.

Après s'être éclairci la gorge, le commandant prend la parole avec une légère nervosité dans la voix.

— L'idée de base est de faire croire que la pièce de collection d'un dollar est à vendre rapidement. Mayline qui en est actuellement la détentrice devra appeler Georges pour lui faire une proposition, disant qu'elle est tannée de tous ses chambardements et qu'elle veut se débarrasser de l'objet qui chamboule sa vie depuis un mois. Il faudra fixer un rendez-vous avec Georges chez elle. Le loft est truffé de micros et Georges est sûrement informé. Il demandera donc à aller autre part. Quels sont les endroits de prédilection de celui-ci ? Car il voudra choisir le lieu du rendez-vous. Le Presse Café semblait être l'emplacement idéal, mais là, il est brûlé depuis l'affaire Henry. De toute façon, il n'est pas idiot, il ne choisira jamais un endroit où il est connu. Même pas au Jardin botanique où il a fait une sortie, disons-le… épineuse.

Quelques rires. Le contact de Georges avec *l'Échinocactus grusonii* a fait du chemin

— Est-ce qu'il choisira un endroit public comme un restaurant, un bar ou autre ou un endroit à l'extérieur comme un parc ou un jardin ? Il faut se préparer à toute éventualité et être prêt à démarrer au quart de tour. Comme on ne saura qu'à la toute dernière minute le lieu du rendez-vous, il nous faudra la coopération de la sûreté du Québec, affirme le commandant.

— Mayline a proposé auparavant Jim Abbott, spécialiste du déguisement et inconnu de notre cible, qui lui servira de garde du corps. Peu importe le lieu de rencontre, Jim Abbott sera présent. Il sera notre contact permanent avec elle. Jim est un policier à la retraite, mais sa mission sans danger… Ou presque, sera de nous tenir au courant de ce qui se passe. Nous l'avons pris parce qu'il s'est offert et est un as en ce domaine. Au moindre soupçon ou apparence de danger pour Mayline ou lui-même, nous serons mis au courant et sur les lieux rapidement, très rapidement.

— Mayline portera une montre enregistreuse, audio et vidéo d'une capacité de 4 GO, durée de la batterie d'une heure et très facile à manipuler : Tiens, voici votre nouveau joujou.

Bellefeuille lui remet la montre. Mayline la prend et est surprise de la légèreté de celle-ci et surtout de l'apparence. Une montre analogique munie d'un bracelet de cuir noir très élégant pour une femme. Trois boutons sur le côté de la montre pour les fonctions de la caméra/photo/microphone et détecteur de mouvement.

Bellefeuille reprend la parole.

— Un GPS Flat Track sera placé stratégiquement sur la voiture de Georges, quant à la moto, on ne peut pas faire grand-chose.

— Tiens ! Je ne savais pas que monsieur Locas avait une moto, dit Mayline.

— Et pas n'importe laquelle. Une Ducati Panigale ! C'est carrément la Lamborghini des motos. Monsieur Locas l'a remisée dans un box… Box qui sera sous surveillance. Malheureusement, c'est tout ce qu'on peut faire en ce qui concerne la moto, mais il serait assez improbable qu'il l'utilise. Le box est à bonne distance, il devrait prendre sa voiture pour s'y rendre.

Pendant ce temps, Mayline accède au web sur son téléphone à la recherche de ladite moto. Elle lance un cri.

— Pas vrai ! Vous avez vu cette moto. On la dirait tout droit sortie du film Tron.

— Tu as vu ce film ? demande Charles…

— Bien oui. Quand j'étais jeune et insouciante, dit-elle avec sourire…

Le commandant reprend la parole.

— Et si nous revenions à nos moutons !

— Donc, concernant les GPS Flat track, ces petits gadgets permettent de suivre le véhicule en temps réel. Un petit bijou dans le domaine. Chaque mouvement est enregistré pour une utilisation future et efficace des données qui serviront lors du procès.

— L'opération aura lieu le dimanche 18 juin. Donc dimanche qui vient. Mayline, ce que vous avez à faire pour le moment, il suffit de lui fixer une rencontre à votre domicile. Il est clair qu'il n'acceptera pas votre offre, mais nous serons à l'écoute et ne vous inquiétez surtout pas.

— Je ne suis pas inquiète, non… Je suis complètement affolée, répond-elle.

— C'est normal May, dit Charles, mais si ça peut te rassurer, n'oublie pas que tu seras suivie par une bonne dizaine d'hommes dans tous tes mouvements et déplacements. Rien ne va nous échapper. Sois-en certaine.

— Charles a tout à fait raison. Tout a été mis en œuvre pour votre protection, affirme le commandant. Nous n'avons pas le choix. Vous devez faire partie de l'opération.

— Ah oui ! Et pourquoi donc ? Dites-moi.

— Parce que votre implication est directe et aussi personnelle, dans cette affaire. Il ne traitera qu'avec vous.

— Vous croyez ?

— Assurément. N'a-t-il pas un petit béguin pour vous ?

— Probablement, mais je ne l'ai pas encouragé en ce sens. Et si je dois l'attirer avec une invitation du type sentimental, ça ne marchera pas, je puis vous l'assurer.

— Nous pensions plus à une invitation de type « j'ai le dollar et je veux te le vendre », dit Charles.

— Ah, CE type d'invitation ! Mais je n'ai pas la pièce.

— À d'autres, oui !

Mayline sent le piège et ça pue à plein nez, mais elle ne perd pas son sang-froid.

— Hum, laisse-moi réfléchir. Non, je ne l'ai pas.

— De toute façon, là n'est pas l'important. L'important, c'est qu'il le croit. Tu peux faire ça, May, lui faire croire que tu l'as, dit-il avec conviction. « Bien sûr, qu'elle est en possession de la pièce. Elle a bien compris qu'elle ne devait pas parler de la pièce à tout vent. »

— Euh… Tout à fait, tu as raison.

— Il y aura des hommes partout sur ton chemin, peu importe le lieu du rendez-vous. Tu as la montre qui nous indiquera toujours où tu te trouves grâce au GPS intégré. Il y aura Jim sur tes talons chaque minute et en prime, tu m'auras moi, qui te suivrai comme ton ombre.

Mayline se sent plus en confiance maintenant. Bien sûr, parce qu'il y a plusieurs policiers qui seront en faction ce jour-là, mais son assurance vient surtout du fait de la présence de Charles sur ses talons comme il le dit et ça elle y croit dur comme fer. Elle sait par expérience que son travail, il le fait et il le fait bien. Elle en connaît le prix. Et bien sûr il y aura Jim, son petit papa, qui ne laisserait personne faire du mal à sa fille.

Le jour J sera le test d'affirmation de ses compétences. Ce sera le tout pour le tout.

Ça passe ou ça casse comme dirait l'autre. Elle disait que la course avec Charles était le test. Elle se trompait et pas qu'un peu. Mais pour l'heure, elle doit d'abord parler au commandant et avec Charles en tête-à-tête.

Les deux jours suivants ont été relativement calmes pour Mayline. Le vendredi a été consacré au ménage du loft. Comme elle n'est pas trop portée sur la chose, il a fallu qu'elle se donne un bon coup de pied là où vous pensez pour s'y mettre.

Presque trois heures plus tard, les reins et le dos en compote, elle prend une pause bien méritée. La température aidant, il pleut des cordes depuis la nuit précédente et impossible de mettre le nez dehors. Pluie tout le week-end et possibilités d'orage. Marta ne veut pas sortir non plus et Mayline doit lui donner un petit coup de pouce pour sortir faire sa petite affaire. La chose était expédiée en un temps record.

Assise en tailleur sur son sofa, Marta encore un peu humide et Marcus à ses côtés, elle lit ses messages sur le portable bien campé sur les genoux. Rien de particulier de ce côté.

L'idée de la clé USB a été un succès apparemment. Elle ne s'y connait pas trop en informatique (tout son entourage le sait) elle a beaucoup apprécié les cours que Donna lui a donnés et qui lui a dit une phrase qui va sûrement devenir célèbre « avec l'informatique si tu sais lire tu peux tout faire » ce qui lui fait réaliser qu'elle devra s'y mettre pour l'agence le moment venu. Pour le moment, date d'ouverture prévue inconnue et quand cette enquête sera bouclée.

Parlant d'enquêtes. Elle a encore de la difficulté à comprendre certaines choses. « Pourquoi doit-elle servir d'appât pour attraper ce con-là ? Ils ont assez de preuves contre lui pour le ramasser. Est-ce que ces preuves sont valables devant un tribunal ? Peut-on faire une perquisition dans son appartement ? Dans sa voiture ? Notre témoin principal est-il fiable ? Où est Chiva, notre deuxième témoin ? Si elle se pointe, sa couverture tombe à l'eau. Est-elle seulement au courant de l'opération ? Si oui, comment est-elle au courant ? Toutes ces questions sont sans réponse et seraient à même de nous donner un bon coup de main. Évidemment, je ne suis pas au courant de tout ce qui s'est fait et de tout ce qui s'en vient. »

— Je vais devoir suivre le mouvement.

En lisant, elle en profite pour prendre une bouchée du sandwich jambon/gruyère/salade César, qu'elle avait préparé un peu plus tôt et mis au frigo pour plus tard et surtout dans l'éventualité où ça ne lui tenterait pas de se faire à manger. C'est là que ça se passe. Un soda léger et c'est parti.

Comme elle doit rencontrer Charles dimanche matin pour le petit déjeuner, il sera à même de les commenter si d'ici là elle en reçoit.

Ces deux journées de liberté se passent tranquillement avec la pluie qui ne lâche pas depuis deux jours, inhabituelle pour le mois de juin. L'air frais et l'humidité transpercent le corps et entrent dans les articulations comme des milliers d'aiguilles malgré ses 28 ans. Certaines personnes âgées doivent souffrir énormément. Elle pense surtout à son père qui fait de l'arthrite.

« Comment fera-t-il demain soir s'il a une crise ? Dans ces moments-là, ces articulations sont coincées, presque nouées, et il peut à peine marcher. »

À tâtons, elle cherche son téléphone quelque part entre Marta et Marcus, qui dorment tranquillement à côté d'elle. L'appareil a été réchauffé par les deux poilus qui étaient carrément couchés dessus. Les deux bêtes à poil s'entendent merveilleusement bien. Ce qu'elle n'aurait pas cru possible il y a peu de temps. Marcus ayant été seul depuis sa venue au loft il y a cinq ans. C'était un gros bébé gâté, mais plus maintenant, car il doit partager l'affection de Mayline avec Marta, ce qui n'a pas l'air de le déranger outre mesure. Il faut croire que les chats s'adaptent à tout. Marta fait le travail pendant que lui il dort ou se lèche et ils reçoivent tous les deux les caresses. Accommodement raisonnable.

L'écran lui indique qu'elle a deux messages vocaux et un texto. L'appareil était sur la vibration.

Le premier message est de Charles qui confirme le petit déjeuner du lendemain. Il passera la prendre vers neuf heures. Le message suivant est de sa sœur Donna, qui est seule en ce samedi soir et aimerait aller au cinéma si ça lui tente. Le texto, quant à lui, n'est pas très clair. Ce soir, face au Métropolis, rue Saint-Denis à vingt heures. Le numéro ne lui dit rien comme tel. Juste un air de déjà-vu.

Pas question d'aller à ce rendez-vous seule. Et pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable et demander à Donna de l'accompagner ? Elle serait un

magnifique témoin en cas de pépin, elle qui a des yeux tout le tour de la tête. Une vraie fouine, ma grande sœur. Ensuite, on va au cinéma. Il y en a au moins une dizaine dans le coin.

L'appel fait à Donna est court. Celle-ci est ravie de pouvoir l'aider et de faire quelque chose de différent. Tout est mieux que de regarder la télé. Prévisions d'aller manger de la cuisine indienne au Guru sur la même rue Saint-Denis avant la rencontre au Métropolis.

Dix-huit heures, pile. Mayline et Donna s'embrassent sous le porche du restaurant Guru. Cela fait une dizaine de jours qu'elles se sont vues.

— Salut, sœurette. Ça fait une éternité. Comment va la vie chez toi ?

— Salut, plutôt mouvementée, je te dirais. Merci d'être venue. Je ne me sentais pas très sûr de moi pour rencontrer cette personne.

— Homme ou femme ?

— Je n'en sais strictement rien à vrai dire et c'est ce qui m'inquiète. Le numéro de téléphone me semble vaguement connu… Tu vas donc être ma sentinelle, ma gardienne ou ma baby-sitter si tu préfères.

— Moi, ça me va. On devrait peut-être y aller si on veut avoir le temps de manger. La cuisine indienne est tellement bonne qu'on y passerait la soirée.

— Tu as raison, allons-y.

Situé sur la rue Saint-Denis, près du carré Saint-Louis, le Guru est un des meilleurs, sinon le meilleur restaurant indien de Montréal. La configuration de bistro est tout en longueur avec des tables de chaque côté. La décoration est moderne indien, éclairé et propret. Menu très élaboré, gouteux, et pas cher. Samedi occupé malgré la pluie qui n'arrête pas. Elles devront attendre au bar avec un thé Chai… Une dizaine de minutes plus tard, un jeune Indien ou pas, tous les Indiens ont l'air jeunes, vient les aviser que leur table est prête. Elles se déplacent donc jusqu'à leur table avec le Chai…

Assises à une table au fond, près du bar, elles se laissent étourdir par les bonnes odeurs qui flottent dans l'air. Une jeune Indienne d'un âge incertain vient prendre leur commande.

Les filles ont opté pour un partage de mets. Soit du poulet Tikka Masala

accompagné de riz, plus du poisson Tikka et d'un lassi à la mangue. L'idée a germé de prendre un Bollywood, cocktail à base de vodka, de liqueur de Midori, liqueur japonaise verte, de jus de lime et de jus de kiwi entre autres. Mais ces dames doivent garder la tête froide, un lassi pour l'instant. Pas le temps de faire des folies, et si tout va bien ce soir, elles vont se remplir la panse de cocktails demain pour fêter ça.

Sise sur la rue Filion, dans le quartier Ahuntsic-Cartierville, la nouvelle maison de Jim toute simple, ressemble à un petit chalet. L'intérieur en bois lui donne un air de vacances éternelles. La devanture offre une charmante coursive avec vue sur les jardins. Les espaces logeables sont petits, mais tout à fait confortables et bien aérés. Cette maison, qui date de 1972, a été construite pour, et par un jeune couple de hippies reconvertis dans l'agriculture de courges bio. Le terrain de l'époque était de 80 000 pieds carrés. Avec les années, il a été subdivisé et vendu. Maintenant le terrain mesure à peine 20 000 pieds carrés. Quand même pas à plaindre le papa.

Installé depuis à peine deux semaines, toutes les pièces sont garnies de cartons empilés, marqués au feutre du nom de chaque pièce de destination. La petite chambre est pleine à craquer. Odette lui a donné de l'équipement de base, mais elle a gardé beaucoup de choses pour les pièces courantes. Il devra s'équiper dans les semaines à venir avec l'aide de l'une ou l'autre de ses filles.

Après une vérification minutieuse, il met la main sur le carton qu'il cherche : déguisements, pièce inconnue. Odette n'a pas perdu son sens de l'humour. Il sort tout ce qu'il contient et en fait l'inventaire. Chaque article pour un déguisement complet est dans un sac plastique avec fermeture-éclair, ce genre de sac dans lequel on achète des draps ou des couettes. Ils sont tous étiquetés, clochard, homme d'affaires, boiteux, pompier et même transgenre. Tous ces déguisements n'ont pas été utilisés depuis des lustres. Il y aura peut-être certains ajustements à faire. Il a toujours conservé sa taille de jeune homme, et ce, depuis son mariage. Il n'a jamais pris un kilo et depuis sa séparation, il en a perdu quelques-uns. Il essaie chaque déguisement et note avec minutie sur un carnet ce qu'il devra modifier. Il note également les articles qui devront être changés pour être au goût du jour… Il devra faire vite, il ne reste plus qu'une journée. Bien sûr, il n'aura pas besoin de tous ces déguisements. Un, peut-être deux si la situation se corse, mais les essayer tous lui rappelle des souvenirs.

Ses missions ont toujours été son point fort. Il adorait se mettre dans la peau d'un autre et jouer son rôle jusqu'au bout. Changer de voix, de façon de marcher, de soigner son maintien et de rendre vie à son personnage. Il aurait pu

être acteur, si la nécessité de gagner de l'argent le plus vite possible, afin de quitter le domicile familial, n'était devenue un enfer au quotidien.

Il travaillait dans un bar le soir, ce qui était payant à l'époque, tout en faisant son cours de courtier immobilier. Quelques années plus tard, le courtage l'ennuie profondément et le hasard aidant, il fait la rencontre d'un gars assez cool. Jacques Bellefeuille qui l'a incité à rejoindre son équipe. Il étudiait donc le jour en techniques auxiliaires de la justice au Collège Ahuntsic. Diplômé avec mention, il fera bonne figure au sein du Service de police de la communauté urbaine de Montréal (SPCUM) qui devint le service de police de la ville de Montréal (SPVM) en 2002.

Déjà l'heure du souper, et il compte bien s'arrêter pour manger un morceau. N'ayant rien avalé depuis le petit déjeuner il cuisine donc son premier repas. Poulet, purée de pommes de terre et petits pois. Après s'être restauré, il dépose sa vaisselle dans l'évier et retourne à ses déguisements.

Tout compte fait à part un ou deux accessoires, il ne manque pas grand-chose, hormis un ajustement pour le pantalon du complet homme d'affaires, qu'il a porté lorsqu'il était mieux portant et plus bedonnant. La seule personne qui peut faire les altérations un samedi soir ne va pas être facile à convaincre. Qui ne fait rien, n'a rien.

Odette est d'accord pour faire les altérations sur le costume, qu'il devra porter le lendemain. C'est la première fois et aussi la dernière. S'il veut recommencer à jouer au policier, il devra s'arranger seul.

Les retouches faites rapidement au pantalon ne paraîtront pas. Quant au veston, pas le temps de retoucher, il faudra ajouter une bedaine (tiens, tiens) pour le remplir.

Après l'essayage, Jim avoue qu'Odette a bien travaillé et il est satisfait de ce qui a été fait.

Ils n'y verront que du feu.

Plus ou moins quinze minutes de marche plus tard, les filles arrivent au Métropolis. L'ouverture de cette salle, connue d'abord sous le nom de Théâtre-Français, remonte à 1893. La grande Sarah Bernhardt y fut invitée en 1905. L'édifice a été ravagé par les flammes à deux reprises, soit en 1923 et en 1930. Il a donc connu plusieurs vies, théâtre, cinéma érotique, puis discothèque. C'est en 1987 que la salle sera convertie en salle de spectacle, nommée le Métropolis. Plaque tournante dans le nouveau quartier des spectacles de Montréal, il a accueilli des vedettes telles : Lady Gaga, Prince ou Adèle. Quantité de spectacles sont présentés tout au long de l'année pour le plus grand plaisir de tous. Le Métropolis reçoit des artistes de toutes catégories confondues, groupes rock, humoristes, chanteurs et danseurs, entre autres. Reconverti et modernisé en 2008, il a été rebaptisé Théâtre Telus. Il reçoit en 2009 de nombreux invités pour un vibrant hommage à Michael Jackson.

Donna et Mayline arrivent devant la porte principale du théâtre et lorsqu'une dame s'offre à leur vue, Mayline et elle se reconnaissent immédiatement. Quant à Donna, celle-ci est dans le noir complet.

— Bonsoir Agathe.

— Bonsoir Mayline. Vous n'êtes pas venue seule à ce que je vois !

— Voici ma sœur, Donna. Je protégeais mes arrières ne sachant pas à qui j'avais affaire. Disons que votre message était clair, aucun doute, sauf la portion d'identité qui était inexistante.

— J'en suis désolée, s'exprima Agathe, ce n'était pas une erreur, mais bien un oubli volontaire. J'évite toujours de donner mon nom au téléphone. Les murs ont des oreilles, dit-on.

« Les numéros de téléphone aussi », se dit Mayline.

Se tournant vers Donna, elle s'adresse à elle à voix basse sur un ton de confidentialité.

— Donna, ça va aller, je la connais. Tu peux peut-être m'attendre quelque part. Tu as le choix, tout est ouvert ce soir, dit-elle.

— Pas de problème. Je vais te texter l'endroit où je t'attendrai. N'oublie pas le cinéma !

— Et moi, je t'envoie un texto aussitôt que j'ai terminé. À tantôt.

Elles attendent quelques minutes le temps que Donna se soit éloignée assez pour ne pas être entendues.

— Entrons ici, dit Agathe en désignant un Van Houtte. Nous serons tranquilles.

La configuration du café ressemble tout à fait à un bar avec son comptoir en forme de L, et sa dizaine de tables de deux et quatre places, disséminées dans la place. Les deux femmes s'installent au bout du comptoir, faisant face à la porte extérieure. De grands tableaux noirs faisant office de menu placés au-dessus du bar sont remplis de noms de café et autres breuvages tous plus alléchants et exotiques les uns que les autres. Mayline commande un chai latte au pain d'épices et Agathe, après avoir été consultée, a choisi une fruisane au cidre de pomme.

Les consommations arrivent assez rapidement.

— Il y a des semaines que je n'ai entendu parler de vous, Agathe, je croyais que vous teniez à votre anonymat, commence Mayline.

— Ce n'est plus le cas à ce moment-ci. Je fais tout de même profil bas le temps que les choses se règlent.

— Les choses ! De quoi vous parlez au juste ? De vos enquêtes en cours ?

— Oui, et ce serait ma dernière enquête. Celle qui mettra fin à ma carrière.

Mayline reste sans voix.

— Mettre fin à votre carrière ! Je n'y crois pas. Je ne vous connais pas beaucoup, mais j'ai de la difficulté à vous imaginer autrement qu'en SDF. Vous êtes tellement crédible dans ce rôle, et je peux facilement imaginer comment vous êtes en enquêteur.

— Je ne peux être SDF toute ma vie, comme vous savez je l'étais pour le temps d'une enquête et cette enquête se termine bientôt. Mais oui, je suis effectivement un bon enquêteur et c'est la raison pour laquelle je vous ai contactée.

— Agathe, je…

— … Non, laissez-moi finir. J'ai su qu'une opération se prépare pour demain afin de coincer Georges Locas…

— Mais comment... Désolée. Continuez.

— Je veux vous aider. Peu importe la façon, mais j'y tiens et c'est là-dessus que je terminerai ma carrière, et ce, pour une raison tout à fait égoïste. Voyez-vous, ma fille est enceinte. Je serai grand-mère pour la première fois dans trois mois et je veux vivre avec mon petit-fils… C'est un petit garçon… Ma fille, Lysiane, a voulu savoir le sexe du bébé. Je disais donc que je veux vivre avec mon petit-fils tout ce que je n'ai pas pu vivre avec mes propres enfants.

Elle continue après avoir goûté à sa consommation.

— Mes enfants, Charli et Lysiane, n'ont pas pu profiter de leur mère comme des enfants sont en droit de le faire. J'étais toujours absente pour mes enquêtes. Je faisais de longues heures de bureau, des filatures, des recherches de preuves et de surveillance. Je suis, comme vous le savez déjà, excellente pour me déguiser. À une époque, je jouais la prostituée pour trouver un tueur en série. Cette enquête m'a pris tout mon temps pendant presque six mois, pratiquement jour et nuit. Mon mari, Bernard, était également enquêteur. Il est mort au combat, comme on dit. Tué lors du braquage d'un marché de drogue, il y a longtemps, une quinzaine d'années. Il me manque énormément et ne verra pas son petit-fils. Je mettrai les bouchées doubles avec le petit ange.

Agathe s'arrête pour prendre une gorgée de son cidre de pommes. Elle en apprécie le goût, la texture, la douce saveur du gingembre en symbiose avec celui acidulé du cidre. Un soupir de satisfaction sort de sa bouche.

Mayline la regarde, déconcertée et éblouie par cette femme qu'elle ne connaît pas et qui a consacré sa vie à sa carrière en mettant de côté ses enfants.

— Ce cidre est excellent. C'est comme boire une gorgée de bonheur. La vie peut être tellement belle et facile quand on le veut et je veux de tout mon cœur goûter à ce bonheur qui me tend les bras parce que je l'ai laissé filer… Mais pas tant que Georges Locas ne sera pas sous les verrous. C'est là le but de ma présence ici avec vous.

— On se tutoie !

— Avec plaisir.

— De mon côté, il n'y a pas de problème à ce que vous, pardon, à ce que tu participes à l'opération, mais j'aimerais en parler d'abord à deux personnes qui chapeautent tout ça. Charles Carver, que tu connais.

— De réputation, mais que du bon, mentionne Agathe.

— Ainsi que le commandant Bellefeuille, grand patron de l'opération.

— Fais ce que tu as à faire et donne-moi des nouvelles au plus tôt.

— Ça ne donne pas beaucoup de temps.

— Pas important. Je serai prête le moment venu.

— Wow, tu veux vraiment l'attraper.

— Sois-en certaine ma chère, sois-en certaine, dit Agathe.

Les deux femmes se sont quittées comme des amies ayant passé une bonne soirée ensemble et qui se connaissent depuis un bout de temps.

— Nous ne pourrons peut-être pas nous reparler, dit Mayline à Agathe, mais je tiens à te souhaiter tout le bonheur que tu attends de la vie avec ton petit-fils et tes enfants.

Agathe voit dans les yeux de Mayline que son souhait est sincère.

Après quelques pas, Agathe se retourne et forme avec ses lèvres le mot *bye* en faisant un petit signe de la main. Une amitié est née.

Mayline texte à Donna.

* Terminé, où es-tu ?*

* Près du café Van Houtte *

* C'est là que je suis, j'arrive*

* K*

Minuit moins vingt, samedi. Mayline vient de se mettre au lit, épuisée, mais fébrile comme c'est pas possible. La séance de cinéma ne l'a pas calmée du tout, comme elle le pensait. La seule présentation disponible à vingt heures trente était ; le Revenant avec le beau Léonardo DiCaprio, dans le rôle d'un trappeur qui se fait attaquer par un ours. Abandonné par ses équipiers, il se retrouve seul avec l'ours.

Rien pour se calmer.

« Dans un peu moins de vingt-quatre heures, toute cette histoire sera chose du passé et je pourrai reprendre une vie normale. Du moins, ce qui est normal pour monsieur et madame Tout-le-Monde. Non. Je ne veux pas d'une vie normale. Mais est-ce bien que je ne veuille pas reprendre une vie normale ? Qu'est-ce que c'est au juste, une vie normale ? Du neuf à cinq. Pause d'une heure pour le déjeuner. J'aime tellement ce que je fais maintenant, là tout de suite. C'est ça pour moi, une vie normale. Bien sûr, ça ne l'est pas pour tout le monde, mais j'aime les sensations de défis, de poursuites et d'être après une crapule. Suis-je déréglée pour autant ? Na, juste un peu maboule ! »

Toute à ses réflexions existentielles, May ne remarque pas la sonnerie qui se fait entendre. Le téléphone. Normalement, elle ferme son téléphone pour la nuit, mais avec une enquête en cours, pas une bonne idée. Cinq, six, sept fois, elle revient à la réalité, regarde l'heure et tout de suite elle envisage le pire. Un accident, il est arrivé un accident à un membre de la famille. Étienne, ça ne serait pas étonnant, tellement casse-cou. Elle regarde le numéro et décroche, pas soulagée pour autant.

— Allo, dit-elle d'une voix angoissée.

— Allo, c'est moi, Charles.

— Bon Dieu, Charles, tu m'as fait peur. M'appeler à cette heure de la nuit, répond-elle en colère.

— Oups ! J'avais pas réalisé qu'il était si tard. Je viens de terminer l'affectation des effectifs pour demain. J'étais au bureau à six heures ce matin et j'y suis encore.

— Tu dois être brûlé !

— Oui. Si j'arrive à dormir au moins cinq heures cette nuit, je serai frais comme une rose. Je me reprendrai après cette opération.

Mayline l'entend déglutir une gorgée d'un breuvage, qu'elle devine être un café.

Charles continue.

— Demain, toutes les équipes seront en place à quinze heures. Le micro sur ton téléphone est branché et opérationnel et celui que Locas a installé également. Nous ne perdrons rien de ce qu'il va dire. Est-ce que ça va ?

— S'il accepte cet endroit, c'est parfait, mais s'il veut en changer.

— Le café Réplika sur la même rue, pas très loin. Trois coins de rue vers l'est. Arrange-toi pour qu'il n'en change pas. Dis-lui que tu es à pied, que tu t'es blessée, que tu as mal au ventre n'importe quoi. Compris !

— Compris. Je vais trouver. T'inquiète.

— Jim et Chiva…

— Hey ! Comment tu sais pour Chiva ?

— Elle a contacté le commandant et elle lui a tout raconté.

— Ah oui ! Dis donc, elle est efficace notre Chiva.

— Tu n'as pas idée. Je disais donc Jim et Chiva seront nos taupes sur place. Ils vont te suivre à la trace et ne te perdront pas de vue un instant. Moi, je serai au poste de commandement avec le commandant Bellefeuille. Sur la route, il y aura deux équipes du SPVM et une de la SQ prêtes à agir à tout instant. En plus de nos deux Américains. Tout ce beau monde sera en contact constant avec Bellefeuille, moi, ton téléphone et ta montre. Aussitôt que tu sauras le lieu du rendez-vous, nous y serons aussi. Ne nous appelle surtout pas.

— C'est beau tout ça, mais qu'est-ce que je fais s'il ne veut pas un des deux choix que je lui donnerai ? S'il veut aller autre part.

— Cette option n'est pas envisageable. Tu devras te débrouiller ma chérie, ça ne sera pas facile, mais tu vas y arriver. Il faut qu'il reste dans le quartier. Tu n'as pas de voiture et les transports métro/autobus ne sont pas envisageables non plus, trop chaotiques pour trop de risques d'erreurs. Tu devras donc sortir le

grand jeu, Mayline.

— Bon, bon ça va. Tu me rends nerveuse et j'en suis à me demander si c'est une bonne chose de faire ce que je m'apprête à faire, voir, me faire tuer.

— Mayline, il n'arrivera rien, car tu as les meilleures équipes qui travaillent avec toi et figure-toi aussi qu'en plus…

— Quoi, en plus ?

— Tu acquiers de l'expérience qui te sera utile pour l'agence. On ne peut rêver mieux.

— Tu veux gager là-dessus !

Il ne relève pas et préfère se taire sur ce sujet.

— Encore quelques trucs. N'oublie pas ta montre et surtout de la mettre en marche. Va voir à la porte de ton appartement, il y a un sac qui vient d'y être déposé avec une veste pare-balles. Va le chercher, j'attends…

Une minute plus tard.

— Je l'ai là… Quoi ? Oh, hé, je ne mettrai pas ce truc.

Réflexion d'une poignée de secondes.

— C'est pour ta protection, ma chérie. Il y a beaucoup trop de morts avec des balles perdues et tu es aux loges si une confrontation avait lieu.

— Si je meurs, ce sera étouffé avec ça sur le dos, pas d'une balle perdue. Mon costume de ski est plus mince que ça et en plus, si je le mets, j'aurai l'air d'avoir au moins quinze livres de plus… Tu crois qu'il ne s'en rendra pas compte.

— Là, tu as un point, mais on va tout de même prendre le risque.

— On ! Ce sera moi qui serai en face de lui… Je m'arrangerai, dit-elle, agacée. Il y a une autre surprise comme ça ? C'est que j'aimerais aller me coucher.

— Non, aucune surprise. Des questions ?

— La montre ! Je la mets en marche au resto ?

— Si tu crains de l'oublier, mets-la en marche chez toi avant de partir. Une préoccupation de moins pour toi.

— Bonne idée. C'est tout… J'aimerais rejoindre mon lit mon très cher ex-mari.

— Mon très cher mari.

— Quoi ? Ah ! Je sais. Les papiers ne sont pas signés. Ce dimanche sera loin d'être comme les autres. Ce sera le dimanche qui aura une série de conséquences sur la vie de plusieurs personnes liées étroitement ou non, c'est selon. Selon que vous êtes du bon ou du mauvais côté. Mais qui est en mesure de dire qu'il est du bon ou du mauvais côté ?

Robin des bois volait aux riches pour donner aux pauvres ! Le militant espagnol Enric Duran, en 2008, a emprunté près de 500 000 € et cet argent lui a servi à faire don à des associations et n'a évidemment rien remboursé. Ou encore ce banquier de Belfort, qui prélevait de l'argent sur des comptes bien fournis afin de le reverser sur celui de clients moins nantis. Qui est du bon côté ? La personne qui est du bon côté est-elle celle qui a l'avantage ? Celle qui a la cote ? Celle qui voit le bon côté des choses ? Ou la personne qui est du côté du plus fort ou du plus rusé ?

Tout est une question de point de vue.

Mayline, allongée dans son lit avec Marta, qui n'a jamais voulu retourner sur son coussin dans la salle de lavage et Marcus à ses côtés, pense à ce qui s'en vient. La journée déterminante du reste de sa vie.

Celle qui aura des répercussions ineffaçables.

Il est dix heures quinze minutes et elle doit passer l'appel à Georges.

Elle prend tout de même le temps de passer une robe de chambre pour être moins vulnérable.

Elle se sent prête.

Prends son cellulaire, fais une recherche contact et appuie sur le bouton d'appel.

Boîte vocale.

Elle laisse un message très court. « Georges, je dois te parler, s'il te plaît, rappelle-moi. »

La sonnerie se fait entendre après une quinzaine de minutes.

— Allo !

— C'est moi, Georges, qu'est-ce que tu me veux ?

— Oh, monsieur est de mauvais poil.

— Moi, de mauvais poil ? Jamais… dit-il sarcastique.

— J'ai à te parler, mais pas au téléphone. On peut se voir ?

— Pourquoi pas ? Il me semble que tout a été dit. Tu ne veux rien savoir de moi. Tu me l'as dit très clairement.

— Rien à voir. Ce n'est pas personnel. C'est business.

— Tu veux parler business ! Et quel genre de business nous pourrions faire ensemble ? Dis-moi, ma belle.

— Impossible de parler maintenant. Je dois te parler de vive voix. Ça concerne la pièce d'un dollar.

Silence.

— De quelle pièce tu parles !

— La pièce qui est arrivée tout droit de Kansas City via ma chaussure il y a un mois, dit-elle d'un air satisfait.

Re-silence.

— On peut se rencontrer ce soir à la rôtisserie Romados.

— Sur Rachel ?

— Tout à fait. Dix-neuf heures trente… Ça te va ?

— D'accord, ça me va. J'y serai. J'espère pour toi que ce n'est pas un coup monté. Je ne suis pas convaincu de ta franchise sur ce coup, mais je prends le risque. J'en ai vu d'autres.

— Tu ne le regretteras pas. À ce soir.

Le rendez-vous est fixé. Pour l'instant, ça marche comme prévu.

La journée ne fait que commercer.

Maintenant, elle a les deux pieds dedans, au sens propre comme au figuré, et ne peut plus reculer. Son front est couvert de sueur. Elle surchauffe malgré l'air frais de la pièce et se sent fébrile. Un bip de son téléphone annonce l'arrivée d'un message.

* OK, bien joué *

Le reste de l'après-midi se passe comme dans un brouillard. Les minutes s'écoulent lentement, puis les heures. Tout aussi lentement. Elle ne peut rester là à attendre et ne peut appeler personne.

Interdit. Elle se l'interdit.

Mais il n'est pas interdit d'aller voir quelqu'un. Sa merveilleuse maman, disons !

Ça ferait passer le temps. Mais après réflexion, elle juge que ce n'est pas une bonne idée d'aller voir Odette. Ça fait un bon moment qu'elles se sont vues. Depuis l'annonce de leur séparation, soit deux semaines. Elles auront beaucoup à dire. Les deux femmes sont très proches, complices de toujours et mémères, le risque est grand d'oublier sa mission. Malheureusement, cette visite doit être remise à un autre jour plus calme. Odette si elle n'est pas au courant de cette mission, ce qu'elle ne doute nullement, friserait la folie de savoir sa fille dans une situation aussi dangereuse.

Changement de projet.

La température est incertaine. La pluie n'a pas cessé depuis deux jours. Des averses et des orages sont annoncés pour la nuit. Mais dans le moment présent, seuls quelques nuages clairsemés. Un rayon de temps en temps.

— Allez, hop ! Marta, allons faire une marche tant que c'est possible. Le temps de faire tomber la pression.

La petite chienne s'est très bien comportée. Elle le faisait, avant, mais ses cours d'éducation lui ont fait grand bien et elle s'est parfaitement adaptée. Les prochains cours seront pour la recherche de personnes, d'objets, de drogues ou autres. Depuis qu'elle a observé ces magnifiques chiens pisteurs lors du congrès de Kansas City, c'est ce qu'elle veut pour Marta. C'est ce qu'elle aura.

Retour à la maison.

Le temps passe.

Quinze heures trente-cinq. Mayline n'a rien mangé au déjeuner, mais là, elle a un creux. Ne voulant pas gâcher son souper avec Georges, car elle suppose qu'ils vont manger. Un yaourt fera l'affaire et une pomme. Juste en cas.

Seize heures quinze. Un petit verre de blanc. Juste un. Pas de drame.

Dix-sept heures douze. Elle tourne en rond, affolée, que Georges n'ait pas rappelé pour changer le lieu de rendez-vous. Pas normal.

Dix-huit heures. Ça lui donne une heure pour se faire belle. Douche, brushing, maquillage et tenue sexy. Il faut lui en mettre plein la vue à ce gars.

Dix-huit heures quarante-cinq. Presque l'heure de partir. Elle est prête. Il ne reste qu'à mettre la veste en kevlar, qu'elle doit enfiler sous sa blouse et le veston par-dessus, car la soirée est fraîche.

— Ça ne va pas du tout, oh non ! J'ai l'air d'un éléphant. On dirait que j'ai pris dix kilos. Pas question que je mette ce truc et en plus, il va s'en rendre compte. Elle l'enlève et le lance sur le lit.

Sonnerie.

— Allo ! Qui est à l'appareil ?

— Tu sais très bien qui c'est.

— Je suis sur le point de partir là. Qu'est-ce que tu veux ?

Nerveuse.

— Heureusement que Georges a quitté son appart. Tu parles toute seule, ma chère.

— Ah ! Non. Sérieux ! Merde, merde et remerde. Ce que je peux être conne.

— Hey ! Ne panique pas. C'est pas grave, il est parti. Il n'y a pas de dommage.

— Parce que tu étais là, merci.

— Merci !

— D'être là.

— Je te laisse. Va pour la suite. Aie confiance, tout va bien se passer. Oh ! En passant, n'oublie pas de mettre ton veston en daim et ne l'enlève jamais. Quoi qu'il arrive.

— Pourquoi donc ?

— Simple. Tu es suivie.

Maintenant prête pour le départ, vêtue d'un pantalon moulant gris souris,

d'une blouse noire, manches trois-quarts, bottillon noir, les seuls qu'elle possède et sa veste en daim. Cheveux relevés à la va-vite retenus par une pince. Tout ça conjointement avec un maquillage discret. Georges va craquer pour cette brunette… S'il a encore un cœur.

Sonnerie du téléphone intelligent.

Elle regarde l'heure. Dix-neuf heures. Elle décide de répondre quand même et son cœur a failli s'arrêter en entendant la voix de Georges.

— Salut, je pars maintenant, dit-elle.

— Le rendez-vous sera au Café Noir, sur la rue Mont-Royal, même heure.

— Non, je ne peux pas aller là. Je ne prends jamais ma voiture dans Montréal. Le stationnement est trop pénible et si je prends le bus, c'est un retard assuré.

— Pas grave. Je vais t'attendre le temps qu'il faut. Depuis chez toi, ça devrait te prendre tout au plus trente minutes pour te rendre au café à plus ou moins dix minutes.

— Mais…

— À tantôt.

Sis sur l'avenue Mont-Royal, Le Café Noir offre une sélection de boissons à base de café Java, qui font le bonheur de tout un chacun et ajoutez à ça les meilleures sucreries en ville.

Mayline entre au resto avec une dizaine de minutes d'avance. N'ayant jamais consommé dans ce resto, elle ne connaît pas leur achalandage habituel. Bizarrement il y a un vide à cette heure-ci. Il est probable que les clients qui vont tôt au cinéma ou au théâtre ont quitté et que ceux qui vont plus tard ne sont pas encore arrivés. Elle remarque aussi qu'il y a dans un coin un mini stage, afin d'y accueillir un chansonnier pour une soirée agréable, quand tu n'as pas à traquer le ripou.

S'asseoir en plein centre du resto n'est pas l'idéal pour le côté sécuritaire des clients et même s'il y a très peu de clients pour la discrétion, c'est nul. Elle choisit donc une table au fond de la pièce, banquette près de la fenêtre, comme tous les policiers. Georges aussi choisit toujours une place retirée comme celle-

ci.

Maintenant, c'est elle qui a l'avantage.

— Madame, bonjour. Vous attendez quelqu'un ? demande la serveuse, petite brunette d'une quarantaine d'années.

— Oui, j'attends quelqu'un, mais je prendrai bien un café en attendant.

— Avec plaisir ! Quelle sorte de café désirez-vous ?

— Un latté, s'il vous plaît.

Au centre opérationnel, c'est le branle-bas de combat. Le lieu du rendez-vous a été changé et pour l'heure, il faut réorganiser le planning. Le commandant Bellefeuille et Charles sont au téléphone pour contacter les intervenants au plus vite.

Les premiers appelés sont Jim et Chiva, qui doivent déjà être sur place, dans le café comme prévu initialement, pour assurer la protection immédiate de Mayline. Jim est le premier contacté et se charge d'appeler Chiva. Ils étaient prêts. En fait, Jim était déjà à l'extérieur du Romano sous l'auvent pour se protéger de la pluie diluvienne, qui n'a pas cessé, et Chiva en attente dans la voiture de l'autre côté de la rue à l'abri. Elle attendait le OK de Jim.

Aussitôt l'appel de Jim terminé, il envoie un texto à Chiva.

* Café Noir, Mont-Royal *

Elle se met tout de suite en route pour le Café Noir. La conduite n'est pas facile avec toute cette pluie. Malgré tout, ils arrivent presque en même temps une douzaine de minutes plus tard.

Le commandant contacte le responsable de la Sûreté du Québec, quant à Charles il contacte nos deux Américains. L'info est donc relayée avec chacun leurs intervenants.

Tous sont sur place en un temps record. Une première qui met en scène autant d'intervenants avec une réaction à la seconde. Auto-patrouilles, voitures banalisées, tous gyrophares et sirènes éteintes et en position jusqu'à deux coins de rue du Café Noir.

La scène est prête malgré le changement de projection.

De la place où elle est assise, Mayline voit tous ceux qui entrent ou sortent. Comme ce couple de gens d'un âge avancé qui entrent en se tenant la main comme des tourtereaux. Ça fait plaisir à voir des gens qui ont encore de petites attentions l'un envers l'autre. Le couple va dans sa direction prendre une table de l'autre côté de l'allée.

La dame est élégante, sans tape à l'œil et de très beaux yeux verts. « Yeux

verts, tiens, tiens ». L'homme tout aussi élégant que la dame porte des vêtements un peu démodés, mais tout à fait convenables. Dans l'ensemble, ils forment un beau couple de retraités qui se paient une sortie resto et probablement un spectacle du dimanche soir.

Georges arrive à la demie pile et va directement à la table de Mayline.

« Ce type est vraiment une carte de mode et il a beau être une crapule, il est beau. Je lui sors le grand jeu. »

— Bonsoir Georges.

— Salut May.

— Pour toi, ce sera Mayline, réplique-t-elle.

Il tire la chaise devant elle, et se retrouve face au mur.

Il n'aime pas.

Il se sent coincé.

Mayline, elle, se sent très à l'aise dans sa position.

— Allons droit au but si tu veux bien. Tu disais vouloir me parler. Je t'écoute. De quoi veux-tu me parler ?

— De la pièce d'un dollar de 1911, que j'ai trouvée dans ma chaussure à mon retour de Kansas City.

— Je sais. Tu me l'as dit au téléphone. Et que veux-tu ?

— Te la vendre.

Georges part d'un grand éclat de rire si fort, que les quelques clients de la place se retournent sur lui. Pas le bon moyen pour passer inaperçu.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Oh si… nous savons tous les deux de quoi il est question. C'est d'ailleurs le pourquoi de ta présence à ma table. Tu la veux et je suis prête à te la vendre à très bon prix.

— Tu as du front de vendre quelque chose qui ne t'appartient pas.

— Détrompe-toi. Je suis au moment où on se parle, la seule propriétaire de cette pièce inestimable.

Un silence dérangeant s'est installé.

May reprend la parole.

— Cette pièce… Comme tu le sais si bien, je l'ai trouvée. L'ancien propriétaire, qui n'est pas toi, mais Ray Pacino est mort, frappé durement par un club de golf. Après ta visite, le pauvre gars est resté plusieurs jours au soleil brûlant du Missouri et il est mort dans d'affreuses souffrances. De toute façon, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Et alors ! En quoi ça me regarde ?

Georges commence à triturer une serviette en papier, la retournant dans tous les sens, déchirant et déchiquetant des morceaux de papier. Apparaissent des boulettes, qu'il fait tomber sur la table, quelques-unes vont sur le plancher.

Mayline tente de se concentrer. Elle le regarde faire ses boulettes et les distribuer un peu partout. Lui, il la regarde dans les yeux. Fait-il ça pour la déconcentrer ? Toute son attention est portée sur ses agissements. May est comme fascinée par les boulettes de papier. Elle comprend Fantin de s'être laissé prendre au jeu, c'est vraiment hallucinant. Il semble être concentré sur la conversation et il distrait son adversaire par l'action.

La vieille dame, celle du couple d'amoureux, de l'autre côté de l'allée, fait tomber son verre d'eau sur son compagnon, qui se fracasse sur le sol. L'homme lâche un cri de surprise. Il se lève rapidement et l'eau dégouline sur le plancher en longeant son pantalon et en se déplaçant, il pile sur des morceaux de verre. Des crissements de verre brisé se font entendre.

Tout ce bruit atteint les oreilles de May avec un nombre de décibels amplifiés, parce que trop concentrée. Elle se tourne vers le couple. La dame la regarde bien dans les yeux. Elle connaît ce regard. Ses immenses yeux verts. Cette intensité. L'homme se rassoit après avoir essuyé son pantalon et négligemment il brasse son café avec le manche de la cuillère. Son père lui a dit un jour, que si elle se trouvait en mauvaise posture de faire quelque chose qui sort de l'ordinaire pour te faire reconnaître.

« Jim, papa, c'est toi. Merci de l'avertissement. Je t'adore. Toi aussi, chère Agathe. »

Ces deux anges gardiens veillent sur elle.

— Tu disais ? lance-t-elle.

— Je demandais en quoi ça me regarde.

— Probablement en rien. Mais vois-tu, il n'est nullement mention de cette pièce dans le testament de monsieur Pacino. Il ne devait pas l'avoir depuis longtemps et il n'a pas fait le changement ou bien son but était de la revendre au plus offrant. Quoi qu'il en soit… Je l'ai trouvée et elle m'appartient. Qui trouve garde.

— En supposant que je sois intéressé, je peux la voir cette fameuse pièce ?

Mayline part d'un rire moqueur après cet éclat, elle fait signe à la serveuse et lui demande un autre café.

— Monsieur, vous désirez quelque chose ? demande celle-ci à Georges.

— Une pression, dit Georges avec lassitude.

— Est-ce que vous allez manger ? demande celle-ci.

— Si on veut manger vous serez avisée, lance George, agacé.

May n'aime pas l'impolitesse de Georges envers la jeune fille.

— Moi, je prendrais bien une soupe. J'ai un petit creux…

— Puis-je vous suggérer notre velouté à la courge ?

Georges s'impatiente.

« May ne pousse pas le bouchon trop loin. »

— Oui, ce sera parfait. Et une pression aussi pour moi. Merci.

Mayline se sent tout à coup bien seule avec tout ce monde autour d'elle, des policiers, son père et Chiva, les clients, les clients ! Mais quels clients ? Il n'y a pas de clients. Ce ne sont pas des clients et malgré tout ce monde qui l'entoure, elle est seule. La seule personne qu'elle aimerait avoir tout près d'elle n'y est pas.

Charles n'est pas à ses côtés, physiquement. Bien sûr, il veille, mais il n'est pas là. En ce moment, la chose qu'elle aimerait le plus au monde, que Charles, son Charles, soit sur cette chaise à la place de ce connard de Georges. Et que Georges fasse assez de boulettes pour qu'on puisse l'enterrer et y mettre le feu. En fumée, Georges. Fini Georges.

Mais, on n'en est pas là.

Georges est de plus en plus énervé. Il a l'habitude de commander, de donner des ordres et de se faire obéir. Il fait de plus en plus de boulettes de papier.

Mayline se reprend rapidement. Si un moment, pendant un court moment elle a douté de la réussite de cette opération dont elle est le noyau, elle n'en a plus.

— Oh, excuse-moi Georges. Quelle était ta question déjà ?

— As-tu bientôt fini ?

— Fini de quoi ?

— De jouer à la touriste ?

— Bien sûr. Tu disais !

— Est-ce que je peux la voir cette pièce ?

— Non. Tu ne peux pas la voir parce que je ne l'ai pas sur moi. Tu me prends vraiment pour une imbécile !

— Loin de moi cette idée, mais si j'achète, je veux voir, lâche-t-il.

— Ta demande est tout à fait raisonnable, ça se conçoit.

La jeune fille arrive avec la soupe.

— Merci ! Elle a l'air délicieuse, cette soupe.

— Bon appétit, madame.

Georges manque de patience. Il ne pensait vraiment pas avoir à subir tout ce chichi. Ce qui semble infaisable. Le roulage de boulettes a ralenti un peu, car il vient de remarquer la montre que Mayline porte au poignet.

— Bon, tu as bientôt fini avec les mondanités ?

— Bien sûr. On en était où déjà ? Ah ! Oui, tu voulais voir la pièce. C'est bien ça ?

— Oui, mais avant je veux voir ta montre. Tu permets, dit-il en tendant le bras assez rapidement pour attraper le poignet de Mayline en suspension au-dessus de sa soupe. Celle-ci écarte son bras par pur réflexe sachant très bien qu'il se doute de quelque chose et qu'elle ne pourra le retenir.

— Qu'est-ce que tu fais là, je mange ?

— Pas maintenant. Je prends ta montre. Voilà. Maintenant, tu peux manger.

Pendant ce temps, le commandant Bellefeuille demande aux membres de son équipe de continuer comme prévu. Car c'est exactement ce qui était prévu. Bellefeuille est le seul avec Charles, à savoir que Mayline a un autre micro dans la doublure de sa veste.

Bellefeuille parle dans l'oreillette d'Agathe et de Jim, et leur demande de ne pas intervenir et de s'en tenir au plan initial.

Pendant ce temps.

Charles ayant été forcé de quitter le poste de commandement est avec Belleau dans sa voiture stationnée sur la rue Mont-Royal coin St-Hubert. Ces deux rues sont à double sens. Plutôt rare à Montréal. Les deux hommes sont très conscients qu'une poursuite dans les rues de Montréal peut être un problème, vu la quantité de rues à sens unique. Le commandant Bellefeuille, quant à lui, est au QG du SPVM avec l'inspecteur Dion ainsi que les deux sergents-détectives de Kansas City, Dan Curtis et Mike Moore, tous branchés sur la conversation qui se déroule au Café Noir.

Constatation faite que la montre portée par Mayline livrait très bien la marchandise claire et nette.

Comme si on y était.

Charles à Belleau :

— Mayline a bien le contrôle de la conversation. Mais elle en dévoile un peu trop. Le testament de Ray Pacino, comment est-elle au courant ?

— Euh… Oui. Je ne sais pas. Je pense que ce n'est pas si mal qu'il soit au courant pour le testament, car c'est bien ça, n'est-ce pas ? Pacino ne l'a léguée à personne.

— Exact. Les enquêteurs de Kansas City ont fait toutes les vérifications au gouvernement et le dernier testament remonte à huit ans. Bien avant l'acquisition de la pièce.

— Alors, tout va bien, affirme Belleau.

— Je ne sais pas. J'ai un drôle de sentiment. Je suis un peu parano dans ce genre de situation.

— Mais que va-t-il arriver quand il demandera à voir la pièce ? S'il la volait tout simplement, pas besoin de la payer ensuite, il est gras dur, répond Belleau.

— Pas si gras dur que ça, Jean. Ce gars est l'orgueil sur pattes. Jamais il ne volerait une chose qui lui appartient ou qu'il croit lui appartenir, et de plus, il est enregistré et analysé et sera répertorié pour le juge, car soit certain d'une chose,

il passera en cours ce pourri. Avec tout ce qu'on a sur lui et tout ce qui s'ajoutera, dis-toi qu'il ne nous échappera pas. Oh que non !

— Ce type est tellement corrompu, que ça en est vicieux et écœurant.

— Tu l'as dit, vieux…

— Attends, écoute ça…

Charles, écouteur sur les oreilles, les sourcils froncés jusqu'à la moitié du front, ne manque pas un mot de ce qui se dit et voilà que Georges demande à May d'enlever sa montre. Tout se déroule comme prévu.

Georges a maintenant en main la montre qu'il regarde avec la plus grande attention, puis sans dire un seul mot il met celle-ci dans sa bière.

Mayline se lève en furie.

— Hey, c'est une montre qui me vient de ma grand-mère !

— Ah ouais ! Tu diras à mère-grand que je suis désolé. Maintenant, assieds-toi.

Mayline ne se sent pas à l'aise tout à coup. Ceci n'était pas prévu. Il ne devait pas m'enlever ma montre. Il y a quelque chose qui cloche, à moins que… Qu'ils aient prévu le coup ! Essayant de garder un visage neutre et sans expression pour ne pas donner l'alarme, mais elle ne réussit pas à cacher son trouble. Et si…

« Charles m'a dit de ne pas enlever ma veste sous aucun prétexte. Je comprends tout maintenant. Charles, tu es mon ange gardien ».

— Ça te pose un problème, beauté ?

— C'est que… Je pense à ma grand-mère. Elle tenait beaucoup à cette montre. En fait, elle tenait beaucoup à ce qu'elle me revienne. Je suis sa seule petite fille.

— Tu vas me faire pleurer, mais tu vois, tu sais où tu peux te la mettre sa montre.

Elle ne s'attendait pas à cette réponse.

— Ne sois pas vulgaire…

— Maintenant, ferme-la.

Il tend le bras pour prendre son verre de bière et réalise qu'il y a une montre dedans. Celle de Mayline. Il lève la main vers la serveuse et demande pour une autre bière.

Mayline attend sagement qu'il se calme, mais l'épisode de la montre la tracasse un peu moins.

« Note à moi-même. Demander ce qui s'est passé avec cette foutue montre.

Même si elle s'en doute un peu. Georges est très nerveux et fait de plus en plus de boulettes, c'est agaçant à la fin. Je vais lui en faire bouffer des boulettes. »

— Pourquoi tu fais toutes ces boulettes de papier ? demande-t-elle.

— Hein ! Quoi ! Ah ça, dit-il en baissant les yeux sur l'amoncellement de boulettes en papier sur la table. Ce n'est rien. Absolument, rien.

« Ben oui, toi… C'est un maniaque. Ce gars a des troubles obsessionnels compulsifs. À moins que ce soit un toc. Monsieur Henry me l'avait dit et c'est dans ces moments qu'il prend les nerfs. »

Elle tend la main vers son sac accroché sur le dossier de sa chaise pour glisser sa main à l'intérieur et s'assurer que son Taser est toujours là et prêt à l'emploi. C'était risqué, mais il fallait qu'elle s'en assure. Il n'a rien vu ou s'il l'a vu, il n'en laisse rien paraître.

— Que fait-on maintenant ? Tu achètes ou non ? demande-t-elle.

— Pas si vite. Comme je t'ai dit si j'ai de l'intérêt, et je dis bien si, combien tu demandes ?

— Un, plus six zéros.

— Tu es complètement folle. Un million pour un truc qui n'est pas à toi.

— Oh, que oui... Ça fait plus d'un mois que ce truc est en ma possession et personne ne la réclamait, donc, tu la veux, tu payes.

Point à la ligne.

Georges est sur les nerfs, c'est évident. Il a l'argent pour la payer, ce n'est pas le problème. Mais en y pensant, bien il peut la revendre à son contact initial. Enfin le contact de Pacino pour 4 M comme prévu et étant donné qu'il a déjà reçu 250 000 $, elle lui coûterait 750 000 $ pour un profit de 3 M.

Pas si mal pour une fin de carrière.

— Admettons. Pourquoi tu veux me la vendre à moi ? Tu pourrais te trouver un acheteur autre qui te donnerait beaucoup plus, argumente-t-il.

— Simple. Tu y tiens plus que moi. Avec tout ce que j'ai subi depuis mon retour de Kansas City. J'ai été suivie, dévalisée, agressée mentalement, harcelée, mise sur écoute. Je n'avais plus de vie privée. Je suis tombée deux fois à cause de ma chaussure mal clouée par ton acolyte qui a fait un boulot de merde, il faut

se le dire. En plus, tu as abusé de moi, de ma naïveté en me choisissant comme mulet pour transporter cette pièce. Tu t'es joué de moi sexuellement pendant que ton larbin faisait ton sale boulot. Je trouve que ça a assez duré, et je veux retrouver une vie normale. Tu vois que c'est simple. Quand je serai débarrassée de ce boulet, tout redeviendra comme avant. Avant que je fasse ta connaissance. C'est à partir de ce moment que mes ennuis ont commencé. La vie est la recherche de l'équilibre. C'est ce que je veux, retrouver mon équilibre.

Mayline reprend son souffle, contente de sa prestation. Elle croyait ne jamais être capable de tout débouler. Elle a réussi.

À la table voisine, notre gentil couple d'amoureux composé de Jim et Agathe n'a rien perdu de la tirade de Mayline. Jim avec des yeux ronds comme des billes, et Agathe qui tend l'oreille et plisse les yeux comme pour entendre mieux ce qui se dit de l'autre côté de l'allée. C'est à ce moment qu'elle tend la main pour la déposer sur celle de Jim afin de le calmer, car il semble sur le point de se lever pour faire on ne sait quoi, attaquer Georges, calmer Mayline ou simplement prendre la porte.

Tous les deux sont aux aguets et prêts à agir. Agathe est armée d'un 9 m, bien couché dans la poche de son manteau, prête à agir. Elle n'attend que ça. Quant à Jim, ne pouvant être armé, il utilisera sa force et sa vitesse, ses deux points forts… à l'époque. Mais en son for intérieur, il sait très bien que tout ce qu'il peut faire, c'est son mieux.

Ouais ! Faire de son mieux.

Jim a toujours été un homme très fort physiquement. Il a fait dans sa jeunesse des concours, d'où il en sortait rarement perdant. Pas de ces compétitions comme Fortissimus ou de l'homme le plus fort du monde, mais il se débrouillait bien. Odette, pour le taquiner, le surnommait son *Louis Cyr* adoré. Il s'était d'ailleurs fait la réputation d'un casse-cou et d'un irréfléchi. L'âge et le temps l'ont calmé quelque peu. Mais tu as beau être fort, une balle, c'est une balle.

Tous deux sont convenus d'une méthode qui s'appelle : par ici, la sortie. Il n'est donc pas question que ce type y échappe. Bizarrement, ces deux-là agissent comme s'ils avaient toujours travaillé ensemble. Ils se comprennent sans parler. Est-ce que le langage des policiers est une langue internationale ? Les signes sont-ils les mêmes partout ? Ou si chaque corps policier a ses propres signes. Un agent de la SQ et un ancien du SPVM travaillent ensemble pour la première fois et ils s'entendent comme larrons en foire. Cette situation, ils la jouent comme une aventure. Ils sont couverts de tous les côtés. Tellement de policiers partout, il faudrait une vraie malchance pour que ça foire. Georges est seul. C'est un jeu d'enfant.

La situation va se corser sous peu. La situation risque de changer à cause de la pluie qui tombe sans discontinuer. Même que le vent s'est levé et passe en rafale qui prend de l'amplitude avec les édifices en hauteur, causant des bourrasques infernales.

Malgré tout, nos deux acolytes sont prêts et Georges Locas va en découdre. Mayline s'énerve et est sur le point d'exploser. Jim connaît sa fille parce qu'ils sont pareils. Têtus comme des mules, tenaces comme une mouche sur un pot de miel et surtout ardents défenseurs de la justice.

Un duo de filles entre à ce moment en faisant glisser l'eau de leurs vêtements détrempés en riant de s'être fait prendre par l'orage. Elles s'assoient au bar, de façon à ce qu'il y en ait une des deux qui soit face à Mayline donc dans le dos de Georges.

Cette dernière regarde Mayline, et lui fait un signe avec deux doigts avec lesquels elle pointe ses yeux, pour ensuite tourner sa main et montrer la vitrine. « Regarde à l'extérieur. »

Deux hommes sont devant la fenêtre sous l'auvent qui les protège de la pluie qui a passablement diminué d'intensité. Ils semblent discuter comme deux amis, parlant et riant.

Tout est clair.

Message reçu.

Mayline, sa diatribe terminée, demande à la serveuse de lui apporter un autre café et laisse Georges digérer ses dernières paroles qui resteront sans doute célèbres. Il est en réflexion sur ce qui s'est dit, mais n'a pas beaucoup de temps. Il se sait surveillé par les deux types à l'extérieur. Ceux près de la vitrine. Il les a vus depuis un moment. S'il y en a deux-là, il y en d'autres ailleurs.

Mayline sait qu'il sait.

Allongeant le bras, elle tente de glisser sa main à l'intérieur de son sac, non pour y prendre son Taser, car il ne servirait à rien, mais pour y prendre un document. Georges laisse tomber la boulette qu'il a entre les mains et ordonne :

— Tes mains sur la table en vitesse.

— OK, OK, ça va, je veux juste te donner un document qui va t'intéresser. Je vais doucement le prendre dans mon sac. Surtout, ne t'énerve pas. Voilà.

Elle tend le papier à Georges. Il ne le prend pas. Elle le dépose sur la table devant lui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est pour toi, dit-elle en le déplaçant suffisamment pour le mettre à sa portée afin qu'il puisse voir la page frontale

— Je t'ai demandé ce que c'est… répète-t-il, sur ses gardes, ne la lâchant pas des yeux.

— Un mandat d'arrêt de l'État du Missouri pour le meurtre de Ray Pacino. Les types que tu vois à l'extérieur près de la vitrine sont des détectives de Kansas City. Ils sont là exprès pour toi. C'est gentil, tout plein, tu trouves pas.

Georges regarde dans la vitrine les deux types qui font semblant de parler et de rigoler.

— Et celui-ci est pour toi également. Un mandat de perquisition… perquisition qui se déroule actuellement à ton appartement et…

— Ne bouge pas. J'ai une arme pointée sur toi, dit-il à voix basse, regardant bien dans ses yeux.

Sous la table, Georges tient Mayline en joue avec un Beretta, qu'il a sorti de

derrière son dos en une fraction de seconde. Sûr de lui, il lui ordonne encore une fois de ne pas bouger.

Mayline s'attendait à une action du genre de sa part, mais n'y croyait pas vraiment, car il se sait surveillé. « Pourquoi est-il resté ? Il cherche à se faire tuer ou quoi ? »

Tout à coup, le temps est en suspension. Un formidable roulement se fait entendre, puis c'est le coup de tonnerre qui s'abat tout près. En fait, trop près avec un bruit infernal assourdissant.

Mayline sent son cœur qui bat à tout rompre, non pas qu'elle ait peur du tonnerre, mais de la réaction de Georges. Georges souffre de brontophobie. La peur des orages. Fantin Henry semblait connaître plein de petits secrets concernant notre Georges National.

Elle continue comme si de rien n'était.

— Et maintenant, on fait quoi ?

Georges devient anxieux et transpire énormément et il regarde partout autour de lui comme pris de panique. Il a à peine entendu ce que Mayline lui a dit.

— Tu fais quoi, là ?

Georges parle en bégayant et se couvrant les oreilles.

— Tu continues à faire ce que tu... tu sais, si... si bien faire, pa...parler. Tu pa...parles comme si, si de rien n'était, pas... pas de cris, de larmes ou quoi qu...que ce soit qui...qui peut attirer l'attention. Mets tes mains au...au-dessus de...de la table. Tout de...de suite.

Mayline a un drôle de sentiment. Elle sent que quelque chose ne va pas. Qu'il y a un bogue quelque part. Quelle est la suite ? Mine de rien, elle regarde à sa droite. Jim et Agathe sont prêts à une action de sa part et aussi de la part de Georges principalement. Elle constate également que Mike et Dan, les deux Américains, sont sur le qui-vive. Mais une autre personne est arrivée et se tient près d'eux. « La voilà, pense-t-elle en poussant un soupir intérieur, va pour la suite. »

— Lè…lève-toi, dou…doucement et viens vers moi. Le… le moindre geste

de ta… ta part aura des con…conséquences, penses-y de…deux fois avant de faire quoi que ce soit.

Mayline fait ce qu'il lui demande et, un petit moment, elle pense à son Taser et renonce immédiatement. Cela risquerait de tout faire foirer, car la suite est déjà écrite. Elle s'avance vers Georges, sac sur l'épaule.

— Attends… Je dois payer la serveuse.

Georges met la main dans sa poche, prend deux billets de vingt dollars qu'il lance sur la table.

Mayline trouve bizarre qu'un type qui se sait pris, regardé, observé, et bientôt arrêté, prenne la peine de payer la facture avant de se faire arrêter… Puis tout à coup, elle se souvient… Elle se souvient de ce qu'elle a appris dans ses cours… Que les manipulateurs et les narcissiques détestent avoir tort et ils ne veulent pas être pris en défaut.

Il est hors de contrôle.

Mayline lui jette un regard de mépris qu'elle n'essaie même pas de dissimuler. Georges a surpris ses yeux et voilà qu'il la fixe d'un regard dédaigneux. Cet affrontement dure une poignée de secondes. Il se décide enfin et la tire par le bras.

— A...avance par i...ici et touche à rien.

— Ça va, j'ai compris. Je ne touche à rien.

Le restaurant est pratiquement vide à cette heure-ci, mais il y a tout de même un va-et-vient. Des employés dirigent les clients restant vers la cuisine par les portes battantes, là où ils pourront sortir à l'extérieur.

Des policiers sont présents pour s'assurer que tous sont en sécurité.

Tous ont déserté le resto. Mayline et Georges sont maintenant seuls avec les deux femmes policières surprises par la pluie.

Mike et Dan se tiennent près de la porte et discutent, puis Mike quitte son collègue et part vers l'arrière du bâtiment. Dan reste devant avec notre inconnu, qui sont rejoints immédiatement par le commandant Bellefeuille. Belleau, quant à lui, va retrouver Mike à l'arrière avec un autre agent.

Éclair, tonnerre et pluie sont au rendez-vous.

Georges prend Mayline par le bras et place son arme dans le bas du dos de la jeune femme. De cette façon, Mayline pourrait se dégager avec une torsion du bras et ensuite du poignet. Mais elle ne le fera pas pour des raisons évidentes. Ça pourrait tout faire rater, et elle ne se sent pas assez confiante pour risquer un coup pareil. « Tout le monde dit que j'ai une tête de cochon et c'est vrai, en partie, mais je ne suis pas stupide. »

La poigne de Georges est puissante.

— Aïe ! Tu me fais mal, sale brute.

Autre coup de tonnerre.

Georges est déboussolé. Le tonnerre est un supplice. Il va craquer.

— Bou...boucle-la et a...avance vers la so...sortie comme si... si de rien n'était.

— Très drôle, rétorque-t-elle en avançant.

— Je... je n'essaie pas... pas du tout d'être drôle, dit-il en pressant son arme dans son dos en signe d'avertissement. A...avance, grogne-t-il.

— Oh, monsieur n'est pas de bonne humeur on dirait.

— Ta... Ta gueule, sale ga...garce.

— Ne sois pas impoli maintenant. Attends à plus tard.

Georges met la pression sur son dos avec son arme, lui signifiant de se taire et d'avancer. C'est à partir de ce moment que tout bascule pour Georges. Ils s'avancent donc tous les deux vers la sortie, lui, poussant Mayline pour la faire avancer dans la bonne direction, elle, résistant parce que c'est dans sa nature. Arrivés à la porte, Georges place son Beretta sur la tempe de Mayline, afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté quant à ses intentions.

Mais tout ne se passe pas comme prévu.

Ils passent la porte, l'un poussant l'autre.

Mayline poussant Georges.

Mayline a bousculé Georges juste comme le tonnerre s'annonçait, et connaissant ses troubles de comportement et sa peur des orages et du tonnerre, elle savait que ça le perturberait et a vu l'occasion de passer à l'action pour se sortir de cette impasse. Georges se tenait la tête à deux mains et ne voyait rien

de ce qui se passait autour de lui. Tout s'est passé en une poignée de secondes. Le tonnerre, la bousculade, le coup de pied de Mayline dans le tibia de Georges, la chute du Beretta, le coup de pied de Mayline sur le Beretta, Georges qui tombe à la renverse sur une table. Mayline qui lance un cri en poussant Georges vers la sortie.

— C'est terminé, les gars. Il est à vous.

À l'extérieur, le commandant Bellefeuille, Dan Curtis et une armée d'agents placés stratégiquement sur le toit de la Caisse Populaire de l'autre côté de la rue Mont-Royal, dans le clocher de la bibliothèque également sur la rue Mont-Royal en diagonale du Café Noir. Un petit marché public, coin Mont-Royal et Rivard a été évacué et fermé. De la rubalise a été installée sur environ 200 mètres carrés autour de la zone d'action.

Bellefeuille et Curtis sont, quant à eux, placés devant le café rue Rivard, près du bouquet d'arbres qui borde le mini-marché, avec notre illustre inconnu. De l'autre côté de la porte à plus ou moins deux mètres, nos deux vieillards, Agathe armée de son 9 mm et Jim qui fait les gros bras, prêt à intervenir. À l'intérieur, Mike et Belleau à quelques pas de la porte d'entrée en attente d'un revirement de situation. Ils sont entourés de toutes parts. La fuite est impossible pour Georges.

Têtue comme elle est, Mayline tenait à ce qu'il ne soit pas tué peut-être juste un peu blessé, genre une balle dans le pied, ça ne tue pas, mais ça empêche de courir. Elle voulait que ce salaud aille en prison pour faire son temps au Québec, parce que la suite, c'est le transfert au Missouri où l'État sera moins indulgent pour un meurtre.

C'est la peine de mort.

Dans les arbres de l'autre côté de la rue Rivard, Bellefeuille tente de camoufler son 230 livres de masse corporelle derrière une épinette qui est à côté de sa voiture de fonction et de là, c'est le seul endroit où il peut voir partout en abaissant ou soulevant les branches et se déplacer au besoin. Caché derrière la porte ouverte de son véhicule, à quelques pieds de distance. Curtis et son invité surprise sont cachés derrière le panneau de réglementation à l'entrée du parc Rivard et attendent le bon moment pour le coup d'envoi. Des autopatrouilles bloquent les rues avoisinantes, portières ouvertes, faisant barrière pour les agents à l'affût.

Le commandant Bellefeuille prend le porte-voix de sa voiture de fonction, appuie sur le bouton et ordonne de sa voix autoritaire : « C'est fini. Rends-toi sans résister Georges… Tu es cernée de toutes parts. Tu ne peux pas t'échapper. Regarde autour de toi. Tu ne t'en sortiras pas, Georges. »

Georges, qui n'a visiblement pas toute sa tête, regarde autour de lui comme l'a si gentiment suggéré Bellefeuille, mais pour trouver une échappatoire. Se sortir de ce merdier. En sortant, Mayline cherche tout de suite à savoir où tout le monde se trouve.

Georges, encore étourdi par les récents coups de tonnerre qui se sont finalement éloignés, tente de situer le commandant au son de sa voix pour finalement arriver à situer la meute dans ce dédale de maisons, d'édifices en hauteur, d'arbres et de haies pouvant cacher des dizaines de policiers.

Georges se tourne vers l'endroit où le commandant est embusqué, en entraînant Mayline dans son mouvement. Un homme se tient bien droit à côté du commandant que notre cher Georges n'a pas encore identifié.

Paul Désilets s'avance d'un pas. Il se tient droit comme un I sur le bord de la rue. Georges le voit et lui jette un œil assassin qui ne semble pas impressionner notre témoin.

Pas question qu'il paie pour ce gratte-cul.

Pour Paul, ce n'est qu'un échange de procédés, remise de peine de deux ans en échange de son témoignage.

Paul n'a jamais été payé. Il n'a jamais eu son million. Georges ne sera jamais libre.

Georges hurle à la face de Paul Désilets :

— Paul, je t'emmerde, sale macaque. Après tout ce que j'ai fait pour toi, tu vas le regretter. Ça prendra le temps qu'il faudra, mais sois certain que je t'aurai un jour, grosse boule de merde.

Des dizaines de policiers armés jusqu'aux dents sont positionnés face à la porte du café, prêts à tirer s'il le faut. Georges, qui commence à retrouver ses esprits, ne se souvient pas de ce qui s'est passé ni comment il se trouve dans cette position. Il cherche à sortir de cette mauvaise posture, regarde tous ces gens. Il remarque un homme, petit, rouquin, cheveux longs, qui se tient tout près d'une petite femme, qui a une ressemblance frappante avec Mayline. Mais ça, ce n'est pas important. L'important, c'est le mec. Fantin Henry.

« Le salaud ! Bordel de merde. Qu'est-ce qu'il fait là ce trou de cul ? Il devrait être mort. »

L'erreur grossière de Mayline.

Georges, dans le cadre de porte, regardait la foule à l'extérieur, policiers et badauds pour évaluer la possibilité d'une échappatoire. Mayline à son tour s'est avancée pour évaluer la situation et Georges, de plus en plus lucide, attrape Mayline par le bras, lui fait faire un tour sur elle-même et la rattrape au vol pour la prendre par-derrière et lui coincer le bras dans le dos. Toujours dans le cadre de portes, il la serre contre lui et remonte son bras jusqu'à l'omoplate.

Mayline tente une échappée sans succès. Malgré cette situation embarrassante, elle ne se sent pas menacée, mais frustrée.

— Laisse-moi, salopard. Tu ne peux pas t'en sortir. Sois bon joueur et

admets que tu as perdu.

— Ta gueule, sale garce, et regarde bien ce qui va arriver.

« Ouais, toi regarde bien ce qui va t'arriver, casse-couille. »

Pluie et tonnerre se sont arrêtés et Georges semble être redevenu lui-même et prestement il serre toujours Mayline contre lui, il lève sa jambe gauche et retire de la botte un Beretta nano 9 mm, qu'il met sur la tempe de Mayline.

Puis, s'adressant au commandant.

— Répète un peu ce que tu dis, commandant. Que je ne pourrai pas m'échapper... C'est ce que tu crois. Tu oublies une chose, commandant. C'est moi qui ai le bon bout de la corde et je ne laisserai pas aller mon assurance-vie. N'est-ce pas, très chère ? lance-t-il en embrassant Mayline sur la nuque.

Elle s'empresse de faire un mouvement de recul accompagné d'une grimace, que le miroir lui aurait refusé. Ce geste de sa part lui permet de faire un mouvement de côté obligeant Georges à se déplacer et ainsi de ne pas voir Marta qui se glisse derrière eux passant du côté de Mayline.

La petite chienne est maintenant derrière Georges.

Marta est très calme jusqu'à ce qu'elle entende un sifflement qu'elle seule peut entendre. À ce moment précis, Marta bondit comme un chat sauvage et plante ses dents dans le mollet de Georges, le même qui avait déjà subi ses foudres, et elle ne démord pas. Surpris, Georges lâche un cri de la mort et fait un saut de côté, attirant Mayline à sa suite.

Un coup de feu venant de l'arme de Georges. La balle semble avoir frappé le trottoir pour finir sa course quelque part entre ici et là.

Mayline s'affole et regarde autour d'elle si tout va bien. Ses yeux inquiets cherchent Charles qui est debout à côté de Paul Désilets, qui lui fait un clin d'œil à peine perceptible. Ça va, tout va bien.

Est-ce que quelqu'un est blessé ? Par où elle est partie, cette foutue balle ?

Ce contretemps les a déstabilisés. Georges perd l'équilibre et du même coup perd son otage qui, sans même y penser, tourne sur elle-même en lui balançant un formidable coup de pied dans l'estomac. Ses cours de karaté ont porté fruit. Elle a finalement pu le placer celui-là.

Georges a perdu son otage.

Georges, agrippé à son estomac, se lamente, cherchant à reprendre son souffle, courbé en deux se tenant le ventre. Il se met à courir droit devant lui, traversant la rue comme un fou sans regarder. Il doit zigzaguer entre les véhicules stationnés de part et d'autre de la rue. « Un camion de livraison, comment est-il arrivé là ? Il devait déjà être sur place. » Personne ne sait au juste, mais le chauffeur a tout juste eu le temps de freiner afin de l'éviter. Le gars klaxonne comme un malade, fait un doigt d'honneur et continue sa route sans même avoir remarqué qu'il y avait une opération policière en cours. Des patrouilleurs lui ont bloqué la route cinquante mètres plus loin.

Mais avant que le chauffeur ne reparte, Marta, toujours en mode défensif, en profite pour traverser la rue à la poursuite du fuyard. Elle le rattrape un coin de rue plus loin, rue de Bullion, direction nord. Plus que trois ou quatre mètres et voilà que Marta attaque son mollet, toujours le même, comme si c'était un os à moelle et lui prend une mordée dans le gras de la jambe. Et, pour la deuxième fois, Georges pousse un puissant cri ne ménageant pas les injures à l'intention de Marta, qui est toujours rattachée à sa jambe.

En quelques secondes, le commandant Bellefeuille et Dan Curtis, suivi de trois agents armes pointées sur le fuyard, se placent à une distance respectable de Georges qui se tord de douleur. Marta tient toujours la jambe de Georges qui hurle à tout vent.

— Enlevez-moi ce bâtard, hurle-t-il, secouant sa jambe pour faire lâcher le chien. S'adressant à Marta : Fiche le camp, sale clébard merdique. Ouah !

Toujours rien.

— Haaa ! Je te dis de me lâcher, secouant sa jambe, geste qui ne fait qu'attiser la fureur de Marta.

— Si j'étais toi, je ne ferais pas ça Georges, lui crie Mayline. Elle n'aime pas les cris.

— Dis à ton sale cabot de me lâcher, lance-t-il d'un ton autoritaire.

— Pas besoin de hurler Georges. Tu n'as qu'à demander.

— Dis-lui de me lâcher, dit-il excédé.

— Bon. Venant de toi, je pense que c'est d'une politesse sans nom.

Un moment se passe avant que Donna se pointe avec le sifflet. Un petit coup, et Marta lâche le mollet de Georges pour se diriger vers elle. Depuis que Georges a tenté de s'enfuir, Donna se tient sur le trottoir comme simple spectatrice ou presque, et attend la suite. Marta, docilement assise à ses pieds, prête à poursuivre son repas si besoin.

— Tu vois, Georges, ce petit sifflet dans la main de ma merveilleuse sœur ? (Donna lève la main afin qu'il puisse voir le sifflet.) C'est une merveille. Différents sifflements nous donnent différents ordres. Si tous les policiers avaient un chien comme Marta, leur travail serait plus facile pour débarrasser les crapules de la ville. Mais j'y pense, s'il y en avait pour les humains, un petit coup tourne à droite, deux petits coups, tourne à gauche et un grand coup, mords ton voisin. N'est-ce pas, commandant ?

— Tout à fait, je vais me pencher là-dessus, dit-il en passant les menottes à Georges. Ça va, ton mollet Georges. Oui !

— Va te faire foutre, connard.

— Vous êtes en état d'arrestation pour vol, fraude, agression dans le but de tuer…

— Ça va, je connais la chanson. Je veux appeler mon avocat.

Deux agents en uniforme s'avancent pour prendre possession du colis, menotté et prêt à être amené au poste.

— Tu feras ça au poste et j'espère pour toi qu'il est bon.

Les deux Américains s'approchent côte à côte comme des siamois.

— J'espère aussi, lance Mike Moore, nous avons ici un mandat d'arrestation de l'État du Missouri contre vous pour le meurtre de Ray Pacino. Vous avez le droit de garder le silence, sinon tout ce que vous direz pourra être…

Georges n'a aucune réaction suite à cette annonce.

— … Retenus contre vous au tribunal. Vous avez le droit à un avocat. Si vous n'en avez pas les moyens, il vous en sera désigné un d'office.

Toujours aucune réaction. Georges est dans sa bulle.

— Vous avez bien compris vos droits, monsieur Locas ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Saleté de couillon.

— Amenez-le, ordonne le commandant Bellefeuille.

Se retournant, il se retrouve face à Mayline, et Marta qui montre les dents. « Elle ne peut vraiment pas le sentir. Depuis sa première visite au loft qu'elle ne peut pas le sentir. On devrait toujours se fier à l'instinct de son chien. »

— Hey ! Connasse… Fais fermer la gueule de ce sale cabot.

— Il est quand même pas mal pour un sale cabot, hein ! Connard très cher, sur un ton sarcastique à souhait.

Mayline s'approche de Georges pour lui parler directement. Yeux dans les yeux.

— Tu sais, mon cher… D'avoir choisi le nom de Maddox comme alias, n'était pas franchement une bonne idée. Il y en a quelques milliers sur la planète, noms et prénoms, toutes catégories confondues. Ça manque d'originalité. Cependant, le trou du cul est tout indiqué pour toi. Et disons-le… Tu es tellement imbu de ta personne que tu as fait une grosse erreur, une erreur impardonnable. Tu m'as choisie, moi. Ce qui veut dire en gros que même les salauds font des erreurs.

Bouillant de rage, Georges étire sa jambe valide pour donner un coup de pied à Mayline qu'il n'a plus aucune de chance d'attraper, parce que plus à sa portée, mais Marta veille sur sa maîtresse et lui griffe la jambe blessée.

— Ta gueule, crie-t-il… Ouah, ma jambe, s'adressant à Marta tout en tentant de lui donner un coup de pied. Mais la petite futée esquive.

Woua, Woua, jappe-t-elle.

— Maudite garce, tu vas me le payer, je te le jure et en plus tu baises comme un pied, sale emmerdeuse.

— Eh bien là, tu vois, c'est le temps d'être impoli. Tu as toutes les raisons pour ça. De plus, tu devrais changer de vocabulaire. Tu te répètes.

Les deux agents emmènent Georges à l'autopatrouille. Le dirige vers la portière arrière et l'aide à s'asseoir, pour ensuite prendre place à bord. Juste avant le départ du véhicule de police, Mayline s'approche, regarde Georges dans les yeux et lui dit assez fort afin qu'il entende à travers la vitre :

— Bonnes vacances, le Missouri t'attend.

L'autopatrouille quitte.

— Pas tout de suite les vacances au Missouri. Il devra d'abord passer devant le juge au Québec et purger sa peine dans un de vos pénitenciers pour ensuite, être expatrié au Missouri pour la suite des choses, précise Mike Moore.

— Une suite qui promet, mentionne le commandant Bellefeuille. Maintenant, allons-y pour la paperasse.

— Ce soir ? demande Charles, venant tout juste d'arriver.

— Non, on s'y colle demain, précise Bellefeuille. C'est assez pour ce soir.

— Te voilà, tu y as mis le temps. J'aurais pu être blessée ou même morte, s'adressant à Charles.

— Tu n'avais pas besoin de moi. N'est-ce pas commandant ?

— Absolument pas.

— En revanche, je n'ai rien manqué de cette spectaculaire arrestation. Je me tenais juste là en désignant le porche d'une maison. Toi et Marta avez fait du bon boulot. Toutes les deux, vous faites une équipe du tonnerre.

Mayline s'approche de Charles, doucement sans se presser, et lui embrasse les lèvres comme une caresse. Charles en reste bouche bée, c'est le cas de le dire.

— Tu n'as rien vu, dit-elle en se retournant. Tu viens, Marta, on rentre à la maison.

— Marta ! Marta ! Mais où est-elle ? dit-elle en tournant la tête dans tous les sens.

Le commandant, Mike Moore et Charles la cherchent aussi. Chacun examine les alentours. Au détour d'un coin de rue à l'ombre de l'édifice, Mike Moore la trouve couchée sur le flanc et lance un cri.

— *She's here, she looks hurt.*

Mayline court vers Mike Moore. Marta est couchée sur le trottoir. Respiration saccadée, elle émet un son plaintif. Les yeux vitreux, elle regarde sa maîtresse qui comprend que quelque chose ne va pas. Elle se penche vers Marta et la caresse.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma belle ? Maman est là.

En la caressant, elle touche quelque chose d'humide. Du sang. Mayline se retrouve avec la main pleine de sang.

Marta est blessée.

— Oh, non ! Marta pas ça, non. Elle la prend aussitôt dans ses bras. Charles… Marta est blessée. Il faut trouver un vétérinaire, vite.

Charles se précipite vers elle, téléphone à la main.

— Marta, pauvre petite. Mayline, viens, j'ai ma voiture de fonction juste là, on va l'emmener à l'hôpital. Trouver un vétérinaire un dimanche soir ce n'est pas facile, voire impossible… Amène-la ici. Assieds-toi à l'arrière. On va à Notre-Dame.

En passant près de Donna, elle voudrait bien lui faire un câlin, mais celle-ci comprend la situation. Marta est mal en point.

— Tu as été formidable. On s'appelle.

— Viens, mon bébé. Tu as mal, je sais. T'inquiète, on s'occupe de toi Marta. Maman t'emmène voir le docteur, ma belle.

Toutes sirènes hurlantes, ils sont à Notre-Dame dix minutes plus tard.

À l'urgence de l'hôpital Notre-Dame, c'est la cohue. Les patients en attente voient arriver un homme et une femme, avec un chien dans les bras qui semble mal en point. Plusieurs rouspètent, d'autres sont intrigués et certains dorment.

— C'est un hôpital mec, pas un centre vétérinaire

— Ça fait des heures qu'on attend. Qu'est-ce qui se passe ?

Charles oublie ce qui se passe dans la salle d'attente, il passe directement à la salle de consultation.

Il souffle à Mayline :

— On va voir si ça marche juste à la télé.

L'infirmière du centre de triage va leur dire qu'ils ne sont pas au bon endroit. Ici, c'est un hôpital.

— Je veux voir le médecin immédiatement.

— Vous ne pouvez pas voir un médecin. Sortez immédiatement ou j'appelle

la sécurité.

— Crois-tu qu'il va nous recevoir ? qu'elle lui chuchote à l'oreille.

Toutes sortes de commentaires fusent de toutes parts. Charles passe outre et continue sa tirade.

— Un médecin. Ça presse, claironne-t-il.

En entendant tous ses cris, un médecin se montre le bout du nez et il arrive face à face avec Charles et Mayline. Il les intercepte, offusqué et un peu grognon.

— Vous ne pouvez être ici avec ce chien. Partez.

Charles montre sa plaque sachant que le corps médical doit traiter les policiers et pompiers en priorité.

— Ce chien est un chien policier. Il vient de sauver la vie de plusieurs personnes et de permettre l'arrestation d'un assassin.

Le Dr Léveillé, nom indiqué sur le badge accroché à sa veste blanche, décide de prendre en charge le cas de Marta. Il la dépose sur une civière libre (heureusement il y en avait une de disponible) et demande à une infirmière de l'amener dans le local 112 et d'apporter un kit chirurgical et un masque. Le local de rangement assez grand pour y faire entrer une civière, tout juste.

— Qu'est-il arrivé ? demande le médecin.

— Marta a attrapé la jambe du mec, qui tenait une arme. Le coup est parti et la balle aurait ricoché sur le trottoir. Je l'ai vue percuter le ciment, sans savoir où cette balle avait abouti et elle semble avoir rebondi pour se loger dans sa cuisse. Je crois qu'elle y est toujours, commente Charles.

— Mon bébé, mon petit soldat, dit Mayline. Ce gentil médecin va te soigner, ma belle.

Une heure plus tard, ils sortent tous les trois de Notre-Dame et se dirigent vers le loft dans la voiture de fonction. Charles au volant et Mayline côté passager avec Marta sur ses genoux.

Arrivée au loft, elle laisse tomber son sac à main par terre pour porter Marta dans son lit et demande à Charles de déposer sur le comptoir le sac de la rôtisserie Romados trouvé sur le pas de la porte.

Petite attention d'un papa à sa fille, sachant que celle-ci adore leur poulet.

Après avoir donné sa nourriture à Marcus et tenté de donner quelques croquettes à Marta, Mayline n'insiste pas sachant qu'un chien mange quand il a faim. Le médecin a dû l'anesthésier pour extraire la balle. Marta sur son coussin est transportée dans le salon afin d'être sous surveillance.

Le médecin a enlevé la balle de sa cuisse gauche, stoppé l'hémorragie et fait des points, plus un bandage qui s'avère pratiquement plus gros que la cuisse elle-même. « Elle va s'en sortir, dit le Dr Léveillé, mais allez voir un vétérinaire au plus tôt. »

Mayline et Charles sont assis dans le sofa avec un verre de vin blanc, tout à fait bienvenu et s'apprêtent à déguster leur repas tranquillement après que Charles eut réchauffé le poulet au micro-ondes.

Sur ses genoux Mayline a une montagne de courrier qu'elle est retournée chercher dans l'unique case à l'entrée de l'immeuble. Elle fait un tri, écartant d'une main leste une enveloppe par-ci, une autre par-là, selon l'importance de l'envoyeur. Quant aux dépliants, ils se retrouvent directement sur la pile de recyclable.

Un bout de poulet dans une main et une enveloppe dans l'autre qu'elle s'apprête à déposer sur la pile des plus tard retient son attention.

Registraire des entreprises. « Qu'est-ce que c'est ? J'ai dû oublier un document. C'est tout à fait moi. Quand ça va mal, ça va mal. »

Charles tend la main, geste qui demande à ouvrir l'enveloppe pour elle.

— Merci.

Charles s'essuie les mains avec un essuie-tout et ouvre l'enveloppe tandis que Mayline mâchouille en attente du résultat. Le document qui en sort tout à fait officiel et convaincant.

— C'est officiel...

Là, elle s'énerve.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est officiel ? Impatiente.

— Tu es maintenant propriétaire de ton agence de Détective privé.

Le morceau de poulet qu'elle a dans la bouche a failli en ressortir tellement

elle est surprise. N'y croyant pas, elle prend le bras de Charles qui tient le document et le dirige vers elle pour l'examiner de tous les côtés.

Debout et sautant comme une puce, Marcus la regarde, bâille grandement et se recouche. Quant à Marta, elle ouvre les yeux et voit Mayline sauter, elle remue la queue et fait un grand sourire. Sa maîtresse est contente. La capacité de récupération des chiens est extraordinaire.

Charles, quant à lui, la regarde sans mot dire et mange tranquillement en la laissant faire sa démonstration d'une gazelle poursuivie par un puma.

Officiel. Tout est officiel au nom de Médé Inc. : Secteurs d'activité ; enquêtes et investigations.

Doucement elle se dirige vers Charles, entoure son visage de ses mains et dépose un baiser sur ses lèvres graisseuses, qu'elle n'a jamais trouvées aussi goûteuses.

Épilogue

Depuis presque deux ans maintenant que Médé Inc. est en activité. Mayline a appris avec le temps à être plus posée et plus efficace. L'enquête Locas l'a prouvé, entre autres. Plus analytique pour prendre des décisions fondamentales au succès de l'enquête en cours. Elle a également affiné son approche personnelle en regard des suspects, lire : moins soupe au lait.

Il faut bien gagner sa vie, disaient ses parents. Pourquoi dit-on gagner sa vie ? La vie n'est pas un tirage où l'on fait tourner une grande roue et si tu tombes sur le bon numéro, ben tu gagnes ta vie et il ne te reste qu'à la vivre, bonne ou mauvaise. Que tu aimes ou non. Ta vie, tu la fais toi-même au fil des ans selon tes critères, tes engagements, ta culture, tes affinités, tes croyances et surtout tes convictions.

L'enquête Locas lui a mis du pain sur la planche. À l'époque, les médias ont beaucoup parlé de cette histoire du policier Georges Locas, ripou et bandit de grand chemin accusé du meurtre d'un homme d'affaires américain, de vols de tableaux célèbres valant plusieurs millions, entre autres choses, dont certains n'ont jamais été retrouvés. Accusé aussi de voies de fait graves sur un ancien policier du nom de Fantin Henry.

Ils ont également parlé de Mayline Abbott, détective privée, fraîchement émoulue, qui a grandement contribué à l'arrestation du prévenu.

Fantin Henry est toujours en thérapie suite à tout ce qu'il a subi et aussi pour son amoralité ces dernières années. Malgré tout, Monsieur Henry a été d'une aide précieuse au cours de l'enquête. Il va beaucoup mieux et il prend soin de lui autant physiquement que moralement. Le diagnostic de Mémoires en éveil est chose du passé. Celui-ci ayant été faux en grande partie, pour la cause. Mais des séquelles de ces agressions physiques et verbales sont toujours présentes. Fantin Henry vit maintenant d'anxiété, d'insomnie et de troubles de la concentration. On peut se demander comment un ancien policier peut s'habituer à travailler sous pression avec des personnes de différentes couches de la société, après avoir vu des scènes de crime parfois horribles impliquant des adultes, mais aussi des enfants et des bébés, les pires de tous. On ne s'endurcit pas à toute cette

violence. On ne s'y habitue pas, oh que non. On vit avec.

Mayline et Fantin sont devenus amis. Bien sûr, Fantin ne pourra plus être policier, mais il est d'une grande aide et de bons conseils pour Médé Inc.

Avec Georges, Fantin a vécu de la violence cyclique qui est habituellement attribuée à des couples. Violence physique et psychique, qui était toujours croissante. Violence qui commence par une claque derrière la tête et qui monte jusqu'à des coups de poing. Chiva avait détecté ce trouble et a aidé son ami de façon à ne pas brûler sa couverture, couverture qui a contribué à mettre fin à la carrière de Georges Locas. Nos investigations ont démontré que Georges Locas était, ou plutôt, est millionnaire. Pourquoi donc a-t-il fait tout ça ? Dépouiller les riches, les moins riches et les autres les moins nantis. Georges a un ego démesuré. Je-me-moi, je veux et encore plus était son leitmotiv et il l'est encore. Il a intenté une action contre Marta… Oui. Vous avez bien lu.

Marta poursuivie pour : 1 M$ « tiens donc ! » motif : attaque vicieuse et sans fondement. Sa vie tournait autour d'une insatisfaction chronique d'avoir toujours plus. Quelque part, c'est démentiel de se lever tous les matins, motivé à avoir toujours plus.

Dans le fond, Mayline le plaint et trouve qu'il fait pitié. Mon Dieu ! Il la tuerait juste pour avoir dit ça.

Agathe, quant à elle, vit son bonheur intensément avec ses enfants. Charli, son fils, est en couple avec une charmante femme, Lysiane, maman d'un beau petit rouquin prénommé Bernard comme son grand-papa. Le papa, lui, a pris la poudre d'escampette. Peur des responsabilités. Bon vent.

Les deux femmes ont gardé le contact, elles se voient à l'occasion.

Locas a de nombreuses accusations sous le bras. Intimidation, voies de fait, abus de confiance, de surveillance illégale, de vols de tableaux et de bijoux ainsi que de vols de documents légaux. Le procès n'est toujours pas commencé. Il n'est pas sorti de l'auberge. Lors de la mise en accusation, la Cour a refusé une remise en liberté sous caution. Cela fait près de deux ans qu'il est sous les verrous. Viendra plus tard, bien plus tard, le procès au Missouri. Il devra purger sa peine ici avant celle du Missouri, prison à perpétuité sans possibilités de libération ou la peine de mort. Désilets, lui, sera un témoin majeur lors du procès

québécois, ainsi que Fantin Henry. Agathe Chiva, quant à elle, sera aussi un des témoins principaux.

Voilà donc que toute cette publicité pour l'agence Médé Inc. Investigations en tout genre lui a ouvert les portes, déjà entrouvertes du SPVM. Celui-ci a un contrat d'exclusivité avec Médé Inc. Pour les aider dans les enquêtes longues et coûteuses qui demandent trop de personnel et d'heures supplémentaires.

Charles a été affecté aux opérations, toujours avec le grade de lieutenant-détective. La direction du SPVM lui a offert le poste de commandant, Bellefeuille ayant pris sa retraite six mois après l'affaire Locas, et il a refusé. Il aime être sur le terrain et cela lui permet également de donner un peu de temps à l'agence.

Il a appris à déléguer. Il ne travaille plus toutes les fins de semaine, seulement un week-end sur deux. Le reste du temps, il le passe avec Mayline, l'amour de sa vie.

Le travail de privé lui va bien. Il donne quelques heures par-ci, par-là à l'agence. Il songerait peut-être à y rester. L'avenir le dira.

Jim a repris vie commune avec Odette qui s'est fait plaquer par son bel Italien. Celui-ci a quitté le Québec pour, on ne sait où, comme un *uccello predatore,* probablement pour faire les poches d'une autre sexagénaire en mal d'amour.

Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a dans son jardin ? Mon père adore ma mère et mon petit doigt m'a dit un jour, après mon appel à la lune « Ça ne durera pas, ma fille. » Le temps a donné raison à la lune.

Jim aidera dans certaines enquêtes quand le temps le lui permettra au retour de sa lune de miel, cette fois pas en Italie, mais en Espagne. Vous savez, chat échaudé… !

L'objet de toute cette histoire : la pièce d'un dollar en argent de 1911, d'une valeur estimée d'un million de dollars, n'a jamais été réclamée. Des annonces ont été mises partout dans les journaux à grand tirage aux États-Unis, au Canada et même en Europe. Les nouvellistes du monde entier ont parlé de cette affaire pour découvrir l'héritier de la pièce. Il y a eu des centaines de demandes acheminées à mon standard, chez Médé Inc. Nous avions deux enquêteurs,

seulement pour filtrer les demandes des gens qui se disaient héritiers légaux. Nous savions pertinemment qu'il n'y avait aucun héritier vivant. L'enquête conjointe du SPVM et de la GRC l'avait démontré, mais la loi nous obligeait à faire ses démarches. Comme la pièce ne nous appartenait pas, nous sommes allés la porter au Musée de la monnaie, 320 Promenade Sussex à Ottawa.

Parlant d'avocat, j'ai investi dans la cordonnerie de mon jeune ami Luc Dion (trop énervé par la découverte du paquet cadeau, je n'ai jamais pensé à lui demander son nom, bien voilà, c'est fait) pour sa discrétion. Il est aux anges de pouvoir garder le business de son père.

Charles est un amour avec moi. Il me traite aux petits oignons. Des fois, il en fait trop, mais j'avoue que ça fait du bien de se sentir aimée et dorlotée. J'adore quand il dépose sa tête sur mon estomac pour écouter et sentir le petit être qui est dans mon ventre. Trop drôle de voir sa tête se soulever et faire la vague, quand Mathis (un autre M !) donne un coup.

Quant à Marta, elle se prend vraiment pour un crack. Elle a très bien récupéré de son opération, et elle est maintenant la mascotte de l'agence Médé Inc. (nous l'avons inclus dans le logo de la compagnie). Elle est arrivée première de sa promotion. Charles et moi avons fait une fête pour l'événement, oui, oui, toute la famille y était, même Jasmine et Étienne. Un traiteur réputé, Ricardo, bien connu dans le monde culinaire, a cuisiné le repas.

Champignons farcis aux deux fromages, magrets de canard, sauce aux épices et au whisky, gnocchis, accompagnés d'une sauce tomate et épinards, cassata à l'orange et au chocolat.

Avec un menu spécial pour Marta. Un gâteau aux carottes et foie de volaille.

Je suis en pause de l'agence jusqu'au moment où le petit Mathis montrera le bout de son nez. Mais en attendant, j'ai tout le temps de réfléchir à l'avenir qui se profile. Je suis dans mon élément. Enfin, un travail qui me plaît.

Moi, mon ventre et mes bibites à poil sommes déménagés dans la maison de Westmount. Charles, mon amour, a accepté tout le lot. D'accord, il y a eu des… comment dire… des négociations et des adaptations pour chacun (sauf Marcus qui s'adapte à n'importe quoi et n'importe qui). Mais maintenant, chacun a pris sa place et ça roule.

Oh, je dois vous laisser là… Il y a quelque chose qui se passe.

Remerciements

À l'agent Stéphane Giguère, du service de police de Blainville, pour ses précieux conseils ainsi qu'au Lieutenant Dave Goldsbrough, service de police de Blainville, spécialiste des armes à feu, qui a ouvert la porte à un monde inconnu pour moi.

Je remercie chaleureusement mon amie, Carole Lemay, auteure du livre - *Assumer ses cheveux gris* - et Présidente de Cité Boomers, qui m'a conseillée dans le monde de l'édition et encouragée à persévérer lors de périodes vides et de pages blanches. J'aimerais dire un grand merci à mes amies Nicole Ruel et Lorraine Couture (aucun lien de parenté) pour le soutien. Malgré un horaire chargé, elles m'ont été d'une aide plus que précieuse en me soutenant par leurs judicieux conseils.

Achevé d’imprimer au Québec, Canada

Premier trimestre 2024